

ICONOGRAPHIE
ANCIENNE,

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES
DES EMPEREURS, ROIS,
ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

TOME TROISIEME.

ICONOGRAPHIE
GRECQUE

PAR

E. Q. VISCONTI,

CHEVALIER DE L'EMPIRE, MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

M. DCCC XI.

ICONOGRAPHIE
GRECQUE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

ROIS.

ICONOGRAPHIE
GRECQUE.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

ROIS.

CHAPITRE XIV.

PRINCES

DE DIFFÉRENTS ÉTATS QUI SE FORMERENT EN ORIENT PAR LA DÉCADENCE DU ROYAUME DES SÉLEUCIDES.

PRINCES DE LA CILICIE.

§. 1. TARCONDIMOTUS Ier.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

Quoique la plus grande partie de la Cilicie, qui appartenoit presque entièrement aux rois Séleucides, eût commencé à se rendre indépendante durant les troubles civils qui déchirerent ce royaume sous les deux Antiochus, Grypus et le Cyzicénien[1],

(1) Voyez Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, *ad an. Seleuc.* 211.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

les pays sur lesquels Tarcondimotus a régné ne formoient pas à cette époque un état particulier. Il dut sa couronne à la volonté des Romains, qui, ayant chassé Tigrane de la Cilicie et subjugué les pirates, les réunirent en grand nombre sur les montagnes éloignées de la mer, qu'ils érigerent en royaume, et y établirent pour roi Tarcondimotus, que son caractere vertueux et sa valeur militaire avoient recommandé à Pompée[1]. La conduite du nouveau roi fut également franche et louable avant et après son élévation; mais la fortune ne le seconda pas toujours également. Les devoirs que la reconnoissance envers ses bienfaiteurs ou la position de ses états lui imposerent, l'obligerent trois fois, dans les guerres civiles dont Rome fut agitée, d'embrasser le parti qui succomba. Il combattit pour Pompée, pour Brutus, quoiqu'à regret, et enfin pour Marc-Antoine. Les vainqueurs lui avoient pardonné après les deux premieres guerres; le sort ne l'épargna pas dans la troisieme: il périt l'an 31 avant l'ere chrétienne, dans un combat naval qui précéda la bataille d'Actium[2].

N° 1. La médaille de bronze gravée n° 1 a été frappée, sous le regne de Tarcondimotus Ier, dans quelque ville de la Cilicie supérieure[3]: elle porte d'un côté l'effigie du roi, qui paroît assez âgé[4]. Le

(1) Les anciens écrivains qui ont parlé de Tarcondimotus se trouvent cités dans la remarque 262 de Fabricius, au liv. XLI de Dion, et dans Eckhel, D. N., tom. III, pag. 82. Ce dernier range Lucain dans le nombre des auteurs qui ont altéré le nom de ce prince. Cette faute n'étoit point du poëte, mais de ses copistes; et maintenant le nom de Tarcondimotus se lit correctement dans le liv. IX, v. 219 de la *Pharsale*, où Bentley l'a restitué :

Cum Tarcondimotus linquendi signa Catonis Sustulit, etc.

(2) Philopator et Tarcondimotus II ses fils régnerent après lui.

(3) C'étoit la région qui étoit sujette à Tarcondimotus (Plutarque, *Antonio*, page 944).

(4) *Descript. de méd.*, etc., tom. III, *Cilicie*, n° 638.

revers représente la figure de Jupiter assis, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ Μαρκου ΑΝΤωνιου ΤΑΡΚΟΝΔΙΜΟΤΟΥ, *du roi Marcus Antonius Tarcondimotus*[1]. Les deux premiers noms sont dans l'exergue : ces noms romains, pris sans doute par Tarcondimotus comme une marque de son dévouement pour Marc-Antoine, prouvent que cette médaille a été frappée dans l'espace de temps qui s'écoula entre la bataille de Philippes, époque où Tarcondimotus devint dépendant de l'autorité de Marc-Antoine, et la guerre où il perdit la vie.

§. 2. POLÉMON, PRINCE D'OLBA.

Nous avons présenté ailleurs un abrégé de l'histoire de ce prince, né à Laodicée, que les talents de son pere Zénon, ainsi que les siens, et les services qu'il sut rendre à Marc-Antoine et à Octave, éleverent par degrés de la condition d'un simple particulier au rang d'un grand roi[2]. Il régna sur le Pont et sur le Bosphore; et on a vu des médailles avec son effigie dans la suite des rois de Pont. Il fut d'abord investi d'une petite principauté dans la Cilicie. Cette principauté étoit attachée à la dignité de prêtre de Jupiter dans la ville d'Olba, située sur les montagnes qui forment, au nord et au couchant, les limites de cette contrée. L'abbé Belley, dans une savante dissertation, a éclairci tout ce qui a rapport à ces prêtres-rois, à la situation et à l'étendue

(1) Quelques antiquaires avoient lu ΛΑΝΤ au lieu de ΜΑΝΤ, c'est-à-dire le prénom de Lucius au lieu de celui de Marcus, ce qui paroissoit un peu étrange; Lucius Antonius, frere de Marc-Antoine, n'ayant jamais commandé en Asie. Ils n'avoient point fait attention qu'une partie du Μ, emportée par le bord, laissoit à ce caractere l'apparence d'un Λ. M. Sestini a trouvé la légende mieux conservée sur une médaille semblable qui appartenoit au cabinet de M. Ainslie (*Lettere*, tom. VI, p. 66).

(2) Ci-dessus, ch. VII, §. 9.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

de leurs états, ainsi qu'aux villes dont ces états étoient composés, et aux monuments qui nous ont conservé la mémoire et le nom de ces princes[1].

N° 2. La médaille gravée ici au n° 2 a été expliquée par cet antiquaire. On y voit d'un côté le buste du jeune Polémon, autour duquel on lit son nom et ses titres : M. ΑΝΤΩΝΙΟΥ ΠΟΛΓΜΩΝΟΣ ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ[2], *de Marcus Antonius Polémon, grand prêtre.* Le revers représente un siége vide, et, dans le champ, un symbole que les antiquaires appellent *triquetra*[3]. La légende est disposée sur le bord en deux lignes circulaires; elle contient les titres suivants, qui appartiennent aussi à Polémon. ΚΕΝΝΑΤων ΔΥΝΑΣΤΟΥ ΟΛΒΕΩΝ ΤΗΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΛΑΛΑΣΣΕΩΝ ⋞ΙΑ[4], *Dynaste des Cennates, de la ville sacrée des Olbiens, et des Lalassiens,*

(1) Dans le XXIe volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, pag. 421. La libéralité des Romains envers Polémon avoit augmenté ces états de la petite ville d'Iconium, située dans l'Isaurie, au revers des montagnes au pied desquelles Olba étoit construite (Strabon, l. XII, p. 568).

(2) *Descript. de méd.*, etc., tom. III, *Cilicie*, n° 273. La quatrieme lettre du nom de Polémon, qui devroit être un Ε, par l'ignorance ou par la négligence du monétaire, est un Γ dans la médaille originale qui d'ailleurs est d'une parfaite conservation.

(3) Nous l'examinerons au paragraphe suivant.

(4) Par une négligence semblable à celle qu'on a relevée dans la remarque (2), la ligne horizontale du Τ a été omise, de maniere que ce caractere peut se prendre pour un Ι. L'Α est sans le trait transversal qui le distingue du Λ; et l'Ε est d'une forme toute particuliere, ⋞; le trait transversal du milieu a plus de saillie que les traits des deux extrémités. Les antiquaires qui ont écrit sur les médailles de Polémon n'ayant pas bien démêlé la forme de ce caractere, l'ont transcrit dans leurs copies comme un Є avec un point. C'est ainsi qu'au lieu d'ЄΙ Α pour ЄΤ Α, l'*an premier*, ils ont lu et traduit Є·ΙΑ, l'*an onze.* On sait que les Grecs, ainsi que nous l'avons déja remarqué, ont assez souvent donné aux lettres qui désignent les époques une forme un peu différente des caracteres du reste de la légende. C'est ainsi que, pour indiquer le mot λυκαβάντος, *année*, ils ont employé ordinairement sur les médailles l'initiale L de cette forme ancienne qui est passée dans l'alphabet latin, tandis que la même lettre est dans le reste de la légende de sa forme ordinaire, Λ.

l'an 1[er]. Le siége est vraisemblablement celui du prince grand prêtre. Les païens étoient assis pendant les prieres solennelles et plusieurs autres cérémonies religieuses[1].

L'abbé Belley n'a pas reconnu sur cette médaille Polémon, fils de Zénon de Laodicée, qui, après avoir possédé deux ans la principauté d'Olba, l'échangea contre le royaume de Pont. Il a cru que le Polémon qui a fait frapper cette médaille étoit le mari d'une princesse nommée Aba, qui, par ses assiduités auprès de Marc-Antoine et de Cléopâtre, obtint d'eux la principauté d'Olba, dans la Trachiotide. Cette opinion me paroît peu probable. Strabon, le seul écrivain qui parle d'Aba[2], dit que cette princesse avoit épousé un dynaste de la famille des prêtres d'Olba; que le pere d'Aba, Zénophanès, avoit été le tuteur du prince; que ce tuteur s'étoit rendu maître de la principauté de son pupille; qu'enfin Marc-Antoine, fatigué par les prieres d'Aba, lui accorda cette dignité pour elle-même. On ne trouve pas dans ce récit que le mari d'Aba ait partagé ce bienfait; il paroît même vraisemblable que ce jeune prince étoit mort, et que ce fut alors que son beau-pere s'empara de sa souveraineté[3], qui, par la libéralité d'Antoine, fut ensuite concédée à Aba, fille de Zénophanès, et veuve du prince dont il avoit été le tuteur. Strabon ajoute que, dans la famille des dynastes d'Olba, les princes portoient ordinairement le nom de Teucer ou d'Ajax: le dynaste qui a fait frapper la médaille que nous

(1) Plutarque, *Numa*, pag. 70; Tertullien, *de Orat.*, chap. 12. Eckhel paroît cependant préférer l'opinion également vraisemblable que c'est le siége de Jupiter, divinité en l'honneur de laquelle, comme nous l'avons dit, le temple d'Olba avoit été fondé.

(2) Liv. XIV, pag. 672.

(3) Strabon, après avoir dit que plusieurs tyrans s'étoient mis à la place des prêtres et princes d'Olba, εἶτ' ἐπέθεντο τῇ χώρᾳ τύραννοι πολλοὶ, ajoute que Zénophanès étoit un de ces tyrans, Ζηνοφάνους ἑνὸς τῶν τυράννων. Il paroît donc que Zénophanès avoit pris la place de son gendre.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

examinons s'appelle Polémon, et non Ajax ni Teucer; et il est à remarquer qu'Ajax, qui jouissoit, peu de temps après, de la même souveraineté que Polémon, est dit sur ses médailles fils de Teucer, et non de Polémon[1]. Ces motifs, qui par eux-mêmes seroient assez graves pour nous faire douter de l'existence d'un Polémon né à Olba, sont fortifiés par le témoignage des historiens, qui nous assurent que Polémon de Laodicée vivoit à cette époque; et les regles de la critique nous obligent de rapporter à celui-ci ce que les historiens de ce temps disent d'un Polémon, sans ajouter à ce nom aucune désignation particuliere. Or, Appien fait mention d'une contrée de la Cilicie dont Marc-Antoine avoit donné la souveraineté à Polémon[2]; et on ne peut guere douter que cette contrée ne fût la principauté d'Olba. La jeunesse du portrait que la médaille présente, et les prénoms de Marc-Antoine qu'on lit, et qui se perpétuerent dans la famille de Polémon de Laodicée, portent cette conjecture au plus haut degré de probabilité[3]. Peut-être les considérations que je viens d'exposer n'auroient-elles pas échappé au savant académicien, si son esprit n'eût pas été préoccupé par une prévention qui l'empêchoit de se prêter à toute autre idée. Il étoit persuadé que

(1) On parle de ce prince au paragraphe suivant.

(2) Appien, *Bell. Civil.*, liv. V, §. 75: *Ιστη δέ πη καὶ βασιλέας... Πολέμωνα μέρους Κιλικίας.* Il est à remarquer que dans la même période il a désigné, par le nom du pere et de l'aïeul, Darius, fils de Pharnace, et qu'il ne donne aucune désignation à Hérode, à Amyntas, et à Polémon, comme à des personnages qu'on ne pouvoit pas confondre avec d'autres princes du même nom, parcequ'ils étoient assez connus dans l'histoire de ces temps pour que le lecteur ne pût pas s'y méprendre. Le passage de Strabon, cité ci-dessus page 6, note (1), devient une nouvelle preuve de l'opinion que j'ai adoptée.

(3) Polémon de Laodicée, sophiste célebre du temps d'Adrien, s'appeloit aussi Antoine. Eckhel a presque démontré qu'il tiroit son origine de Polémon, roi de Pont; et c'est sans doute de lui qu'il avoit hérité du nom d'Antoine (*Numi vet. anecd.*, pag. 256).

l'époque marquée sur la médaille est l'an onze du regne de Polémon à Olba; ce qui seroit incompatible avec l'histoire du Polémon connu; et il n'avoit pas observé que ces caracteres peuvent également désigner l'an premier de son regne, et que cette seconde interprétation a un grand avantage sur l'autre, comme on peut le voir dans la note ci-jointe [1].

Polémon, en effet, ne garda le sceptre d'Olba que pendant deux années [2], et ce sont exactement ces deux années que donnent les dates des médailles de Polémon, frappées à Olba. Après ce temps, il fut transféré sur le trône de Pont; et ce fut alors que Marc-Antoine concéda la principauté de Polémon à Aba, veuve, à ce qu'il paroît, d'un jeune dynaste issu d'une ancienne famille qui avoit joui de la principauté sacerdotale d'Olba pendant plusieurs siecles [3].

(1) Sur toutes les médailles qui nous restent des prêtres d'Olba, et qui portent une autre époque, l'année est marquée par les deux lettres ЄΤ, et non par un seul Є. En outre nous avons des médailles de Polémon de l'an 2, B; nous avons des médailles de Teucer des ans 1 et 2. Il est donc plus vraisemblable que les caracteres qu'on a jusqu'ici expliqués par l'an 11 n'indiquent en effet que l'an 1. Ainsi nous aurions des médailles de Polémon frappées, comme celles d'Ajax, pendant les deux premieres années de son sacerdoce. Enfin ceux qui persisteroient à lire l'an 11 sur les médailles de Polémon seroient réfutés par l'effigie même du prince, gravée sur la médaille. Ce portrait nous présente un personnage tout jeune, et qui ne paroît pas avoir atteint sa vingtieme année. Onze ans auparavant, époque où il auroit reçu sa dignité des mains de Marc-Antoine, il n'auroit été âgé que de neuf ans; et si nous suivons l'hypothese de l'abbé Belley, qui reconnoît dans ce prince le mari d'Aba, il faudroit supposer que ce mariage avoit eu lieu quelques années encore plutôt, puisque Zénophanès son beau-pere s'étoit emparé de ses états : ce prince se seroit donc marié à six ou sept ans, ce qui est absurde. Il seroit inutile de répondre que les onze années de son regne devroient être comptées, non pas depuis son installation par Marc-Antoine, mais depuis la mort de son pere; les médailles que l'abbé Belley rapporte avec l'époque de l'an 2 donnent également à Polémon les deux premiers noms de *Marcus Antonius*.

(2) Il fut fait roi de Pont l'an 37 ou 36 avant l'ere chrétienne; il jouissoit de la principauté d'Olba depuis l'an 39.

(3) Aba peut avoir été assidue à la cour de Marc-Antoine et de Cléopâtre lorsqu'ils

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

§. 3. AJAX, PRÊTRE ET DYNASTE D'OLBA.

Strabon nous apprend qu'après la catastrophe d'Aba, la principauté qu'elle avoit obtenue étoit rentrée dans l'ancienne famille sacerdotale [1]. Le dynaste qui régnoit sous Auguste s'appeloit Ajax, et il étoit fils de Teucer. Les médailles qui nous l'ont fait connoître constatent de point en point le récit de Strabon, même dans la particularité que le géographe releve, concernant les noms des personnages de cette famille, qui tous s'appeloient Ajax ou Teucer. Ils prétendoient sans doute descendre des Eacides. On ne trouve dans l'histoire rien qui ait rapport au dynaste sous lequel on a frappé la médaille que nous allons décrire. D'autres médailles du même prince, l'une desquelles a été frappée en l'honneur d'Auguste, prouvent qu'il régnoit à Olba après l'an 27 avant J.-C., et que son regne ne fut pas borné à une seule année [2].

N° 3. La médaille gravée sous le n° 3 offre le portrait d'*Ajax, (fils) de Teucer,* indiqué par la légende ΑΙΑΝΤΟΣ ΤΕΥΚΡΟΥ, qui l'environne. Le dynaste d'Olba a la tête ceinte d'un simple cordon [3];

étoient à Alexandrie, sans que nous soyons obligés de supposer que le récit de Strabon se rapporte nécessairement à l'an 41, époque à laquelle le triumvir et Cléopâtre étoient en Cilicie.

(1) Strabon, *loco citato*. Son expression, κατελύθη, paroît indiquer que la puissance d'Aba se termina par une catastrophe. Probablement Auguste, après la bataille d'Actium, la dépouilla de sa principauté.

(2) Octave porte le titre d'Auguste sur des médailles frappées en son honneur par Ajax, prince d'Olba (*Descript. de méd.*, etc., *Cilicie*, n° 278, 279); or ce titre ne fut pris par Octave que l'an 27 avant l'ere chrétienne. Une autre médaille d'Ajax est de l'an 2 de son regne (n° 277).

(3) *Descript. de méd.*, etc., *loc. cit.*, n° 276 et 277. L'abbé Belley avoit reconnu dans ces deux médailles Teucer, (fils) d'Ajax, et non Ajax, (fils) de Teucer. La légende

un caducée, symbole de Mercure, est gravé en devant de son buste[1].

Le revers n'a d'autre type qu'un emblême composé de trois crochets, auquel les antiquaires donnent le nom de *triquetra*, et qu'on a employé quelquefois comme symbole de la Sicile. On sent bien qu'un emblême de cette île ne peut convenir à un prince de Cilicie, et que l'ingénieuse explication d'Eckhel, qui le regarde comme un symbole de l'origine argolique dont se vantoient plusieurs villes de cette contrée, est jusqu'ici la seule qu'on puisse admettre[2].

La légende de la médaille présente les titres dont Ajax étoit décoré ; ce sont ceux de *grand prêtre et toparque des Cennates et des Lalassiens*, ΑΡΧΙΕΡΕΩΣ ΤΟΠΑΡΧΟΥ ΚΕΝΝΑΤΩν ΛΑΛΑΣ-Σεων. La date est marquée par ces lettres, ET-A, indiquant la *premiere année* de son gouvernement.

ROIS DE COMMAGENE ET D'UNE PARTIE DE LA CILICIE.

§. 4. ANTIOCHUS IV EPIPHANE.

Après la mort d'Antiochus II, qui régnoit sur la Commagene[3],

peut, à la vérité, être lue de ces deux manieres différentes : mais dans l'ambiguité j'ai préféré de lire, suivant Eckhel, *Ajax*, (fils) *de Teucer*, et non *Teucer*, (fils) *d'Ajax*, parceque cet ordre est établi sans aucune équivoque par les médailles n° 278 et 279, qui, selon toutes les apparences, ont été frappées par le même prince. Un second motif, selon moi, de préférer cet ordre, est que le nom d'Ajax se voit écrit du côté vers lequel la tête est tournée. Pellerin a donné ces deux médailles (*Rois*, pl. 20).

(1) On regardoit Mercure comme le premier instituteur des rites sacrés et des cérémonies religieuses (Diod., l. I, §. 16).

(2) Eckhel, *Num. vet. anecd.*, p. 77.

(3) On peut voir ci-dessus, chap. XII, §. 8, ce que nous avons indiqué sur les évènements de sa vie, à l'occasion d'une médaille qui présente son portrait, pl. 45, n° 8. Celles qu'on rapporte ici appartiennent à des princes de la Commagene qui

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

cette région continua d'être gouvernée par des rois[1]. L'histoire fait mention d'un Mithridate qui, étant encore enfant, fut investi de ce royaume par Auguste; et d'un Antiochus III qui mourut sous Tibere l'an 17 de l'ere vulgaire. La Commagene fut alors réduite en province, et gouvernée par un préteur; mais, l'an 21, Caïus Caligula en rétablit le trône, y plaça Antiochus IV, fils du dernier roi, et en étendit l'autorité sur une partie de la Cilicie. La libéralité de l'empereur se signala encore envers Antiochus en lui faisant restituer la somme de cent millions de sesterces qu'on avoit confisquée sur l'héritage de son pere[2]. Ce n'étoit ni l'humanité ni la justice qui portoient à cet acte de générosité un monstre tel que Caligula : il payoit les flatteries du Syrien, dont les conseils perfides lâchoient le frein à toutes ses passions, et le faisoient marcher sans remords dans la carriere de la tyrannie[3]. Antiochus ne tarda pas à ressentir lui-même les effets des maximes qu'il lui avoit inspirées; un caprice de Caligula le priva de ses états. Claude, qui prit peu de temps après la place de son neveu, les lui rendit. Antiochus combattit pour les Romains dans la guerre que Néron fit aux Parthes : une partie de l'Arménie fut sa récompense. Il pouvoit dès-lors prendre, avec raison, le titre de grand roi; et les services qu'il rendit à Vespasien au siége de Jérusalem, sans parler de ceux qu'il lui avoit déja rendus, en prodiguant ses richesses pour le faire élever à l'empire, lui donnoient droit d'espérer de nouveaux bienfaits:

ont fleuri dans la seconde période de ce royaume, et qui ont possédé quelques régions de la Cilicie.

(1) Lorsqu'on ne cite aucune autorité sur l'histoire d'Antiochus IV et de sa famille, c'est que les preuves ont déja été recueillies et exposées dans le meilleur jour, par J. Masson, dans le *Tesor. britan.* de Haym, t. I, p. 113, sqq.

(2) A-peu-près vingt millions de francs (Suétone, *Caligula*, c. 16).

(3) Dion, liv. LIX, §. 24.

mais son espoir fut trompé; et soit que pour s'en venger il ait réellement entretenu avec les Parthes des intelligences criminelles, comme Pætus, proconsul de Syrie, l'en accusa; soit que ses richesses, comme il est plus probable, excitassent la cupidité de ce magistrat, il le noircit auprès de Vespasien, qui le détrôna, et lui ordonna de se rendre à Rome, où il passa le reste de sa vie dans une condition privée et obscure; exemple mémorable des vicissitudes de la fortune[1]. La Commagene, depuis ce moment, cessa d'être gouvernée par des rois.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

N° 4.

La médaille de bronze gravée sous le n° 4 de cette planche étoit inédite[2]. Elle représente d'un côté le buste d'Antiochus IV, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓΑΣ ΑΝΤΙΟΧΟΣ, *le grand roi Antiochus*. Apollon debout, tenant une branche de laurier et ayant le dos appuyé contre une colonne surmontée du trépied fatidique, est représenté sur le revers, dont la légende, en deux lignes, offre le nom des *Célendérites*, ΚΕΛΕΝΔΕΡΙΤΩΝ. Célendéris étoit une ville maritime de la Cilicie Trachée, illustre par ses origines mythologiques[3]. La fabrique de la médaille, et le titre de grand roi, que les rois de Syrie n'ont jamais pris sur leurs monnoies, prouvent que l'Antiochus qu'elle représente ne doit pas être cherché parmi les anciens Séleucides qui ont porté le même nom. Il ne peut être non plus un des Antiochus de Commagene antérieurs à Antiochus IV. Ces princes prenoient quelquefois le titre de grands rois : mais leur domination ne s'étendoit sur aucune contrée de la Cilicie. La médaille ne peut

(1) Josephe, *Bell. jud.*, l. VII, c. 7.
(2) Elle appartient au cabinet de M. Tochon, à Paris, toujours ouvert à ceux qui s'occupent de l'étude des antiquités.
(3) Apollodore, liv. III, c. 14, §. 3.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

donc appartenir qu'à Antiochus IV, roi de Commagene, dont les états, par les bienfaits de Caligula et de son successeur comprenoient la partie maritime de la Cilicie[1].

N° 5.

La médaille n° 5 est aussi de bronze, et appartient au même roi dont l'effigie a les mêmes traits, et seulement un peu plus d'embonpoint que sur l'autre médaille. Le *grand roi Antiochus Epiphane* est indiqué par la légende, ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓας ΑΝΤΙΟΧΟΣ ΕΠΙφανης. Le signe du scorpion, constellation à laquelle les astrologues attribuoient une influence spéciale sur la Commagene[2], est gravé sur le revers et entouré d'une couronne de laurier, ainsi que la légende ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ, *des Commagéniens*. Non seulement la ressemblance des physionomies prouve l'identité du personnage représenté sur ces deux médailles; mais l'existence de quelques autres médailles parfaitement semblables à la derniere, et portant dans la légende au lieu du nom des Commagéniens celui de quelques peuples de la Cilicie[3], ne nous permet d'assigner ces monuments numismatiques à aucun autre prince de ce nom; Antiochus ayant été, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus, le seul roi de Commagene qui ait possédé des contrées de la Cilicie.

(1) *Princeps illius oræ* (Tacite, *Annal.*, l. XII, §. 55).

(2) Ptolémée, *Quadripart.*, l. II. Il est probable que la ville de Samosate, capitale de la Commagene, avoit été construite dans le mois qui répondoit à ce signe du zodiaque. Nous avons vu que le signe du belier étoit devenu le symbole d'Antioche par une raison semblable.

(3) Telles sont la médaille frappée par les Lacanates, et publiée par Haym (*Tesor. britann.*, tom. I, p. 110), et une autre des Lycaoniens, publiée par Pellerin (*Rois*, pl. 14); elles ressemblent l'une et l'autre, le nom des peuples excepté, à la médaille du n° 5. Les Sébasténiens et les Alexandrins de la Cilicie ont frappé aussi des monnoies avec l'effigie de ce prince: voyez Eckhel, D. N., t. III, p. 255.

§. 5. JOTAPÉ, REINE DE COMMAGENE.

Nous ignorerions, sans le secours des médailles, que l'épouse d'Antiochus IV fut aussi sa sœur, et qu'elle s'appeloit Jotapé. Le surnom de *Philadelphe* (aimant son frere), qu'on lui donne dans les légendes des médailles sur lesquelles on voit son effigie, donne à entendre que son frere étoit son mari; et une médaille dont le revers présente le nom et la figure assise de cette princesse, et porte de l'autre côté l'effigie d'Antiochus IV, ne permet pas de douter qu'Antiochus ne fût son époux[1]. Le nom de Jotapé étoit usité en Orient peu de temps avant l'ere chrétienne : c'étoit celui que portoit la fille d'un roi des Medes, destinée en mariage à l'un des fils de Cléopâtre et d'Antoine[2]. Comme Antiochus IV régna sur la Cilicie Trachée, il me paroît probable que la ville de Jotapé, dont Ptolémée parle comme étant située dans cette région, avoit emprunté son nom de cette reine. Une de ses filles, qui fut mariée dans la famille d'Hérode-le-Grand, portoit le même nom que sa mere[3].

(1) On peut voir cette médaille, qui appartient au cabinet impérial, gravée dans les observations de Vaillant sur la seconde édition des *Select. num.* de Seguin, p. 402.

(2) Dion, liv. XLIX, §. 44. On trouve d'autres Jotapé dans la famille des Hérodiades : voyez Noldius, *de vit. Herod.*, à la fin de l'édition de Josephe par Hawercamp, n° 61, 67, et 69. Si ce nom, qui n'est pas d'une origine grecque, est dérivé d'une racine hébraïque, on peut en retrouver l'étymologie dans le verbe יטב (jatab), *faire du bien:* dans ce cas *Jotapé* signifieroit *bonne*, *bienfaisante*, et on pourroit traduire ce nom en grec par celui d'Agathe. Les deux lettres B et P, appartenant au même organe, peuvent facilement être mises l'une pour l'autre. En effet la ville de Jotapé en Judée, qui avoit sans doute tiré son nom de quelqu'une de ces princesses, se trouve aussi écrite par B, *Jotabé.* Voyez Réland, *Palæstina*, l. III, à ce mot.

(3) Josephe, A. J., l. XVIII, c. 5, n° 4. On trouvera à la pl. 57 de supplément, n° 13, une médaille qui doit être attribuée à cette princesse.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII. N° 6.

La médaille gravée sous le n° 6 représente le buste de la reine de Commagene, et a pour légende, *la reine Jotapé Philadelphe*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΙΩΤΑΠΗ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΣ. Le diadême royal ceint une coiffure à la fois simple et élégante; les cheveux, tressés en natte, se replient en nœud au-dessus du col. Le type et la légende du revers sont absolument les mêmes que ceux de la médaille d'Antiochus IV. La belle conservation de celle-ci me fait apercevoir que le diadême des rois orne le milieu de la couronne de laurier qui entoure le type de ces médailles.

§. 6. EPIPHANE ET CALLINICUS, FILS D'ANTIOCHUS IV.

L'histoire nous a conservé quelques traces du caractere généreux de ces deux princes dignes d'un meilleur sort[1]. Epiphane refusa la main de Drusille, fille d'Hérode Agrippa et sœur de Bérénice, qu'on lui proposoit à condition qu'il embrasseroit la religion juive, et renonceroit à la sienne. Nous avons vu que Polémon II, roi de Pont, ne fut pas si délicat. Epiphane se signala par sa valeur au siége de Jérusalem, où, emporté par son ardeur guerriere, il fut sur le point de perdre la vie: il l'avoit déja exposée plusieurs fois auparavant dans les guerres civiles de Rome, où il combattit pour Othon contre Vitellius[2]. Epiphane et Callinicus, à l'époque de la catastrophe de leur pere, opposerent malgré lui une résistance vigoureuse à la violence du

(1) Josephe, *Bell. jud.*, l. V, c. 11, n° 3. Ces deux fils d'Antiochus portoient le même nom que leur pere; cependant ils étoient distingués entre eux par les surnoms d'Epiphane et de Callinicus, usités dans la maison des Séleucides. Il est du moins démontré par le passage de Josephe, cité ci-dessus, que le premier nom d'Epiphane étoit Antiochus.

(2) Tacite, *Hist.*, l. II, §. 25.

Chap. XIV
Princes d'Orient.
Pl. XLVIII.

proconsul; mais la retraite d'Antiochus rendit leurs efforts et leurs succès inutiles. Epiphane, qui dans cette circonstance avoit passé l'Euphrate, et avoit été accueilli avec honneur par Vologese, ne tarda pas à rejoindre son pere aussitôt qu'il eut appris que Vespasien n'avoit pas oublié envers lui les égards dus à la dignité royale. Il est vraisemblable que les deux princes resterent avec Antiochus dans la capitale du monde, vivant dans l'aisance, mais déchus de leur puissance et de leur rang. Leurs noms, depuis leur retraite, ne paroissent plus dans l'histoire[1].

N° 7.

Sur la médaille n° 7 on voit les têtes de ces deux princes encore très jeunes. Elles sortent l'une et l'autre de deux cornes d'abondance entrelacées par le bout inférieur, à l'imitation des types de quelques médailles romaines frappées en l'honneur des enfants des Césars[2]. Un astre s'éleve dans le haut du champ, et une ancre est placée au milieu des deux cornes d'abondance. Ce symbole des Séleucides paroît indiquer que les princes de la Commagene prétendoient appartenir à cette maison royale[3]: cette préten-

(1) Cependant les inscriptions grecques et latines qu'on lit sur le monument de Philopappus à Athenes, prouvent que ce personnage étoit un fils d'Epiphane, de ce même prince qui fait le sujet de ce paragraphe; que Philopappus avoit obtenu à Rome les honneurs du consulat et ceux de la préture, et le sacerdoce illustre des freres Arvales; et qu'il se regardoit également comme citoyen d'Athenes, appartenant à la bourgade attique de *Bésa*, soit qu'il y fût né, soit qu'il s'y fût établi. Voyez les *Atti e Monumenti de' fratelli Arvali*, par mon savant ami M. Marini, n° LVI, et p. 721 et 723; et le IIIe vol. des *Antiquities of Athens*, par Stuart, ch. v.

(2) Pellerin (*Rois*, pag. 124), et Eckhel (D. N., t. III, pag. 258), ont indiqué ces analogies. Nous avons remarqué ailleurs que les deux cornes d'abondance, entrelacées par les bouts, étoient un des types usités sur les médailles de Samosate, capitale de la Commagene.

(3) Nous avons prouvé que le dernier des rois de Syrie, Antiochus XIII, ne fut pas, comme quelques uns l'ont cru, la tige de la maison royale de Commagene. Cependant, comme le surnom de Callinicus,

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

tion étoit probablement fondée sur quelque ancienne alliance. L'étoile peut faire croire qu'ils rapportoient aussi leur origine aux Achéménides qui avoient régné sur le Pont et sur la Cappadoce. La légende, sans présenter leurs noms, désigne ces princes par leur qualité de *fils du roi*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΥΙΟΙ. Le type du revers est entouré d'une couronne de laurier; mais cette couronne n'est pas décorée du bandeau des rois, ainsi que celle qu'on voit sur les médailles d'Antiochus IV et de Jotapé. On a sans doute omis cet ornement pour éviter une répétition inutile, le diadême royal entourant la tiare arménique qui occupe le milieu du champ. Cette tiare est à-peu-près la même que celle de Tigrane: elle en differe seulement par la forme, qui est un peu plus conique, et par les broderies, qui représentent le scorpion de la Commagene à la place de l'aigle des rois de Syrie. Cette décoration, particuliere aux princes d'Arménie, indique la réunion d'une partie de ce royaume à celui de la Commagene, faite par Néron en faveur d'Antiochus. La médaille, qui, dans la légende du revers, offre le nom *des Commagéniens*, ΚΟΜΜΑΓΗΝΩΝ, a donc été frappée après l'an 60 de l'ere chrétienne[1].

ainsi que celui d'Epiphane, a été pris par Antiochus XII Dionysus, le dernier des enfants de Grypus, on peut croire qu'une fille ou une sœur de Dionysus avoit été l'épouse de quelque roi ou dynaste de la Commagene, ancêtre d'Epiphane et de Callinicus. Peut-être avoit-elle été donnée en mariage à ce prince par Tigrane son allié, qui, ayant réduit en captivité les dernieres princesses du sang des Séleucides, en avoit disposé à son gré (Plutarch., *Lucullo*, pag. 500). On voit par la statue de Séleucus Nicator, qui avoit été érigée dans le monument de Philopappus, et dont l'inscription subsistoit encore au XVI[e] siecle (Marini, *Arvali*, *loc. cit.*), que la famille des rois de Commagene se vantoit d'être issue de celle des Séleucides.

(1) Tillemont, *Hist. des emp.*, tom. I, *Néron*, art. 12.

ROIS DE QUELQUES VILLES DE LA SYRIE.

§. 7. ARÉTAS, ROI DE DAMAS.

En retraçant l'histoire des rois de Syrie, nous avons dit que la ville de Damas avoit été l'apanage particulier de quelques uns des derniers Séleucides. A la mort d'Antiochus XII, à qui elle appartenoit, les Damascéniens, craignant également de tomber au pouvoir de Philippe, qui avoit été en guerre avec Antiochus XII son frere, et d'être subjugués par Ptolémée Mennéus, petit tyran qui dans ces temps de désordre s'étoit emparé de Chalcis, se donnerent librement à Arétas, roi des Nabathéens, peuple de l'Arabie Pétrée, qui étoit établi sur les confins de la Syrie[1]. Ce prince et ses successeurs furent souvent contraints par la position de leurs états d'être en guerre tantôt avec les Juifs, tantôt avec les Romains; et ils finirent par perdre la souveraineté de Damas, quoique dans le temps même où la Judée étoit devenue une province romaine, et où Damas étoit regardée comme une ville libre, ils y exerçassent par intervalles quelque espece d'autorité[2].

(1) Ci-dessus, ch. XIII, §. 26; Josephe, A. J., l. XIII, c. 15, §. 2.

(2) Ainsi un Arétas, roi des Arabes, exerçoit, par le moyen d'un de ses préfets, l'autorité souveraine dans la ville de Damas, vers l'an 37 de l'ere vulgaire, sous le regne de Caligula, soit par concession des Romains, soit par leur consentement (S. Paul, *Ep.* II, *ad Corinth.*, c. 2, v. 32; Simson, *Chronicon ad an.* 37 *post Christum*). Les médailles de cette ville prouvent assez clairement qu'avant ce temps elle avoit été soumise à Cléopâtre, ainsi que le reste de la Célésyrie (voyez le n° 10 de la pl. 57); et qu'elle passa, peu de temps après, sous l'autorité ou du moins sous la protection de Rome, qui permettoit à plusieurs villes de l'Orient de se gouverner par elles-mêmes.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII. N° 12.

La médaille de bronze gravée sous le n° 12 représente d'un côté la tête d'Arétas vue en profil, et ceinte du bandeau royal. Le revers a pour type la figure en pied de la Victoire, coiffée d'une couronne crénelée, et ayant une couronne dans la main droite et une palme dans la gauche. La légende porte le nom *du roi Arétas Philellene* (ou *ami des Grecs*), ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΕΤΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ[1].

Comme plusieurs princes arabes qui ont régné successivement ont porté le nom d'Arétas, les antiquaires different d'opinion relativement à l'Arétas qui a fait frapper cette médaille. Pour moi je n'hésite pas à l'attribuer au premier de ce nom qui eut la souveraineté de Damas, par la raison que le surnom de Philellene (ou d'ami des Grecs) ne permet guere de douter que ce prince n'ait vécu antérieurement à la conquête de la Syrie par les Romains; et que d'ailleurs, parmi les plus anciens Arétas, il est le seul qu'on sache, avec certitude, avoir régné sur Damas, où la médaille que nous examinons a été frappée[2].

§. 8. DIONYSIUS, TYRAN DE TRIPOLIS.

Un autre usurpateur s'étoit emparé de l'autorité dans la ville de Tripolis, et il l'exerçoit tyranniquement : il s'appeloit Dionysius, et il étoit parent de Ptolémée, fils de Mennéus, tyran de

(1) On y voit gravées dans le champ du revers les deux lettres AP, initiales du nom d'Arétas : c'est ainsi que nous avons vu sur les tétradrachmes des rois Attalides des lettres ou des monogrammes qui contiennent les initiales des noms de Philétere, d'Eumene, et d'Attale.

(2) Ce fait est prouvé par d'autres médailles d'Arétas, qui sont de la même fabrique, présentent la même effigie, et ont pour type du revers la figure de la ville de Damas assise, telle précisément qu'on la retrouve sur plusieurs médailles autonomes frappées à Damas (Morelli, *Specimen*, p. 227).

Chalcis[1]. Celui-ci réussit à conserver sa vie, et même une partie de son autorité, moyennant une somme de mille talents qu'il paya à Pompée, et qui fut distribuée aux soldats romains: Dionysius fut moins heureux; sa tête tomba sous la hache proconsulaire.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

N° 8.

Cette médaille unique existoit autrefois à Venise, dans le cabinet de Savorgnan. C'est M. Le Blond qui l'a fait connoître[2]. Elle présente d'un côté le buste d'un prince ayant la tête ceinte du diadême, et une légende effacée dont il ne reste que la premiere lettre, Δ (D): les Dioscures ou les Cabires à cheval forment le type du revers[3], dont la légende porte le nom *des Tripolitains*, ΤΡΙΠΟΛΙΤΩΝ, et l'an ΘΜΣ, 249, des Séleucides. Cette époque répond à l'an 790-91 de Rome, 64-63 avant l'ere chrétienne. A cette époque Tripolis obéissoit à Dionysius; mais ce fut la derniere année de sa puissance et de sa vie. Les Tripolitains, délivrés par Pompée du joug du tyran, commencerent cette année même à compter une nouvelle époque[4]: ainsi, sur la monnoie que nous examinons, le prince dont elle présente l'effigie, et dont le nom commence par un D (Δ), ne peut être que Dionysius.

§. 9. ZÉNODORE,
TYRAN DE PANIAS ET DES PAYS ENVIRONNANTS.

Après la mort de Ptolémée, fils de Mennéus, qui régnoit sur

(1) Josephe, A. J., l. XIV, c. 3, §. 2.

(2) *Observations sur quelques médailles du cabinet de M. Pellerin*, p. 59.

(3) Il est certain, par les médailles et par d'autres autorités, que le culte de ces divinités étoit établi dans la ville de la Phénicie qui a fait frapper cette médaille. Voyez ci-dessus, t. II, p. 337, note (3).

(4) Eckhel, D. N., t. III, p. 376.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

Chalcis et sur les pays d'alentour, ses états avoient passé sous la domination de Lysanias, son fils; mais Cléopâtre desira de les joindre aux siens, et ce desir coûta la vie à Lysanias[1], qui d'ailleurs étoit l'ami des Parthes. Après la bataille d'Actium, un certain Zénodore, qui, suivant toutes les apparences, s'étoit emparé de l'héritage de quelque autre usurpateur, et avoit établi sa domination sur la ville de Panias, située aux sources du Jourdain, obtint des Romains, à titre de ferme, la jouissance des contrées qui autrefois avoient reconnu Lysanias pour maître. Ce dynaste n'eut pas honte de tirer un parti infame de la situation du pays qu'il gouvernoit. Une de ses provinces, la Trachonitide, paroissoit disposée par la nature pour servir de repaire aux brigands, dont les longs troubles de la Syrie et de la Judée avoient extraordinairement grossi le nombre[2]: Zénodore, loin de les réprimer, ou, ce qui eût mieux valu, de les détruire, les protégeoit, favorisoit leurs crimes, et partageoit leur butin. Les peuples voisins, victimes de ces brigandages, adresserent leurs plaintes à Rome, et Auguste déclara Zénodore déchu de toute autorité sur les pays que Rome lui avoit affermés : il en conféra la souveraineté à Hérode-le-Grand, et restreignit la domination de Zénodore dans les limites de ses anciennes possessions. Il n'y eut aucune espece d'intrigues et de calomnies que le dynaste dépossédé ne mît en œuvre, à Rome et dans la province, pour recouvrer ces pays, ou du moins pour en faire perdre la jouissance à son successeur. Mais celui-ci, par la générosité d'Auguste,

(1) Josephe, A. J., l. XV, c. 4, §. 1; et *de Bell. Jud.*, l. I, c. 13.

(2) Strabon, en parlant de cette région, (l. XVI, p. 756), fait mention de vastes souterrains dont l'entrée étoit cachée dans les gorges des montagnes et dans le plus épais des forêts, et dont chacun pouvoit contenir jusqu'à plusieurs milliers de personnes.

réunit bientôt aux états qu'il gouvernoit le reste de ceux de Zénodore, qui mourut subitement à Antioche, où il s'étoit rendu l'an 20 avant l'ere chrétienne, à l'occasion du voyage d'Auguste en Orient[1].

N° 11.

On a découvert plusieurs médailles de bronze frappées par ce dynaste; elles portent son nom et son effigie au revers de la tête d'Auguste. L'abbé Belley, qui, par ses savantes et nombreuses recherches, s'est acquis tant de droits à la reconnoissance des numismatistes, a publié une médaille de Zénodore, sur l'autorité de laquelle il a cru pouvoir accuser d'erreur les antiquaires qui, avant lui, en avoient fait connoître une autre. C'est l'académicien qui se trompoit, non relativement à la médaille qu'il publioit, la description qu'il en donne est exacte; mais il n'avoit pas des raisons suffisantes pour avancer que l'autre médaille, qui est presque semblable, avoit été mal lue. Elles sont maintenant l'une et l'autre dans la collection du cabinet impérial; et j'ai fait dessiner ici, sous le n° 11, celle que l'abbé Belley croyoit mal interprétée. On verra, au contraire, que ces deux médailles servent à s'expliquer mutuellement.

Celle que nous examinons présente d'un côté l'effigie d'Octave; elle ne porte d'autre légende que les deux lettres ΝΕ, qui désignent le mot ΝΕΟΣ, *le jeune*, auquel on doit ajouter le mot

(1) L'abbé Belley a éclairci l'histoire de ce tétrarque avec sa doctrine et sa critique accoutumée; son mémoire est inséré dans le recueil *de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXVIII, pag. 545 : mais il paroît n'avoir pas aperçu ce que Josephe fait entendre assez clairement, que la souveraineté sur le district de Panias n'étoit pas un de ces états que les Romains avoient affermés à Zénodore. Cette possession antérieure étoit cependant le seul titre auquel il put retenir cette principauté lorsque le contrat fut annullé.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

ΚΑΙσαρ, *César,* dont les trois premieres lettres se trouvent sur la médaille expliquée par l'abbé Belley.

Octave prend sur cette médaille le titre de *jeune César*, ou *nouveau César*. Le nom de César lui étoit devenu propre par son adoption dans la famille de son grand oncle. Il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il se trouva placé à la tête des affaires; et sa pénétration ainsi que sa valeur parurent si étonnantes dans un homme de cet âge, que sa jeunesse devint pour lui un nouveau titre de gloire. Les poëtes du temps ne cesserent de chanter *leur jeune* héros[1]; il fut connu dans tout l'empire sous le nom de *jeune César*, jusqu'au moment où le titre révéré d'Auguste lui fut décerné par le sénat.

Plusieurs villes, bâties ou reconstruites en son honneur, porterent le nom de Néocésarée, ou de *ville du jeune César*[2]. Le monétaire qui a gravé la médaille a pris sans doute de même les mots Νεὸς Κᾶισαρ, *le jeune César*, pour un seul nom, et s'est contenté de l'indiquer par les premieres lettres de l'adjectif νεὸς, *le jeune*. Il auroit été par conséquent presque absolument impossible d'expliquer cette légende sans la médaille de Pellerin, publiée par l'abbé Belley : mais, en revanche, l'époque de la médaille de Pellerin n'auroit point été reconnue avec certitude, si la médaille que nous examinons ne l'eût pas éclaircie.

L'époque marquée ici est incontestablement l'*année* 282, L ΒΠΣ, sans doute, de l'ere des Séleucides. La médaille de Pellerin ne porte que l'*an* 87, L ΖΠ, avec l'omission des cen-

(1) *Sive mutatâ* JUVENEM *figurâ*
Ales in terris imitaris, almæ
Filius Maiæ.
Hor., *Carm.*, l. I, od. 2, v. 41.
Hunc tandem everso JUVENEM *succurrere sæclo*
Ne prohibete. Virg., *Georg.*, l. I, v. 501.

(2) Une située dans le Pont, près des limites de la petite Arménie, une autre dans la Bithynie : Etienne de Byzance, V. Νεοκαισάρεια.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

taines [1]. L'abbé Belley, dans la persuasion que cette seconde époque étoit la seule qu'on dût regarder comme véritable sur les médailles de Zénodore, a pensé qu'elle devoit se rapporter à une ere inconnue, sur laquelle il propose des conjectures assez ingénieuses. Mais la leçon bien constatée de la médaille que j'ai fait dessiner ici prouve que, sur celle de Pellerin, on a simplement omis le chiffre désignant les centaines, et que l'une et l'autre se rapportent à l'ere des Séleucides. L'an 282 est l'an de Rome 723, 31 avant J.-C.; l'an 287 est l'an de Rome 728, 26 avant J.-C. Zénodore régnoit à ces époques [2]. Cette maniere elliptique de marquer les dates ne doit pas plus nous étonner que l'omission du nom de César dans la désignation d'Auguste. D'ailleurs cette ellipse, quoique extraordinaire, est prouvée

(1) M. Allier en possede une pareille, sur laquelle la premiere syllabe du nom de César se voit clairement dans la légende. Il ne reste de l'époque que ΖΠ, l'an 87; mais une contre-marque empêche de s'assurer si la centaine étoit omise sur cette médaille comme sur celle du cabinet impérial. Une troisieme médaille de Zénodore, qui est dans le même cabinet, présente au contraire les deux premiers caracteres de l'époque ΠΣ, 280; mais le troisieme, qui indiquoit les unités, est fruste.

(2) Il régnoit même l'an 24 avant J.-C., qui répond à l'an 289, ΘΠΣ, qu'on trouve sur une autre médaille de ce tétrarque. L'abbé Belley, qui se croyoit obligé de découvrir une nouvelle ere, a trop restreint le temps durant lequel Zénodore a pu faire frapper des monnoies. Il l'a pu avant son acquisition de la tétrarchie de Lysanias, parcequ'il étoit dynaste de Panias; il a pu continuer à les faire frapper, même après qu'il avoit perdu la possession de la tétrarchie, parceque ses premiers états lui étoient restés; et il eut jusqu'à sa mort, arrivée l'an 20 avant J.-C., un grand intérêt de flatter Octave. La médaille gravée ici a été frappée l'an 282 des Séleucides, qui commença dans l'automne de l'année 723 de Rome, durant l'été de laquelle la bataille d'Actium avoit eu lieu. Ainsi l'abbé Belley a eu tort de prétendre qu'il n'est pas vraisemblable que Zénodore ait pu faire frapper des monnoies en l'honneur d'Auguste avant l'an de Rome 727. Les médailles de Zénodore portant l'époque des années 287 et 289 des Séleucides appartiennent aux ans de Rome 728 et 730. Zénodore fut dépouillé pendant cette derniere année de la tétrarchie qu'il avoit affermée : il ne mourut que quatre ans après.

Chap. XIV.
Princes d'Orient.
Pl. XLVIII.

par la comparaison des deux médailles, sur l'une desquelles le chiffre des centaines est marqué de façon à n'en pouvoir douter. Enfin la suppression de ce chiffre paroît, jusqu'à un certain point, autorisée par l'usage où étoient les Grecs, en comptant les années des eres, de séparer quelquefois les centaines du reste des nombres ordinaux. Ils auroient dit, par exemple, pour désigner l'année qui est marquée sur la médaille de Zénodore, *la quatre-vingt-deuxieme* ou *la quatre-vingt-septieme année au-delà de la deux-centieme* [1].

L'autre côté de la médaille nous présente la tête en profil du dynaste que la légende fait connoître pour *Zénodore, tétrarque et pontife*, ΖΗΝΟΔΩΡΟΣ ΤΕΤΡΑΡΧΗΣ ΚΑΙ ΑΡΧΗΡευς [2]. Le tétrarque de Panias n'a osé orner sa tête d'aucune marque de souveraineté sur une médaille où Auguste est représenté tête nue. Zénodore est coiffé à la romaine. Heureusement que ses médailles portent deux effigies; autrement, quoique le nom et les titres de Zénodore soient gravés autour de sa tête, il y auroit des antiquaires qui croiroient et voudroient faire croire que l'effigie de ce dynaste n'est qu'un portrait peu ressemblant d'Auguste.

(1) Ετει ὀγδοηκοστῷ καὶ δευτέρῳ ἐπὶ διακοσιοστοῦ.

(2) Αρχηρεὺς est ici pour Αρχιερεύς; c'est-à-dire l'Η au lieu d'ΙΕ. L'abbé Belley a donné des exemples de cette fausse orthographe; et M. Sestini assure avoir vu ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ, plus régulièrement écrit, sur une autre médaille de Zénodore (*Lettere*, tom. VI, pag. 83).

Chap. XIV.
Princes d'Orient.
Pl. XLVIII.

ROIS DE JUDÉE.

§. 10. HERODE AGRIPPA.

Hérode[1] Agrippa[2] étoit, par Aristobule son pere, petit-fils d'Hérode-le-Grand; il appartenoit, par Mariamne d'Hyrcanus sa grand'mere, à la race des Hasmonéens[3]. Il dut sa fortune aux vicissitudes de celle de Bérénice sa mere[4]. Cette princesse, niece d'Hérode-le-Grand, ayant causé par ses indiscrétions la perte de son époux Aristobule, se réfugia à Rome avec ses enfants, où elle sut gagner la bienveillance d'Antonia, mere de Germanicus et de Claude. Agrippa eut ainsi le moyen de contracter de bonne heure avec ces personnages des liaisons qui influerent puissamment sur le reste de sa vie. D'abord elles le rendirent malheureux par les folles dépenses auxquelles elles l'entraînerent, et qui, après l'avoir ruiné, l'obligerent de quitter Rome. Elles lui firent ensuite courir les plus grands dangers pour sa

(1) Josephe, *Antiq. jud.*, liv. XVIII et XIX, et *de Bello jud.*, liv. I, chap. 28, liv. II, chap. 9 et 11; Philon, *Legat. ad Caium*, et *adversus Flaccum*, nous fournissent les faits les plus essentiels de la vie et des aventures d'Hérode Agrippa. Ceux qui desirent en savoir davantage peuvent consulter Simson, *Chron. ad annum post Christ.*, 38, et principalement le savant travail de Chr. Noldius, *de vitâ et gestis Herodum*, à la suite de son *Stemma Herodiadum*, n° 63.

(2) Ce prince non seulement porta deux noms, ainsi que Noldius l'a remarqué, mais il en eût jusqu'à trois. Il est nommé Jules Agrippa dans une inscription grecque rapportée par Spon (*Voyage*, t. III). Ces noms marquoient la reconnoissance de son aïeul Hérode-le-Grand pour Auguste et pour Agrippa.

(3) Agrippa vante cette origine dans une lettre qu'il écrit à Caligula (Philon, *loc. cit.*, tom. II, *op.*, pag. 586).

(4) Elle étoit fille de Salomé, sœur d'Hérode-le-Grand, et d'un Iduméen nommé Costabare. Josephe l'appelle souvent *Bernice*. C'est en considération d'elle que la plus célebre parmi les filles d'Hérode Agrippa porta le même nom.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

liberté et même pour sa vie, lorsque, de retour à Rome et à la cour des Césars, l'amitié imprudente qu'il témoigna au jeune Caligula l'exposa au ressentiment et à la jalousie de Tibere. Mais le fils de Germanicus n'eut pas plutôt ceint son front du laurier des empereurs, qu'il signala sa faveur envers son ami en le nommant roi de plusieurs contrées de la Palestine. Il est vrai que les artifices par lesquels celui-ci avoit su gagner l'affection du jeune César ont été improuvés par l'histoire, qui compte le prince juif, ainsi que le prince commagénien, parmi les corrupteurs de Caligula[1] : mais, si Agrippa mérite ce reproche, on doit dire aussi qu'il sut rendre ses conseils plus utiles à Claude, et qu'il contribua puissamment à l'élever à l'empire après le meurtre de Caligula, dont le sénat tentoit d'envahir l'autorité. L'amitié de l'empereur, la permission de se décorer des ornements consulaires[2], la Judée et la Galilée ajoutées à ses états, furent la récompense honorable de ses services.

Le roi de la Judée ne jouit de sa fortune que pendant sept ans; à peine étoient-ils écoulés, qu'il mourut d'une maladie subite et violente dont il fut attaqué à Césarée au moment où, au milieu de sa gloire, couvert d'un vêtement resplendissant, et présidant aux spectacles qu'il célébroit en l'honneur de Claude, il se prêtoit avec complaisance aux acclamations enthousiastes d'un peuple transporté de joie, qui le plaçoit au rang des Immortels[3]. Les historiens s'accordent à reconnoître dans ce prince

(1) Τυραννοδιδάσκαλοι ; Dion, liv. LIX, §. 24.

(2) Par une conséquence de ces honneurs Agrippa étoit devenu citoyen romain ; et ses filles ne pouvoient être sujettes à la défense de contracter mariage avec des Romains. C'est ce que fit Drusille, une de ces princesses, et ce que Berénice auroit bien desiré de faire, si Titus y eût consenti.

(3) *Act. Apost.*, chap. 11 ; Josephe, liv. 19, chap. 8.

un grand ensemble de vertus civiles accompagnées d'une douceur de caractere extrêmement rare. La postérité auroit encore à admirer en lui le zele qu'il montra dans les occasions les plus délicates pour la religion de ses peres[1], si ce zele mal entendu ne lui eût fait exercer la persécution la plus violente contre les chrétiens. Il mourut, l'an 44 de l'ere vulgaire, âgé de cinquante-quatre ans. Son fils, Agrippa le jeune, ne put obtenir, après une assez longue attente, qu'une partie des états de son pere et de ceux de son oncle. Ses trois filles furent, pendant leur vie, célebres par leur beauté; elles le sont encore par leurs aventures[2].

CHAP. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

N° 9.

Une médaille de bronze d'Agrippa, qui est extrêmement rare, a été dessinée sous le n° 9[3]. On y voit d'un côté la tête du roi ceinte du diadême, avec la légende ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓΑΣ ΑΓΡΙΠΠΑΣ ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟΣ[4], *le grand roi Agrippa*[5], *ami de Claude.* Le type du revers représente la Fortune ou le génie de la ville de Césarée sur la mer, ayant un gouvernail dans la main droite, et une corne d'abondance sur le bras gauche[6]. La légende porte

(1) Quoique courtisan depuis sa jeunesse, il ne craignit pas de s'opposer à Caligula, lorsque ce capricieux empereur vouloit placer sa statue à Jérusalem, dans le sanctuaire (Philon, *loco citato*).

(2) Bérénice, Mariamne, et Drusille: voyez Noldius, *loc. cit.*, n° 72, 77, et 79.

(3) L'abbé Belley l'avoit publiée et expliquée dans un mémoire imprimé dans le recueil *de l'Académie des belles-lettres*, tom. XXVI, pag. 440.

(4) L'abbé Belley lisoit ΦΙΛΟΚΑΙΣΑΡ, *ami de César:* la légende étant usée laisse quelque doute sur ce surnom; mais l'ayant bien examinée, il me paroît certain qu'on y doit lire ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟΣ, *ami de Claude*, ainsi que sur la médaille d'Hérode son frere, roi de Chalcis. La lettre Υ, qui ne peut être dans le surnom que l'académicien croyoit avoir lu, s'y voit très distinctement.

(5) Josephe donne aussi le titre de *grand roi* à Hérode Agrippa (A. J., liv. XX, chap. 5, §. 2).

(6) Cette figure allégorique n'est pas en contradiction avec les sentiments religieux d'Agrippa; la religion toléroit jusqu'à un certain point l'usage de ces symboles.

Chap. XIV.
Princes d'Orient.
Pl. XLVIII.

le nom de cette ville, *Césarée près du port Sébastos*, ΚΑΙϹΑΡΙΑ Η ΠΡΟϹ ΤΩ ϹΕΒΑϹτῳ ΛιΜενι[1]. La lettre Η, gravée dans le champ, indique probablement la huitieme année du regne d'Agrippa, dont ce prince ne vit pas la fin[2].

Il est vraisemblable, ainsi qu'on peut le conjecturer par le lieu et par l'époque où cette médaille a été frappée, qu'elle l'a été à l'occasion de ces mêmes jeux solennels dans lesquels Agrippa, après avoir été pendant quelques instants l'objet de la joie et de l'admiration de son peuple, devint tout-à-coup un objet de deuil et de pitié.

§. 11. HERODE, ROI DE CHALCIS.

Ce fut par le crédit de son frere Agrippa auprès de Claude qu'Hérode obtint le titre de roi et la tétrarchie de Chalcis, canton délicieux et fertile de la Célésyrie, qui s'étendoit sur la

(1) L'abbé Belley a trouvé le premier la véritable leçon de ces mots : il l'a déduite de la comparaison de cette légende avec celle qui est gravée sur plusieurs autres médailles de la même ville. Césarée se distingue ici des autres villes du même nom par l'indication de sa situation près d'un port très vaste qu'Hérode-le-Grand avoit réussi, avee des dépenses énormes, à rendre assez sûr. Il est eependant à remarquer que l'article Η, qui suit le nom de Césarée, est lié avec un Υ. Si ce n'cst pas une faute du monétaire, il faudroit lire Καισάρεια Αυγοῦστα ἡ κ. τ. λ. ΚΑΙϹΑΡΙΑΗ, ete., en prenant deux fois l'Α qui termine le nom de Césarée. Il est certain, par Josephe et par Philon, que la ville de Césarée sur la mer a porté le nom de *Cæsarea Augusta* : il est vrai que ces deux écrivains ont traduit le mot *Augusta* par le mot grec *Sebaste;* mais ce titre d'honneur étoit souvent transporté dans la langue greeque sans aueun ehangement, excepté dans la terminaison lorsque le cas l'exigeoit ; et c'est ainsi que vers ees mêmes temps une petite ville de la Cilicie a pris, en grec, le nom d'Αυγοῦστα, *Augusta.*

(2) D'autres médailles de Césarée de Palestine, avec le même type, qui ont été frappées sous les empereurs romains, portent dans le champ les chiffres indiquant l'année du regne de l'empereur dont elles présentent l'effigie.

vallée de Marsyas et ses environs[1]. Hérode y régna pendant le reste de sa vie, qui dura encore huit ans. Il avoit survécu à son frere Agrippa, dont il étoit devenu le gendre en épousant Bérénice. Après sa mort, ses états passerent d'abord à son neveu Agrippa, et ensuite à son fils Aristobule, qui régnoit sur une partie de l'Arménie mineure.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

Le didrachme d'argent que j'ai fait graver sous le n° 10 n'avoit point encore été publié[2]. On y voit la tête du prince ceinte du diadême, et on lit autour, *le roi Hérode, ami de Claude*, ΒΑCΙΛ ΗΡΩΔΗΣ ΦΙΛΟΚΛΑΥΔΙΟC. Le revers a pour type une couronne de laurier au milieu de laquelle est cette inscription, ΚΛΑΥΔΙΩ ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕΒΑΣΤΩ ΕΤ Γ., *à Claude César Auguste, l'an* 3. Le nom d'Hérode et le surnom de *Philoclaudios* assignent incontestablement cette médaille à l'un des deux freres; et la diffé- N° 10.

(1) C'étoit la petite principauté qui un siecle auparavant avoit été usurpée par un Ptolémée dit Mennéus, pendant les troubles et les guerres intestines du royaume des Séleucides. Son fils Ptolémée et son petit-fils Lysanias l'avoient possédée. Cléopâtre s'en étoit emparée, et peu après les Romains l'avoient affermée à Zénodore; Auguste la lui ôta pour la donner à Hérode-le-Grand, qui la laissa en mourant à Philippe un de ses fils. Hérode, fils d'Aristobule, l'obtint après la mort de Philippe; et Agrippa son neveu la posséda après lui, jusqu'à ce que l'empereur la lui fît échanger contre une autre tétrarchie.

(2) Le style et le caractere de ce monument numismatique en prouvent évidemment l'authenticité à des yeux exercés à discerner l'antique. Les médailles de bronze du même prince sont d'un trop grand module pour qu'on puisse dire que ce didrachme a été moulé sur une de ces médailles. S'il est moulé, ce que je n'oserois décider, il est du nombre assez grand de médailles grecques reconnues pour bien authentiques, quoiqu'elles aient toute l'apparence d'avoir été coulées dans des moules sans recevoir l'empreinte d'un coin. L'habileté des anciens dans l'art de la fonte leur permettoit d'employer ce moyen pour la monnoie de quelques villes, particulièrement lorsque cette monnoie ne devoit pas être très multipliée, et n'étoit fabriquée, comme il arrivoit souvent, qu'à l'occasion de quelques fêtes ou de quelques spectacles.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

rence qu'on aperçoit dans les noms, les titres, et les effigies des princes gravées sur les deux médailles, prouve que ce roi Hérode n'est pas le même qui a pris sur la médaille n° 9 le nom d'Agrippa et le titre de grand roi.

La couronne du revers et la date de l'année placée à la suite du nom de l'empereur me font conjecturer que cette médaille, ainsi que les autres que nous connoissons pour appartenir à Hérode, roi de Chalcis, a été frappée à l'occasion des jeux célébrés pour solenniser la troisieme année de l'empire de Claude. C'est dans de pareilles circonstances que la ville d'Antioche a fait frapper des didrachmes de la même forme, avec la mention, dans la légende, *de l'année sacrée* et *nouvelle* du regne de quelque empereur[1].

ROIS D'OSRHOENE
QUI ONT PORTÉ LE NOM D'ABGARE ET DE MANNUS.

Le fleuve Chaboras, en portant ses eaux à l'Euphrate, sépare du reste de la Mésopotamie une vaste et fertile contrée qui touche vers le septentrion au pied du mont Taurus, et s'étend vers le sud le long de la rive gauche de ce grand fleuve. Séleucus Nicator y avoit bâti une ville ; et on dit que la ressemblance de sa situation avec celle d'Edesse, ville ancienne de la Macédoine, lui fit donner le même nom[2].

(1) Ετους νεȣ ἱερȣ. Je ne conçois pas comment Eckhel, qui a d'ailleurs si bien expliqué cette légende des didrachmes d'Antioche, se refuse à les croire frappés à l'occasion des spectacles et des jeux qui, suivant l'usage du paganisme, accompagnoient les sacrifices et les vœux qu'on célébroit pour l'anniversaire de l'avènement des empereurs (D. N., tom. IV, pag. 418) ; d'autant plus que ce même antiquaire a remarqué plusieurs fois que les jeux et les spectacles ont donné le plus souvent occasion aux villes grecques de frapper leurs médailles.

(2) Etienne de Byzance : v. Εδεσσα.

Les troubles de la Syrie et les guerres de ses princes avec les Parthes détacherent de la domination des Séleucides les peuples qui habitoient ce pays, et que les anciens considéroient comme des peuples arabes. Le chef de la révolte fut un certain Osrhoès[1]; et la région sur laquelle il établit son autorité fut, de son nom, appelée Osrhoëne[2].

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

Il paroît que, pour mieux assurer leur indépendance, Osrhoès et ses successeurs s'attacherent aux Arsacides, qui régnoient sur les Parthes. Les guerres que ceux-ci eurent par la suite à soutenir contre les Romains apprirent aux princes de l'Osrhoëne, qui porterent presque tous le nom d'Abgare, cette politique tortueuse au moyen de laquelle ils feignoient de servir Rome, tandis qu'ils la trahissoient en toute occasion. Trajan subjugua la Mésopotamie, la mit au nombre des provinces romaines, et détruisit entièrement le pouvoir de ces dynastes qui l'avoient trompé. Mais Adrien, pour éviter de nouvelles guerres, ayant renoncé à la possession des pays conquis par son prédécesseur, et s'étant contenté de retenir quelques places fortes sur cette

(1) Ce nom est le même que celui de Chosrhoès. Ainsi l'Aboras est le même fleuve que le Chaboras. Osrhoès se rendit indépendant, suivant le calcul de Denis de Telmar, éclairci par Theoph. Sigefr. Bayer, l'an 176 des Séleucides, 137 ans avant l'ere chrétienne. C'étoit l'époque de la captivité de Démétrius II Nicator. Le savant que je viens de nommer a publié, en 1734, à Pétersbourg une *Historia Edessena et Osrhoëna*, ouvrage qui contient une riche collection d'anciennes autorités ayant rapport à cette histoire, mais qui n'est pas d'une lecture agréable, attendu le peu de soin que l'auteur a mis dans l'ordre et la disposition de ses matériaux.

(2) Cellarius a pensé qu'Osrhoès, qui a donné son nom à l'Osrhoëne, n'a vécu qu'après l'ere chrétienne (*Notit. Orb. Ant.*, tom. II, pag. 603). Il se trompe: Dion, en décrivant la défaite de Crassus, fait mention des Osrhoéniens (liv. XL, §. 23); et il n'est pas probable qu'il ait voulu substituer un nom plus moderne au nom ancien de ces peuples, qu'il trouvoit dans les auteurs qu'il compiloit; d'autant plus que le témoignage des écrivains orientaux cités dans la note précédente justifie l'expression de Dion.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

frontiere, rendit aux Abgares le gouvernement de l'Osrhoëne. Ainsi ce royaume, situé entre l'empire romain et celui des Parthes, et trop foible pour entrer en lice avec l'un ou l'autre, étoit entre les deux puissances rivales une espece de barrière qui les empêchoit de s'entrechoquer.

§. 12. MANNUS, ROI D'OSRHOENE SOUS ADRIEN.

L'histoire fait mention de plusieurs princes qui possédoient sous Trajan et dans le même temps des portions différentes de cette contrée. Il y en avoit un qui portoit le nom d'Abgare, et un autre celui de Mannus[1]. Nous ne savons si le Mannus qui régna sous Adrien étoit le même Mannus dont l'histoire parle sous Trajan, ou si l'Osrhoëne, séparée de nouveau de l'empire, ne forma plus qu'un seul royaume.

N° 13. La médaille jusqu'ici inédite, que j'ai fait graver sous le n° 13, indique seulement qu'un Mannus gouverna ce pays sous Adrien, et qu'il joignoit ce nom à celui d'Abgare. C'est ce qui résulte de l'examen de cette médaille de bronze, dont la légende mutilée, ..ΑΡΟΥΜΑϾΑ..., peut se suppléer ainsi, ἀϐγαΡΟΥ ΜΑννου ΒΑσιλεως, *du roi Abgare Mannus*[2]. La tête de l'empereur couronnée de

(1) Dion, liv. LXVIII, §§. 21 et 22.

(2) J'ai fait dessiner cette médaille au cabinet impérial, où elle se trouve. Ce prince est appelé Mannus, fils de Mannus, dans la chronique de Denis de Telmar, (Bayer, *Hist. Edess.*, pag. 153). Il est probable qu'il porta les deux noms d'Abgare et de Mannus, puisque, suivant l'observation de Bayer, notre Mannus est appelé aussi Abgare par Jules Capitolin (Anton. Pius, chap. 9). On peut voir dans l'ouvrage déja cité comment Mannus Abgare fut chassé de ses états par un compétiteur, et comment il les recouvra par l'autorité de l'empereur Antonin Pie.

laurier, conserve, malgré sa mauvaise exécution, quelque ressemblance avec les portraits d'Adrien; et les lettres mal formées de la légende paroissent exprimer son nom, ΚΑΙΑΔΡ.. ΑΝ.., *le César Adrien*. Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

Il est évident que la conquête de Trajan et le rétablissement de l'Osrhoëne par Adrien obligerent les princes de cette contrée à regarder l'empereur comme leur suzerain, et que, pour lui rendre une espece d'hommage, ils firent graver son effigie sur leurs monnoies. Nous avons vu les rois du Bosphore en user de la même maniere. Le prince osrhoénien est représenté sur notre médaille jeune et sans barbe, et coiffé d'une tiare qui ressemble beaucoup à celle des rois parthes[1].

§. 13. ABGARE, SOUS MARC-AURELE.

La petite médaille de bronze qui est gravée sous le nº 14 confirme le témoignage du chroniqueur de Telmar: elle nous présente, ainsi que la chronique, le nom d'un Abgare, sous l'empire de Marc-Aurele[2]. Nº 14.

La légende, ΑΒΓΑΡΟϹ ΒΑΣΙΛΕΥϹ, *le roi Abgare*, accompagne le portrait de ce prince, qui a le même costume que son prédécesseur Mannus, avec cette seule différence, qu'Abgare porte la

(1) Bayer, *loco citato*, pl. 4, nº 2, et pag. 155, rapporte une médaille d'Adrien avec le portrait d'un roi d'Edesse; mais il n'y reste que les premieres lettres du nom d'Abgare.

(2) Ce prince est appelé dans la chronique dont on vient de parler Abgare, fils de Mannus (*loc. cit.*, pag. 158). Un roi Mannus *Philoromæus* (ou ami des Romains), dont le nom seul est gravé sur des médailles d'argent qu'il a fait frapper en l'honneur des empereurs Marc-Aurele et Lucius Vérus, et de leurs épouses Faustine la jeune et Lucille, n'étoit pas un prince de l'Osrhoëne : la fabrique de ces monnoies n'est point celle des monnoies d'Edesse. Ce Mannus ne seroit-il pas un dynaste des Atréniens?

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

barbe. L'autre côté présente le portrait de Marc-Aurele, avec la légende ΚΑΙϹΑΡ ΑΥΡΗλιος, *Aurélius César.*

§. 14. ABGARE, SOUS LUCIUS VERUS.

N° 15.

Le roi de l'Osrhoëne, qui a fait frapper la médaille n° 15 en l'honneur de Lucius Vérus, ne paroît pas être le même que celui qu'on vient de voir n° 14 : la physionomie et les noms présentent des différences. Celui-ci a joint le nom de Vérus au nom d'Abgare, sans doute pour marquer son attachement à Lucius Vérus[1], ainsi que le fait conjecturer la légende mutilée, ..ΓΑΡΟϹ ΟΟΥ..., qu'on peut suppléer αϐΓΑΡΟϹ Ο ΟΥηρος, *Abgare Vérus.* Quant au portrait de Lucius Vérus, il est très reconnoissable; et les trois lettres, ΡΟϹ, qui restent de la légende, sont les dernieres de son nom[2].

§. 15. ABGARE, SOUS COMMODE ET SOUS SEVERE.

N° 16 et 17.

La médaille gravée n° 16 présente d'un côté la tête de Commode, et de l'autre un Abgare dont le portrait differe de celui qu'on a vu au revers de Lucius Vérus, et de celui qui est gravé

(1) Cet empereur faisoit la guerre en Orient.

(2) Bayer s'est aperçu qu'ici la chronologie du patriarche de Telmar est fautive (*loc. cit.*, pag. 162, sqq) : ce chroniqueur paroît avoir attribué à un seul Abgare tout l'espace de temps pendant lequel ont régné plusieurs princes du même nom. Des médailles, témoins contemporains et plus sûrs, donnent les noms de Lucius Elius Septimius à un Abgare qui a régné sous Septime-Sévere (Bayer, *loco citato*, pl. 5, n° 3). Ces noms, suivant la remarque d'Eckhel (D. N., tom. III, pag. 514), ne peuvent avoir trait qu'à l'empereur Lucius Vérus qui s'appeloit Lucius Elius Aurélius Vérus. Il est donc probable que Vérus Abgare avoit, en l'honneur du même César, imposé à son fils les noms de Lucius Elius Abgare; et que celui-ci, pour faire sa cour à Septime-Sévere, y ajouta postérieurement le nom de Septimius.

au revers de Marc-Aurele. Les traits de la physionomie peuvent faire croire qu'il est le même Lucius Elius Septimius Abgare qui a régné sous Septime Sévere : on distingue, dans la légende qui accompagne la tête de l'empereur, le nom de *Commode*, ΚΟΜΜΟΔΟϹ. La légende de l'autre côté désigne *le roi Abgare*, ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΑΒΓΑΡΟϹ. Le même prince, mais un peu plus âgé, paroît sur la médaille nº 17, dont la légende mutilée indique le même nom et le même titre. Un sceptre est gravé en devant du buste. La tête de l'empereur Septime-Sévere, qui est de l'autre côté, quoique ses traits soient fort exagérés, est cependant reconnoissable; et l'inscription mutilée désigne le nom de cet empereur, ΑΥΤΛ ϹΥΗΡΟϹ.... ϹϹΒ, l'empereur *Lucius* (Septime) *Sévere Auguste*[1]. Abgare fut compromis dans la guerre civile qui déchira l'empire sous le regne de ce prince : il avoit pris le parti de Pescennius Niger, qui fut vaincu; et il auroit lui-même perdu ses états s'il n'avoit trouvé grace auprès du vainqueur. Il se rendit à Rome, où il fut reçu avec beaucoup de magnificence; mais il fut obligé d'y laisser deux de ses enfants pour ôtages[2].

(1) Cette médaille appartient à M. Cousinery. La tête d'Abgare est d'un bon travail.

(2) Hérodien, liv. III, §. 27. Une inscription grecque trouvée à Rome nous apprend les noms de ces deux princes : l'un s'appeloit Abgare, comme son pere, l'autre Antonin, en considération sans doute d'Antonin Caracalla, fils aîné de l'empereur : c'est le P. Sirmond qui l'a publiée (*Ad Sidon. Apoll.*, liv. I, ep. 8). Suivant cette inscription, le jeune Abgare mourut à Rome, âgé de vingt-six ans : il avoit perdu son pere et sa femme Hodda dont l'épitaphe, en latin, a été imprimée dans le *Trésor* de Muratori, pag. 665, nº 1. Nous apprenons par ce monument que le prince osrhoénien portoit aussi le nom de Phraate.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

§. 16. MANNUS, FILS D'ABGARE.

N° 18 et 19.

Des historiens, dont il ne nous reste que des fragments, faisoient mention d'un Mannus, fils de l'Abgare qui régnoit sous Septime Sévere[1]. Nous ne connoissons, sur la vie de Mannus, qu'une anecdote qui prouve sa passion pour la chasse, et son adresse admirable à tirer des fleches[2]. Je crois que les deux

(1) Jules Africain, dans l'ouvrage historique intitulé *les Cestes*, dont plusieurs fragments sont encore inédits (Bayer, *Hist. Osrh.*, p. 165).

(2) Jules Africain parle de l'adresse et du courage de Mannus, fils du roi Abgare, qui perça en sa présence, à la chasse, les yeux d'un ours féroce prêt à l'attaquer. Bayer a cité ce fait (*Hist. Osrh.*, p. 166). Ce qu'Eusebe rapporte à l'an 218 de l'ere chrétienne, sous l'empire de Macrin, est encore plus remarquable : il dit qu'un Abgare, qui étoit chrétien, *vir sanctus*, régnoit alors à Edesse, et nous savons que Caracalla avoit renversé le trône des Abgares. Cet anachronisme pourroit cependant se concilier avec l'histoire, en supposant que la note d'Eusebe se rapportât au commencement de l'année précédente. Mais la qualification de *saint homme* qu'on donne à Abgare me fait soupçonner que le traducteur latin d'Eusebe s'est trompé ici ; et la comparaison de la note latine avec les fragments grecs des chroniques d'Eusebe, publiés par Scaliger, me découvre l'origine de cette méprise. Au lieu des mots qui répondroient au passage latin, *Abgarus vir sanctus regnavit Edessæ, ut vult Africanus :* on trouve à la page 84 des *Græca Eusebii, Chronicon*, liv. I, cet autre passage : Αφρικανὸς Αὔγαρον φησὶν ἱερὸν ἄνδρα, τοῦ πρώην Αὐγάρου ὁμώνυμον βασιλέως Εδέσσης., « Africain parle d'un saint homme nommé « Abgare qui portoit le même nom du dernier roi d'Edesse ». Abgare, personnage chrétien, n'étoit donc pas le même que le roi d'Edesse ; et le témoignage de Jules Africain ne prouve pas que ce royaume subsistât encore du temps de Macrin ou d'Alexandre-Sévere. Tillemont n'a pas vu comment ce passage devoit être expliqué (*Hist. des emp.*, tom. III, *Caracalla*, art. XI) ; il remarque seulement que le Syncelle paroît confondre aussi l'Abgare roi et l'Abgare chrétien. Il me semble que l'interprétation proposée ne souffre aucune difficulté, et qu'on peut attribuer à la ressemblance des noms la méprise du chronologiste. Cette méprise a suffi cependant pour faire reconnoître à Bayer une croix dans les pierreries qui, sur quelques médailles, ornent la tiare d'Abgare, et qui sont quelquefois disposées en sautoir, ou en lignes qui se croisent, par un caprice sans doute du graveur (*Hist. Osrh.*, pl. 5, n° 3, pag. 173).

médailles gravées sous les n° 18 et 19 appartiennent à ce prince, quoique l'une le représente plus âgé que l'autre, et avec la barbe. Celle qu'on voit au n° 19 étoit inédite. La tête du jeune Caracalla, associé à l'empire par Septime-Sévere son pere, ornée d'une couronne rayonnante, est gravée sur un côté de la médaille avec la légende, AYKANT ωΝЄΙΝΟϹ, *l'empereur César Antonin.* Sur le revers on voit le buste du roi Mannus, associé aussi à la dignité royale par son pere Abgare. Il est sans barbe, et sa longue chevelure est ceinte d'un diadême. La légende le désigne sous le nom *du roi Abgare Mannus*, BABK MANO [1]. La médaille n° 18 prouve incontestablement que Mannus a été collegue de son pere. On y voit son portrait avec la barbe, et coiffé d'une tiare pareille à celle qui couvre la tête d'Abgare. Ce monument numismatique est le seul, à ce que je crois, où les rois d'Edesse aient fait graver leur portrait sans placer la tête de l'empereur de l'autre côté de la médaille. L'un des types présente le buste *du roi Abgare*, désigné par la légende ΑΒΓΑΡΟϹ ΒΑΣΙΛЄΥΣ. Sur l'autre est le buste de son fils, avec la légende ΜΑΝΝΟϹ ΠΑΙϹ [2], *Mannus, fils* (du roi). Le nom

(1) Cette médaille est tirée du cabinet de M. Tochon. Il est à remarquer que le κ substitué au γ dans les premieres lettres du nom du prince, donne *Abcare* pour *Abgare;* par une substitution semblable on trouve ce nom écrit Ακϐαρος, *Acbare*, dans l'histoire de la guerre des Parthes, attribuée à Appien (pag. 34, vol. III de l'édit. de M. Schweighæuser).

(2) Les rois Alannus et Rhyonnus des numismatistes n'ont jamais existé que parcequ'on avoit mal lu cette légende dont les caracteres sont à la vérité d'une mauvaise forme. Pellerin, qui avoit fait graver cette médaille (*Rois*, pl. 16), l'avoit cependant bien lue. La conformité de la fabrique avec celle de la médaille d'Abgare, n° 16, prouve que ce sont des monnoies à peu près du même temps, comme Eckhel l'avoit remarqué, et rend invraisemblable l'opinion proposée par Barthélemy, mais avec beaucoup de défiance, que la médaille d'Abgare et de Mannus pouvoit appartenir à des princes de ce nom plus anciens que Trajan.

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

d'Abgare donné à Mannus dans la légende de la médaille n° 19 porte à croire que Mannus est l'Abgare qui, après la mort de Septime-Sévere, fut détrôné par Caracalla. A cette époque, l'Osrhoëne cessa d'être gouvernée par des rois[1], et la ville d'Edesse, qui en étoit la capitale, devint colonie romaine.

§. 17. ABGARE, SOUS GORDIEN PIE.

N° 20 et 21. Les guerres qui s'allumerent entre les rois de Perse de la race des Sassanides et les empereurs romains firent regretter à ceux-ci l'existence du petit royaume qui avoit autrefois séparé les deux empires. C'est sans doute ce qui détermina Gordien Pie à rétablir le trône d'Edesse, et à y placer un roi Abgare. Ce fait historique ne nous est connu que par les médailles frappées dans l'Osrhoëne en l'honneur de cet empereur. J'en ai fait graver ici deux sous les n° 20 et 21. Elles présentent l'une et l'autre le buste de l'empereur Gordien Pie, orné d'une couronne rayonnante; mais chacune a un revers différent: celui de la premiere est le buste du roi Abgare, avec la légende usitée, ΒΑϹΙΛЄΥϹ ΑΒΓΑΡΟϹ[2], *le roi Abgare:* le revers de la seconde est plus remarquable, parcequ'il représente les figures des deux princes; Abgare est placé à la gauche de Gordien Pie, dans

(2) L'an 216 de l'ere vulgaire : voyez Tillemont, *Hist. des emp.*, tom. III, *Caracalla*, art. XI.

(3) Ces deux médailles ont été dessinées au cabinet impérial. La légende du côté de la tête de l'empereur est sur la médaille, n° 20, ΑΥΤΟΚΡ Μ ΑΝΤ ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ ϹЄΒ, *l'empereur Marc-Antoine Gordien Auguste;* un astre est gravé en-devant de la tête de l'empereur, et un autre derriere celle du roi, comme un emblême du soleil dont le temple et le culte étoient célebres à Edesse (Julien, *Orat in Solem.*, p. 150, édit. de Spanheim). La légende de la médaille n° 21 est ΑΥΤΟΚ Κ Μ ΑΝΤ ΓΟΡΔΙΑΝΟϹ ϹЄΒ, *l'empereur César Marc-Antoine Gordien Auguste.*

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

l'action de lui jurer fidélité, en élevant sa main vers la tête sacrée du César[1]. L'empereur est couvert du manteau impérial, ou *paludamentum*, par-dessus la cuirasse; il tient d'une main le globe, symbole de l'empire du monde, et de l'autre un rouleau, qui désigne vraisemblablement l'acte ou le diplôme par lequel l'empereur investit Abgare du royaume de l'Osrhoëne : la tête de Gordien est ceinte d'une couronne rayonnante. Le roi d'Edesse a le diadême attaché sur sa tiare; l'épée est suspendue à son côté, suivant l'usage oriental, et il y porte la main, vraisemblablement pour indiquer qu'il est armé pour le service de l'empereur[2]. La légende présente le nom des deux personnages, ΑΥΤΟΚ ΓΟΡΔΙΑΝΟC, *l'empereur Gordien;* ΑΒΓΑΡΟC ΒΑCΙΛΕΥC, *le roi Abgare.*

Le jeune César étoit loin d'imaginer, lorsqu'on frappoit cette médaille, que le seul avantage qu'il devoit retirer du rétablissement du royaume d'Osrhoëne seroit quelques pieds de terre où reposeroient ses cendres. Il périt dans ce temps même, et dans cette même contrée, victime d'une sédition excitée par Philippe, l'un des commandants de sa garde; et son tombeau, élevé près du lieu où le Chaboras, se déchargeant dans l'Euphrate, forme la pointe méridionale de l'Osrhoëne, rappeloit encore dans le siecle suivant la fin malheureuse d'un prince digne d'un meilleur sort[3].

(1) Abgare paroît tenir en main une couronne; mais cet objet n'est pas assez clairement représenté sur la médaille.

(2) Les *braccæ*, ou ἀναξυρίδες, *anaxyrides*, qui couvrent les cuisses et les jambes du roi d'Osrhoëne, sont remarquables sur ce type par leur largeur. Les rois Arsacides portoient au contraire ce vêtement très juste, ainsi qu'on le verra sur leurs médailles.

(3) Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. 5. Il ne paroît pas que ces nouveaux princes de l'Osrhoëne aient joui long-temps de l'autorité qu'ils tenoient de Gordien Pie. Après son regne leurs monuments cessent. On ne trouve pas, à la vérité, des médailles

Chap. XIV. Princes d'Orient. Pl. XLVIII.

impériales frappées à Edesse sous le regne de Philippe, mais elles reparoissent sous celui de son successeur Décius, et la ville reprend le titre de colonie romaine. On a prétendu qu'Edesse avoit obtenu ce titre du temps de Commode, lorsqu'elle obéissoit encore à ses Abgares (Sestini, *Descr. num.*, 550). Les médailles qu'on cite à l'appui de ce fait méritent d'être mieux examinées.

NOTE.

Les portraits de quelques princes qui ont régné sur la Bactriane ou sur d'autres contrées de la haute Asie se trouveront à la suite de ceux des rois parthes, et fourniront la matiere du XVIIe chapitre.

CHAPITRE XV.

ROIS DES PARTHES, OU ARSACIDES.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

LA suite des monarques Arsacides qui ont régné sur les Parthes et sur une grande partie de l'Orient pendant près de cinq siecles est une des plus nombreuses que la numismatique nous ait conservées; elle a répandu une grande lumiere sur l'histoire de ces princes, en nous faisant connoître l'ordre dans lequel plusieurs d'entre eux se sont succédés, ainsi que les époques et la durée de leurs regnes. Mais aucun écrivain de l'antiquité ne nous ayant transmis leurs fastes en un corps d'histoire[1], et ce que nous en savons nous étant parvenu par des historiens qui ne parlent des Parthes que relativement aux démêlés qu'ils eurent avec les Grecs, dont ils secouerent le joug, ou avec les Romains, que plus d'une fois ils firent trembler, leur histoire est remplie de lacunes ou couverte d'obscurité. D'un autre côté les médailles

(1) Parmi ces anciens écrivains qui avoient pris pour sujet l'histoire des Parthes, Apollodore d'Artémita et Arrien de Nicomédie sont ceux que nous devons regretter le plus. Le premier, natif d'une contrée sujette aux Arsacides, avoit écrit leur histoire, et cet ouvrage est cité par Strabon (liv. II, pag. 118, et ailleurs). Arrien de Nicomédie avoit fait le récit des guerres de Trajan en Orient; ouvrage qui est souvent cité par Malela et par le Syncelle. Trogue Pompée avoit traité avec beaucoup de soin cette partie de son histoire universelle ; et l'abrégé de son travail par Justin, ainsi que les *prologues* ou sommaires des *Histoires philippiques*, sont encore les meilleurs guides pour les plus anciennes époques de cette monarchie.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

des Arsacides, ne désignant ordinairement les rois qu'elles représentent par d'autre nom que celui d'Arsace, qui est commun à tous[1], et par des surnoms que les écrivains ont le plus souvent omis de leur donner, il est très difficile de ranger ces médailles dans l'ordre chronologique, et de les attribuer avec certitude aux princes qui les ont fait frapper. L'érudition et la critique de l'abbé de Longuerue ont à la vérité répandu quelque lumiere sur les annales des Arsacides[2]; l'infatigable Vaillant en a profité pour donner une histoire métallique de ces princes[3]. On doit louer son courage d'avoir osé s'enfoncer dans les détours de ce labyrinthe; mais on ne peut pas dire qu'il aît eu le bonheur d'en sortir. Cependant ses erreurs mêmes ont indiqué une meilleure route, dans laquelle Barthélemy, Pellerin, Eckhel, se sont avancés avec succès[4]. Eclairé par les recherches de ces illustres antiquaires, aidé d'un plus grand nombre de monuments inconnus à tous ceux qui m'ont précédé, je vais essayer de mettre plus d'ordre dans ce travail difficile, et de présenter aux ama-

(1) « Tous ces rois, dit Strabon, portent le nom d'*Arsace*, mais chacun en « particulier s'appelle *Orode*, *Phraate*, « ou de quelque autre nom » (liv. XV, pag. 702).

(2) *Annales Arsacidarum*, *auctore Ludovico Dufour de Longuerue*, *Argentorati*, 1732, in-4°. Souvent dans le cours de ce chapitre j'adopte ce que ce savant critique a prouvé ou rendu très probable, et je m'abstiens ordinairement d'indiquer les autorités qu'il cite.

(3) *Arsacidarum imperium*, *sive regum Parthorum historia*, *per Joh. Foy Vaillant;* Paris, 1725, in-4°. Les *Annales des Arsacides* par l'abbé de Longuerue sont imprimées à la tête de cette édition, mais peu correctement et avec des lacunes, et sans le nom de l'auteur. L'ouvrage de Vaillant a été publié après sa mort; et il ne faut pas mettre sur son compte des erreurs manifestes que l'auteur auroit probablement corrigées, ou qui ne sont dues qu'à la négligence de l'éditeur.

(4) Barthélemy, dans le volume XXXII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres :* Pellerin, *Médailles des rois*, pag. 131, *Mélanges*, t. I, pag. 147; *Troisieme Supplément*, pag. 4; *Lettres*, pag. 62 : Eckhel, D. N. tom. III, pag. 523.

teurs de l'histoire ancienne les portraits assez certains de vingt-deux Arsacides. L'ordre chronologique dans lequel j'ai rangé leurs médailles sera une preuve d'autant plus convaincante de la probabilité de mes conjectures, que le style de l'art, ainsi que la fabrique et les types, paroîtront convenir parfaitement aux princes et aux époques auxquels j'attribue ces médailles[1], et que l'uniformité ou la variété des emblêmes et des légendes seront expliquées par les circonstances mêmes de l'histoire.

§. 1. ARSACE II TIRIDATE.

Les guerres que se firent les successeurs d'Alexandre, et les dissensions qui s'éleverent parmi les princes issus de la famille de Séleucus, détacherent l'Orient de la monarchie syrienne. L'incursion que Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, deuxieme des Lagides, fit dans les états d'Antiochus Théos, troisieme des Séleucides, fut le signal et le commencement de la révolte[2]. La

(1) Pellerin avoit bien reconnu ce point de critique : « Les médailles, dit-il, vont « toujours en dégradant, de maniere que « la dégradation dans leur fabrique peut en « quelque façon servir de regle pour les « ranger dans les suites, et reconnoître à-« peu-près dans quel temps et sous quels « rois elles ont été frappées (*Rois*, p. 136). J'ai tâché d'étendre l'application de ce principe à un plus grand nombre de monuments, de la confirmer par les circonstances paralleles de l'histoire, et quelquefois de trouver dans celle-ci les raisons de quelques différences marquantes qui se rencontrent entre les médailles d'un même roi ou de princes qui ont succédé l'un à l'autre.

(2) Cette époque est prouvée par Longuerue sur le témoignage exprès de Justin, qui place la rebellion des Parthes sous le consulat de L. Manlius Vulson et de M. Atilius Régulus, l'an de Rome 498, 256 avant l'ere chrétienne, et 57 de l'ere des Séleucides, d'accord avec Arrien de Nicomédie, qui range cet évènement sous le regne d'Antiochus II (*Ap. Phot.*, cod. LVIII). Quelques savants, induits en erreur par une époque que Bayer croyoit avoir découverte sur une médaille d'Eucratidas, roi de la Bactriane, avoient cru devoir retarder de quelques années le commencement de la révolte des Parthes, qui fut postérieure à celle des Bactriens : mais les numismatistes ont reconnu la méprise de Bayer, et

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Bactriane se souleva; Arsace, qui la gouvernoit, contraint de l'abandonner, se réfugia avec son frere Tiridate chez Phéréclès, gouverneur de la haute Asie, qui, prêt à violer à leur égard les droits de l'hospitalité, périt victime de leur juste ressentiment.

Les deux freres passerent chez les Parthes, qu'ils exciterent aisément à imiter les Bactriens. Arsace se fit leur chef: quelques historiens lui donnent une origine scythique; d'autres le font descendre de la race royale des Achéménides et de Darius. Il gouverna les Parthes avec sagesse pendant deux ans, au bout desquels il fut tué dans une bataille. Son nom, chéri par la nation dont il avoit rétabli l'indépendance, devint, comme ceux de Ptolémée, de Philétere, et de Pylémene, le nom de tous ses successeurs. Tiridate, son frere cadet, fut le premier d'entre eux. La fortune, qui d'abord lui fut contraire, domtée par son courage et par sa sagesse, ne tarda pas à lui être favorable. Profitant des discordes fraternelles de Séleucus II et d'Antiochus Hiérax, il reconquit et raffermit l'état que son frere lui avoit laissé, et il étendit sa domination sur l'Hyrcanie et sur quelques régions de la Médie. Séleucus Callinicus, qui, délivré de la guerre civile, avoit essayé, comme nous l'avons dit ailleurs, de faire rentrer les Parthes dans le devoir, après avoir obtenu quelques avantages[1], éprouva un tel échec, que depuis cette époque la monarchie des Parthes n'eut plus à redouter les prétentions des Séleucides. Quelques historiens ne commencent même à compter la suite des Arsacides que par Tiridate, qui, suivant l'usage des orientaux, n'hésita pas à prendre le titre de grand roi, qu'il transmit, après avoir régné trente-sept ans, à son fils Artaban,

tous les raisonnements fondés sur cette fausse découverte tombent d'eux-mêmes.

(1) Strabon, liv. XI, pag. 513.

avec le nom d'Arsace, vers l'an 217[1], ou, suivant quelques autres historiens, vers l'an 209 avant J.-C. Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

J'attribue les deux médailles d'argent, ou drachmes, dont on voit les dessins sous les n° 1 et 2 de cette planche, à Tiridate, le second des Arsaces. N° 1 et 2.

La premiere présente le buste du roi sans barbe et coiffé d'une tiare qui ressemble à celle du fondateur de Samosate[2], et autour de laquelle le bandeau royal est attaché. Le revers, qui n'a d'autre légende que ces deux mots, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΥ, *du roi Arsace*, a pour type un homme assis sur une espece de panier renversé; une tiare, semblable à celle du roi, couvre sa tête; un arc est dans sa main droite; son costume est différent de celui des Grecs[3].

La seconde, n° 2, ne differe presque de l'autre que par la légende, qui porte le nom *du grand roi Arsace*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ : on distingue dans celle-ci l'épée, qui est suspendue au flanc de la figure assise[4].

(1) C'est le calcul de Longuerue. Cependant il faut avouer que, même en suivant la chronologie de Justin, qui place la défection des Parthes à l'an 256 avant J.-C., il ne s'ensuit pas qu'Arsace ait pris tout de suite le titre de roi, qu'il ait été reconnu comme tel par la nation, et que les deux années de son regne doivent être comptées depuis cette époque. Il est plus probable que les Parthes ne lui donnerent le titre de roi que postérieurement, et peut-être huit années après, suivant la chronologie d'Eusebe, qui place à l'an 248 avant J.-C. la fondation du royaume des Parthes; calcul qui répond à celui d'Agathias (liv. II, pag. 134), qui évalue, suivant la correction qu'on a faite sur ce passage, à quatre cent soixante-dix ans en nombre rond la durée du trône des Arsacides, renversé l'an 226 de l'ere vulgaire. Bahram ben Murdan Scha, auteur persan, s'accorde presque avec Agathias en assignant à la monarchie des Arsacides la durée de quatre cent soixante-neuf ans. Voyez Ouseley, *Epitome of the ancient history of Persia;* London, 1799; in-12, pag. 77.

(2) Voyez ci-dessus, pl. 45, n° 3.

(3) Pellerin, *rois*, pl. 15.

(4) Pellerin, *Troisieme Supplément*, pl. 1, n° 1, et *Additions*, pag. 48.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Il est évident, suivant la remarque de Pellerin, que le type de ces deux revers a été imité des types des Séleucides. Le Parthe qu'on y voit représenté est assis sur un vase conique renversé, couvert d'un tissu en réseau, et semblable en tout à la *cortine* du trépied prophétique, sur laquelle Apollon est assis dans le type des médailles frappées par les rois de Syrie. Cette ressemblance vient sans doute de ce qu'on a voulu changer le moins qu'il étoit possible l'empreinte connue des monnoies qui avoient cours. L'habillement de cette figure est remarquable : un petit manteau est attaché sur ses épaules; c'est le *candys :* les cuisses et les jambes sont couvertes d'une espece de pantalon propre à ce costume parthique, et connu sous le nom d'*anaxyrides.* Le diadême, dont les bouts retombent sur les épaules de la figure, prouve que le personnage qu'elle représente est le roi lui-même.

On ne doit pas s'étonner que les monnoies des Arsacides portent une légende grecque. Cette langue, par la conquête d'Alexandre, étoit devenue familiere à tout l'Orient, peuplé par lui et par ses successeurs, d'un nombre considérable de villes grecques : elle étoit la langue du commerce, et plus particulièrement la langue usitée sur la monnoie, dont l'usage avoit été inventé par les Grecs, et qu'ils avoient répandue en Orient et en Occident par leur navigation et par leurs colonies. Une simple comparaison des deux médailles que nous examinons avec celles qui composent le reste de la suite suffit pour prouver que les premieres sont les plus anciennes. Pellerin attribue la médaille n° 1 à Arsace Ier; la seconde à Tiridate, ou Arsace II, son successeur. Je pense, comme Eckhel, que les deux médailles appartiennent au même prince[1]; la ressemblance des deux têtes

(1) D. N., tom. III, pag. 524, 525.

en est une preuve; et la différence qu'on remarque entre les deux légendes ne peut la détruire : mais le titre de grand roi qu'on lit sur la seconde convient mieux à Tiridate[1].

On objectera peut-être que ces deux médailles peuvent également appartenir au troisieme ou au quatrieme Arsace. Il est impossible de prouver rigoureusement le contraire : mais les observations suivantes rendent plus probable l'opinion que je propose, et qui est généralement reçue. J'observe d'abord que pendant la longue durée du regne du second Arsace, qui surpasse de beaucoup celle des deux regnes suivants, on a dû frapper une bien plus grande quantité de monnoies que sous ces deux regnes, et conséquemment qu'il y a lieu de présumer que celles qui sont parvenues jusqu'à nous sont du nombre des plus communes. J'observe en second lieu que le prince, comme les Grecs ses contemporains, ne porte point de barbe: or il n'y a que les deux premiers Arsaces qui aient été élévés dans les usages des Grecs, ayant servi dans les armées d'un monarque de cette nation; ainsi les médailles ne peuvent appartenir qu'à l'un de ces princes, et plus probablement au second.

(1) On a voulu prouver par un passage d'Arrien, conservé dans l'ouvrage du Syncelle, que Tiridate avoit pris le titre de grand (Eckhel, D. N., tom. III, p. 425); mais cette autorité ne se trouve pas dans le passage où le chronographe parle de ce prince d'après Arrien (pag. 285 de l'édit. de Goar). Cependant il est très probable que les conquêtes de Tiridate, sa victoire sur Callinicus, et sa prétendue descendance des *grands rois*, les anciens rois de Perse, l'ont fait décorer de ce titre que les princes de l'Orient aimoient à prendre à l'imitation des Achéménides. On peut même croire que Tiridate ne l'a pris qu'après ses succès, puisqu'on ne le lit que sur l'une de ses médailles. Justin a fait l'éloge de ce prince (l. XLI, c. 4 et 5), mais il l'a confondu avec son frere Arsace.

§. 2. ARSACE V PHRAATE Ier.

Artaban, qui remplaça Tiridate, parvint par son courage, après une guerre courte, mais désastreuse, à faire reconnoître ses droits par Antiochus-le-Grand, qui l'avoit attaqué. Nous ignorons à quelle époque précise son fils Phrapatius lui succéda[1]: Justin nous apprend seulement que ce dernier, après quinze ans d'un regne pacifique, laissa le trône à l'aîné de ses fils. Il se nommoit Phraate; nous ne connoissons de son histoire que ses victoires sur les Mardes, peuple belliqueux qui habitoit au nord de la Médie; et nous savons qu'en mourant, plus attaché aux intérêts de la patrie qu'à ceux de ses propres enfants, il remit, à leur préjudice, le sceptre des Parthes entre les mains de Mithridate son frere, qu'il jugeoit plus capable de gouverner et de conduire aux combats la nation guerriere dont il avoit étendu la domination[2]. Le regne de Phraate, qui avoit commencé vers l'an 190 avant l'ere

(1) La guerre qu'Artaban eut à soutenir contre Antiochus-le-Grand est placée par les chronologistes à l'an 209 avant J.-C. (voyez le *Polybe* de M. Schweighæuser, liv. X, ch. 27 et 28). Si le fondateur de la monarchie des Parthes, Arsace Ier, n'a pris le titre de roi qu'en 248, l'an 209 devoit être le premier du regne d'Artaban, dont la durée n'est pas déterminée. Le P. Brotier a exclu Artaban Ier de la suite des rois parthes, qu'il a insérée dans ses notes sur Tacite (*Annal.*, liv. II, ch. 1.) Il dit que l'existence de cet Arsacide n'est point prouvée: il a tort; son nom se trouve dans les *Prologues* de Trogue Pompée (liv. XLI); et Justin, qui ne le nomme pas, fait cependant mention du roi qui combattit contre Antiochus-le-Grand, et qui étoit différent du grand Arsace (liv. XLI, ch. 6). Si ce compilateur compte Phrapatius pour le troisieme des Arsacides, ce n'est pas qu'il le fasse succéder à Tiridate ou Arsace-le-Grand, c'est qu'il n'a pas tenu compte du premier des Arsaces, qui ne régna que pendant deux années.

(2) *Quibus (filiis) præteritis, fratri potissimum Mithridati, insignis virtutis viro, reliquit imperium; plus regio quam patrio deberi nomini ratus, potiusque patriæ quam liberis consulendum* (Justin, liv. XLI, ch. 5).

chrétienne, se prolongea jusqu'à l'an 165, ou environ[1]; ainsi ce prince fut contemporain d'Antiochus IV Epiphane.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

N° 3.

J'attribue, conformément à l'opinion d'Eckhel, la drachme ou médaille d'argent n° 3 à Phraate Ier [2]. Le buste du roi y est représenté en profil : sa chevelure est ceinte du diadême; ses épaules sont couvertes d'un riche manteau[3]. Le revers porte pour légende le nom et les titres *du grand roi Arsace Epiphane*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ. Les lettres qui la composent forment un carré autour du type, qui ressemble à celui de la médaille de Tiridate, n° 2. Le siége, en forme de panier renversé, rappelle toujours l'idée de la *cortine* d'Apollon.

Cette particularité nous indique qu'il faut attribuer la médaille que nous examinons à une époque ancienne de la monarchie des Parthes, époque où les princes n'osoient encore faire que de légers changements aux types de la monnoie de Syrie. On avoit substitué la figure du prince Arsacide à celle d'Apollon: mais on ne se permettoit pas encore de changer la forme du siége, quoiqu'il ne convînt plus au personnage représenté.

D'un autre côté le surnom d'Epiphane, que le roi des Parthes prend dans cette légende, empêche de reconnoître sur cette médaille un prince antérieur à Antiochus IV, roi de Syrie, qui portoit le même nom. Ces épithetes, tirées de la langue, et

(1) Je n'ai trouvé aucune autorité directe pour déterminer la durée du regne de Phraate Ier; mais l'époque indiquée ici me paroît très probable, puisque Mithridate, son frere et son successeur, régnoit encore l'an 140 avant J.-C. (Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, *ad ann. Sæleuc.* 172).

(2) D. N., p. 525. J'ai tâché de donner plus de développement aux motifs sur lesquels son opinion étoit fondée. Pellerin, qui avoit attribué ces médailles à Tiridate, étoit lui-même en doute sur la justesse de ses conjectures.

(3) C'est le *candys* reconnu par Spanheim (*De U. et P. numism.*, p. 454).

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

quelquefois, comme celle-ci, de la théologie des Grecs[1], ont été inventées plus vraisemblablement à la cour des princes de cette nation qu'à la cour des rois de l'Orient. Les Arsacides empruntoient ces surnoms aux rois de Syrie, dont ils avoient secoué le joug, et dont ils commençoient déja à devenir les rivaux. Il faut juger autrement du titre de grand roi : ce titre avoit été depuis long-temps affecté particulièrement aux rois perses, dont le sang couloit dans les veines des Arsacides.

Comme le surnom d'Epiphane ne permet pas de placer le regne de cet Arsace avant celui d'Antiochus IV, de même l'absence du titre de roi des rois, que nous lirons sur les médailles des successeurs de Phraate, et la longue suite d'épithetes qui accompagne ordinairement le nom de ces princes sur des monuments qu'on peut leur attribuer avec certitude, empêchent de chercher l'Arsace qui a fait frapper cette drachme parmi les rois postérieurs à Phraate Ier. L'opinion d'Eckhel repose donc sur une grande probabilité.

N° 4. La médaille dont on voit le dessin au n° 4 est de bronze, et on peut la regarder comme inédite[2]. Le buste du roi parthe est le même que sur la médaille d'argent. La légende du revers est aussi la même, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝους, et distribuée de la même maniere autour du type, qui présente

(1) Telle étoit l'opinion touchant les apparitions des dieux sous la figure humaine, qu'on appeloit proprement *Epiphanies*, Ἐπιφάνειαι; de là le surnom d'*Epiphane*, ou *Theos Epiphanes*, dieu qui se montre aux hommes (v. Spanheim, *ad Callim. hymn. Apoll*,, v. 2 et 7).

(2) Cette médaille appartient au cabinet de M. l'abbé de Tersan, à Paris. J'ai indiqué dans la note placée à la fin du chap. II de cette seconde partie, t. II, p. 80, l'erreur de Haym, qui, en publiant une médaille semblable dont la légende étoit en partie effacée, l'attribuoit à Archélaüs, roi de Macédoine, antérieur à Alexandre-le-Grand.

une tête de cheval. Ce type nous rappelle ceux que nous avons vus au revers des médailles de Séleucus Nicator, et de celles d'Abdissar, prince arménien[1] : les chevaux des Parthes et leur cavalerie sont célebres dans l'histoire.

§. 3. ARSACE V MITHRIDATE Ier.

Parvenu au trône par les dernieres volontés de Phraate son frere, Mithridate ne démentit pas l'opinion que ce prince avoit conçue de lui, en le préférant à ses propres fils. Sa vie ne fut qu'une longue suite de succès : Mithridate porta ses armes triomphantes de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, et du Caucase jusqu'au golfe Persique. Les villes les plus fameuses de l'Orient, Ecbatane, Séleucie, Babylone, lui ouvrirent leurs portes. L'Hyrcanie, rentrée sous son obéissance, la Médie, la Perse, la Mésopotamie, et la Bactriane conquises, affermirent et agrandirent la monarchie des Parthes. Mithridate devint le chef et presque le nouveau fondateur d'un grand empire; il put placer sur sa tête la tiare des anciens monarques des Perses, et se décorer comme eux du titre de roi des rois. Sa douceur, sa justice[2], et les autres grandes qualités de son ame, firent le bonheur de ses sujets, et le sien, qui continua jusqu'à la fin de ses jours.

Il ne cessa de vivre que plusieurs années après que la fortune eut livré entre ses mains Démétrius Nicator, roi de Syrie, qui s'étoit avancé au-delà de l'Euphrate avec trop peu de précau-

(1) Voyez ci-dessus le n° 1 de la pl. 46, et le n° 4 de la pl. 45. Suivant quelques orientalistes, le nom de *Parthes*, ainsi que celui de *Perses*, signifie des cavaliers.

(2) Diodore nous apprend que Mithridate, législateur et guerrier, transporta chez les Parthes les plus belles institutions qu'il avoit remarquées chez les peuples conquis (*Excerpt de virt. et vit.*, p. 597, édit. de Wesseling).

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

tion[1]. Cet évènement avoit assuré à Mithridate la domination presque entiere de la Mésopotamie. Plein d'égards pour son prisonnier, il l'avoit admis dans sa famille, ainsi qu'on l'a vu[2], en lui accordant la main de sa fille Rhodogune. La mort du roi des Parthes est postérieure à l'an 140 avant l'ere chrétienne; et il est vraisemblable qu'il avoit auparavant associé au trône Phraate son fils[3]. La gloire qu'il s'étoit acquise par tant d'exploits lui avoit fait donner le surnom de Théos, *le dieu* ou *le divin*.

N° 5 et 6.

La médaille d'argent n° 5 présente le buste de Mithridate Ier, la tête ornée du diadême, et les épaules couvertes du *candys*, ainsi qu'on a vu Phraate son frere sur les médailles n° 3 et 4. Il a des boucles d'oreilles et un collier, parures usitées chez les peuples de l'Orient depuis les âges les plus reculés[4].

La figure gravée au revers de la médaille, et semblable à celles que nous avons vues sur la monnoie de ses prédécesseurs, n'est

(1) Appien, Justin, et Josephe, supposent tous que Démétrius II avoit passé l'Euphrate pour faire la guerre aux Parthes: j'ai préféré ici, comme au ch. XIII, §. 13, le récit de l'auteur des *Macchabées* (liv. I, ch. 14, v. 3), suivant lequel Démétrius ne s'étoit transporté en Orient que pour lever de nouvelles forces, et pour les opposer aux progrès de Tryphon. Ce récit est plus vraisemblable. Le prince Séleucide, dépouillé par son compétiteur de la principale partie de ses états, ne pouvoit songer à chasser les Parthes de ses frontieres. Nous avons vu ailleurs combien le récit que les auteurs profanes font de plusieurs évènements de cette époque est fautif, et comment les récits contraires, qu'on trouve dans l'auteur sacré, qui est plus ancien, sont confirmés par les découvertes numismatiques.

(2) Chap. XIII, §. 13 de cette seconde partie; Frœlich, *Annal. reg. Syr.*, *ad ann.* 141 A. C., *Seleuc.* 172.

(3) J'indiquerai au §. 4 les motifs qui rendent probable cet évènement.

(4) On fait allusion à cet usage des Orientaux dans la *Genese*, c. 35, v. 4; dans le livre des *Juges*, c. 8, v. 24 à 26; dans Xénophon, liv. I, *Exped.*; dans Cornelius Nepos, *Datames*, §. 3; dans Juvenal, *Satyr.* I, v. 104; et dans Pline, liv. XI, §. 49; etc. Arrien raconte qu'on trouva des colliers et des boucles d'oreilles dans le tombeau de Cyrus, à Pasargades (*de Exped. Alex.*, l. VI, p. 436).

plus assise sur la *cortine* d'Apollon; elle l'est sur un siége ou trône richement décoré. La légende, qui est disposée en carré autour du type, offre le nom et les titres *du grand roi des rois Arsace Epiphane,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ[1].

La seconde médaille ne differe de la premiere que par la tiare dont la tête du roi est couverte, et autour de laquelle le diadême est attaché. Cette tiare, de forme elliptique, paroît ornée de pierreries sur les bords, et d'une étoile au milieu. Le collier du roi est terminé par une figure de griffon.

Le titre d'Epiphane avoit été déja porté par son prédécesseur; mais celui de roi des rois ne peut convenir à aucun des Arsacides antérieurs à Mithridate I[er], qui laissa gouverner par des rois soumis à son autorité plusieurs des contrées qu'il avoit subjuguées[2]. Ce motif a déterminé Pellerin à reconnoître Mithridate I[er] sur ces médailles : mais il ne prouve point qu'elles n'appartiennent pas à quelqu'un de ses successeurs, ainsi que l'a remarqué Eckhel, qui cependant adopte l'opinion de Pellerin[3] : quelques observations en augmenteront la probabilité, et pourront dissiper les doutes élevés par le numismatiste allemand.

Les légendes de ces médailles sont les plus simples de toutes celles qui présentent le titre de *rois des rois*. Les médailles des autres Arsacides, même celles de Phraate II, fils et successeur de Mithridate, sont surchargées de plusieurs autres épithetes qui accompagnent le nom d'Arsace. Ainsi, comme dans les médailles que Pellerin attribue à Mithridate I[er], le titre de roi des rois le distingue de son prédécesseur, de même l'épithete seule

(1) Pellerin a décrit cette médaille et celle du n° 6; mais il n'en a pas fait graver les dessins (*Rois*, p. 138).

(2) Longuerue, *Annal. Arsacid.*, p. 9, *ad ann. Seleuc.* 148.

(3) D. N., t. III, p. 526.

Chap. XV.
Rois des Parthes,
ou Arsacides.
Pl. XLIX.

d'Epiphane le distingue de tous les princes ses successeurs. En second lieu, la physionomie de ce prince, qui est assez caractérisée, particulièrement par la forme aquiline du nez, dont le milieu est fortement élevé, a un rapport si marqué avec la physionomie de Phraate II son fils, dont les médailles sont presque certaines, qu'on ne peut ne pas reconnoître un air de famille entre ces deux portraits[1].

Ces observations me paroissent ajouter à la conjecture de Pellerin une si grande probabilité, qu'elle équivaut presque à une preuve complette.

§. 4. ARSACE VII PHRAATE II.

Les victoires de Mithridate, l'agrandissement de ses états, la conquête d'un grand nombre de villes grecques qu'il avoit assujetties, ouvrirent un plus vaste champ à l'ambition de Phraate son fils. Il osa former le projet de mettre sur sa tête la couronne de Syrie. De là le surnom de Philellene, *ami des Grecs*, qu'il affecta le premier de prendre sur ses monnoies, quoique sa conduite ne répondît pas tout-à-fait à la bienveillance que ce surnom annonçoit. Son gouvernement parut dur et despotique; et les peuples, ainsi que les princes des vastes régions qui sont à l'orient de l'Euphrate, commencerent à regretter les Séleucides. Ils inviterent Antiochus Evergete à les délivrer d'un joug qui leur étoit devenu insupportable. Le roi de Syrie, sous le prétexte de mettre un terme à la captivité de son frere, passa l'Euphrate avec une puissante armée, et défit Arsace en plusieurs batailles rangées. Ce prince, aussi rusé que brave, ne se laissa pas décourager par le malheur, et se hâta de rendre la liberté à Démétrius

(1) Voyez les n° 7, 8, et 9 de cette même planche.

pour semer la discorde entre les deux freres. Il fit plus, s'étant aperçu que l'indiscipline et la débauche régnoient dans les armées de ses ennemis, il souleva les peuples contre eux pendant que leurs troupes étoient disséminées dans leurs quartiers d'hiver. Par ce moyen, elles furent détruites en détail; et Antiochus lui-même eut beaucoup de peine à se sauver. Sa niece, qui l'accompagnoit toujours à la guerre, tomba au pouvoir du vainqueur, qui fut tellement épris de ses charmes qu'il l'épousa. La politique l'y engagea peut-être autant que l'amour; car ce mariage étoit un nouveau degré pour l'élever au trône de Syrie. L'épuisement des deux puissances parut donner quelque treve aux combats. Phraate renforça son armée d'un gros corps de Scythes, qu'il prit à sa solde. Antiochus, pour subvenir aux frais de la guerre, se proposoit d'enlever les richesses du temple de Diane persique dans l'Elymaïs, mais il tomba dans les piéges que lui tendit Phraate, qui fut délivré, par la mort du prince Séleucide, de toute crainte, et du besoin qu'il croyoit avoir des Scythes. Il essaya de les congédier; mais ce fut en vain: ces auxiliaires importuns voulurent se faire payer par la force le prix de leurs services. Phraate, poussé à bout, résolut de les combattre, et d'employer contre eux les prisonniers grecs qu'il avoit traités jusqu'alors avec beaucoup de dureté. Ceux-ci, pour se venger, parurent disposés à le servir; mais, au milieu du combat, ils tournerent leurs armes contre leur oppresseur, et le massacrerent sur le champ de bataille. Le trône fut alors occupé par son oncle Artaban, troisieme fils de Phrapatius. La mort de Phraate doit être postérieure à l'an 126 avant J.-C.[1]

(1) Les derniers évènements de la vie de Phraate dûrent arriver quelque temps après la mort d'Antiochus VII Sidete, dont l'époque est l'an 127 ou 126 avant J.-C. (V. le §. 16 du ch. XIII, tom. II, pag. 343, not. 3).

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Pour reconnoître le portrait de cet Arsace sur les médailles, il est nécessaire d'examiner avec soin les légendes diverses qu'on trouve au revers d'une effigie que je crois être la sienne, et qui est toujours la même sur ces différentes médailles. Les surnoms variés qu'on y lit s'accordent tous si bien avec l'histoire de ce prince, qu'il est impossible de ne pas reconnoître qu'ils lui appartiennent. Si ces médailles ont été jusqu'ici attribuées à différents princes, c'est que les antiquaires, trompés par la diversité des surnoms, n'ont connu ces monuments que par des catalogues ou par des gravures ordinairement peu fidelles. Voici cinq différentes légendes qui accompagnent toutes la même effigie.

N° 7. Premiere légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du grand roi Arsace Autocrator* (ou général en chef) *Philopator* (ou fils qui chérit son pere) *Epiphane Philellene* (ou ami des Grecs). Cette légende se lit sur la médaille n° 7.

La tête du roi annonce, sur cette médaille, toute la vigueur de l'âge; elle est couverte d'une tiare dont un astre forme le principal ornement.

N° 10. Seconde légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du grand roi Arsace Autocrator Evergete* (ou bienfaisant) *Epiphane et Philellene.*

Cette légende est gravée au revers de la médaille n° 10, qui représente de l'autre côté la tête du roi sans tiare, mais ceinte du diadême, et vue de face : on le reconnoît à sa barbe pointue et à la conformation de son nez.

N° 8. Troisieme légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ, *du grand roi Arsace Théopator* (fils d'un pere dieu) *Nicator* (victorieux).

Les médailles qui portent cette légende (n° 8) présentent le buste du roi ayant sur la tête une tiare ornée d'une corne au milieu, et sur le bord extérieur, de huit figures de cerfs ou de gazelles. Le roi, qui paroît dans la vigueur de l'âge sur la médaille précédente, est représenté ici dans un âge plus mûr, et avec une barbe plus longue et plus forte.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Quatrieme légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du grand roi Arsace Evergete Epiphane et Philellene.* N° 9.

La tête du roi, d'un âge encore plus mûr et avec une longue barbe (n° 9), est coiffée de la même tiare que celle qu'on voit sur la médaille n° 8.

Cinquieme légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, *du roi des rois Arsace juste Evergete et Philellene.*

Les traits du roi annoncent sur ces médailles le commencement de la vieillesse; sa barbe est encore plus longue; sa tiare est ornée d'une étoile.

Ce qui fait sur-tout reconnoître dans toutes ces médailles l'effigie de Phraate II, c'est le titre de *Théopator*, ou de fils d'un pere dieu, qu'il prend sur quelques unes. Dans l'histoire des Parthes il n'y a que Mithridate Ier et Phraate III qui aient été décorés du surnom de *Dieu*[1]. Il ne peut donc y avoir d'autres rois *Théopators* que les fils de Phraate III ou de Mithridate Ier. Mais les fils de Phraate III étoient des fils parricides; et il est

(1) Eckhel a paru douter que Mithridate Ier ait été appelé *Théos* (ou dieu) : il ne se rappeloit pas sans doute que Longuerue l'avoit démontré par un passage des *Prologues* de Trogue Pompée (l. XLI), où le nom de Tigrane avoit remplacé par erreur celui de Mithridate *cognomine deus.*

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

impossible de croire qu'après avoir massacré leur pere, ils aient osé prendre un titre qui auroit rappelé le souvenir d'un forfait si atroce. Ainsi il ne put y avoir chez les Parthes d'autres Arsaces *Théopators* que les fils de Mithridate Ier. Phraate II en étoit un; il succéda à son pere. Je le reconnois à ce titre d'après Pellerin[1]; et ses autres surnoms vont confirmer cette conjecture. Phraate commandoit ses troupes en personne, et sur les médailles il est appelé *Autocrator*, ou général en chef : ce titre lui convient très bien, et l'observation suivante le lui attribue encore plus particulièrement. Tryphon, contemporain de Phraate, avoit pris le même titre; il n'en falloit pas davantage pour que Phraate, par une suite de la rivalité qui régnoit entre les Arsacides et les rois de Syrie, voulût porter, à l'exemple de Tryphon, le même titre d'Autocrator, comme il s'étoit arrogé le surnom de Théopator, à l'imitation de Bala, autre roi de Syrie, son contemporain. La victoire qu'il remporta sur Antiochus Evergete le fit pareillement se décorer de l'épithete de *victorieux* (Nicator), que d'autres Séleucides s'étoient précédemment attribuée; et la dénomination d'Evergete, portée par le roi vaincu, devint aussi un des titres honorables du vainqueur.

J'ai dit que Phraate II avoit été associé, par son pere, à la royauté. Le fondement de mon opinion est le surnom de Philopator, qu'on lui donne sur quelques médailles, et la suppression de ce même surnom auquel on substitue celui de Théopator sur quelques autres. Ainsi Phraate est appelé tantôt *fils qui chérit son pere*, et tantôt *fils d'un pere dieu*. Je pense qu'il avoit pris

(1) *Rois*, pag. 141, où cet antiquaire a remarqué avec beaucoup de sagacité et de justesse que les médailles de Sanatrécès forment une preuve ultérieure de cette conjecture. Nous les examinerons ci-après au §. 7.

le premier de ces surnoms du vivant de Mithridate, à l'exemple de quelques autres princes associés à leurs peres, et qu'il lui avoit substitué celui de *fils d'un pere dieu*, à l'époque de la mort et de l'apothéose de Mithridate[1].

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Cette conjecture explique pourquoi le titre de Philopator ne se trouve jamais réuni sur la même médaille ni avec celui de Nicator (victorieux), ni avec celui d'Evergete; et l'histoire confirme cette explication, en nous apprenant que la défaite d'Antiochus Evergete, et la grande victoire de Phraate sur cet ennemi redoutable, sont postérieures à la mort de Mithridate. Cette suite d'inductions, qui me déterminent à reconnoître sur toutes ces drachmes l'effigie de Phraate II, sera encore fortifiée par l'examen des médailles que je lui attribue, et par les particularités qu'on y remarque.

J'en ai fait graver quatre, dont chacune porte une légende différente, mais qui toutes présentent la même effigie. Sur la premiere, nº 7, est gravé le buste de Phraate, couronné de la même tiare que son pere, dont la physionomie se retrouve en partie dans celle du fils. La légende de cette médaille, qui porte le type ordinaire de la monnoie des Arsacides, offre le nom et les titres *du grand roi Arsace Autocrator Philopator Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Les titres de grand N° 7 à 10.

(1) Cette association de Phraate au trône de son pere paroîtra encore plus probable, si l'on considere que le droit de succession n'étoit pas bien réglé dans la famille des Arsacides; que Mithridate lui-même avoit pris le sceptre au préjudice des enfants de son frere aîné Phraate Ier; que la couronne pouvoit être disputée par ces princes à Phraate II, et que l'exemple que Mithridate avoit donné pouvoit exciter un autre concurrent à son fils dans la personne d'Artaban, frere de Mithridate, et qui, en effet, quelques années après monta sur le trône.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

roi et d'Epiphane avoient été portés, ainsi que nous l'avons vu, par ses prédécesseurs. Le surnom de Philopator indique, suivant la conjecture que j'ai proposée, sa reconnoissance envers Mithridate, qui l'avoit associé au trône : le titre d'Autocrator a rapport non seulement, comme nous l'avons dit, à la rivalité des rois parthes avec les rois de Syrie, qui se décoroient du même titre, mais aussi au génie guerrier de Phraate, qui commandoit l'armée en personne, et remplaçoit son pere dans cette fonction digne d'un roi. Les villes grecques, très riches et très peuplées, que la conquête de la Mésopotamie avoit fait tomber au pouvoir des Arsaces, demandoient à être ménagées : elles supportoient impatiemment le joug d'une nation autrefois subjuguée par les Grecs; Phraate se déclara leur protecteur et leur ami; il se fit appeler *Philellene* (l'ami des Grecs), flatterie noble, si on peut la qualifier ainsi, dont un des ancêtres d'Alexandre-le-Grand avoit donné l'exemple à une époque où les Macédoniens étoient regardés dans la Grece presque comme des barbares[1]. Les rois de Macédoine, lorsqu'ils prirent ce titre, commençoient à tourner vers la Grece leurs vues ambitieuses : les Arsaces Philellenes ne prenoient plus la peine de dissimuler le desir qu'ils avoient de se placer sur le trône des Séleucides.

La médaille gravée sous le nº 8 présente la même effigie, dans un âge cependant un peu plus avancé; mais les ornements de la tiare et la légende du revers offrent beaucoup de différence: celle-ci contient le nom et les titres, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ, *du grand roi Arsace Théopator Nicator* (ou fils d'un pere dieu, victorieux). Pellerin, comme je

(1) Alexandre Ier, fils d'Amyntas Ier, qui régnoit à l'époque de la guerre de Xerxès, et qui fut surnommé *le riche*, prit aussi le surnom de *Philellene* (Dion Chrysostome, *Orat.* II, *de regno*, pag. 25).

l'ai dit ci-dessus, avoit reconnu par ces surnoms Phraate II sur des médailles semblables. En développant les preuves de son opinion, et comparant les portraits gravés sur d'autres médailles avec celui-ci, j'ai reconnu l'effigie du même roi sur la drachme n° 7, et je la reconnois pareillement sur celles des n° 9 et 10. Lorsqu'on a frappé la médaille n° 8, le pere de Phraate étoit mort, et l'armée d'Antiochus avoit été défaite : voilà pourquoi on a donné à Phraate, sur cette médaille, le surnom de *Nicator* (victorieux), et pourquoi l'épithete de Philopator y est remplacée par celle de Théopator. La corne de taureau ajoutée à la tiare, particularité qu'on ne remarque dans cette suite que sur les portraits de Phraate II, est, à mon avis, relative au surnom de Nicator. Le prince qui a osé prendre ce surnom, à l'exemple du fondateur de la monarchie des Séleucides, a voulu probablement usurper aussi l'emblême qui appartenoit aux images de Séleucus : nous les avons vues décorées de cornes, symbole, chez les Orientaux, de la force et de la puissance[1]. Phraate aura été d'autant plus jaloux de se parer de cet étrange ornement, qu'il voyoit le casque royal des rois Séleucides ses contemporains surmonté également d'une corne de bouc[2]. Ce dernier rapprochement servira encore à expliquer quelques autres accessoires assez singuliers qu'on aperçoit sur la tiare de Phraate. Nous avons vu le casque des rois Séleucides parsemé des aigles de Jupiter vainqueur, vénéré à Antioche; la tiare de Phraate est ornée de huit figures de cerfs. Ces animaux étoient consacrés à Diane persique, révérée à Ecbatane, à Ctésiphon, à Babylone, et particulièrement dans les villes de l'Elymaïs, et dont Antiochus Evergete, ennemi de Phraate, avoit voulu pro-

(1) Voyez ci-dessus, pl. 46, n° 1.

(2) Voyez le n° 9 de la planche 47.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

faner le culte et dépouiller le temple. Les symboles de cette divinité vengeresse que la mort du sacrilége n'avoit pu appaiser, paroissent menacer, sur la tiare d'Arsace, toute la race des Séleucides[1]. Les cerfs ne sont pas ici l'emblême de la crainte[2]; et, s'ils le sont de la vélocité et de la fuite, on sait que la fuite et la course des Parthes leur assuroient bien souvent la victoire.

Toutes les médailles de Phraate II, dont la légende lui donne les titres de Théopator Nicator, présentent sa tiare avec les mêmes ornements; mais on ne peut pas dire qu'elle soit différente sur toutes les médailles dont la légende lui donne d'autres titres; témoin la médaille n° 9, sur laquelle il est couvert de la même tiare, et dont la légende n'offre que les titres de *grand roi Arsace Evergete Epiphane et Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ[3]. On reconnoît sans peine sur cette médaille la tête de Phraate II, quoique les épithetes soient différentes, que la barbe soit plus longue, et que la physionomie paroisse un peu moins jeune.

(1) Sur cette Diane persique, appelée aussi *Anaïtis*, *Nannée*, et *Zarétis*, et confondue tantôt avec Vénus céleste, qui, comme Diane, étoit la déesse de la lune et de la nuit, tantôt avec Minerve, que les Egyptiens adoroient sous le nom de Néith, on peut consulter Réland, *Dissert.* VIII, v. *Anaïtis;* Spanheim, dans ses commentaires sur Callimaque, *Hymn. in Dianam*, v. 37; et ce qu'a observé à ce sujet un antiquaire illustre, enlevé depuis peu aux lettres, M. George Zoëga, danois, dans son ouvrage intitulé *Bassirilievi antichi di Roma*, tom. II, pag. 18, sqq.

(2) Les Grecs établis, depuis la conquête d'Alexandre, dans les villes principales de la haute Asie avoient probablement orné ces divinités orientales des attributs qu'on leur donnoit chez eux. Peut-être aussi les cerfs étoient-ils un attribut de cette ancienne divinité, comme on peut le conjecturer par les cerfs qui accompagnent la Diane d'Ephese, déesse qui avoit plus de rapport avec la Diane persique qu'avec la Diane de Délos.

(3) Cette médaille appartient au cabinet de Vienne; on l'a dessinée d'après une empreinte que M. le chanoine Neumann a eu la complaisance de me transmettre.

Je n'ai fait graver aucune médaille de Phraate avec les titres *de roi des rois*[1] et *de juste*[2]; son portrait ne differe presqu'en rien de celui qu'on voit sous le n° 9; la tiare est seulement plus simple, et ressemble à celle du n° 7: mais je donne sous le n° 10 le dessin d'une médaille qui est la premiere dans cette suite sur laquelle l'effigie soit représentée de face. Quoique les portraits en profil soient plus faciles à reconnoître, et que cet Arsace n'ait point la tiare sur la tête, qui est ceinte d'un simple diadême, j'attribue cette médaille à Phraate II; on y retrouve ses yeux, son nez, sa barbe pointue. Le prince est plus jeune que sur la drachme n° 9; et la légende du revers contient le nom et les titres *du grand roi Arsace Autocrator* (général en chef) *Evergete Epiphane et Philellene* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΚΑΙ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Nous avons vu le titre d'Autocrator donné à Phraate II sur d'autres médailles, et nous trouvons dans cette légende et dans la précédente la copulative *et*[3] qui lie les épithetes d'*Epiphane* et de *Philellene*. Je regarde ces deux particularités qu'on n'aperçoit sur les monnoies d'aucun autre Arsacide, comme des caracteres numismatiques propres à faire reconnoître les médailles de Phraate II.

La tête du roi est représentée, pour la premiere fois, de face

(1) Un examen comparatif des médailles des Arsacides m'a prouvé que les deux titres de *roi des rois* et de *grand roi* ont été employés sur leurs monnoies comme l'équivalent l'un de l'autre; et que souvent le second a fait omettre le premier, particulièrement lorsque la légende est surchargée d'un grand nombre de surnoms.

(2) Nous avons lu le titre de *juste* sur la médaille de Samès, prince arménien (pl. 45, n° 3): nous le trouverons encore sur les tétradrachmes d'un autre prince oriental nommé Hélioclès.

(3) Les surnoms des princes se trouvent quelquefois unis l'un et l'autre par cette particule, ΚΑΙ, *et*, sur les médailles des rois de Cappadoce (pl. 44), et sur celles de rois d'Arménie (pl. 45).

sur une médaille singuliere de Séleucus Ier, roi de Syrie[1]. Cet exemple, imité par Phraate II, a été suivi, comme nous le verrons, par quelques autres Arsacides[2]. La drachme que nous examinons offre le premier exemple, sur la monnoie de ces princes, de caracteres ou monogrammes isolés, gravés dans le champ, et indépendants de la légende[3].

§. 5. ARSACE VIII ARTABAN II.

L'empire des Parthes, si vaste et si puissant sous Mithridate et sous Phraate, fut sur le point de se dissoudre à la mort de ce dernier. Les Scythes victorieux en ravagerent plusieurs provinces : la plupart des autres, étant nouvellement soumises, et différentes de langage, de mœurs, et de climat, étoient plutôt enchaînées par la force que réunies véritablement à l'empire, et supportoient impatiemment la domination des Parthes. Les satrapes qui les gouvernoient s'en rendoient les souverains; et ces petits princes, dont la dépendance justifioit dans les Arsacides le titre de roi des rois, s'affranchissoient de toute sujétion[4]. Le nouveau roi, malgré son âge avancé, prit d'une main ferme le sceptre de son neveu et le commandement des

(1) Nous l'avons citée ci-dessus, tom. II, p. 282.

(2) Voyez les n° 2 et 7 de la planche 50 qui suit.

(3) Ce monogramme présente bien clairement un M; la seconde lettre qui le compose étant incertaine, il est difficile de proposer quelque chose de vraisemblable pour l'explication. Il est cependant probable que ces monogrammes indiquent les villes où les monnoies sur lesquelles ils se trouvent ont été frappées. La ville de *Mysia*, ou *Mœsia*, étoit une des principales villes des Parthes, et peu distante de leur capitale Hécatonpylos (Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. 6).

(4) Du nombre de ces satrapes étoit Himérus ou Evhémérus, Hyrcanien, qui s'étoit rendu indépendant, et possédoit Babylone et Séleucie. Il en est parlé dans Diodore de Sicile, *Excerpt.*, pag. 603 édit. de Wesseling; dans Justin, liv. XLI, chap. 1; et dans Athénée, liv. XI, pag. 461.

armées : son regne se passa tout entier dans les camps. Ayant eu le courage d'attaquer et de combattre en personne cette horde de Scythes, qui venoit de renverser le trône de la Bactriane, il fut blessé au bras, et mourut des suites de sa blessure. L'année de sa mort est incertaine. On peut affirmer seulement que, l'an 126 avant l'ere chrétienne, Phraate, prédécesseur d'Artaban, régnoit encore; que, l'an 95 avant la même ere, l'empire des Parthes étoit gouverné par Mithridate, fils et successeur d'Artaban[1]. La perte de tous les historiens et de presque tous les documents de l'histoire des Parthes ne nous permet de dire autre chose sur la durée du regne d'Artaban, sinon qu'elle fut courte[2], et qu'elle doit être renfermée dans les limites chronologiques que nous venons de fixer.

Ce n'est que par conjecture que j'attribue à ce prince la médaille gravée sous le n° 11. On y voit d'un côté l'effigie d'un Arsace assez vieux et avec une barbe médiocrement longue. Sa tête est ceinte du simple diadême, tel qu'on l'a vu sur quelques médailles des Arsacides qui l'ont précédé; ses cheveux et son habillement sont disposés de la même maniere que dans la derniere médaille de Phraate II, n° 10. N° 11.

La légende du revers présente le nom *du grand roi Arsace Evergete Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Ce sont aussi les mêmes surnoms que prend son neveu dans la médaille n° 9.

(1) La seconde de ces époques a été prouvée par Longuerue (*Annal. Arsacid.*, pag. 15, *an.* A. C., 95); et j'ai démontré la premiere au §. précédent.

(2) Justin, liv. XLII, chap. 2. L'auteur des *Prologues* ou sommaires des histoires de Trogue Pompée, qui a omis le regne d'Artaban et a fait succéder Mithridate II à Phraate II (*Prolog.*, l. XLII), doit être entendu d'une succession non immédiate.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

Je dois exposer les motifs qui me font reconnoître sur cette drachme Artaban. D'abord il est bien certain qu'elle appartient à un Arsace de la premiere dynastie, et postérieur à Arsace VII: les médailles des Arsacides de la seconde race sont assez différentes, par la fabrique et le style, de celles de la premiere, pour qu'on ne puisse pas les confondre. En second lieu les surnoms d'Evergete et de Philellene que Phraate II a portés le premier parmi les Arsaces, comme on l'a vu précédemment, prouvent que l'Arsace de cette médaille est un de ses successeurs : or, parmi les rois parthes qui ont régné après Phraate II, nous reconnoissons, presque avec certitude, Mithridate II, Sanatrécès, Phraate III; ainsi il ne peut rester de doute qu'entre Artaban II, Mithridate III, et Mnascyrès. Mais Mithridate III étoit jeune; l'existence de Mnascyrès n'est pas certaine[1]; il ne reste donc d'autre Arsace auquel on puisse attribuer cette médaille qu'Artaban II. D'ailleurs l'âge avancé du portrait s'accorde très bien avec l'âge auquel Artaban monta sur le trône; et quand on compare les traits de sa physionomie, particulièrement le nez, avec le portrait de Mithridate I[er] son frere, et avec celui de Phraate II son neveu, on est frappé de l'air de famille qu'on remarque entre ces portraits; on peut donc attribuer, avec beaucoup de probabilité, cette médaille au huitieme des Arsaces, Artaban II.

§. 6. ARSACE IX MITHRIDATE II.

Le royaume des Parthes recouvra sous ce prince toute sa splendeur. Mithridate repoussa les Scythes, et il en fit un tel

(1) Voyez ci-après le §. 7.

carnage, qu'il put se vanter à bon droit d'avoir vengé son pere et son cousin[1]. Il fit rentrer dans le devoir les provinces que les guerres et les malheurs de ses deux prédécesseurs avoient presque détachées de l'empire. Il se rendit redoutable à ses voisins : un des rois Séleucides fut son prisonnier[2]; un autre, chassé de la Syrie par ses propres cousins, se réfugia à la cour de Mithridate; et on a cru qu'il dut à la protection et aux secours du prince Arsacide son rétablissement éphémere dans Antioche[3]. Les Arméniens furent attaqués par le roi parthe, et forcés de reconnoître son autorité. Leur roi, Tigrane, fut obligé de lui donner son fils en ôtage : c'est le jeune Tigrane qui depuis devint si fameux par les vicissitudes de sa fortune[4]. Mithridate l'aida à se mettre en possession de l'héritage de son pere, qu'on lui contestoit : il l'établit sur le trône d'Arménie; mais il exigea de lui la cession d'un vaste et riche pays, cession qui, par la suite, fut le sujet de longues et sanglantes querelles. Les Romains commençoient à connoître les Parthes sous son regne. Sylla ne fit point de difficulté de se concerter avec les ambassadeurs de Mithridate pour placer Ariobarzane sur le trône de Cappadoce[5]. Tant d'exploits et de succès firent déférer à ce prince, par les historiens ainsi que par ses contemporains, le titre de Grand[6]. Il régnoit environ un siecle avant l'ere chrétienne : il

(1) *Ultor injuriæ parentum* (Justin, XLII, chap. 2).

(2) Démétrius III qui régnoit à Damas : voyez les §§. 24 et 25 du chap. XIII.

(3) J'ai développé les conjectures qu'on a formées sur ces faits au §. 22 du ch. 13, tom. II, pag. 360, note (2), et je n'ai pu découvrir aucune autorité sur laquelle Longuerue ait pu se fonder pour énoncer les mêmes faits sans la moindre apparence de doute (*Annales Arsacidarum*, pag. 16, an de Rome 662).

(4) Voyez ci-dessus, le §. 6 du chapitre XII.

(5) Plutarque, *Sylla*, pag. 453. Mais l'ambassadeur parthe, à son retour, fut puni de mort pour avoir cédé la place d'honneur au général romain.

(6) On ne doit pas confondre ce surnom honorable que ses grandes actions mérite-

avoit cessé de vivre vers l'an 86 avant la même ere[1]. A sa mort il ne laissa point d'enfants, ou du moins aucun d'eux ne put lui succéder.

N° 12.

La drachme n° 12 présente l'effigie de Mithridate II, suivant les conjectures que j'exposerai ci-après. D'un côté on voit le buste du roi avec une barbe courte; la tête est ceinte d'un simple diadême dont les bouts retombent sur les épaules; le col est orné d'un collier qui fait plusieurs tours; son ajustement ressemble beaucoup à celui d'Artaban II son pere, et à celui de Sanatrécès son cousin[2]. Sa chevelure, qui couvre les oreilles, paroît distribuée en plusieurs rangs de boucles paralleles. Les portraits des rois ses successeurs sont coiffés de la même maniere[3]. La légende donne le nom et les titres, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ, *du grand roi Arsace Philellene Epiphane Philopator*

rent à Mithridate, avec le titre de grand roi qu'une étiquette d'usage avoit accordé aux anciens rois des Perses, aux rois parthes, et à plusieurs autres souverains de l'Orient.

(1) L'an 83 avant J.-C., Tigrane s'empara de la Syrie : avant cette époque, il avoit recouvré les régions qu'il avoit été obligé de céder aux Parthes, et il avoit détaché de leur sujétion une grande partie de l'Orient. Longuerue cependant me paroît fixer avec trop d'assurance la mort de Mithridate-le-Grand, roi des Parthes, à l'an 90 avant J.-C. D'ailleurs il a très-bien remarqué que Justin, en compilant les histoires de Trogue Pompée, a confondu Mithridate II le Grand, fils d'Artaban II, avec Mithridate III, fils de Phraate III, ou le Dieu.

(2) On peut comparer les médailles gravées aux n° 11, 13, et 14 de cette même planche.

(3) Cette espece de perruque, composée de cheveux distribués en plusieurs rangs, κόμης διάκρισις, étoit propre aux Medes; et les grands, parmi les Parthes, commencerent à l'imiter après la conquête de la Médie par Mithridate Ier (Xénophon, *Cyrop.*, liv. I, chap. 3; Plutarque, *in Crasso*, pag. 577). Voilà pourquoi les prédécesseurs de Phraate II n'ont pas la même chevelure, et pourquoi dans les portraits de ce prince on ne la voit que sur la médaille n° 10.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

Evergete. Le type de cette médaille est le même que celui de toutes les drachmes des Arsacides, avec cette seule différence que dans le champ, en devant de la figure, est gravé un monogramme comme sur la médaille de Phraate II, n° 10. Nous verrons ce même monogramme sur plusieurs monnoies des Arsaces successeurs de Mithridate [1] : celle-ci est de la même fabrique que les monnoies de Sanatrécès.

Voici quelles sont les raisons qui me paroissent démontrer que cette drachme a été frappée sous Mithridate II. On ne peut douter qu'elle n'appartienne à un Arsacide de la premiere dynastie, et postérieur à Phraate II, qui est le premier dont les légendes contiennent une longue suite de surnoms : en second lieu, il faut que l'épithete de Philopator (fils qui chérit son pere) puisse convenir au prince à qui cette médaille appartient. Ces deux propositions admises, la médaille que nous examinons ne peut être attribuée qu'à Mithridate II. Sanatrécès est connu par des médailles qui le désignent par son nom; celles de Phraate III, qui a pris aussi le surnom de Philopator, se reconnoissent par des légendes qui ne sont propres qu'à ce prince[2]. Mithridate III, Orode Ier, et Phraate IV, étoient des parricides. Il auroit été extravagant à Artaban II, qui ne succédoit qu'à son neveu, et qui ne montoit sur le trône qu'après deux autres de ses freres, d'affecter le titre de Philopator. Ce titre au contraire appartient

(1) Les lettres Α, Π, et Ο, qui paroissent le composer, pourroient désigner le nom de la satrapie Apolloniatide. Je conjecture que ces monogrammes indiquent plutôt le nom des pays où les monnoies ont été frappées que les noms de quelques magistrats, parcequ'on retrouve les mêmes monogrammes sur les médailles de plusieurs regnes différents; ce qui ne s'expliqueroit pas également bien si ces monogammes ne désignoient que des noms de personnes.

(2) Nous les examinerons ci-après au §. 8.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

de droit à Mithridate II, qui fut regardé comme le vengeur de son pere, et qui peut-être avoit été appelé, avant la mort d'Artaban, à partager l'autorité avec lui. Si, après la mort de Mithridate, il y a eu quelques autres Arsaces inconnus qui aient occupé le trône, loin que le titre de Philopator puisse leur convenir, nous ne savons pas seulement si leurs peres avoient régné. On peut donc affirmer, sans crainte d'erreur, que les médailles qui portent le nom d'Arsace Philopator, et sur lesquelles on ne peut reconnoître ni le portrait de Phraate II, ni celui de Phraate III, appelés Philopators, appartiennent à Mithridate II ou le Grand. Eckhel avoit adopté la même opinion; mais il s'est trompé dans l'application, parcequ'il ne s'étoit pas fait une idée assez juste de la physionomie de Phraate II[1].

La considération qu'Antiochus IX ou le Cyzicénien, contemporain de Mithridate II, se paroit du même surnom, prête un nouvel appui à l'opinion que je propose: nous avons vu combien la conformité des surnoms dans la famille royale des Séleucides et dans celle des Arsacides nous a aidés à reconnoître et à distinguer les princes de la derniere.

§. 7. ARSACE XI SANATRÉCÈS.

Les guerres intestines qui déchirerent, après la mort de Mithridate II, l'empire des Arsacides, firent presque aussitôt

(1) Il a attribué, d'après Pellerin, à Mithridate II les drachmes sur lesquelles le roi parthe prend ensemble les titres d'*Autocrator* et de *Philopator*. Nous avons vu que ces titres sont propres à Phraate II, qui étoit contemporain de Tryphon, roi de Syrie, *Autocrator;* et que l'effigie qui est gravée sur ces drachmes est la même que celle qu'on voit sur d'autres médailles, accompagnée de la légende d'*Arsace Théopator Nicator*, titres qui distinguent Phraate II.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

disparoître la puissance et la prospérité de ce vaste empire[1]. Formé d'un grand nombre de peuples étrangers les uns aux autres, et gouvernés pour la plupart par des princes particuliers plus ou moins dépendants des Arsaces, sa composition hétérogene devoit produire les crises qu'il ne cessa d'éprouver.

A peine les ressorts de l'empire se relâchoient-ils, ou par un interregne, ou par la foiblesse d'un prince qui manquoit du caractere et de l'énergie nécessaires pour contenir dans le devoir les nations assujetties à son sceptre, qu'elles cherchoient à secouer le joug, et qu'une espece d'anarchie féodale les séparoit l'une de l'autre, et menaçoit l'état d'une entiere dissolution. C'est ce qui arriva presque au moment de la mort de Mithridate. Les Arméniens s'empresserent de profiter du désordre auquel elle donna lieu. Tigrane recouvra tout le pays qu'il avoit cédé aux Parthes; il s'empara de plusieurs régions de la Médie, de la Mésopotamie, et de la Babylonie; il se rendit maître de la Syrie; il prit le titre de roi des rois, et s'arrogea le sceptre de l'Orient.

Cependant un prince Arsacide, que les historiens modernes distinguent par le nom d'Arsace X, étoit probablement monté sur le trône de ses aïeux[2]. Nous savons du moins que Sanatré-

(1) Plutarque, *Lucullo*, 517, indique les guerres domestiques des Parthes comme la cause de l'agrandissement et des succès de Tigrane, dont il parle lui-même en cet endroit, et aux pages 500 et 505; et Strabon, liv. XI, pag. 532. Nous trouvons dans les *Stathmes parthiques* d'Isidore que Tigrane avoit incendié à cette occasion le château royal des Arsacides, qui étoit à Andragianes, près d'Ecbatanes.

(2) Lucien, dans les *Macrobii*, a fait mention d'un Mnascirès qui vécut quatre-vingt-seize ans, et qui étoit roi des Parthes. L'abbé de Longuerue a placé son regne dans cette période de temps qui s'écoula depuis la mort de Mithridate II (vers l'an 86 avant l'ere chrétienne) jusqu'à l'élévation de Sanatrécès, en 77, et durant laquelle le nom d'aucun autre Arsacide ne nous a été transmis par l'histoire. Cependant Lucien, qui n'écrivoit pas l'histoire, a pu, en passant, indiquer par le titre de roi des

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

cès, autre prince de la même famille, et vraisemblablement un des prétendants à la couronne, avoit été relégué parmi les Scythes; et que la mort ou la chûte de cet Arsace anonyme lui ouvrit le chemin du trône l'an 77 avant l'ere chrétienne[1].

Sanatrécès, à son avènement à la couronne, étoit âgé de quatre-vingts ans. Si la vieillesse du prince ne permettoit pas aux Parthes d'attendre beaucoup du nouveau roi, ils fondoient leur espoir sur les grandes qualités de Phraate son fils. Ce prince en effet aida son pere à soutenir le fardeau du gouvernement[2]; et Sanatrécès, en mourant, après sept ans de regne, eut la consolation de voir sa nation prête à reprendre le haut rang où la fortune et la valeur de ses ancêtres l'avoient élevée.

N° 23.

La médaille gravée sous le n° 13 présente d'un côté le buste d'un prince âgé, ayant peu de barbe, et la tête ceinte du diadême. La légende du revers donne les noms et les titres *du grand roi Sanatrécès Arsace Théopator Evergete*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΣΑΝΑΤΡΟΙΚΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. L'épithete de Théopator (fils d'un pere dieu), ajoutée au prénom de Sanatrécès, rend extrêmement vraisemblable la conjecture de Longuerue, qui a cru Sanatrécès fils de Mithridate Ier et frere de Phraate II[3], que nous avons vu décoré comme lui du surnom

Parthes un prince de cette nation qui auroit eu en partage quelque portion de ce vaste empire, sans en être le monarque. Je ferai voir qu'un roi Mnascirès ou plutôt Mnascyrès régnoit à une autre époque sur une région sujette à l'empire des Parthes.

(1) Lucien, dans les *Macrobii*; un extrait de Phlégon dans Photius, cod. xcvii, p. 267; et Appien, *Mithr.*, §. 104, nous ont transmis ces époques et ces évènements.

(2) C'est par une conjecture très foible qu'on avoit déduit ce fait d'une expression de la lettre écrite par Mithridate-le-Grand, roi de Pont, à Phraate III. Cette conjecture est cependant confirmée par les médailles, comme nous le ferons voir au paragraphe suivant.

(3) Cette opinion n'est pas énoncée dans

de Théopator[1]. Au temps où l'abbé de Longuerue a proposé cette conjecture, on ne connoissoit pas encore cette médaille de Sanatrécès, qui est unique avec le nom du prince réuni à l'épithete de Théopator[2]. La physionomie du roi qui, par le nez et par l'œil, a beaucoup de ressemblance avec celle de Phraate II, augmente la probabilité de cette opinion. On remarque seulement que Sanatrécès est dans un âge plus avancé, et qu'il a un air plus doux. Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

La médaille n° 14 offre le buste du même roi; Eckhel lui-même l'a reconnu[3]. Mais la légende du revers ne donne que le nom et les titres *du grand roi Arsace Théopator Evergete*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. Rendons justice à la sagacité de Vaillant : guidé par l'opinion de Longuerue, il avoit attribué à Sanatrécès une médaille semblable à celle-ci, sur le seul indice du surnom de Théopator, et du grand âge que le portrait annonce[4]. La médaille découverte par Pellerin, avec le nom propre de cet Arsace, a démontré que Vaillant ne s'étoit point trompé dans ses conjectures. N° 14.

§. 8. ARSACE XII PHRAATE III.

Phraate III, après la mort de Sanatrécès, qui lui avoit déja

les *Annales* des Arsacides, mais elle a influé sur la disposition de la table généalogique de la premiere dynastie des Arsaces, insérée à la fin de ces *Annales*.

(1) Voyez le n° 8 de cette même planche, et l'explication que nous avons donnée de cette légende.

(2) Pellerin l'a publiée le premier (*Rois*, pl. 15). Le dessin gravé ici a été copié d'après la médaille originale.

(3) D. N., tom. III, pag. 528. Cette médaille est du cabinet de Vienne : on l'a dessinée d'après une empreinte.

(4) Vaillant, *Arsacid. Imp.*, tom. I, pag. 82.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

remis les rênes du gouvernement, continua de les tenir d'une main ferme et assurée. Prince guerrier et homme d'état habile, il obtint par sa politique adroite ce qu'il n'avoit pu obtenir par la force des armes. Il fut, à la vérité, singulièrement favorisé par les circonstances: la fortune, qui humilia Tigrane en le mettant aux prises avec les Romains, délivra Phraate et les Parthes d'un ennemi bien dangereux. Mais on ne peut reprocher au prince Arsacide de n'avoir pas profité d'une occasion si favorable : il fit alliance avec Tigrane, en donnant une de ses filles en mariage au fils de ce roi; et, dans le même temps, il s'allioit par un traité avec Lucullus[1]. Celui-ci ainsi que Pompée, son successeur dans le commandement de l'armée romaine, furent tentés de rompre ce traité, et d'ajouter à leurs triomphes les dépouilles d'un empire si fameux et si riche : mais l'insubordination de l'armée empêcha le premier d'exécuter ses projets[2]; et la conduite ferme de Phraate refroidit dans le second le desir inconsidéré, non d'une conquête aisée, mais d'un butin éloigné et difficile à saisir[3]. Sourd en même temps aux prieres de Mithridate, roi de Pont, qui l'excitoit à venger la querelle commune des rois[4], et dissimulant son ressentiment contre Pompée, qui affectoit de lui refuser le titre de roi des rois[5], Phraate persista dans sa neutralité. Attaqué par un général romain, il sut le repousser, et se dispenser de continuer la guerre. Il recouvra cependant les régions de l'Arménie dont Tigrane s'étoit emparé;

(1) Dion, l. XXXV, §. 3, et l. XXXVII, §. 5.

(2) Plutarque, *Lucullo*, pag. 512.

(3) Dion, liv. XXXVII, §. 5 et sqq.

(4) La lettre de Mithridate à Arsace existe toute entiere parmi les fragments de Salluste (liv. IV, *Hist.*). Cet Arsace étoit Phraate III, qui régnoit alors sur les Parthes (Phlégon et Memnon, *ap. Phot.*, cod. XCVII et CCXXIV, §. 60, pag. 267 et 754; voyez aussi Dion, liv. XXXV, §. 3).

(5) Dion, liv. XXXVIII, §. 6.

II. *Zweyte*

4. Statt des *Dagesch forte* in
Person אַתָּה, אַתְּ, אַתֶּם, haben die
dem ת, arab. *anta* f. *anti* du, pl.

אַתְּ ohne ה kommt nur 5 Mal vo
mal im *Keri* verbessert.

Die Femininalform hiess ursprünglic
י◌ִ wahrscheinlich von הִיא *sie*, eig.
wie im Syrischen und Vulgärarabische
noch einige Mal (Richt. 17, 2. 1 Kön.
gewissen Verbalflexionen zum Grunde (
י ward aber wenig gehört (auch im Syri
geschrieben, nicht gesprochen) und desh
jüdischen Kritiker selbst an jenen Stellen
haben, dessen *Schwa* in der Texteslesart
Jod zeigt sich dann in den seltenen Fo
כִי◌ְ— (§. 57).

5. אַתֶּם und אַתֶּן sind abgestumpfte F
§. 27, Anm.) aus אַתּוּם (arab. *antum*, chald
gewissen Verbalflexionen zum Grunde liegt
lich wie in der dritten Person gebildet.
λεγόμ. (Ezech. 34, 31, wo And. אַתֵּן lesen
Codd. auch אַתֵּנָה) kommt nur 4 Mal vor 1
20. 34, 17. Ueber das ה◌ָ— s. no. 7.

III. *Dritte Perso*

6. Das א in הוּא und הִיא hatte eig. eine
ben Vocallaut *hue*, *hie*, wie in dem Deuts
thia), *sie*, *wie*: wovon sich auch im Arabisc
(*howa*, im Vulgardialekt *hue*). Vgl. S. 50 ob

Das *Masc.* הוּא ist im Pentateuch noch *gen.*
dann auch für *sie* (s. S. 8). Die Punktatoren
dergleichen Idiotismen keinen Sinn hatten, und s
hielten, haben dem Worte überall, wo es für הִיא
cale des letzteren gegeben (הִוא), damit man ger
(vgl. §. 17). Man hat aber vielmehr nach der alt
auszusprechen.

7. Die Plural-Formen הֵם und הֵן sind aus הוּא un
so gebildet, wie אַתֶּם aus אַתָּה. Im Arab., wo sie
lauten, ist der dunkele Vocallaut geblieben. Das ה◌ָ
Formen (*He paragogicum*) hat hinweisende Kraft (§.
Chaldäischen (הִמּוֹ, הִמּוֹן), Arabischen und Aethiopisc
hemmu), findet sich ein angehängtes ו, welches im H
den poëtischen Formen der *Suffixa* מוֹ, ◌ָמוֹ, מוֹ
(§. 57).

8. Die Pronomina der dritten Person, הוּא, הִיא, הֵם,
auch Pronomina *demonstrativa* (s. §. 120, 1).

wird am schicklichsten zuerst be-
on des Verbi wieder zum Grunde

Hauptformen desselben, als welche
ind folgende:

usa ausa	Plur. 1. comm. אֲנַ֫חְנוּ, (נַ֫חְנוּ), (אֲנוּ) wir.
du.	2. m. אַתֶּם, f. אַתֶּן, אַתֵּ֫נָה ihr.
	3. m. הֵם, הֵ֫מָּה f. הֵן, הֵ֫נָּה sie.

e stehenden Formen sind die seltenen.
; derselben mit den abgekürzten Formen
s. am Schluss der Gramm. Parad. A.

n m e r k u n g e n.

I. *Erste Person.*

ist die ältere und vollständigere, woraus אֲנִי,
er, abgekürzt ist. *Jenes* findet sich im Phöni-
keiner verwandten Sprache), von *diesem* gehen
) aus.

dung bey dieser und den folgenden Personen hat
t der Pluralbildung im *Verbum* und *Nomen*, aber
o alten Wörtern begreiflich) noch viel Freyes und
Man wird es inne, dsss diese Bildungen noch einer
andern Gesetzen schaltenden Sprachepoche angehören.
אֲנַחְנוּ der Plural von אָנֹכִי (mit Verwechselung des
und נוּ kann als Pluralzeichen genommen werden wie
ן und ו (§. 44, 1): dagegen אֲנוּ von אֲנִי. Letzteres,
Suffixa ausgehen, kommt nur Jer. 42, 6 im Chethibh
abgekürzte Form נַ֫חְנוּ nur 6 Mal, z. B. 1 Mos. 42, 11.
, 32.

in dieser Person ist das Pronomen *gen. comm.*, weil die
nwärtig gedachte Person nicht so einer Geschlechtsbezeich-
rfte, als die angeredete zweyte (im Griechischen, Latei-
Deutschen fehlt sie auch hier) und die abwesende dritte.

---

eschrieben wird es dort אנך, mit Auslassung des ־ִי, s. S. 22
n. Phoenic. p. 437), im Altägypt. *ank*.

et à l'occasion de quelques nouveaux différents qui s'étoient élevés entre ce prince et lui, et dans lesquels les commissaires de Rome intervinrent comme médiateurs, il feignit de faire, par déférence pour leur entremise, ce qu'il ne faisoit réellement que pour la conservation de la paix en Asie, et pour le salut de ses princes[1].

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Dix ans de regne, pendant lesquels toutes ses démarches furent dirigées par la prudence, lui avoient fait donner le titre de dieu par ses peuples reconnoissants[2]; il étoit effectivement en quelque sorte pour eux une divinité tutélaire qui avoit rendu à l'empire des Parthes sa dignité premiere, lorsque ses fils ingrats conspirerent contre lui, et le priverent de la vie vers l'an 60 avant l'ere chrétienne[3].

On a fait graver ici trois médailles de Phraate III; les deux dernieres lui sont bien assurées par le titre de *Théos* (dieu), qu'il prend dans la légende; la premiere n'est guere moins certaine par la parfaite ressemblance du portrait qu'elle présente avec celui qui est gravé sur la seconde. N° 15 à 17.

La drachme n° 16 offre le portrait de Phraate avec le même ajustement que les rois ses prédécesseurs. Ce portrait se fait remarquer par la longueur du col.

Le revers présente le type usité sur les monnoies des rois parthes : on voit dans le champ un monogramme composé d'un A et d'un T[4], et la légende est, *du grand roi Arsace juste Epiphane Théos Eupator Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ

(1) Dion, *loc. cit.*, et l. XXXVII, §. 7.

(2) Phlégon, *ap. Phot.*, cod. XCVII, p. 267.

(3) Dion, l. XXXIX, §. 56.

(4) Ces deux lettres pourroient désigner l'Aturie, autre région de l'empire des Arsacides.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

ΑΡΣΑΚΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΘΕΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Le surnom de Théos (dieu) distinguoit, suivant Phlégon, Phraate III; celui d'Eupator (fils d'un illustre pere) convient à ce prince; il exprime sa reconnoissance filiale pour Sanatrécès, qui l'avoit admis à partager avec lui l'autorité royale. Phraate avoit probablement pris ce surnom à l'imitation de Mithridate, roi de Pont, qui se fit appeler Mithridate Eupator. Les Arsacides, qui avoient auparavant rivalisé avec les rois de Syrie en empruntant les titres et les surnoms ambitieux de ces princes, ont pu très bien, depuis que la monarchie des Séleucides avoit été renversée par Tigrane, prendre pour modele le roi de Pont et du Bosphore, le plus grand des princes de l'Orient.

La médaille n° 15 doit avoir été frappée antérieurement à celle que nous venons d'examiner. Cependant on n'y auroit pas reconnu Phraate III sans la médaille n° 16. Les surnoms qui distinguent ce prince ne se retrouvent pas dans la légende de la premiere ; mais la ressemblance des portraits ne permet pas de douter qu'elles n'appartiennent l'une et l'autre au même Arsace. On lit sur le revers, qui présente le même type et le même monogramme, le nom *du roi des rois Arsace Philopator Epiphane Philellene*, ΒΑCΙΛΕΩΣ ΒΑCΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟC ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟC. Cette différence dans les surnoms donnés au même prince, et principalement l'épithete de *Philopator* (fils qui chérit son pere), convertie depuis en celle d'*Eupator* (fils d'un pere illustre), fournit l'argument le plus fort en faveur de l'opinion de Longuerue, qui pense que Sanatrécès avoit de son vivant donné la pourpre à son fils. Cette opinion, que l'auteur des Annales des Arsacides avoit hasardée sur de très légers indices, est en effet puissamment confirmée par la différence des surnoms donnés au même prince

sur ces deux médailles. Du vivant de Sanatrécès, Phraate III ne pouvoit prendre le surnom de Dieu dans la crainte d'offenser son pere. Après la mort de ce prince, rien ne l'empêchoit de le prendre à l'exemple de Mithridate Ier son aïeul; et cette mort peut seule expliquer d'une maniere satisfaisante pourquoi il substitua sur ses monnoies le surnom d'*Eupator* à celui de *Philopator* qu'il avoit précédemment porté.

La médaille n° 17 offre le portrait du même roi, mais plus âgé; la légende du revers donne le nom et les titres *du roi des rois Arsace, grand, juste, bienfaisant, dieu, Eupator, Philellène*, ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΒΑϹΙΛΕΩΝ ΑΡϹΑΚΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΘΕΟΥ ΕΥΠΑΤΟΡΟϹ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟϹ. Le monogramme gravé dans le champ du revers est différent de celui qu'on a décrit dans les deux médailles n° 15 et 16; il est composé d'un Ϲ, d'un T, et d'un P[1].

Dans l'autre champ de la médaille, en arriere de la tête du prince, est gravé un astre, emblême du soleil. Nous avons vu le même symbole orner la tiare de ses prédécesseurs; mais ce n'est que sur les monnoies de Phraate III qu'on commence à le trouver dans le champ de la médaille. Cette particularité se remarque sur les médailles de quelques autres Arsacides.

§. 9. ARSACE XIV ORODE.

Il ne nous reste aucun monument certain de Mithridate III,

(1) En considérant cette médaille seule, on pourroit douter si la premiere des lettres est un E ou un Ϲ; mais sur d'autres médailles du cabinet impérial la premiere lettre du même monogramme est évidemment un Σ. On peut conjecturer que ces monnoies ont été frappées dans la ville de Stratonice en Mésopotamie. Il est bon de remarquer que la forme carrée de quelques caracteres, comme le Ϲ, commence à paroître sous ce regne sur la monnoie des Arsacides.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

l'aîné des enfants de Phraate. Ce monstre, qui s'étoit ouvert le chemin du trône par le meurtre de son pere, se rendit bientôt insupportable à ses sujets par ses cruautés. Ils se souleverent et reconnurent pour roi des rois Orode son frere cadet, qui n'avoit pris guere moins de part que lui à cet affreux parricide. La préférence donnée à Orode alluma dans l'empire le feu de la guerre civile. Mithridate voulut défendre ses droits et se ressaisir de la couronne par la force : mais il fut vaincu; et s'étant remis au pouvoir de son frere, il en fut traité avec la même cruauté qu'ils avoient exercée l'un et l'autre envers leur pere. Orode devoit la victoire au Suréna[1] qui commandoit son armée. Ce général lui rendit bientôt après un service non moins important, en détruisant près de Carrhes en Mésopotamie les forces romaines commandées par Crassus : le proconsul périt dans l'action avec son fils et toute l'élite de l'armée. Cette victoire, qui rendit au royaume des Parthes son ancienne puissance, étoit trop éclatante pour que l'ame atroce d'Orode la pardonnât au Suréna : il le sacrifia à sa jalousie. Fier des succès qu'il avoit obtenus, le roi ne se borna plus à la défense de ses propres états; les guerres civiles qui divisoient les Romains paroissoient faciliter à son ambition les vastes projets qu'il osoit former. Orode fomentoit la discorde en envoyant des secours à quelques chefs de parti; et les revers qu'éprouverent ces chefs lui fournirent un prétexte pour faire une irruption dans les contrées de l'Orient qui obéissoient aux Romains. Les talents militaires de Pacorus, son fils et

(1) *Suréna* étoit le titre qu'on donnoit au chef de l'armée chez les Parthes (Plutarque, *Crasso*, p. 556; Tacite, *Annal.*, l. VI, §. 42). M. de Sainte-Croix compare cette charge héréditaire de la cour des Arsacides à celle de *grand connétable* dans quelques monarchies modernes (*Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, tom. L, p. 57).

l'héritier du trône, empêchoient qu'on ne regrettât le Suréna : la conquête de la Syrie presque entiere et d'une partie de l'Asie mineure paroissoit avoir rendu la monarchie des Arsacides la rivale de Rome. Mais Ventidius, un des lieutenants de Marc-Antoine, étant entré en Syrie à la tête d'une armée, et Pacorus ayant volé à sa rencontre, la bataille se donna entre l'Oronte et l'Euphrate; et cette journée mit fin aux triomphes et à la vie du prince, ainsi qu'à la fortune des Parthes. Ce funeste évènement contrista les derniers jours d'Orode, auquel le destin sembloit avoir réservé jusqu'alors la punition de tous ses crimes. Fatigué de régner, il appela Phraate, le plus âgé de ses nombreux enfants, à partager le trône avec lui; mais Phraate n'avoit point les vertus de Pacorus : pour s'assurer la couronne, il ne balança pas à immoler trente de ses propres freres à son ambitieuse inquiétude. Orode vivoit encore; et si le chagrin n'abrégea pas ses jours, la défiance d'un fils dénaturé le précipita bientôt dans le tombeau. Sa mort arriva l'an 37 avant l'ere chrétienne[1].

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

J'attribue à Orode la drachme et les deux médaillons gravés ici sous les n° 18, 19 et 20. La ressemblance des portraits et la particularité d'une excroissance ou d'un bouton placé au milieu du front, un peu vers la tempe gauche et immédiatement au-dessous des cheveux, suffisent pour nous assurer que le même personnage est représenté sur ces trois médailles.

N° 18 à 20.

Le motif principal qui me fait attribuer sans balancer les deux tétradrachmes à Orode, c'est le rapport frappant qu'on aperçoit entre ces médaillons et ceux de Phraate IV son fils et son successeur, qui sont assurés à ce prince par les époques qu'ils

(1) Dion, l. XLIX, §. 23.

Chap. XV
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

portent; même fabrique, même style, même forme de caracteres. Si l'on me demande pourquoi je les attribue au prédécesseur de Phraate plutôt qu'à son successeur, je répondrai qu'ils ont beaucoup plus de ressemblance avec les médaillons qui ont été frappés au commencement du regne de Phraate qu'avec ceux qui ont été frappés dans ses dernieres années; que nous avons des médailles certaines des successeurs de Phraate, et qu'elles nous présentent d'autres physionomies; que les tétradrachmes que nous examinons ont beaucoup de ressemblance avec les tétradrachmes frappés à Antioche; qu'Orode en a été le maître, et que les successeurs de Phraate, réprimés par Germanicus et par Corbulon, et agités par des guerres civiles, étoient bien loin d'affecter la souveraineté sur des provinces romaines. Telles sont les raisons qui me déterminent à reconnoître Orode sur ces médailles; et l'examen particulier que je vais en faire me paroît propre à confirmer de plus en plus mon opinion[1].

Le tétradrachme gravé sous le n° 18 représente le buste d'un roi dont le manteau et la coiffure offrent le même costume que celui de ses prédécesseurs, avec cette seule différence que son collier est terminé par la figure d'un aigle, et qu'on voit des aigles brodés sur son *candys*. Il a un peu de barbe, et paroît jeune et vigoureux; sa physionomie est remarquable par un bouton qu'on aperçoit sur le front.

Le revers a pour type une figure assise tenant une victoire dans la main droite, et ayant la gauche appuyée sur un long sceptre, ainsi qu'est représenté le Jupiter victorieux d'Antioche

(1) Je vois avec plaisir que M. Sestini, sur quelques uns des motifs que je viens d'alléguer, avoit déja conjecturé que ces tétradrachmes devoient être attribués à Orode (*Lettere*, t. VIII, p. 121).

au revers des tétradrachmes des Séleucides[1]. On croiroit que c'est pareillement ici la figure de ce dieu; et telle a été l'opinion des antiquaires qui ont parlé de ce type[2] : mais, à la bien considérer, on reconnoît que c'est la figure du roi, empreinte ordinaire des médailles des Arsacides, auquel on a cependant donné sur ce tétradrachme l'attitude et les symboles du Jupiter d'Antioche. La belle conservation de la médaille permet de distinguer l'espece de vêtement propre au costume des Parthes, qui couvre les jambes du prétendu Jupiter. La tête n'a pas non plus le caractere de cette divinité; elle est coiffée et ceinte d'un diadême comme la tête du roi gravée de l'autre côté.

La légende offre un nom et des titres qui sont communs à presque tous les Arsacides, ceux *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΒΑCΙΛΕΩC ΒΑCΙΛΕΩΝ ΑΡCΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΙΟΥ[3] ΕΠΙΦΑΝΟΥC ΦΙΛΕΛΛΗΝΟC. Les trois lettres ΔΑΙ, qui sont à l'exergue, indiquent le mois *Dæsius*, le huitieme du calendrier macédonien.

Il me paroît évident qu'Orode, devenu maître d'Antioche, a fait frapper des tétradrachmes à l'imitation de ceux des rois Séleucides. Tigrane, après avoir conquis la Syrie, en avoit usé de même[4] : mais comme sur les premieres drachmes parthiques, n° 1, 2, et 3, Apollon assis sur la cortine, un arc à la main,

(1) Voyez les n° 22, 23, 24 de la pl. 46, et les n° 6, 17, et 20 de la pl. 47.

(2) C'est celle de Vaillant (*Reg. parth.*, p. 31), et de M. Sestini, *loc. cit.* Quoique les empreintes rendent toujours les petits détails des types avec une certaine mollesse qui fait qu'on les reconnoît difficilement, les particularités de costume qu'on remarque ici sur la figure assise, et qui ne permettent pas qu'on la prenne pour une figure de Jupiter, sont faciles à distinguer même sur les empreintes.

(3) L'A de la diphthongue AI dans le mot δίκαιος, *juste*, a été omis : les omissions de quelques caracteres sont fréquentes sur les monnoies des Arsaces.

(4) Voyez le ch. XII, §. 6, et pl. 45, n° 6.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

type des médailles des Séleucides, a été altéré de maniere que tout en présentant le même aspect il offre aux regards attentifs une figure différente, celle d'un roi parthe ayant la même attitude, ainsi sur les premiers tétradrachmes des Arsacides, n° 18 et 19, on a donné, au moyen de quelques légers changements, au roi assis, type usité de leurs monnoies, une sorte de ressemblance avec le Jupiter Nicéphore, ou *porteur de victoire*, vénéré à Antioche, et gravé sur les médailles des rois maîtres de cette ville.

Phraate II, ancêtre d'Orode, après avoir conquis l'Elymaïs, avoit orné sa tiare des figures des cerfs consacrés à la Diane persique qui étoit révérée dans ces contrées[1]. Orode, devenu maître d'Antioche, orne son manteau et son collier des aigles consacrés à Jupiter, divinité tutélaire de cette capitale, et qui avoient décoré le casque des Séleucides, ainsi que la tiare de Tigrane[2]. Il pouvoit s'approprier ce symbole, non seulement comme conquérant de la Syrie, mais comme descendant et successeur des anciens Achéménides[3].

Le tétradrachme n° 19 présente le même portrait, le même type, et la même légende, à l'exception du nom du mois qui n'y est pas. Le manteau du roi n'est pas décoré d'aigles, et son collier se termine par la figure d'un dragon.

Sur la drachme n° 20, le croissant et deux astres sont gravés

(1) N° 8 et 9 de cette même planche.

(2) Pl. 47, n° 9, et pl. 45, n° 6.

(3) Un aigle avoit sauvé et élevé Achémene, le chef mythologique de cette dynastie (Elien, *de Nat. Anim.*, l. XII, c. 21): les aigles étoient devenus l'emblême et l'enseigne des anciens rois de Perse (v. Lipse, *ad Tacit.*, *an.* 11, c. 17). Quinte-Curce, l. III, c. 3, décrit le char de Darius orné d'un grand aigle, et son manteau, sur lequel des oiseaux de proie étoient brodés ou tissus. Cette particularité peut s'appliquer au manteau d'Orode, tel qu'il est gravé sur la médaille n° 18.

dans le champ du côté de la tête[1]. Nous avons déja vu un astre sur les médailles de Phraate III, pere d'Orode, et nous verrons le même symbole sur les médailles de Phraate IV son fils[2]. Quoique la tête soit gravée avec peu d'art, l'ensemble de la physionomie et le bouton au milieu du front la font reconnoître pour un portrait du même prince qui a été représenté sur les deux tétradrachmes n° 18 et 19. Son collier est orné d'un aigle. Le revers, qui a le type ordinaire des drachmes des Arsacides, présente la même légende que celle des deux médaillons : on y voit dans le champ un monogramme et l'ancre des Séleucides.

Cet emblême, qui est nouveau sur les monnoies des rois parthes, a un rapport évident aux droits qu'Orode s'arrogeoit sur la Syrie, et qu'il avoit fait valoir par les armes. Les Arsacides prennent ici la devise des Séleucides, soit par une conséquence du mariage de Phraate II avec la fille de Démétrius II, soit, comme il est plus probable, à cause de celui d'Orode lui-même avec une princesse du sang des Séleucides[3].

Ainsi tout concourt à faire reconnoître Orode sur ces trois médailles; et l'examen de celles qui appartiennent avec certitude à Phraate IV son fils et son successeur, ajoutera de nouvelles preuves aux raisons que je viens d'alléguer à l'appui de mes conjectures.

(1) Un astre et un croissant sont les symboles du soleil et de la lune ; on peut croire que le second astre désigne la planete de Vénus, honorée dans l'Orient d'un culte particulier. Ce second astre est à demi effacé sur la médaille originale; Pellerin, qui l'a publiée (III[e] *Suppl.*, pl. 1, n° 2), a vu un capricorne, symbole d'Auguste, dans les ornements du collier du roi, et il attribue cette drachme à Phraate IV.

(2) Ci-dessous, n° 23 : voyez aussi le n° 7, pl. 50.

(3) Dion, l. XLIX, §. 23, dit qu'Orode avoit épousé une fille d'Antiochus, probablement le roi de Commagene. Les princes de cette contrée prétendoient descendre des Séleucides, ainsi que nous l'avons vu au §. 27 du ch. XIII, tom. II, pag. 371, note (1) ; et au §. 6 du ch. XIV ci-dessus, p. 17, note (3).

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. XLIX.

§. 10. ARSACE XV PHRAATE IV.

Pendant un long regne et de fréquentes vicissitudes de fortune, tantôt vainqueur des Romains, tantôt vaincu par eux, forcé de sortir de ses états par un compétiteur que la dureté de son gouvernement et l'inconstance de ses sujets avoient élevé contre lui, Phraate recouvra son trône et même sa tranquillité; et, pour se mettre désormais à l'abri des troubles domestiques, ce roi, qui n'étoit pas meilleur pere qu'il n'avoit été bon frere et bon fils, ne balança pas à tremper ses mains dans le sang d'un de ses enfants[1], et à en livrer aux Romains, à titre d'ôtages, quatre autres avec leurs familles[2]. Mais Phraatacès, le dernier de tous, né d'une esclave dont Auguste avoit fait présent au roi parthe, et qui s'étoit emparée de son esprit, n'attendit pas qu'une mort naturelle terminât les jours de son pere; ce fils, qui lui ressembloit trop, les abrégea par un parricide. Ainsi, depuis Phraate III, quatre fois le crime avoit ouvert, dans la famille des Arsacides, la succession à la couronne[3]. Phraate IV étoit monté sur le trône l'an 37 avant l'ere vulgaire; il mourut un an environ avant la même ere, après un regne de trente-six ans[4].

(1) Justin, l. XLII, c. 5.

(2) Strabon, l. XVI, p. 748; Josephe, A. J. l. XVIII, c. 2, §. 4.

(2) Justin, l. XLII, c. 4: *Fatum Parthiæ fuit, in quâ quasi sollemne est reges parricidas haberi.*

(4) Dion, l. XLIX, §. 23, dit expressément que Phraate monta sur le trône durant le consulat d'Agrippa et de Gallus, c'est-à-dire l'an 717 de Rome, 37 avant J.-C. Le même historien, dans les fragments du livre LV, publiés pour la premiere fois par les soins de M. l'abbé Jacques Morelli, p. 7 (édition in-fol.), donne à entendre que Phraatacès régnoit l'an 1er de l'ere vulgaire, 754 de Rome, Caïus César étant consul, et que son avènement au trône étoit récent: peut-être étoit-il de l'année précédente, où Phraatacès avoit envahi l'Arménie, et s'étoit brouillé avec les Romains. Les suc-

La numismatique des Arsacides acquiert sous ce regne un nouveau degré de certitude : les tétradrachmes qui se suivent presque sans interruption jusqu'à la fin de la monarchie portent le plus souvent une époque propre à fixer dans l'histoire la place que doit occuper chacun des princes. Il est vrai que l'ere d'après laquelle on doit compter les années de cette époque étoit fortement contestée : mais la découverte de plusieurs médailles a renversé les faux systêmes qu'on avoit bâtis sur des hypotheses entièrement conjecturales. Quelques autres médailles inédites que je vais publier confirment de plus en plus l'opinion suivant laquelle on ne reconnoît sur les médailles des Arsaces d'autres époques que celles qui partent de l'ere des Séleucides, ere qui a été adoptée dans la chronologie de tous les anciens peuples de l'Orient[1].

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Le médaillon gravé sous le nº 21 appartient au commencement du regne de Phraate IV. Le jeune roi a des moustaches et une barbe naissante à l'extrémité des joues. Sa chevelure, artistement N° 21.

cessions des rois parthes, qui ont été marquées dans l'ouvrage intitulé l'*Art de vérifier les dates*, présentent souvent d'autres époques que celles que j'ai adoptées dans ce chapitre. Comme je donne soigneusement les preuves des dates que j'ai préférées, je crois inutile de faire remarquer à chaque regne la différence entre mon opinion et celle des savants chronologistes auteurs de l'ouvrage dont je viens de parler.

(1) Voyez Noris, *de Epoch. Syr.-Maced.*, *diss.* II, c. 3, où il prouve que les villes de l'Osrhoëne comptoient leurs époques d'après l'ere des Séleucides. On peut conclure de cette observation que la même ere étoit suivie par les peuples des régions voisines où la plupart des médailles des Arsacides ont été frappées ; et il seroit absurde de croire que Séleucie sur le Tigre, une des plus grandes villes de l'Orient, et qui se vantoit d'être grecque et de tirer son origine de Séleucus (Tacite, *Annal.*, l. VI, c. 42 : *Civitas potens, neque in barbarum corrupta, et conditoris Seleuci retinens*), que cette ville, dis-je, eût voulu faire usage d'une autre ere que de celle de son illustre fondateur.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

arrangée en boucles verticales, est ceinte du diadême, dont les bouts rattachés sur le derriere de la coiffure, retombent sur les épaules qui sont couvertes d'un *candys* enrichi de broderies : on y distingue une grande étoile et un griffon ailé : un autre de ces animaux chimériques orne l'exrémité du collier. La ressemblance du buste de ce prince, par l'ajustement et par le style de la gravure, avec les bustes gravés sur les médaillons d'Orode son pere, s'aperçoit au premier coup-d'œil.

Comme les parties saillantes de ce tétradrachme, qui d'ailleurs est bien conservé, sont un peu usées par le frottement, on ne remarque pas sur la tempe gauche de Phraate ce bouton ou caruncule que nous verrons sur les autres portraits du même prince.

Le type du revers présente le roi assis sur son trône et dans l'action d'accepter une couronne qui lui est offerte par une femme debout tenant une corne d'abondance sur son bras gauche. La légende offre un nom et des titres communs à plusieurs Arsacides, ceux *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩν ΑΡΣΑΚΟυ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ. Dans l'exergue on lit le nom mutilé du mois macédonien *Gorpiæus*, ΓΟΡΠ...; et sous les pieds du trône sont gravés en plus petits caracteres les chiffres qui désignent l'an 276, FOΣ, de l'ere des Séleucides : c'est l'époque la plus ancienne qui soit marquée sur la monnoie des Parthes. Le nom du mois et la forme carrée de quelques lettres rapprochent tellement ce tétradrachme de ceux d'Orode, n° 18 et 19, qu'il fortifie la conjecture qui m'a fait attribuer ces deux médaillons à ce prince. L'an 276 des Séleucides répond aux années 717 et 718 de Rome, en commençant par l'automne

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

de la premiere; et ce fut en l'an 717, 37 ans avant l'ere vulgaire, que Phraate monta sur le trône[1].

La femme représentée sur le revers est probablement la *Tyché*, ou le génie de la ville dans laquelle le tétradrachme a été frappé. Ce type a été répété sur presque tous les tétradrachmes des rois qui ont succédé à Phraate IV[2].

Le médaillon nº 25 appartient au même roi; mais ayant été frappé onze ans après l'autre, cette distance de temps explique la différence qu'on remarque entre les deux portraits en les comparant : celui-ci présente un personnage plus âgé; la fabrique du tétradrachme est moins soignée : on retrouve toutefois dans les deux physionomies les mêmes traits principaux, particuliêrement la forme de la bouche. Comme la surface de ce médaillon est moins usée du côté de la tête, on y distingue, à l'extrémité de la tempe gauche, ce bouton que le frottement a fait disparoître du médaillon nº 21 : ainsi ce signe naturel que nous avons remarqué sur le front d'Orode étoit passé à Phraate son fils, transmission qui est assez ordinaire suivant les observations des physiologistes[3]. Cette particularité confirme de plus en plus les N° 25.

(1) M. Olivier, membre de l'Institut, a apporté en France ce précieux monument numismatique, trouvé par lui, dans son voyage en Orient, près des ruines de Ctésiphon. Ce médaillon est passé dans le riche cabinet de M. Cousinery. Dans les chiffres, la forme de l'*épisemon* Vau, caractere arithmétique du nombre 6, qui ressemble ici à l'F de l'alphabet latin, se retrouve sur quelqnes autres médailles, et particulièrement sur quelques médailles de bronze frappées dans la Cyrénaïque, sous la magistrature de Lollius, lesquelles appartiennent à cette même époque (Eckhel, D. N., t. IV, p, 384, et t. V, p. 237).

(2) L'opinion de la plupart des antiquaires, qui pensent que la ville représentée par ce personnage allégorique est, dans un grand nombre de types, la ville de Séleucie sur le Tigre, une des capitales de l'empire des Arsacides, paroît extrêmement probable, à quelques exceptions près que nous aurons soin de remarquer.

(3) Cette observation se trouve déja dans

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

conjectures d'après lesquelles j'ai attribué à Orode les deux médaillons n° 18 et 19 : car celui que nous examinons appartient indubitablement à Phraate IV, ainsi qu'il est prouvé par l'époque que présente la légende du revers, qui contient le nom et les titres ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤοΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟυς ΦΙΛΕΛΛΗΝος ΜΗΝοΣ ΑΥΔΥναιου ΖΠΣ, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene,* (monnoie frappée) *au mois d'Audynæus,* (l'an) 287[1]. Audynæus étoit le nom du troisieme mois de l'année macédonienne; et l'an 287 des Séleucides commença l'an 26 avant J.-C. Phraate venoit alors de terminer en vainqueur la guerre qu'il avoit eu à soutenir contre Tiridate son parent, qui avoit réussi à le chasser de sa capitale, et à occuper sa place pendant quelques années[2].

L'infériorité qu'on remarque dans la fabrique de ce tétradrachme et de presque tous ceux qui ont été frappés dans les années suivantes, quand on les compare avec les médaillons qui portent des dates antérieures, peut être imputée avec beaucoup de vraisemblance aux troubles de l'état, dont la décadence des arts est ordinairement la suite. Peut-être aussi ce tétradrachme

Aristote (*Hist. Anim.*, liv. VII, ch. 6); Pline l'a répétée (H. N., l. VII, §. 10); et après lui Solin (c. 1, p. 6). Ces marques naturelles ont été appelées par Suétone (*Aug.*, c. 80) *notæ genitivæ*, à cause des rapports qu'on y supposoit avec les horoscopes et avec les prédictions de l'astrologie judiciaire. Peut-être est-on redevable à ces opinions de l'importance que les artistes ont mise, dans le pays natal de l'astrologie, à rendre avec fidélité ces signes naturels, lorsqu'ils ont eu à graver les portraits de leurs rois.

(1) Pellerin, *Lettres*, p. 68.

(2) C'est de ce Tiridate que parle Isidore de Charax, dans les *Stathmes parthiques,* lorsqu'il fait mention des trésors de Phraate, roi des Parthes, que ce rebelle enleva dans une île de l'Euphrate. Il dit à cette même occasion que Phraate avoit égorgé ses concubines, de crainte, comme il est probable, qu'elles ne tombassent au pouvoir de son ennemi. Dodwell, dans sa dissertation *de Isidoro Characeno,* §. 3, a méconnu les personnages auxquels ces faits se rapportent, et s'est trompé sur leur époque.

a-t-il été frappé dans quelqu'autre ville de l'empire des Parthes : le type est cependant le même que celui du médaillon n° 21, avec cette seule différence que la ville personnifiée a ici un *modius* sur la tête, et que dans la légende les O et les Σ n'ont pas une forme carrée.

N° 22.

Le médaillon n° 22, quoique sans époque, se reconnoît comme appartenant à Phraate IV par la ressemblance de la tête avec celle qui est gravée sur le médaillon n° 25 : on y distingue le même signe ou caruncule sphérique sur la tempe gauche. Les aigles et le foudre de Jupiter, brodés sur le manteau du roi, rappellent les mêmes emblêmes qu'on a remarqués sur les médaillons d'Orode son pere. La figure qui, dans le type du revers, présente à Phraate une couronne, a une pique dans la main gauche et un casque sur la tête. C'est probablement Minerve, divinité protectrice de la ville grecque qui a fait frapper ce tétradrachme. La légende est presque la même que celle du tétradrachme n° 25, au nom du mois près; c'est-à-dire qu'elle offre le nom et les titres ϬΑσΙΛΕΩς ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤοΥ ΔΙΚΑΙΟΥ επΙΦΑΝΟΥΣ φιλεΛΛΗΝος μηνοΣ ΟΛΩΙΟυ, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, (monnoie frappée) *au mois d'Oloüs* ou *de Loüs*[1] : c'étoit le dixieme des mois macédoniens.

N° 26.

Le médaillon n° 26 appartient à Phraate IV, déja vieux. Le

(1) On lit sur la médaille ΟΛΩΙΟΥ, Ολῴου, au lieu de Λῴου ou Λώου. Quelques hellénistes ont remarqué dans une autre occasion l'orthographe variée du nom du mois Xanthicus, qui est écrit quelquefois Ξανδικός au lieu de Ξανθικός. Je crois que l'écriture du médaillon, quoique extraordinaire, n'est point fautive. Ολώιος ou ὀλῷος a été employé par Hésiode au lieu d'ὀλοός, *destructif*. Le nom d'Apollon a la même racine et la même signification : il désigne le dieu destructeur; et le mois *Loüs*, qui étoit solstitial et le premier de l'été, avoit été consacré à ce dieu, qui est le même que le soleil.

frottement a détruit les parties les plus saillantes de la figure; mais le profil conserve encore les traits caractéristiques de la physionomie. Deux Victoires élevent au-dessus de sa tête une guirlande comme pour le couronner[1]. Pour expliquer ces accessoires, on n'est pas obligé d'alléguer la flatterie des courtisans et des sujets du prince Arsacide : si Phraate IV fut contraint à la fin de céder à la fortune d'Auguste, et de lui rendre les aigles que son pere et lui-même avoient enlevées aux Romains, et les prisonniers qu'ils leur avoient faits, il avoit remporté en d'autres occasions des victoires éclatantes contre ses ennemis tant domestiques qu'étrangers; il avoit vaincu les Medes et les Arméniens, mis en déroute les armées romaines, et forcé Marc-Antoine à une retraite honteuse et funeste. Le type du revers est différent de celui qu'on voit le plus ordinairement sur les tétradrachmes des Arsacides ; c'est le type des simples drachmes parthiques, tel que nous l'avons vu sans variation depuis le commencement de la monarchie.

Le roi, en habit militaire, est assis sur son trône, un arc à la main[2]. La légende, conforme à celle des autres médaillons de

(1) Ces figures ressemblent à celles qui sont sculptées au dehors d'une grande arcade taillée sur le rocher du mont Bi-soutoun, près de Kirmanschah, dans le Curdistan. On peut en voir le dessin dans l'*Atlas pour servir au Voyage de M. Olivier*, etc., pl. 39. C'étoit l'usage des Romains de seulpter des Victoires sur les angles ou les tympans d'un arc; et presque tous les arcs de triomphe élevés en l'honneur des empereurs romains nous offrent les mêmes figures constamment placées dans cette partie de l'architecture. Il n'est pas invraisemblable qu'un monument exécuté, comme il paroît probable, en l'honneur de Sapor, le vainqueur de Valérien, ait été décoré dans le même genre. Dans ce cas, les deux figures sculptées sur l'entrée de l'arcade de Bi-soutoun seroient non des *ferhouërs* ni des anges, mais simplement des Victoires, figures allégoriques familieres aux artistes grecs, dont les descendants habitoient encore ces contrées, et qui, s'ils avoient renoncé à leur religion, n'avoient encore entièrement oublié ni leur langue ni leurs habitudes.

(2) Ainsi Phraate est représenté sur ce médaillon tel qu'il est décrit par Dion

Phraate IV, contient les noms et les titres ϐασιλεως ΒΑCΙΛΕΩν αΡCΑΚΟΥC [1] ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ εΠΙΦΑΝΟΥC φιΛΕΛΛΗΝΟς αρτεΜΙCΙΟΥ, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene,* (monnoie frappée au mois) *d'Artémisius :* c'étoit le septieme de l'année macédonienne. Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

L'époque ΑΙΤ, marquée dans le champ, désigne l'an 311 de l'ere des Séleucides, 2e année avant J.-C., et une des dernieres du regne de Phraate.

Le dessin gravé sous le nº 23 représente une drachme de Phraate IV : on y retrouve les formes caractéristiques de sa physionomie, et même cette caruncule sphérique sur la tempe, que nous avons remarquée dans ses portraits les mieux conservés. L'aigle des Achéménides vole dans le champ, tenant dans son bec une couronne qu'il paroît vouloir placer sur la tête du roi : un croissant et un astre, symboles de la lune et du soleil, sont gravés sur le devant. On a vu ce même astre sur les médailles d'Orode son pere, et de Phraate III son aïeul. Nº 23.

(liv. XLIX, §. 27), lorsqu'il donnoit audience aux ambassadeurs romains, *assis sur un trône d'or et pinçant la corde de son arc.* Ce type, différent du type usité plus communément sur les tétradrachmes des Arsacides, et le même que celui de leurs drachmes, détruit de fond en comble la conjecture d'Eckhel, qui, d'après la différence des types sur ces deux genres de monnoies, avoit pensé que les drachmes seules étoient frappées par l'autorité royale, et que les tétradrachmes l'étoient toujours par l'autorité particuliere des villes qui jouissoient du privilége de fabriquer les monnoies. Voilà un tétradrachme avec le même type des drachmes. Je conviens cependant que l'autorité de faire frapper la monnoie étoit exercée, dans plusieurs villes grecques de l'empire des Arsacides, par les magistrats de ces villes. Cette circonstance peut servir à expliquer les types et les monogrammes que l'on rencontre sur plusieurs médailles de différents métaux et de modules différents. Le tétradrachme dont il s'agit a été publié la premiere fois par Barthélemy, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXII, p. 671 et 678.

(1) Toutes ces fautes d'orthographe existent dans l'original.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. XLIX.

Le type du revers n'a rien d'extraordinaire : le monogramme qui, suivant mes conjectures, pourroit indiquer la région de l'Aturie, est gravé dans le champ en devant de la figure, ainsi que sur les drachmes de plusieurs Arsacides prédécesseurs ou successeurs de Phraate. La légende porte le nom et les titres ΒΑϹΙΛΕΩϹ ΒΑϹΙΛΕΩΝ ΑΡϹΑΚου εΥΕΡΓΕΤΟυ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑ-ΝΟΥς ΦΙΛΕΛΛΗΝος, *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene.*

Vaillant voyoit dans cette drachme Vononès, et supposoit que l'aigle tenant une couronne étoit l'aigle romaine qui couronnoit ce prince. Les orgueilleux Achéménides n'avoient pas besoin d'emprunter des Romains ce symbole de leur famille; d'ailleurs le portrait certain de Vononès, que je donnerai dans la planche suivante, et d'après une médaille inédite, dissiperoit toute espece de doute, s'il en restoit encore.

Si l'on compare ce dessin avec celui d'une drachme d'Orode n° 20, on verra sans peine que, malgré la conformité parfaite du type, de la légende, du monogramme, et de quelques accessoires gravés du côté de la tête; et, malgré la singularité de ce signe ou bouton placé sur le front des deux portraits, ils appartiennent à deux princes différents; et que le portrait gravé sous le n° 23 a autant de rapport avec la physionomie de Phraate IV qu'en a celui qui est gravé sous le n° 20 avec la figure d'Orode.

N° 24. Enfin j'ai fait dessiner sous le n° 24 un autre tétradrachme du même Phraate, non pour le portrait, qui est un des moins bien conservés et des moins ressemblants[1], mais à cause de quelques

(1) Cependant on y reconnoît les grands yeux de Phraate IV, et sa barbe qui finit en pointe, σφηνοπώγων.

Pl. XLIX.

particularités qu'on voit sur le revers, où sont gravées, outre les caracteres de l'époque, deux lettres, ΣΑ, qui, pouvant aussi être employées suivant leur valeur numérique, ont singulièrement embarrassé jusqu'ici la chronologie numismatique de cette suite[1]. La légende présente le nom et les titres *du roi des rois Arsace Evergete Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟυ ΕΥΕΙΓΕτου εΠΙΦΑΝΟυς φιλεΛΛΗνος[2]. Le titre de *juste* a été supprimé pour laisser place dans l'exergue au nom du mois ὑΠΕΡΒερεταιου, *Hyperberetæus*, le dernier de l'année macédonienne. L'an ϛΠΣ, 286, des Séleucides, 27 ans avant J.-C., est marqué dans le champ. La victoire de Phraate sur Tiridate étoit encore récente : cette circonstance a peut-être engagé le graveur à représenter Minerve offrant à Phraate une palme, symbole plus particulier de la victoire, au lieu d'une couronne qu'on offroit aux rois en plusieurs occasions.

§. 11. ARSACE XVIII VONONÈS.

Pl. L.

Phraatacès ne put se soutenir long-temps sur un trône où le parricide et l'inceste l'avoient placé[3]. Les Parthes abhorroient ses crimes, et méprisoient la bassesse de son origine[4]. Il fut massacré; et un prince issu du sang des Arsacides, et qui s'appeloit Orode, fut choisi pour le remplacer. Orode II déshonoroit sa naissance par les vices de son caractere. Avide, violent, et cruel, il fut

(1) On peut conjecturer que ces deux lettres désignent le nom de *Sabbatha* ou *Sabata*, ville voisine de Séleucie sur le Tigre, et dont Pline et Zosime ont fait mention.

(2) Ce tétradrachme appartient au cabinet de Vienne: Eckhel en a parlé assez diffusément (D. N., tom. III, pag. 530, et 531).

(3) L'opinion populaire l'accusoit de ce second crime (Josephe, A. J., l. XVIII, chap. II, §. 4).

(4) Car il étoit né lorsque sa mere Thermuse n'étoit encore qu'une esclave.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

bientôt mis à mort par ceux même qui avoient contribué à son élévation. Ce fut alors que la nation tourna les yeux vers les fils de Phraate, qui étoient en ôtage à Rome, et qui avoient été jusqu'alors oubliés dans leur patrie. Les Parthes demanderent à Auguste un de ces princes pour roi[1]. L'empereur leur envoya Vononès[2]. Le nouveau monarque ne se fut pas plutôt rendu dans son royaume, que ses manieres romaines déplurent à ses compatriotes. Tout les choquoit en lui; et ses vertus même, comme elles n'étoient pas celles des Parthes, leur parurent des défauts[3]. Dégoûtés d'un prince qu'ils regardoient comme un vassal de l'empereur romain, et indigne de porter le titre de roi des rois, ils allerent chercher jusque dans la Scythie quelque reste de ce sang révéré qui n'eût pas été corrompu par la servitude. Ils le trouverent dans Artaban, qui se mit en marche à la tête d'un parti puissant pour attaquer Vononès. Celui-ci s'avança à la rencontre des rebelles, et les défit complètement. Mais Artaban

(1) Cette ambassade des Parthes eut lieu, suivant une conjecture probable, l'an 4 de l'ere vulgaire, trente-cinquieme année du regne d'Auguste. Ce prince fait lui-même mention de cet évènement dans les Tables d'Ancyre (*Tabl.* VI ou III[e] à droite, v. 9 et suiv.); voyez Chishull, *Ant. Asiat.*, pag. 176 et 204. Les chronologistes qui ont transporté ces faits à une époque postérieure ne connoissoient pas le fragment de Dion, qui a été publié par M. l'abbé Morelli, et dont j'ai profité pour fixer l'époque de la mort de Phraate IV.

(2) Tacite (*Annal.* II, 2) donne à entendre que Vononès étoit l'aîné des freres, *vetustissimus liberorum;* et en cela il paroît différer de Josephe, qui n'assigne pas de motif à la préférence obtenue par Vononès. Probablement il étoit l'aîné, non des quatre freres, mais de ceux qui restoient. Séraspadane et Rhodaspe moururent à Rome, ainsi que le fait supposer une grande inscription de la collection de Médicis, qui semble être une épitaphe (Gruter, p. 288, n° 2): mais on ignore l'époque de leur mort; on connoît cependant le temps de la mort de Phraate, le quatrieme des freres; nous en ferons mention au paragraphe suivant.

(3) Tacite indique parmi les qualités qui déplurent dans le nouveau roi la facilité de ses audiences, et son affabilité: *Prompti aditus, obvia comitas, ignotæ Parthis virtutes, nova vitia* (loc. cit.).

eut bientôt rassemblé de nouvelles forces avec lesquelles il revint à la charge, et contraignit Vononès à quitter ses états et à se retirer dans l'Arménie, qui étoit alors en désordre et sans chef. Il y fut reconnu pour roi; et il se flattoit que Rome l'y soutiendroit contre son rival, qui continuoit à le poursuivre; mais Tibere, qui venoit de succéder à Auguste, refusa de le secourir. Vononès se réfugia en Syrie auprès du proconsul[1], qui eut ordre de le traiter en roi, mais de s'assurer de sa personne. Sur ces entrefaites Germanicus, ayant passé en Orient avec toute l'autorité d'un César, revendiqua les droits de Rome sur l'Arménie, et força les Parthes de l'évacuer. Mais, voulant donner à Artaban un gage assuré de ses intentions pacifiques, il ordonna que Vononès quittât la Syrie, où il n'étoit pas assez éloigné des frontieres des Parthes pour qu'on n'eût pas à craindre qu'il cherchât à troubler la tranquillité de la monarchie[2]. Vononès passa en Cilicie avec ses trésors, dont il se servit pour corrompre ses gardes, et pouvoir s'enfuir. Arrêté au passage du Pyramus, il fut massacré par le même officier qui avoit été complice de son évasion[3].

Chap XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

Aucun monument de Vononès n'étoit connu jusqu'à ce jour. Je publie le premier un dessin exact de la médaille d'argent de cet Arsacide, placée depuis peu dans le cabinet impérial[4]. Il est curieux d'observer comment ce prince, élevé en Occident, s'éloignoit des usages orientaux même dans les types de ses N° 1.

(1) Silanus Créticus (Tacite, *Annal.*, II, 4).

(2) Alors Pison avoit succédé à Silanus dans le gouvernement de la Syrie. Vononès jouissoit de sa bienveillance, et ce fut, selon Tacite, une raison de plus pour que Germanicus le sacrifiât (*Ann.* II, 58).

(3) Tacite, *Annal.*, liv. II, chap. 68.

(4) M. d'Hermand, amateur éclairé, en ayant acquis deux semblables par le moyen de ses correspondances en Levant, en a cédé une à la collection impériale; l'autre est restée dans son riche cabinet.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.

monnoies. On y voit d'un côté l'effigie de Vononès, dont la légende offre le nom, BACIΛEYC ONΩNHC, *le roi Ononès* (ou *Vononès*[1]) : sa tête est ceinte du diadême ; ses oreilles sont ornées de boucles ; mais il n'a point la coiffure médique des Arsacides. La figure de la Victoire est le type du revers ; et la légende BACIΛEYC ONΩNHC NЄIKHCAC APTABANON *le roi Vononès qui a vaincu Artaban*, est d'un style dont on ne trouve aucun exemple dans la numismatique des rois, et qui paroît se rapprocher de celui des légendes de plusieurs médailles romaines[2].

§. 12. ARSACE XIX ARTABAN III.

La jalousie de Phraate IV avoit persécuté les princes de sa race ; la plupart n'étoient plus ; quelques autres étoient allés chercher un asile chez l'étranger. Les parents d'Artaban s'étoient retirés chez les Scythes qui habitoient les rivages orientaux de la mer Caspienne, et dont le nom de Dahes se conserve encore dans la dénomination de la région qu'ils habitoient, et que l'on connoît sous le nom de Daghestan. L'exil et les malheurs de la famille d'Artaban[3] avoient donné à son ame cette propension à la dureté et même à la férocité, qui caractérisa presque

(1) Le V, ou *Vau*, qui devoit être la lettre initiale de ce nom, est omis ici comme dans le nom de Vologese, que nous trouverons écrit OΛΑΓΑΣΟΥ. Les Grecs, qui n'avoient pas cette consonne, l'ont considérée dans ces noms comme une simple aspiration, et ils l'ont omise, n'ayant pas ordinairement l'usage de marquer les aspirations ou les esprits dans leur écriture en lettres majuscules.

(2) Cette légende paroît avoir quelque analogie avec les légendes qu'on trouve sur les médailles romaines, PREIVERNVM CAPTVM, AEGVPTO CAPTA, ARMENIA DEVICTA, ASIA RECEPTA, etc.

(3) Les Parthes reprochoient à Artaban de n'appartenir à la famille des Arsacides que par sa mere : *Maternâ origine Arsacidem, cetera degenerem* (Tacite, *Annal.*, VI, 42).

toutes les actions de ce chef de la seconde race des Arsacides, et qui fut cause des troubles toujours renaissants dont son regne fut agité.

Nous avons vu comment Artaban, vaincu une fois par Vononès, ne se découragea pas, et fut victorieux à son tour. Agissant comme s'il étoit en guerre avec Rome, dont Vononès étoit l'allié, il le poursuivit dans l'Arménie, l'en chassa, et plaça cette couronne sur la tête d'un de ses propres fils. Cette démarche audacieuse fit sentir aux Romains qu'ils avoient affaire à un prince doué d'une grande énergie; et la politique de Tibere, ainsi que la modération de Germanicus, les déterminerent à lui sacrifier son compétiteur, et à se contenter de reprendre leur autorité sur l'Arménie, à laquelle le fils d'Artaban fut obligé de renoncer. A la mort de Germanicus, qui arriva peu de temps après, le roi des Parthes donna des marques d'une véritable douleur[1] : mais l'expérience de quelques années lui ayant appris que Tibere n'aimoit pas la guerre, il envahit de nouveau l'Arménie[2]; et aux plaintes de Rome sur cette invasion il opposa des prétentions inattendues, telles que les droits des anciens rois de Perse, qu'il représentoit, sur une portion de l'Asie occupée par les Romains, et les droits plus immédiats qu'il avoit sur les richesses que Vononès avoit emportées dans sa fuite.

La crainte d'une guerre étrangere fit éclater le mécontentement dans tous ses états; des personnages distingués du royaume allerent à Rome demander à Tibere un autre Arsacide pour les

(1) En signe de deuil il s'abstint pendant plusieurs jours du divertissement de la chasse, et suspendit les réjouissances ordinaires de sa cour.

(2) Il plaça sur ce trône Arsace, l'aîné de ses enfants : *Armeniæ Arsacem liberorum suorum veterrimum imposuit* (Tacite, *Annal.*, VI, 31).

gouverner : l'empereur irrité leur accorda Phraate, frere de Vononès; et comme ce prince mourut pendant l'expédition[1], Tibere leur envoya Tiridate, autre prince de la même famille[2].

La défection des sujets d'Artaban ne lui laissa d'autre ressource que de se retirer précipitamment vers la Scythie. Rendu aux climats sauvages où il avoit passé sa jeunesse, il s'y trouva réduit à vivre de sa chasse, et y reprit toutes ses anciennes habitudes. La seule espérance qui lui restoit encore étoit dans l'inconstance de sa nation : elle ne le trompa point. Bientôt les mécontents s'empressent de le rappeler; il forme une armée de Scythes avec laquelle il vole combattre Tiridate, comme il avoit précédemment accouru pour attaquer Vononès; et ses armes ne sont pas moins heureuses. Tiridate vaincu prit la fuite, et ne se trouva en sûreté que quand il fut arrivé en Syrie. Les Parthes ne le regrettoient point; mais ils détestoient Artaban. Ce prince barbare, ayant conquis son trône pour la seconde fois, exhala sa rage contre l'empereur dans une lettre qu'il lui adressa, et qui étoit remplie d'amertume et d'injures. Il sentoit cependant tout le danger de sa position, et il saisit l'occasion de la mort de Tibere pour montrer à son successeur Caligula que sa haine contre le dernier César avoit été personnelle, et qu'il desiroit vivre en paix avec lui et avec Rome. Ses actions furent d'accord avec ses paroles; il rendit à Rome et à l'empereur des hommages qui auroient dû paroître honteux aux vainqueurs de Crassus[3].

(1) Ce prince, instruit par les revers de Vononès, avant que d'entrer dans ses états, s'essayoit en Syrie à se déshabituer des mœurs romaines, auxquelles il étoit accoutumé, et à prendre celles des Parthes; il en tomba malade, et il mourut : *Patriis moribus impar,* dit Tacite, *Annal.*, VI, 32; *morbo absumtus est.*

(2) Il étoit probablement le fils de Séraspadane ou de Rhodaspe, tous les deux fils de Phraate IV, et morts à Rome : Tacite dit expressément que Tiridate étoit le petit-fils de Phraate IV (*Annal.*, VI, 37).

(3) Il envoya pour ôtage à Rome, Da-

Cette conduite souple et complaisante servit utilement sa politique ambitieuse. Caligula lui permit de se ressaisir de l'Arménie. Mais la violence du caractere d'Artaban ne tarda pas à exciter de nouveau le mécontentement des Parthes : poussés à bout, ils élurent pour roi un autre prince nommé Cinnamus; et Artaban dut encore son salut à la fuite.

Il se réfugia dans l'Adiabene, auprès d'Isatès, prince de cette contrée, son tributaire et son ami, qui embrassa sa querelle, et lui fournit une armée à la tête de laquelle il rentra en vainqueur dans ses états. Depuis ce moment il n'eut plus de compétiteur; et en mourant il laissa à ses enfants ce sceptre qu'aucune force n'avoit pu lui arracher. Il avoit régné environ vingt-sept ans; sa mort arriva l'an 41 de l'ere vulgaire.

N° 2.

On ne connoissoit jusqu'ici aucune médaille certaine d'Artaban III. Le beau médaillon ou tétradrachme gravé sous le n° 2 lui appartient sans contestation[1]. Ce prince est représenté de face; son air est sévere; sa chevelure arrangée à la maniere des Medes, mais sans être distribuée en boucles, est ceinte d'un diadême dont les bouts se replient sur le derriere en deux grands nœuds symmétriques; sa barbe n'est pas longue; ses moustaches sont assez garnies. Ce buste, sous le rapport de l'art, n'est pas d'une exécution méprisable.

Le type du revers présente le roi des Parthes à cheval, reve-

rius, l'un de ses enfants; il se rendit au camp de Lucius Vitellius qui commandoit l'armée romaine sur l'Euphrate, et il y adora les aigles des légions et les images de l'empereur. Phraate IV s'étoit cependant humilié jusqu'à fléchir les genoux devant Auguste, si l'on doit prendre à la lettre une expression d'Horace (liv. I, *ep.* 12, v. 27).

(1) Ce précieux monument numismatique existe à Paris, dans le cabinet de M. Tochon, d'où nous avons tiré plusieurs autres médailles pour en enrichir cet ouvrage.

nant victorieux de quelque expédition. La figure allégorique d'une ville ayant sur la tête une couronne crénelée, paroît aller à sa rencontre et lui offrir une palme. La légende porte le nom *du roi Arsace juste Epiphane,* ΒΑΣΙΛΕΩς ΑΡCΑΚου ΔΙΚΑΙΟΥ εΠΙΦΑΝΟΥC[1]. Dans le champ on voit un monogramme[2] et l'époque de l'an ΤΛΗ, 338, des Séleucides, qui répond à l'an 26 de notre ere. A cette époque Artaban, vainqueur de Vononès et en paix avec Rome, n'avoit pas encore éprouvé les vicissitudes de fortune que nous avons indiquées.

§. 13. ARSACE XX BARDANE.

Bardane, qui succéda à son pere Artaban, étoit doué d'une valeur distinguée, et sembloit né pour illustrer sa race; mais il manquoit de plusieurs autres qualités nécessaires à un monarque. Violent dans ses manieres, hardi dans ses projets, il se disposoit à la guerre contre l'empereur de Rome, lorsque des troubles domestiques le forcerent de s'occuper d'autres soins. Gotarzès, son frere par adoption et son neveu par la naissance, réclamoit les droits qu'avoit au trône son pere Arsace, l'aîné des enfants

(1) On voit dans l'exergue, au-dessuos de l'épithete δικαίου, *juste,* les traces d'un autre mot, probablement du nom du mois macédonien ; mais on n'y distingue qu'un Μ qui pourroit se rapporter au nom du mois *Panémus*, neuvieme dans l'ordre.

(2) Ce monogramme, composé des lettres Α, Δ, et Ι, peut désigner l'Adiabene. Comme c'est la seule fois qu'un pareil monogramme se trouve sur les médaillons des Arsacides, la différence du lieu de la fabrique peut servir à expliquer quelques particularités par lesquelles ce médaillon differe de tous les autres. La plus remarquable est la disposition des lettres qui marquent l'époque. Toutes les époques connues sur les monnoies des Arsacides sont écrites de maniere que, dans l'ordre naturel des légendes de gauche à droite, l'unité précede la dixaine, et celle-ci la centaine. Les caracteres qui dans ce médaillon marquent une époque sont épars sur le champ; cependant le Τ, 300, précede le Λ, 30, et celui-ci l'Η, 8.

d'Artaban[1]. L'inconstance des Parthes et le caractere féroce de Bardane donnerent un grand poids aux prétentions de Gotarzès. Bardane fut d'abord obligé de se soustraire à l'orage[2] : mais bientôt il rassembla ses forces, et la guerre civile s'alluma. Les deux compétiteurs ne tarderent pas à sentir que dans une dynastie nouvelle comme la leur, et après un regne aussi agité que l'avoit été celui de leur prédécesseur, leurs discordes intestines alloient aplanir à quelque ambitieux le chemin du trône. Les deux princes firent la paix, et Gotarzès se retira en Hyrcanie. Bardane fit rentrer dans le devoir la ville de Séleucie, qui depuis sept ans s'étoit révoltée contre Artaban, et qui dans la derniere guerre avoit pris le parti de son compétiteur. Les succès de Bardane réveillerent la jalousie de Gotarzès; il sortit tout-à-coup de sa retraite, se mit à la tête des mécontents, et tenta de nouveau le sort des armes. Ses défaites le forcerent à prendre la fuite; et Bardane, le poursuivant, s'avança jusque dans des pays barbares où ses prédécesseurs n'avoient jamais pénétré. Le vainqueur n'auroit pas manqué de saisir cette occasion de reculer les limites de l'empire des Arsacides, si ses soldats avoient partagé son ardeur et secondé ses projets : mais il fut contraint, par la lassitude et la répugnance de son armée, de laisser en

(1) Nous verrons au paragraphe suivant que Gotarzès, né d'Arsace, que Tacite reconnoît pour l'aîné des enfants d'Artaban III, étoit le petit-fils et non le fils de ce prince.

(2) Les faits du regne de Bardane et de celui de Gotarzès sont indiqués dans un passage de Josephe (B. J., liv. XX, chap. 3); dans Tacite (*Annal.*, liv. XI, chap. 8); et dans Philostrate (*Vita Apoll.*, liv. I, chap. 21). J'ai suivi Longuerue dans la maniere d'arranger les évènements du regne de Bardane, ainsi que pour l'époque de son avènement à la couronne. Il est clair, par le texte de Philostrate, que Bardane avoit été chassé du trône, et qu'il y remonta. Ainsi Eckhel n'a pas été exact en donnant à Gotarzès le titre de XXe Arsace, et à Bardane celui de XXIe. L'ordre des évènements demande la disposition inverse.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

paix les nations qu'il auroit voulu soumettre. A son retour il traita ses sujets avec tant de rudesse et de férocité, que les grands de sa cour conspirerent contre lui, et profiterent du tumulte d'une chasse pour s'en défaire. Gotarzès lui succéda vers l'an 47 de l'ere vulgaire.

N° 3.

Le médaillon gravé sous le n° 3 étoit inédit[1]; il appartient à Bardane. D'un côté est le buste de ce prince représenté jeune et ayant la barbe courte. On reconnoît au premier coup-d'œil que ce n'est pas l'effigie du même personnage qu'on voit sur le médaillon n° 2. Le type du revers est le même que portent ordinairement les tétradrachmes des Arsacides : une ville personnifiée se tient debout devant le roi qui est assis sur son trône, et elle lui présente une palme. La légende est, ΒΑΣΙΛΕως αρΣΑΚου ευΕΡΓΕΤΟυ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΑΝΟΥΣ[2] φιλΕΛΛΗΝος, *du roi Arsace Evergete juste Epiphane, ami des Grecs.* On lit dans l'exergue le nom du mois ΥΠΕΡΒΕΡΕταιου, *Hyperberetæus,* et dans le champ les caracteres ΔΝΤ, qui marquent l'an 354 de l'ere des Séleucides, 42 de l'ere vulgaire. Ce médaillon est de la seconde année du regne de Bardane[3]; la palme qu'on lui présente fait vraisemblablement allusion à ses premiers succès contre Gotarzès, et à la réduction de la ville de Séleucie.

(1) Il étoit dans le cabinet de M. Ainslie en Angleterre : Milord Elgin m'en a donné une empreinte d'après laquelle le dessin a été fait.

(2) Le Φ a été omis dans ce mot. Ces omissions sont fréquentes dans les légendes des Arsacides, ainsi qu'on l'a déja remarqué.

(3) Il est clair, par un passage de Josephe (liv. XX, chap. 2, §. 4), que l'an 41 de l'ere vulgaire, qui répond à l'an de Rome 794, et à l'an 353 de l'ere des Séleucides, Artaban vivoit encore. Comme Gortarzès succéda à Bardane l'an 47 de l'ere vulgaire, le regne de celui-ci n'a pu durer que six à sept années.

§. 14. ARSACE XXI GOTARZÈS.

Les Parthes eurent bientôt à regretter Bardane; Gotarzès, qui lui succédoit, le surpassoit en cruauté, et ne l'égaloit pas en courage. Lors de sa premiere élévation il avoit fait mourir, sur de légers soupçons, Artaban, un de ses freres, avec toute sa famille. Dès qu'il eut ressaisi le sceptre, il ne mit plus de frein à ses passions tyranniques. Ses sujets, réduits à l'extrémité, suivirent l'exemple de leurs peres, qui, en pareille circonstance, avoient demandé un roi à Auguste; ils prierent l'empereur Claude de leur accorder pour souverain un des princes Arsacides issus de la race de Phraate IV, et qui étoient à Rome. Claude leur envoya Méherdate : c'étoit le fils de ce Vononès qu'Auguste avoit établi sur le trône, et qu'Artaban III en avoit fait descendre. Nous verrons à l'article suivant comment ce jeune prince, qui s'étoit rendu maître d'une grande partie du royaume, ne put tenir contre les ruses de son rival, exercé depuis long-temps aux intrigues et aux manœuvres usitées dans les guerres civiles. Gotarzès triompha; mais la mort vint bientôt délivrer ses sujets des ressentiments d'un prince cruel que ses malheurs et ses succès rendoient également implacable. Il mourut, l'an 50 de l'ere vulgaire[1], sans laisser de postérité.

(1) Tacite, *Annal.*, liv. XIX, chap. 8 à 10, et liv. XII, chap. 10 à 14; et Josephe, A. J., liv. XX, chap. 3, §. 3, sont les seuls auteurs qui nous aient transmis quelques évènements de ce regne. Tacite nomme cet Arsacide *Gotarzès*, les manuscrits de Josephe et de Rufin le nomment *Cotardès*. La médaille que nous examinons porte *Goterzès*; les écrivains orientaux compulsés par M. Mouradjea d'Ohsson donnent *Gouderz* (*Tableau historique de l'Orient*, tom. II, pag. 142). Dans une inscription mutilée qu'un voyageur vénitien, Ambroise Bembo, avoit copiée à Bi-

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.
N° 4 à 6.

On voit, sous les n° 4, 5, et 6, trois médailles de Gotarzès. La premiere est une simple drachme, mais elle est extrêmement remarquable par la singularité de sa légende[1]. L'effigie de ce prince se distingue par une barbe longue et majestueuse; le bandeau qui ceint la tête est attaché sur le derriere par un de ces grands nœuds que nous avons déja remarqués sur d'autres portraits de rois parthes. Sur le revers, qui est conforme par le type aux autres drachmes de cette suite, on lit, *Gotarzès, fils du roi Arsace, et appelé fils d'Artaban*, ΓΟΤЄΡΖΗς ΒΑCΑΙЄως ΑΡCακου ΥΟC ΚЄΚΑΛΟΥΜCΝΟC ΑΡΤΑΒΑΝΟΥ[2]; et on voit dans le champ une grande épée[3] et un monogramme.

sutoun en 1674, on lit ΓΩΤΑΡΖης, *Gotarzès*. Ce nom est gravé au-dessus de la figure d'un roi qui tient dans sa main une petite statue de la Victoire. M. l'abbé Morelli bibliothécaire de la bibliotheque de Saint-Marc à Venise, a publié cette relation intéressante dans sa *Dissertazione intorno ad alcuni viaggiatori veneziani poco noti*, 1803, *Venezia*, in-4°, pag. 64.

(1) Cette médaille a été le sujet d'une dissertation épistolaire adressée par le P. Corsini au P. Paciaudi, et réimprimée dans le VII[e] volume des *Memorie dell' Academia di Cortona*. Barthélemy, qui fit l'acquisition de ce monument numismatique pour le cabinet du roi, en parle dans un mémoire imprimé dans le recueil *de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXXII, pag. 682; Eckhel, D. N., tom. III, pag. 534, fait la critique de la leçon proposée par le P. Corsini : il a raison; mais je ne dirai pas de même de feu M. Villoison, qui, d'après cette critique d'Eckhel, décide que la légende dont il est question n'est point explicable (*Mémoire sur quelques médailles et inscriptions grecques, principalement sur celles des anciens rois de Perse*, etc., lu à l'Institut en 1803, et encore inédit).

(2) La facilité qu'on a maintenant de se procurer des empreintes des médailles du cabinet impérial met à même tous les antiquaires et les amateurs de la numismatique de vérifier la justesse de cette leçon. Le P. Corsini avoit lu, ou plutôt il avoit refait cette légende ainsi qu'il suit : ΒΑCΙΛΕΥC ΓΟΤΕΡΖΗC ΒΑΡΔΑΝΟΥ ΥΙΟC ΚΑΙ ΚΑΛΟΥΜΕΝΟΥ ΑΡΤΑΒΑΝΟΥ. Eckhel avoit déja remarqué que le P. Corsini prend les mots, non suivant l'ordre dans lequel ils sont placés sur la médaille, mais suivant celui qui lui convient; qu'il tire le nom ΒΑΡΔΑΝΟΥ des deux lettres ΑΡ, etc. J'ajouterai qu'avant l'Α de ce dernier mot il n'y a point de place pour un Β, et qu'après les deux lettres ΑΡ on voit les vestiges d'un troisieme caractere C.

(3) On peut croire que cette épée est celle qui, par les orientaux, étoit appelée σαμψηρά, et qui étoit, comme le *parazo-*

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.

Après la légende qu'on a dû remarquer sur la médaille de Vononès Ier (n° 1), on ne doit pas être étonné de la singularité de cette légende de Gotarzès. J'observe que la premiere médaille, et vraisemblablement aussi la seconde, ont été frappées à l'occasion des guerres civiles. Dans celle de Vononès, le prince vainqueur a voulu qu'on fît mention d'une victoire qui l'affermissoit sur le trône; dans celle de Gotarzès, le compétiteur de Bardane substitue aux titres ordinaires d'Epiphane, d'Evergete, et de Philellene, devenus presque insignifiants, la mention de son origine, et les titres qui l'autorisent à se placer sur le trône au préjudice de son oncle[1]. La maniere dont j'ai suppléé quelques mots mutilés me paroît si simple, elle s'accorde si bien avec ce qui reste d'intact et avec les circonstances de l'histoire, qu'il me semble difficile d'en contester la justesse.

La drachme n° 5 appartient évidemment au même prince: elle n'est remarquable que par l'incorrection de la légende,

---

nium des Romains, une marque de l'autorité suprême (Josephe, liv. XX, chap. 2, §. 3).

(1) On conçoit comment Gotarzès, neveu de Bardane, a pu être regardé par les historiens comme son frere. Outre que chez les écrivains grecs l'équivoque entre les deux mots ἀδελφὸς, *frere*, et ἀδελφιδοῦς, *neveu*, n'est pas rare; Gotarzès, fils d'Arsace, et adopté par son grand-pere Artaban, étoit frere de Bardane par adoption; car j'explique les mots κεκαλούμενος Ἀρταβάνου, *appelé fils d'Artaban*, dans ce sens, savoir, qu'Artaban l'avoit appelé son fils. Je crois aussi que κεκαλούμενος est un seul mot équivalent à celui de κεκλημένος, et altéré par une *réduplication* déplacée, suivant quelque idiotisme qui s'étoit introduit chez les Grecs transplantés sur le Tigre; ces réduplications irrégulieres ne sont pas sans exemple en quelques autres verbes: v. *Fischer animadv. ad Velleri grammat.*, tom. II, pag. 314. Au reste l'opinion de ces antiquaires, qui ont cru la syllabe KЄ placée au lieu de KAI, n'est pas dénuée de quelque vraisemblance. Dans le mot KЄKAΛOYMCNOC on a placé par erreur à l'avant-derniere syllabe un C pour un Є; et nous aurons lieu de remarquer le mot YOC pour YIOC sur une médaille parthique de Mnascyrès, qu'on donnera à la planche 57, ch. xx, §. 10, où nous indiquerons d'autres exemples de cette orthographe peu commune.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

qu'on peut dire barbare; on y indique le nom et les titres *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΔΙΚΑΙΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ [1].

Enfin le n° 6 présente un beau tétradrachme du même roi; on y retrouve l'effigie que la drachme n° 5 nous a fait connoître; mais elle est d'un travail moins grossier[2]. Le revers, outre les noms et les titres *du roi Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ αρσακου ΕΥΕΡΓΕτου ΔΙΚΑΙΟΙ ΕΠΙΦΑΝΟυς φιλΕΛΛΗνος, présente le type ordinaire des tétradrachmes et l'an ΗΝΤ, 358, de l'ere sans doute des Séleucides, qui a commencé à l'automne de l'an 799 de Rome, et qui répond, dans sa plus grande partie, à l'an 47 de l'ere vulgaire, époque du dernier avènement de Gotarzès au trône des Parthes après la mort de Bardane.

§. 15. MEHERDATE.

Ce prince, envoyé à Rome dès l'âge le plus tendre par Phraate IV son aïeul, avec son pere Vononès, et avec ses cousins et ses oncles, ne devoit conserver aucune espérance de recouvrer le sceptre de ses ancêtres, depuis que les tentatives de son pere avoient été malheureuses, et que ce sceptre avoit passé dans les mains de princes issus d'une autre branche des Arsacides. Mais les crimes et les cruautés de Gotarzès exciterent de nouveau les peuples à la révolte. Des ambassadeurs parthes

(1) Sur la ressemblance de l'effigie du roi, Eckhel n'avoit point hésité d'attribuer à Gotarzès ces drachmes, les plus communes peut-être de toute la suite parthique (D. N., t. III, p. 535).

(2) Ce tétradrachme existe dans un cabinet particulier à Londres. Mylord Elgin, étant à Paris, m'en avoit procuré l'empreinte d'après laquelle le dessin a été fait.

se rendirent à Rome, ainsi qu'on l'a indiqué ci-dessus, et demanderent Méherdate[1] pour roi. Claude saisit avec plaisir l'occasion de donner un maître à cet empire rival de l'empire romain; il leur accorda le prince qu'ils desiroient; il lui étala avec pompe, dans un discours de parade, les devoirs d'un monarque, et le fit escorter par une armée jusqu'au-delà de l'Euphrate. Méherdate fut reçu avec enthousiasme par plusieurs chefs et par plusieurs provinces; mais, livré à lui-même, il fut trahi par des conseillers perfides, et manqua de la prudence nécessaire pour se maintenir dans la position délicate où il étoit placé. Attaqué près d'Arbelles par son rival, qui avoit déja débauché son armée, il fut battu et fait prisonnier. Gotarzès ne le crut pas assez dangereux pour lui ôter la vie; il pensa qu'il humilieroit plus les Romains, et qu'il se feroit plus craindre des Parthes en le gardant en prison après lui avoir fait couper les oreilles.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

Ce regne éphémere eut lieu l'an 49 de l'ere chrétienne[2].

N° 7.

La drachme d'argent gravée n° 7 présente la tête d'un jeune roi vue de face. Il n'a point de barbe, excepté les moustaches : son diadême est attaché sur la tiare qui couvre son front. Deux astres sont gravés dans le champ, un de chaque côté de la tête.

Le revers, qui offre le type ordinaire des drachmes, est parfaitement semblable par la fabrique, par le monogramme, par

(1) Le nom de Méherdate est un synonyme de celui de Mithridate, dont nous avons indiqué l'étymologie au §. 2 du ch. VII, tom. II, pag. 125, note (2). La différence de ces deux noms dérive de celle des divers dialectes persans, ainsi que l'a observé M. Anquetil du Perron (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXXI, p. 438, n° 15).

(2) Tacite, *Annal.*, liv. XI, chap. 10, et liv. XII, chap. 10 à 14.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

la forme des lettres, et le langage barbare de la légende, à celui de la médaille de Gotarzès, n° 5. Cette légende contient aussi les mêmes mots, ΒΑCΙΛΕ... Α..ΑΝΟ ΥΕΙΓΕΤΟΥ ΛΙΧΑΙΟΥ.... ...ΙΗΑΝΟΥC... ΛΗΧΟΥC, *du roi Arsace Evergete Epiphane Philellene*[1].

Cette ressemblance si complette des deux médailles ne peut laisser aucun doute sur l'époque de la derniere. Cette époque une fois connue, si l'on met en question à quel prince la médaille doit être attribuée, je répondrai qu'on ne peut choisir qu'entre Bardane, frere de Gotarzès, Méherdate son rival, et Vononès II son successeur. Mais, en comparant la médaille que nous examinons avec le tétradrachme n° 3, on reconnoît sans peine qu'elle ne porte pas l'effigie de Bardane. Elle nous montre d'ailleurs un prince trop jeune pour être Vononès II, auquel, après un regne très court, succéda Vologese Ier son fils, qui étoit déja en âge de gouverner. Le portrait est donc celui de Méherdate. Elevé à Rome, il n'avoit pas encore laissé croître sa barbe. Les astres, au milieu desquels on a placé sa tête, ont été imités des monnoies frappées par les princes ses ancêtres. Nous avons vu des étoiles sur les drachmes de Phraate IV son aïeul, d'Orode Ier son bisaïeul, et de Phraate III, pere d'Orode[2].

§. 16. ARSACE XXIII VOLOGESE Ier.

Vononès II, prince Arsacide, appelé de la Médie, qu'il avoit eue en partage, pour monter sur le trône de Gotarzès, mourut

(1) Cette médaille, que je crois inédite, appartient au cabinet de M. l'abbé de Tersan, qui a eu la complaisance de me la confier pour que je pusse la faire dessiner.

(2) Planche 49, n° 17, 20, et 23. Je n'ai vu aucune médaille frappée par les Arsaces issus d'Artaban III, sur le champ de laquelle on eût gravé des étoiles.

peu de temps après; et aucun évènement remarquable ne signala son regne[1]. Vologese Ier, l'aîné de ses fils, lui succéda. A la tête d'une nation naturellement inquiette, environné d'ennemis puissants au dehors, sa conduite ne manqua, dans aucune rencontre, ni de fermeté ni de prudence. Assis à peine sur le trône des Parthes, il voulut placer Tiridate son frere sur celui d'Arménie[2], et la soumettre ainsi à son influence. Cette entreprise, entamée plusieurs fois, souvent suspendue, et jamais abandonnée, mécontenta les Romains. Vologese, battu par Corbulon, et ensuite vainqueur de Pétus, satisfit en même temps son ambition et celle de Néron, en envoyant à Rome Tiridate, à qui l'empereur posa lui-même sur la tête la tiare des rois d'Arménie. Flatté de cette complaisance, le roi des Parthes vécut en paix avec Néron, et montra même après la mort de ce prince quelque attachement pour sa mémoire.

Vologese ne changea point de conduite envers les successeurs de cet empereur : ami de Vespasien, il lui avoit demandé un de ses deux fils pour le mettre à la tête des armées réunies des deux empires, et repousser une incursion des Alains, peuple scythe qui ravageoit l'Arménie et la Médie. Vologese n'étoit plus en âge de commander ses troupes en personne, et le refus de l'em-

(1) Tacite, *Annal.*, liv. XII, chap. 12. Longuerue (*Annal. Arsacid.*), a remarqué à l'an 46 de l'ere chrétienne, que sous Bardane la maison d'Atropate cessa de régner sur cette portion de la Médie qui avoit pris du nom de ses princes celui d'Atropatene, et que cette contrée fut soumise aux Arsacides, et devint l'apanage d'un prince de cette maison. Si ce fait est vrai, il paroît probable que Vononès II étoit fils de Bardane. Vaillant reconnoît l'effigie de Vononès sur quelques médailles, mais il n'allegue aucune raison valable pour appuyer cette conjecture.

(2) Il avoit donné la Médie à Pacorus, un autre de ses freres; il vouloit les récompenser de l'avoir laissé monter sur le trône du roi des rois sans le chicaner sur son origine maternelle : une concubine grecque de Vononès II étoit la mere de Vologese (Tacite, *Annal.*, liv. XII, chap. 44).

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

pereur à cette demande paroissoit propre à rompre la bonne harmonie qui avoit régné entre les deux états depuis plusieurs années; mais le roi des Parthes mourut peu de temps après. Il avoit gouverné l'Orient pendant trente ans. Artaban IV qui lui succéda, et qui étoit probablement son fils, hérita de ses derniers ressentiments.

N° 8.

Le tétradrachme de Vologese Ier, gravé n° 8, étoit jusqu'à présent inédit. La tête du roi est ceinte du diadême; sa barbe est courte. Le revers porte la légende ordinaire *du roi des rois Arsace Evergete juste Epiphane Philellene*, βασιλεως ΒΑΣΙΛεων αρσακου ευΕΡΓετου ΔΙΚΑΙ□Υ ΕΠΙ+ΑΝ□υς φιλΕΛΛΗΝος[1].

Le type, qui ressemble d'ailleurs au type accoutumé des médaillons des Arsacides, ne présente d'autre différence que dans la disposition des figures. Celle du roi, qui, dans les tétradrachmes antérieurs, est toujours placée à gauche, occupe ici et dans tous les médaillons suivants, la place opposée[2]. L'époque

(1) Je supplée ainsi des mots entiers qui manquent dans la légende, persuadé qu'ils étoient gravés sur le coin ou carré avec lequel on a frappé ces tétradrachmes, mais que les flaons trop étroits n'ont pu contenir la légende tout entiere. J'ai adopté cette opinion après avoir comparé plusieurs médailles des Arsacides, et y avoir observé les vestiges de quelques lignes de légende qui ne présentent plus que les extrémités inférieures des caracteres. Ce tétradrachme appartient au cabinet de la bibliotheque impériale.

(2) On peut conjecturer que les tétradrachmes des Arsacides ont été frappés à Séleucie sur le Tigre jusqu'au regne de Gotarzès, et qu'après ils l'ont été à Ctésiphon. Il est certain, par le temoignage de Pline (liv. VI, §. 30), que les rois parthes eurent le projet de diminuer la splendeur et la population de Séleucie, en transférant le siége de leur empire à Ctésiphon. Vologese Ier bâtit dans le voisinage, et dans le même but, une autre ville qui porta son nom. La rebellion de Séleucie sous Artaban III, et la résistance qu'elle opposa à Bardane son fils, en embrassant le parti de Gotarzès, explique pourquoi Bardane se plut à embellir Ctésiphon, de maniere qu'Ammien Marcellin (liv. XXIII, c. 6) l'en a cru, par erreur, le premier fondateur. Le changement de place dans la dis-

marquée dans le champ est l'an ZΞT, 367, des Séleucides, 55 de l'ere chrétienne. Cette époque est remarquable; elle prouve qu'il n'en faut pas calculer les années d'après cette ere arbitraire qu'un numismatiste a proposée depuis peu[1]. Si ses conjectures pouvoient être admises, il en résulteroit que les médailles nº 3, 6, et 8 appartiendroient toutes à Vologese Ier, quoiqu'elles présentent évidemment l'effigie de trois différents princes.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

§. 17. ARSACE XXV PACORUS.

La froideur qui, sur la fin de la vie de Vologese, paroissoit régner entre ce prince et Vespasien, jeta quelques semences

position des deux figures qu'on voit au revers de ces tétradrachmes indiquera, suivant cette remarque, qu'ils ont été fabriqués dans deux villes différentes.

(1) M. Sestini, *Lettere*, tom. II, p. 63 et 81, et tom. VIII, pag. 124 et suiv. Il fixe le commencement de l'époque à l'an de Rome 453, persuadé que cette époque est celle de l'empire des Parthes, et que ces peuples ont recouvré leur indépendance sous Séleucus Nicator lui-même. Cette étrange opinion est en contradiction avec les témoignages de Strabon, de Trogue Pompée, d'Appien, et d'Arrien, et n'est fondée que sur un passage d'Ammien Marcellin, écrivain d'une très petite autorité pour les faits étrangers à son siecle, et qui est tombé ici dans une méprise évidente, en confondant Séleucus Nicator avec Séleucus Callinicus, trompé peut-être par la signification des surnoms qui l'un et l'autre indiquent un roi victorieux. Au reste si ce commencement de l'époque des Parthes étoit véritable, les années 354 de la médaille nº 3, les 358 de la médaille nº 6, et les 367 de la médaille nº 8, répondroient aux ans de Rome 806, 810, et 819, et aux ans 53, 57, et 66 de l'ere chrétienne, qui tombent, sans aucune contestation, sous le même regne; et le portrait qu'on voit gravé sur ces trois tétradrachmes seroit celui de Vologese Ier : or il est évident que ces médailles nous présentent trois effigies différentes, et que le portrait du nº 8 appartient à un roi moins âgé que celui dont l'effigie sert d'empreinte au médaillon nº 6. Cette comparaison critique proposée par Eckhel (D. N., tom. III, pag. 534), mais qu'il n'avoit pu mettre en exécution, parceque dans l'ouvrage de M. Sestini on n'a pas gravé les dessins de ces tétradrachmes; cette comparaison, dis-je, se trouve faite dans la planche que nous examinons; et la différence évidente des trois portraits en est le résultat.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

de discorde parmi leurs successeurs. Artaban IV menaça Titus de soutenir par les armes les prétentions d'un faux Néron[1]; mais l'imposture étoit trop évidente, il n'effectua point ses menaces. Pacorus, qui peu de temps après monta sur le trône des Arsacides, dissimuloit encore moins ses intentions hostiles; il s'étoit même lié d'amitié avec Décébale, roi des Daces, qui fit la guerre à Domitien, et qui fut vaincu par Trajan[2].

La guerre entre les Romains et Pacorus avoit éclaté lorsque celui-ci ayant placé sur le trône d'Arménie Exédarès, l'un de ses fils, et comptant sans doute laisser le trône des Parthes à l'autre[3], la mort vint déranger ses projets : il eut pour successeur son frere Chosroès. La durée du regne de Pacorus est incertaine : on peut seulement assurer qu'il régnoit sur les Parthes vers l'an 84 de l'ere vulgaire[4], et qu'en l'an 112 il n'étoit plus[5].

(1) Zonaras, liv. XI, chap. 18, a puisé probablement ces faits dans les livres perdus des histoires de Dion. L'abbé de Longuerue, d'après quelques expressions de Suétone (*Nero*, c. 57, et *Domitian.*, c. 12), voudroit croire que Zonaras s'est trompé relativement à l'époque, et que ces faits sont arrivés sous le regne de Domitien. D'autres écrivains, avec moins de fondement, ont nié l'existence d'Artaban IV, sur la seule raison qu'il n'en est point fait mention par d'autres que par Zonaras; comme si nous étions riches en documents et en mémoires sur l'histoire des Parthes à cette époque. Cependant les écrivains orientaux dont M. Mouradjea d'Ohsson a compulsé les écrits font succéder à Pélasch (Balasch ou Vologese) un Erdevan, nom que les orientaux ont coutume de mettre à la place de l'Artaban de Grecs et des Latins.

(2) Pline le jeune, liv. X, *epist.* 16.

(3) Je connois les différentes opinions des érudits sur Exédarès et sur Parthamasiris; mais je préfere celle que Fabricius a émise dans ses notes sur Dion (liv. LVIII, §. 17, n° 121), et qui paroît fondée sur une expression de cet historien. Quant à la guerre que j'ai dit avoir éclaté entre Pacorus et Trajan, mon autorité est dans Suidas (v. ἐπίκλημα), et elle est si évidente, que je ne puis pas adopter l'opinion de quelques auteurs modernes, qui assurent le contraire.

(4) Martial, liv. IX, *épigr.*, 35, fait mention de Pacorus dans le même temps que de l'expédition de Domitien en Germanie contre les Cattes, évènement qu'on place à l'an 84 de l'ere vulgaire.

(5) Trajan, qui commença la guerre contre Chosroès, l'an 113, trouva les Par-

Le médaillon de Pacorus, gravé sous le n° 9, est unique[1] : il doit avoir été frappé au commencement de son regne, puisque la tête du roi, sans barbe, a tous les caracteres de la jeunesse. Sa coiffure ne differe en rien de celle de Vologese I[er] et de Gotarzès ses prédécesseurs. Le Δ gravé dans le champ derriere la tête est une particularité qu'on retrouve dans les médaillons de Vologese II, qui régna peu de temps après lui, et qu'on remarque sur plusieurs médaillons des Arsacides suivants[2].

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L. N° 9.

La légende du revers présente les noms *du roi Arsace Pacorus juste Epiphane Philellene,* ΒΑΣΙΛΕΩς ΑΡΣΑκου ΠΑΚΟρου διΚΑΙου ΕΠΙ+ΑΝους φιλεΛΛηνος. C'est ainsi que nous avons lu sur d'autres médailles les noms de Sanatrécès et de Gotarzès ajoutés à celui d'Arsace. Le type a la même disposition que sur la drachme de Vologese, n° 8. On voit gravés dans le champ deux caracteres ΦΙ, qu'on a crus indiquer une époque, et cette opinion peu fondée a fait méconnoître l'Arsace représenté sur la médaille[3]. Nous avons remarqué deux lettres à la même place dans un médaillon de Phraate IV[4], et nous avons observé qu'elles ne marquent pas une époque. Si les lettres ΦΙ en indiquoient une, ce seroit l'an 510 des Séleucides, 198 de J.-C., et Pacorus régnoit un siecle auparavant. Mais, pour se convaincre que ce médaillon ne peut pas appartenir à la fin du II[e] siecle de l'ere chrétienne, il suffit de le comparer avec les médaillons des

thes déja affoiblis par des guerres civiles (Eusebe, *Chron.*, liv. II; Dion, l. LXVIII, §. 26).

(1) Il a été publié par Pellerin, *Mélanges*, tom. I, pag. 147.

(2) Voyez par exemple le n° 11 de cette planche.

(3) On a cru que c'étoit un des fils de Vologese III (Eckhel, D. N., tom. III, pag. 539).

(4) Ce sont les lettres ΣΑ, pl. 49, n° 14. Quelques antiquaires y avoient vu la marque de l'an 201.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

Arsacides, frappés à la même époque[1]. Le métal de ceux-ci est d'un argent si mêlé d'alliage, qu'on le prendroit presque pour du bronze; le tétradrachme de Pacorus est d'argent presque pur. Ce même tétradrachme est si différent des médaillons dont il s'agit, pour le style de l'art, pour la fabrique, pour la disposition des caracteres, et pour l'ajustement du portrait, qu'il est impossible d'attribuer ces médaillons à des monétaires du même temps et du même pays. Ainsi les caracteres isolés du tétradrachme que nous examinons n'en peuvent pas désigner l'époque[2], et conséquemment nous empêcher de reconnoître

(1) On en peut voir les dessins fideles aux n° 17 et 18 de cette même planche; mais il faut comparer les médailles originales qui sont au cabinet impérial, pour reconnoître l'extrême différence des métaux.

(2) On peut ajouter aux observations indiquées dans le texte, et qui tendent à empêcher qu'on ne prenne pour une époque les deux lettres de ce médaillon, les remarques suivantes : 1° Les caracteres qui désignent une époque, et qu'on voit gravés sur les médailles des Arsacides, sont constamment et sans aucune exception disposés de droite à gauche, de maniere qu'en les lisant dans le même sens que les légendes, c'est-à-dire de gauche à droite, on trouve pour le premier le caractere qui indique les unités, et après on trouve la dixaine, et enfin la centaine. Ici le Φ, qui indiqueroit 500, est avant l'I qui désigneroit 10. Le tétradrachme n° 2, d'Artaban III, n'est pas une exception à cette regle, car les caracteres chronologiques, au lieu d'être sur la même ligne, sont parsemés dans le champ du revers. 2° Nous avons aux n° 17 et 18 de cette même planche deux médaillons, l'un de l'an 508, l'autre de l'an 518; ils présentent l'un et l'autre le même portrait qui ne ressemble pas à Pacorus; et quoiqu'on puisse dire que les fils de Vologese III, qui se disputoient la couronne, avoient pris le titre de rois dans le même temps, on n'a point vu jusqu'ici de portraits différents sous les mêmes dates. Quant à l'autorité des antiquaires qui ont regardé le médaillon de Pacorus comme portant époque, elle ne peut pas tenir contre l'évidence qui résulte de la comparaison dont nous venons d'exposer le résultat; et cette méprise est très excusable dans Eckhel, qui ne connoissoit le tétradrachme dont il s'agit que par des gravures. Si je croyois devoir proposer une conjecture sur les deux caracteres ΦΙ de ce tétradrachme, je dirois qu'ils paroissent désigner le nom de la Philadelphene, région de l'Arabie Pétrée, où Pacorus avoit probablement fait une irruption dans le temps que les généraux de Trajan faisoient la guerre en Arabie, l'an 105 de l'ere vulgaire (Dion, liv. LXVIII, §. 14). Le passage d'un historien inconnu, dont un

sur ce monument le portrait de l'ennemi de Trajan[1], de Pacorus, dont on y lit distinctement le nom.

§. 18. ARSACE XXVI CHOSROÈS.

Ce prince, qui, pour régner, avoit exclus du trône les fils de Pacorus son frere, suivant des exemples assez fréquents dans la monarchie des Arsacides, voulut, pour éviter une guerre civile, donner à Parthamasiris, fils de Pacorus, la couronne d'Arménie, en l'ôtant à Exédarès, frere du même Parthamasiris. Mais Exédarès avoit obtenu la protection des Romains, qui s'étoient arrogé le droit de donner des rois à l'Arménie: ainsi la politique de Chosroès échoua pleinement, et il eut à la fois à soutenir et la guerre civile et la guerre étrangere. Tandis qu'Exédarès et son fils Parthamaspate l'attaquoient au dedans[2], Trajan, le plus grand capitaine parmi les empereurs romains après César, passa lui-même en Orient à la tête d'une armée.

Chosroès fut vaincu, et presque expulsé de son royaume: il vit ses palais saccagés, sa fille captive, son rival couronné dans sa capitale, et le trône d'or des Arsacides transporté à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Ses malheurs étoient au

fragment nous a été conservé par Suidas (v. ἐπίκλημα), avoit rapport, à ce que je pense, à ces hostilités.

(1) Pline regrettoit qu'une pierre gravée qu'il vouloit envoyer à Trajan, et sur laquelle Pacorus étoit représenté avec les ornements de la dignité royale, se fût égarée: *Gemmam habentem imaginem Pacori et quibus insignibus ornatus fuisset* (liv. X, ép. 16).

(2) J'ai suivi la conjecture de Vaillant qui a cru Parthamaspate fils d'Exédarès. Malela dit expressément que ce dernier étoit fils d'un roi d'Arménie (*Chronogr.*, liv. XI). Lors de l'expédition de Trajan, Exédarès étoit probablement mort; ainsi il n'est plus fait mention de lui dans l'histoire; et lorsque Adrien permit aux Parthes de rappeler Chosroès, l'Arménie devint le partage de Parthamaspate.

Chap XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

comble, lorsque la mort de Trajan, arrivée en Cilicie, l'inconstance naturelle des Parthes, le peu de popularité de son compétiteur, le penchant d'Adrien pour la paix, lui rendirent l'amitié de Rome, ses états, et sa fille; mais il attendit en vain de la générosité de l'empereur qu'on lui renvoyât à Ctésiphon le trône des rois des rois. Il ne survécut pas long-temps à ce changement favorable de sa fortune. L'an 122 de l'ere chrétienne son successeur étoit déja sur le trône[1].

Nº 10. Nous n'avons de Chosroès que quelques médailles de bronze; elles sont même très rares. Celle qui est gravée nº 10 est d'un travail médiocre, mais bien conservée; on y distingue parfaitement la physionomie de ce prince; il est couvert de la tiare: un seul caractere est gravé dans le champ derriere la tête, ainsi que sur le médaillon de Pacorus son frere; ce caractere est un Α. La figure allégorique d'une ville (probablement Ctésiphon ou Séleucie) est le type du revers: elle est assise sur un siége très bas, et a sur la tête une couronne crénelée. Il n'y a point de légende; mais à la place sont gravés les trois caracteres ΓΚΥ, marquant une époque; c'est l'an 423 des Séleucides, qui finit

(1) La narration embarrassée de Spartien, et une époque qu'on prétendoit avoir lue sur une médaille de la ville de *Rhesæna* en Mésopotamie, avoient engagé les chronologistes à placer vers l'an 132 de l'ere chrétienne une entrevue d'Adrien et de Chosroès, et à prolonger ainsi de plus de dix ans le regne de cet Arsacide: mais les caracteres qu'on prétendoit indiquer une époque avoient été mal lus (Eckhel, D. N., t. p. 519); et Spartien ne dit pas que l'entrevue de l'empereur et du roi des Parthes eut lieu sous Chosroès (*Adriani*, c. 12). Ainsi la fin du regne de ce prince est fixée d'une maniere plus sûre par la médaille de Vologese II, que nous allons examiner au paragraphe suivant. Il est bon d'observer que les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* avoient déja rapporté ce que dit Spartien de la pacification de Chosroès, et de la restitution qu'on lui fit de sa fille, au commencement du regne d'Adrien, l'an 117 de l'ere chrétienne.

à l'automne de l'an 112 de l'ere chrétienne. Cette année répond au commencement du regne de Chosroès.

§. 19. ARSACE XXVII. VOLOGESE II.

Les guerres civiles qui avoient déchiré l'état sous le regne de Chosroès, et l'échec que la puissance des Parthes avoit reçu de la valeur et des succès de Trajan, ternirent la gloire de l'empire des Arsacides, qui lutta encore contre sa ruine pendant l'espace de plus d'un siecle. Il auroit peut-être recouvré peu-à-peu son ancienne vigueur, si tous les successeurs de Chosroès avoient imité la prudence de Vologese II, ou si ses successeurs avoient hérité de ses dispositions pacifiques. Ce prince se rendit à une entrevue qu'Adrien lui proposa pour arranger quelques différents qui s'étoient élevés entre les deux empires [1]; et depuis cet accord il se garda bien de déclarer la guerre aux Romains, quoiqu'ils lui en donnassent de puissants motifs, soit en ne faisant pas droit à ses réclamations contre les entreprises du roi d'Ibérie, soit en le privant de toute influence sur l'Arménie, qui étoit restée sans roi après la mort de Parthamaspate son cousin, soit enfin en refusant de lui rendre le trône d'or des Arsacides qu'Adrien avoit promis de renvoyer à Chosroès. Il

(1) Comme cette entrevue eut lieu l'an 123 de l'ere chrétienne (Tillemont, *Histoire des empereurs*, Adrien, §. IX), elle ne peut être qu'avec Vologese. Tillemont avoit observé que le nom du roi des Parthes avec qui Adrien eut cette entrevue n'étoit pas consigné dans l'histoire : Longuerue avoit cru que c'étoit Chosroès, en comparant un passage de Spartien (*Adriano*, chap. 12) avec un autre du même auteur (chap. 13) : mais dans ce dernier on parle d'une invitation à la paix et non pas d'une invitation à une entrevue. La médaille de Vologese, n° 11, prouve incontestablement que lui et non Chosroès régnoit sur les Parthes depuis l'an 121 de l'ere chrétienne, 433 des Séleucides.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.

détourna même, à force d'argent, une nouvelle incursion des Alains qui étoient déja sur sa frontiere. Son regne, toujours tranquille, dura environ vingt-huit ans. Ses dernieres médailles sont de l'an 460 de l'ere des Séleucides, 148 de l'ere chrétienne. Les premieres portent l'époque de l'an 433, qui est le 121 de notre ere. Comme son successeur porta le même nom que lui, les historiens modernes ont prolongé plus ou moins la durée de son regne : les médailles seules ont fixé l'époque à laquelle Vologese III lui succéda[1].

N° 11.

Le médaillon n° 11 appartient incontestablement à Vologese II, puisque la légende porte le nom et les titres *du roi des rois Vologese juste Epiphane Philellene*, ΒΑϹΙΛΕως ΒΑϹΙΛΕων ΟΛΑΓΑσου[2] ΔΙΚΑΙου ΕΠΙ+ΑνοΥς φΙΛΕΛληνος, et l'époque du mois ὑΠΕΡΒΕρεταίου, *Hyperberetæus*, l'an ΓΛΥ, 433[3]. Le type du revers n'a rien d'extraordinaire ; mais l'effigie du roi a la tiare et le diadême, et un Δ est gravé en arriere de la tête, ainsi que dans le tétradrachme de Pacorus son oncle. Vologese a la barbe courte et frisée, et des boucles aux oreilles[4].

(1) Pellerin (*Supplém.* III, p. 10 et 19) et Barthélemy (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tom. XXXII, pag. 680) sont d'accord sur cette époque ; elle est prouvée par la comparaison du médaillon de Vologese III, dont je reproduis ici le dessin, n° 13, et sur lequel on voit clairement l'an 461, et par un autre de Vologese II, publié par Vaillant et par Pellerin, qui porte l'époque de l'an 460. Voyez aussi Eckhel, D. N., tom. III, pag. 537 et 538.

(2) Les légendes de ces princes Arsacides présentent le nom de Vologese sans aucun élément qui soit l'équivalent du V : on y lit : *Olagasou*, ainsi que nous avons lu *Ononès* pour *Vononès*. Dion cependant écrit Ουολαγαίσος, *Ouolagaisos* ; d'autres Βολαγάισος, *Bolagaisos* ; les latins, *Vologæses*.

(3) Comme le mois *Hyperberetæus* étoit le dernier de l'année macédonienne, il est prouvé que Vologese II régnoit déja en octobre 122.

(4) Je suppose, avec Reinerus Reineccius, Vologese II fils de Chosroès, puis-

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.
N° 12.

Le médaillon n° 12 offre quelque différence dans la physionomie, qu'on reconnoît cependant pour celle de Vologese II; la lettre qui est derriere la tête est un Γ; l'époque est l'an 443, ΓΜΥ, 131 de l'ere chrétienne, et le mois macédonien est celui d'*Apellœus*, ΑΠΕΛΛΑΙου[1].

Depuis que les villes principales de l'empire des Parthes eurent été prises et saccagées par les armées romaines, leur monnoie présente une détérioration sensible : il y a tant d'alliage dans les tétradrachmes des Arsacides sous Vologese II, qu'on peut à peine les regarder comme étant d'argent. Cette altération augmente tellement sous les regnes suivants, que le titre des monnoies devient à la fin inférieur même au potin de la monnoie alexandrine. D'après cette observation, l'alliage du métal forme un point de critique numismatique dans cette suite; et il est impossible d'attribuer à un prince qui a précédé Chosroès un médaillon frappé sous ses successeurs, *et vice versâ* : c'est ainsi que nous avons rendu à Pacorus un tétradrachme qu'on supposoit postérieur de plus d'un siecle à ce prince.

§. 20. ARSACE XXVIII VOLOGESE III.

Trente ans de paix avoient rendu quelque vigueur à l'empire des Parthes; les plaies que Trajan lui avoient faites étoient

qu'il lui succéda sans guerre. Pellerin a publié un médaillon sur lequel on voit un arc en devant du buste du roi. Sur les revers des drachmes des Arsacides le roi tient toujours l'arc à la main : mais il est singulier qu'on ait ajouté cet emblême guerrier, du côté de la tête, dans les médailles du prince le plus pacifique de tous ceux qui monterent sur ce trône.

(1) C'étoit le second mois de l'année macédonienne.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

presque cicatrisées. Vologese III, qui monta sur le trône de son pere vers l'an 149 de l'ere chrétienne, n'imita pas la sagesse de sa conduite. On avoit oublié les malheurs que la derniere guerre contre les Romains avoit répandus sur tout l'Orient, ou si l'on s'en souvenoit encore, ce n'étoit que par le desir de les venger. Les prétentions sur l'Arménie rallumerent le flambeau de la discorde. Les princes Arsacides qui gouvernoient cette contrée, quoique parents des rois parthes, s'étoient mis sous la protection de Rome qui les avoit placés sur le trône. Vologese III voulut donner à l'Arménie un prince qui lui fût dévoué; il s'étoit préparé à cette entreprise depuis le commencement de son regne; il envahit ce royaume, chassa Sohémus d'Artaxate, et y couronna Chosroès, bien résolu à le soutenir par les armes.

Le premier succès que les deux princes remporterent contre une armée romaine commandée par Sévérianus, dans le même lieu où Trajan avoit autrefois détrôné Parthamasiris, enfla le courage et les espérances des Parthes; mais leurs espérances furent trompées; ce succès fut effacé par une longue suite de désastres. Les légions romaines avoient appris sous Trajan le chemin de Ctésiphon: cette capitale prise, ainsi qu'Artaxate, et Séleucie brûlée, satisfirent pour la seconde fois aux mânes de Crassus; et ce fut à la honte de Vologese que les deux empereurs collegues, Marc-Aurele et Lucius Vérus, ajouterent à leurs titres ceux de Médiques, de Parthiques, et d'Arméniques, et solenniserent leurs victoires par des triomphes à jamais célebres dans les annales des Antonins.

N° 13 à 15. Les deux médaillons de Vologese III, gravés sous les n° 13 et 14, ont été frappés l'un vers la premiere, l'autre vers la derniere année de son regne. Le n° 13 présente la tête de ce prince

couronnée d'une tiare dont les fanons descendent sur les oreilles: il a une barbe majestueuse, et sa physionomie, quoique tracée par une main médiocrement habile, donne l'idée d'un caractere hautain et même féroce. Le revers porte pour légende le nom et les titres *du roi des rois Arsace Vologese Epiphane Philellene*, ϬΑⵎΙΛΕωϹ ΒΑⵎΙΛΕωΝ ΑΡϹΑΚου ΟΛΑΓΑϹου ΕΠΙ+ΑΝουϹ φιΛΕΛΛΗΝοϹ. Dans le champ est marqué l'an ΑΞΥ, 461, 149 de l'ere chrétienne, et dans l'exergue le nom du mois *Dius*, ΔΙΟΥ[1].

Le métal de ce médaillon est une espece de potin qui paroît du même titre que le médaillon de Vologese II, n° 12. Le titre du médaillon suivant est très inférieur: le style de la gravure est plus barbare; et le métal moins ductile, n'ayant point permis au flaon de s'étendre en proportion du carré, il est d'une dimension plus petite. On y reconnoît cependant la même effigie; et ce qui reste de la légende, qui est en grande partie emportée par les bords, prouve qu'elle contenoit le nom et les titres *du roi Vologese Epiphane*, ϭαⵎΙΛεοϹ οΛΑΓασου εΠΙ+ΑνουϹ. L'époque ΒΦ, marquée dans le champ, désigne l'an 502 des Séleucides, qui répond à l'an 190 de l'ere chrétienne, et à la onzieme année du regne de Commode. Ce fut la derniere ou tout au moins l'avant-derniere de Vologese III[2]; l'an 504 est marqué au

(1) Ce tétradrachme a été publié par Pellerin (*Suppl.* III[e], pag. 19), et il a servi à fixer avec certitude l'époque à laquelle Vologese III succéda à Vologese II. Celui-ci étoit vraisemblablement le pere du premier, si on peut cependant l'inférer de cela seul qu'il n'existe aucune trace d'une tradition contraire.

(2) Ce médaillon, jusqu'ici inédit, avec l'autre également inédit, qui est gràvé sous le n° 16, mettent hors de doute que l'an 190 ou 191 de l'ere vulgaire Vologese IV succéda à Vologese III. Les numismatistes n'avoient pas encore remarqué ces époques sur les médailles des Arsacides, et les historiens modernes ou faisoient continuer le regne de Vologese II jusqu'à ce même temps, ou le regne de Vologese III jusqu'à l'an 214. La découverte iconographique que je présente ici prouve, sans laisser d'incertitude, qu'il faut distribuer entre trois Vologese le temps qu'on donnoit au

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

revers d'un autre Arsace sur le tétradrachme n° 16, si on peut appeler de ce nom des médaillons qui ont la forme et le type des tétradrachmes parthiques, mais dont le métal est une espece de potin. Au reste toutes les médailles portant une époque postérieure à l'an 461, et antérieure à l'an 502, présentent constamment le même portrait, qui est toujours reconnoissable malgré la grossièreté et la barbarie de la fabrique. Le cabinet impérial fournit les preuves les plus évidentes de ce fait; et c'est pour convaincre ceux qui pourroient en avoir le moindre doute que j'ai fait graver sous le n° 15 une petite médaille de bronze de Vologese III, sur laquelle sa tête est accompagnée de l'époque EOY, 475, qui répond à l'an 163 de notre ere. La tête d'une ville, coiffée d'une couronne crénelée, est le type du revers. Le style de cette médaille, quoique très grossier, permet de distinguer sans aucun doute les traits caractéristiques de Vologese III.

§. 21. ARSACE XXIX VOLOGESE IV.

Ce qui nous reste des histoires de Dion ne permet pas de douter que l'Arsace qui favorisa Niger, qui attaqua soudainement, durant la guerre civile d'Albin, les frontieres romaines de la Mésopotamie, et qui enfin par ses défaites fit donner le titre de Parthique à Sévere, ne portât, ainsi que son prédécesseur, le nom de Vologese[1]. Cette similitude de nom avoit

regne de deux princes de ce nom. C'est ainsi que la connoissance des portraits, aidée de la critique, sert à rectifier les recherches sur l'histoire ancienne.

(1) Dion, liv. LXXV, §. 9. Longuerue (*Annal. Arsacid. ad an. æræ chr.* 201) a relevé l'erreur d'Hérodien, qui donne à ce prince le nom d'Artaban. Fabricius, dans ses remarques sur Dion, a confondu Vologese IV, roi des Parthes, avec un autre prince de la même famille et du même nom, mais qui étoit fils d'un Sanatrécès ou

trompé les écrivains qui ont cherché à éclaircir l'histoire des rois parthes: les médailles m'ont mis à portée de distinguer ces différents personnages qui ne sont presque connus que par l'histoire des empereurs. Septime-Sévere, dans sa premiere expédition en Orient, avoit ménagé les Parthes, et s'étoit contenté de repousser et de punir les incursions de quelques peuples et de quelques princes dépendants des Arsacides. A peine fut-il délivré de la guerre civile d'Albin, qu'il repassa en Orient, et fit semblant d'attaquer les mêmes ennemis contre lesquels sa premiere expédition avoit été dirigée: mais tout-à-coup il se jeta sur le territoire des Parthes, pénétra jusqu'à Ctésiphon, la prit, et l'abandonna au pillage. Ce fut pour la troisieme fois, dans le même siecle, que cette capitale de l'Orient fut saccagée par les Romains[1]. Un frere de Vologese étoit dans le camp de l'empereur[2], et il est vraisemblable que sa présence et les intelligences qu'il s'étoit ménagées faciliterent les succès de Septime-Sévere, qui, après avoir humilié les Parthes, s'éloigna de ces contrées, et laissa l'Orient et Vologese en paix.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

Les trois médailles dont on voit les dessins sous les n° 16, 17, 18, présentent l'effigie de Vologese IV, évidemment différente de celle de Vologese III: pour s'en convaincre, il suffit de comparer ces dessins avec ceux des n° 13, 14, et 15.

N° 16 à 18.

Vologese IV a, sur le médaillon n° 16, le nez aigu et la barbe

Sanatracus, roi d'Arménie (Dion, *loc. cit.*). Septime-Sévere accorda à cet autre Vologese une province de l'Arménie que les Parthes ou les Romains en avoient probablement séparée. Longuerue avoit bien distingué ces deux Vologese (*loco citato*, an 200).

(1) Par Trajan, l'an 116 de l'ere vulgaire; par Avidius Cassius, un des généraux de Lucius Verus, l'an 165, et enfin par Septime-Sévere, l'an 199.

(2) Dion, *loco citato*.

Chap. XV.
Rois des Parthes, ou Arsacides.
Pl. L.

terminée en pointe; sa tête est ornée du diadême, et couverte d'une tiare enrichie de perles ou de pierreries qui forment une grande rose sur son oreille. Peut-être cette parure fait-elle partie des boucles d'oreilles que nous avons remarquées souvent dans les portraits des Arsacides.

Le revers a le type ordinaire, et il n'offre dans la légende que ces mots mutilés, BACIΛεως ΕΠΙ+ΑΝους, *du roi Epiphane.* L'époque est l'an ΔΦ, 504, des Séleucides, 192 de l'ere vulgaire, et la treizieme année du regne de Commode[1]. On a vu sur une médaille de l'an 502, 190 de l'ere vulgaire, le portrait d'un autre Vologese.

Le second médaillon n° 16 est d'une fabrique plus barbare, et d'un métal encore inférieur; on y reconnoît cependant la même effigie avec la même coiffure et les mêmes ornements.

Le revers a le même type que les médaillons précédents; mais il est accompagné d'une légende mutilée qui paroît contenir les mots BAΣI... AΠKO...ΣIΛ, peut-être pour ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΣΑΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ[2], *du roi Arsace Epiphane.* L'époque est l'année ΗΦ, 508, 196 de l'ere vulgaire, 3e de Septime-Sévere.

Enfin la médaille n° 18 est parfaitement semblable à la pré-

(1) Barthélemy, dans le mémoire déja cité (tom. XXXII, pag. 680 des *Mém. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*), a fait mention de ce médaillon et du suivant. Il reconnoît sur l'un et sur l'autre la même effigie.

(2) Les drachmes et les tétradrachmes parthiques de la premiere et de la seconde dynastie des Arsacides nous ont présenté des erreurs étranges et bizarres dans l'orthographe des mots grecs. Dans un médaillon qui présente pareillement l'époque de l'an 504, et qui se trouve dans le cabinet de Tiepolo, à Venise, on a lu ΑΡΣΑΚΟΥ (*Mus. Theup.*, pag. 1222). Il est à remarquer que, tandis que la légende de ces médailles présente les Φ d'une forme irréguliere, +, ce même caractere, lorsqu'il est employé sur les mêmes médailles comme chiffre du nombre 500, conserve sa forme ordinaire. Nous avons fait une remarque pareille, au §. 25, chap. XIII, tom. II, pag. 267, note (2).

cédente tant par le métal que par la fabrique[1]. On ne distingue dans la légende que ces mots mutilés, ϐΑСΙΛεως... ΕΠιφανους..., *du roi... Epiphane...* L'époque désigne clairement l'an 518, ΗΙΦ, des Séleucides, 206 de l'ere chrétienne, 14e de Septime-Sévere. Cette médaille est donc postérieure au pillage de Ctésiphon.

§. 22. ARSACE XXX, VOLOGESE V.

La fin de la monarchie des Arsacides approchoit : les enfants de Vologese IV se disputoient un sceptre dont la puissance avoit été affoiblie par un siecle de revers. L'empereur Caracalla voyoit avec satisfaction la discorde entre les freres accélérer la ruine d'un empire rival du sien[2]. Leurs dissensions amenerent en effet la division du royaume. Artaban V demeura souverain de la Médie, de l'Adiabene, et des régions septentrionales de ce vaste empire ; et Vologese V, son frere, eut en partage les débris des anciennes capitales que baignoit le Tigre[3]. Sa domination,

(1) Cette médaille inédite se trouve à présent dans la grande collection de M. Cousinery. C'est M. Olivier qui l'a apportée d'Orient, ainsi que le médaillon de Phraate IV, pl. 49, n° 21.

(2) Dion, *Fragm.*, liv. LXXVII, §. 12. Cette particularité paroît se rapporter à l'an 212 de l'ere vulgaire. La guerre civile duroit par conséquent entre les fils de Vologese depuis quatre ou cinq années ; car la premiere époque indiquée par les médailles de Vologese V est l'an 209 de la même ere, qui répond à l'an 521 des Séleucides. La derniere de Vologese IV est l'an 206. Sa mort doit être arrivée entre 206 et 209, et ses fils se disputoient encore le trône l'an 212. Probablement la crainte d'une guerre étrangere les mit d'accord peu après cette derniere époque.

(3) On doit le conclure de ce que les médailles grecques des Arsacides, qui étoient frappées dans les villes de Ctésiphon et de Séleucie, ne l'ont été que par l'autorité de Vologese V, dont elles présentent le nom, ou du moins l'effigie. Les détails de l'expédition de Caracalla contre Artaban, et les tentatives du prince parthe contre la ville de Nisibis, prouvent que celui-ci régnoit sur Arbelles et sur les provinces septentrionales du royaume : la domination de Vologese comprenoit la partie méridionale. Artaxerxe, qui venoit de la Perse, attaqua et

qui s'étendoit probablement sur la Susiane, sur l'Elymaïs, sur la Perse, sur la Carmanie, et sur les bords du golfe Persique, embrassoit encore les parties les plus méridionales des contrées soumises à son frere.

L'an 215 de l'ere chrétienne, pendant que Caracalla séjournoit à Nicomédie, Vologese fut menacé de la guerre par les Romains, pour avoir donné asile dans ses états à deux personnages que l'empereur réclamoit comme transfuges [1]. Vologese intimidé céda, et les lui fit livrer. Caracalla, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, se décorer comme son pere du surnom de Parthique, dirigea ses entreprises contre Artaban; et il réussit, par la plus noire perfidie, à dévaster quelques contrées de ses états, et à faire périr un grand nombre de ses sujets [2].

Un autre orage menaçoit Vologese : les Perses, profitant des troubles et des divisions de l'empire des Parthes, secouerent leur joug; ils avoient pour chef Artaxerxe, que les écrivains orientaux appellent Ardeschir; il étoit de la famille de Sassan, et fils ou petit-fils de Pabek, satrape de ces contrées [3]. Ce chef, que les fragments qui nous restent de l'histoire de sa dynastie

fit périr Vologese avant de marcher contre Artaban, ainsi que nous le verrons par la suite.

(1) Dion, liv. LXXVII, §. 18, 19 et 21, où Vologese est nommé comme régnant sur les Parthes l'an 215 de l'ere vulgaire, 527 des Séleucides. Les deux transfuges que Caracalla demandoit à Vologese étoient un certain Antiochus de Cilicie, et un Tiridate que Fabricius, dans ses remarques sur Dion, a cru sans fondement être un troisieme frere de Vologese et d'Artaban. Ce savant illustre ayant confondu la famille de Sanatrécès, roi d'Arménie, qui avoit pour fils un Vologese et un Tiridate, avec la famille des rois parthes, où un autre Vologese disputoit le trône à son frere Artaban, a épaissi les ténebres dont la suite de ces faits étoit déja enveloppée.

(2) Il fit semblant de demander en mariage une fille de ce prince Arsacide, et s'étant avancé comme ami sur les terres d'Artaban, il y commit d'horribles dégâts qui lui valurent auprès du sénat romain avili le surnom de Parthique.

(3) Nous en parlerons au §. 1 du chapitre suivant.

et les résultats de ses tentatives nous obligent à regarder comme un grand homme, fit la guerre avec tant d'habileté et de succès, qu'il força Vologese à Kirman, et le priva de la vie[1]. Ayant attaqué Artaban quelque temps après, ce prince périt dans un combat qui mit fin à l'empire des Parthes, et au regne des Arsacides[2]. La chûte de Vologese ne put arriver avant l'an 219 de l'ere vulgaire[3], et Artaban ne périt que sept ans après.

Dans l'obscurité qui enveloppe cette derniere période de l'histoire des Arsacides, le peu que j'en dis dans cet article est fondé sur l'autorité directe d'un écrivain contemporain[4], et sur le témoignage irréfragable des monuments. Quoique ce soit la premiere fois que les faits que je viens d'indiquer se trouvent disposés dans cet ordre et présentés sous cet aspect, les documents sur lesquels je les appuie n'en sont pas moins certains; et les récits contraires ne sont fondés que sur de simples conjectures, ou sur l'ignorance absolue de ces monuments.

Parmi les médailles qui nous font connoître Vologese V, et qui, en indiquant l'époque de son regne, jettent une lumiere nouvelle sur ce point d'histoire, j'en choisis trois, dont deux avec une légende grecque, et la troisieme avec une légende en *pelhvi* ou ancien persan.

(1) Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, traduite par M. Silvestre de Sacy, pag. 276 de ses *Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*. Palasch ou Vologese est indiqué par l'écrivain mahométan comme gouvernant le Kirman. C'est un bonheur que dans un historien du XVe siecle, et si dénué de toute critique, on retrouve encore quelques fragments authentiques de l'histoire ancienne.

(2) L'an 226 de l'ere chrétienne, 538 de l'ere des Séleucides, suivant le calcul d'Agathias, liv. IV, pag. 134.

(3) Nous donnons ici une médaille de Vologese, de l'an 530 des Séleucides, 218 de l'ere vulgaire.

(4) Dion, dont je parle, écrivoit sous le regne du même Artaxerxe qui avoit renversé le trône des derniers Arsaces.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L. N° 19 et 20.

Les deux médaillons n° 19 et 20 ont le module et le type des tétradrachmes; mais le métal en est de très bas aloi, et plus près du cuivre que du potin. La barbarie de l'exécution répond au peu de valeur de la matiere: on y voit d'un côté la tête mal dessinée de Vologese V, couverte de la tiare dont le fanon descend sur l'oreille. Quoique le travail de cette gravure soit très grossier, l'artiste s'est attaché à donner au profil des traits caractéristiques qui empêchent de le confondre avec les portraits de Vologese IV et de Vologese III, prédécesseurs de Vologese V. Un grand B est gravé dans le champ en arriere de la tête. La légende du revers, quoique mutilée et emportée par le bord qui ne s'est pas étendu à cause du défaut de ductilité du métal, laisse apercevoir les caracteres ...ΛΓΑ... ΕΠ..., qui donnent le nom du roi ολΛΓΑσου ΕΠιφανους, *Vologese Epiphane*[1]. L'époque est l'an ΑΚΦ, 521, des Séleucides, 209 de l'ere vulgaire. Des médaillons semblables portent l'époque des années 524, 525, et 527 des Séleucides, 212, 213, et 215 de l'ere vulgaire.

L'on voit encore incontestablement le même portrait sur le médaillon n° 20, dont la légende n'offre que le commencement du titre d'*Epiphane*, ΕΠιφανους: mais l'époque est plus remarquable, parcequ'elle est la derniere de toutes celles que présente la numismatique des rois parthes; c'est l'an ΛΦ, 530, des Séleucides, qui commença dans l'automne de l'an 218 de l'ere vulgaire, et se termina dans l'automne de l'an 219. Caracalla avoit été massacré l'an 217. Macrin avoit combattu Artaban l'an 218. La révolte des Perses avoit commencé, suivant Mirkhond, de-

(1) Barthélemy avoit lu le nom de Vologese sur un autre médaillon semblable du même roi, daté de l'an 524 ou 212 de l'ere vulgaire (*Mém. de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXXII, pag. 681).

puis 214[1]; et Artaxerxe marcha quelques années après contre Palasch ou Vologese V, qui étoit maître du Kirman, et le fit mettre à mort avant d'attaquer Artaban, qui cessa de régner et de vivre l'an 226 de l'ere chrétienne.

Les médaillons de Vologese V, que nous avons vus, ont été probablement frappés, ainsi que ceux de ses prédécesseurs, à Ctésiphon ou à Séleucie, anciennes capitales de l'empire des Parthes, que les écrivains orientaux désignent l'une et l'autre par le nom d'*Al-madaïn*, ou de *Villes* par excellence. Le type et la légende grecque justifient cette conjecture. Mais les calamités que ces capitales avoient éprouvées à plusieurs reprises par les invasions des Romains sont probablement la cause de la décadence de l'art qu'on remarque sur ces monnoies, de la barbarie des légendes, et de la dégradation du titre. Quelques unes des autres provinces soumises à Vologese V n'étoient pas dans un état si déplorable. Les médailles frappées immédiatement après son regne, par l'autorité de la nouvelle dynastie des Sassanides, en fournissent une preuve plus que suffisante: mais nous en avons une irrécusable dans une médaille de bronze du même Vologese, avec un type persan et une légende en *pelhvi*.

L'excellent travail de M. de Sacy sur les monnoies des Sassanides, l'un des plus ingénieux qu'on ait jamais faits sur la numismatique et sur les langues de l'Orient[2], m'a fourni le moyen de N° 21.

(1) *Histoire des Sassanides*, p. 267.

(2) J'entends parler des trois mémoires, le premier sur les inscriptions de Nakschi Roustam, le second sur les médailles des Sassanides, et le troisieme sur les inscriptions de Kirmanscha, publiés dans l'ouvrage déja cité, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, Paris, 1793, in-4°.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides, Pl. L.

reconnoître le roi Vologese V sur cette médaille que j'ai fait graver sous le n° 21. Je sais que le savant qui le premier a su la lire l'a attribuée à un autre Vologese qui a régné sur les Perses quelques siecles plus tard[1]. Mais, tout en admirant son érudition et sa sagacité, je ne puis adopter son avis à ce sujet : la médaille que nous examinons est si ressemblante à celles d'Ardeschir ou d'Artaxerxe Ier, par la fabrique, le métal, le module, le style de l'art, le costume du portrait, et la forme des caracteres, qu'on la croiroit l'ouvrage du même artiste et la monnoie du même prince, si on ne trouvoit pas dans la légende[2] le nom de *Balaga* ou de Vologese au lieu de celui d'*Artahshthr*, qu'on lit sur les médailles d'Artaxerxe.

La médaille dont il s'agit appartient donc à un Vologese contemporain d'Artaxerxe, c'est-à-dire à Vologese V, dont nous avons prouvé l'existence par des médailles grecques avec l'époque, par la mention que Dion en a faite, et par le témoignage même des écrivains orientaux qui parlent d'un Vologese prince du Kirman, et vaincu par Artaxerxe. Ce qui complete la preuve de mon opinion, c'est la ressemblance du portrait gravé sur

(1) M. Silvestre de Sacy, dans l'ouvrage cité, pag. 186 et 187. Ce Palasch ou Vologese Sassanide seroit postérieur à Artaxerxe de plus de deux siecles et demi.

(2) Le savant que j'ai cité dans la remarque précédente convient lui-même de cette ressemblance (*loco citato*, pag. 186). Elle est si frappante que les amateurs de la numismatique seront persuadés, au premier coup-d'œil, de la solidité de l'opinion que je propose ici, pourvu qu'ils se procurent les empreintes des deux médailles de bronze, l'une d'Artaxerxe, l'autre de Vologese, les mêmes que M. Silvestre de Sacy a fait graver sous les n° 2 et 8 de la planche 6, et que j'ai fait graver de nouveau ici d'après les originaux, l'une au n° 21 de cette planche; l'autre au n° 2 de la planche suivante. Le soin que M. Mionnet a pris de multiplier les empreintes des médailles du cabinet impérial, et de mettre les amateurs à portée d'en faire l'acquisition, rend cette comparaison extrêmement facile, même pour ceux qui ne peuvent pas la faire sur les monuments originaux.

les médailles grecques qui portent le nom de Vologese, avec le portrait gravé sur les médailles persanes qui portent le même nom en *pelhvi*. On trouvera encore dans la note ci-jointe d'autres considérations propres à confirmer ce que je viens d'avancer[1].

La tête de Vologese, sur cette médaille, est couronnée d'une tiare parfaitement semblable, par la forme et par les ornements, à celle dont est couverte sur ses médailles l'effigie de Mithridate Ier, le sixieme des Arsaces, mort plus de quatre siecles avant Vologese (pl. XLIX, n° 6). Ainsi les princes Arsacides avoient conservé les costumes et les cérémonies que leurs ancêtres avoient instituées à l'époque de la premiere splendeur de leur

(1) Qu'on fasse la comparaison de la médaille que M. Silvestre de Sacy attribue à Vologese ou Obalas, Sassanide, avec les médailles des rois de cette même dynastie, mais d'une époque éloignée de son commencement, et on verra que les médailles de Sapor III (qui cependant seroient plus anciennes que celles d'Obalas d'un siecle entier) sont déja, par la fabrique et par le travail, à une grande distance de celles d'Artaxerxe. On peut répéter la même observation en comparant la médaille de Vologese à celle que ce célebre orientaliste attribue à Schariar. Il s'est aperçu lui-même que la tiare ressemble plus à la tiare des rois parthes qu'à celle des rois postérieurs (pag. 201). On la voit, il est vrai, sur la tête d'un roi Sassanide; mais ce roi est Artaxerxe, qui a pris la place des rois parthes. Comment cet antique ornement des Arsacides reparoîtroit-il sur la fin du Ve siecle, lorsque la tiare des monarques de Perse avoit pris toutes ces formes bizarres qu'on remarque sur leurs médailles? La tête du roi est tournée, il est vrai, vers la droite, tandis que sur toutes les médailles des Arsacides la tête du prince est tournée vers la gauche : mais cette différence, ainsi que celle des légendes et des caracteres, ne prouve rien autre chose, sinon que les monétaires grecs de l'empire parthique, ou ceux qui leur avoient succédé, suivoient une méthode qui leur étoit particuliere, et que les monétaires employés sous les rois Sassanides suivoient la plus générale. Cependant la numismatique des rois nous offre d'autres exceptions à cette regle. Sur les médailles des rois de Sicile, sur celles de quelques autres princes de la Thrace et de l'Arménie, etc., les effigies sont tournées vers la gauche du spectateur. Nous avons vu sous Vologese Ier un changement pareil dans la disposition du type des revers, et nous avons conjecturé que ce changement venoit de la différence du lieu où ces médailles avoient été fabriquées.

Chap. XV. Rois des Parthes, ou Arsacides. Pl. L.

race, ou qu'ils avoient peut-être imitées des rois Achéménides.

Le type du revers est un autel ardent; ce type a rapport au culte du feu, objet principal de la religion des Perses.

Je transcris ici en caracteres hébreux les caracteres *pelhvi* qui forment la légende du revers, en les copiant du savant ouvrage que je viens de citer, בלאגא יזדאני (1), *Balaga* ou *Balatcha iezdani*, le *divin Vologese*.

(1) A la planche 7, n° 7 de l'ouvrage de M. Silvestre de Sacy, on lit בלאגי; mais ce même savant, à la page 186, a lu בלאגא, et il observe que le dernier caractere peut être pris indifféremment pour un *aleph* ou pour *un jod* (pag. 187).

NOTE.

On a pu voir dans le cours de ce chapitre, que, dans l'examen des époques marquées sur les médailles parthiques j'ai suivi l'ancienne opinion d'Hardouin (*Num. urb. illustr.*, art. Παρθία), qui en calculoit les années d'après l'ere des Séleucides (312 ans avant J.-C.) sans aucune variation. Le savant Freret (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIX, p. 85 et 110) avoit préféré de compter ces époques d'après la même ere, mais en l'avançant d'une année, à l'exemple des astronomes chaldéens. Cette ere ainsi modifiée est connue par les chronologistes sous la dénomination de l'ere des Grecs (311 ans avant J.-C.). J'ai eu des motifs pour ne pas adopter le calcul de Freret. Il m'a paru qu'on ne devoit pas croire, sans des raisons bien convaincantes, que les villes où les médaillons des Arsacides ont été frappés s'étoient écartées de la méthode générale de compter les années d'après l'ere des Séleucides, méthode qu'on voit suivie par toutes les villes de l'Orient qui ont fait usage de cette ere, et même par Antioche, capitale du royaume dont les villes grecques situées sur le Tigre ont fait partie. En effet les médaillons des Arsacides seroient, dans toute la numismatique de l'Orient, le seul exemple de cet usage. J'ai examiné ces époques, et j'ai vu qu'il n'y en a aucune qu'on ne puisse, sans inconvénient, calculer d'après l'ere des Séleucides; et si Freret préfere une autre ere, c'est que, de son

temps, on ne connoissoit qu'un petit nombre de médailles des Arsaces avec époque; que ces médailles n'avoient pas toujours été bien lues; que beaucoup de fautes ont été rectifiées postérieurement par Pellerin et par Eckhel; et qu'un grand nombre de nouvelles découvertes sont venues enrichir cette suite, et répandre un nouveau jour sur les questions chronologiques qui en dépendent.

Mais ce qui décide irrévocablement la question, c'est le médaillon de Phraate IV, dont j'ai donné le dessin à la planche 49, nº 26: on y lit l'an 311, qui, calculé d'après l'ere des Séleucides, a dû commencer à l'automne de l'an de Rome 752, et finir à l'automne de l'an 753: calculé d'après l'ere des Grecs adoptée par Freret, il ne commenceroit qu'à l'automne de l'an 753, et finiroit à l'automne de l'année suivante. Or à cette derniere époque Phraate IV ne régnoit plus: Phraatacès, le plus jeune de ses fils, lui avoit succédé, comme il est démontré par le fragment du livre LV de Dion, publié par M. l'abbé Morelli; témoignage que Freret n'avoit pu connoître, non plus que le médaillon dont il s'agit, publié pour la premiere fois par Pellerin. Ce médaillon nous présente l'effigie d'un vieux roi, et il est facile de la reconnoître pour celle de Phraate IV. Il est donc démontré que l'époque de l'an 311 ne pourroit appartenir au regne de ce prince, si on ne la calculoit pas d'après l'ere des Séleucides, qui commence à l'automne de l'an 312 avant J.-C.

Le même académicien (*loc. cit.*, p. 103, 104, etc.) semble prêter trop de croyance à l'historien d'Arménie, Moyse de Chorene, toutes les fois que son récit paroît contraire à celui des écrivains grecs et romains. Il adopte le récit de cet historien sur l'origine de Tigrane, malgré le témoignage contraire de Strabon, auteur qui a vécu un siecle à peine après Tigrane, et natif d'un pays limitrophe de l'Arménie: il adopte aussi les traditions de Moyse sur l'état des rois d'Arménie à l'époque de la chûte des Arsacides, de préférence au récit de Dion, auteur contemporain, et qui jouissoit de la confiance de l'empereur Alexandre-Sévere, sous qui ces évènements se passoient, et qui ne put s'empêcher d'y prendre part. Moyse de Chorene paroît ignorer dans son histoire le changement de dynastie arrivé pendant les dernieres années du regne d'Auguste, dans la succession des Arsaces: on n'y trouve aucun indice d'une premiere et d'une seconde race; cependant ce changement, attesté par Tacite, par Josephe, et par une foule d'écrivains orientaux, excita des guerres dans lesquelles les empereurs romains avoient pris les armes ou interposé leur autorité. D'ailleurs les monuments numismatiques qui nous sont parvenus s'accordent tous à soutenir l'autorité des écrivains grecs et latins, lorsqu'il s'agit de la succession des princes Arsacides et de la

durée de leurs regnes, et à démentir les récits contraires d'un écrivain du Ve ou VIe siecle, qui peut bien avoir puisé ses matériaux dans les chroniques plus anciennes du syrien Mar-Ibas, sans mériter pour cela plus de croyance; puisque Freret lui-même reconnoît *l'ignorance et la hardiesse* de ce syrien (*loc. cit.*). En parcourant l'ouvrage de Moyse de Chorene, je suis persuadé qu'il lui arrive souvent ce que Freret suppose être arrivé à quelques historiens grecs et latins, savoir, *de prendre pour souverains de cette nation* (des Parthes) *des gouverneurs d'un canton ou des commandants d'un corps de troupes* (p. 105).

Après ces remarques, qui m'ont paru nécessaires pour éclaircir les doutes qui pourroient naître sur plusieurs points de l'histoire des Arsacides, je dois ajouter une autre remarque particuliere sur les légendes de leurs médailles. Elles sont à la vérité plus chargées de titres et de surnoms honorifiques que celles des autres princes; mais je n'ai jamais vu, et les numismatistes qui ont examiné les médailles dans ces derniers temps avec plus de critique que leurs prédécesseurs n'ont pas vu non plus, ces titres singuliers que Spanheim, Vaillant, et d'autres antiquaires croyoient avoir lus sur ces monuments: telles sont les épithetes de ΜΙΤΡΑΗΤΟΥ, de ΠΑΝΑΡΙΣΤΟΥ, d'ΑΜΦΙΜΑΧΟΥ, et je ne sais quelles autres. Ainsi je doute fort de la sincérité de la leçon de ces mots, forgés, à ce qu'il paroît, par l'imagination de quelques antiquaires qui ont voulu tirer parti de certaines légendes presque barbares où les titres accoutumés des Arsaces ont été bizarrement altérés. On peut en voir des exemples aux n° 15 de la planche 49, et 5, 7, 17, etc. de la planche 50.

Je n'ai pas lu non plus sur aucune médaille parthique le titre de ΘΕΟΣ, *dieu*, sans qu'il soit suivi du surnom d'ΕΥΠΑΤΩΡ, *Eupator* (fils d'un pere illustre); et dans ce cas il désigne Phraate III. J'ai fait graver parmi les médailles incertaines des Arsacides (pl. 50, n° 22) une drachme qui ressemble beaucoup à celle que Vaillant a publiée en l'attribuant à Mithridate Ier (*Reg. Parth.*, p. 48); on voit par ce dessin que le Θ qu'on a pris pour la lettre initiale du mot θεὸς n'est qu'une de ces lettres solitaires qu'on remarque dans le champ de plusieurs drachmes, où elle est accompagnée de quelques monogrammes qu'on a pu prendre pour la suite de ce mot. Au reste je pense que la médaille appartient à Phraate III.

Je suis plus incertain relativement à la médaille gravée n° 23: la tête a quelque ressemblance avec celle d'Orode Ier (pl. 49, n° 18 et 19): mais elle n'a pas au milieu du front la caruncule qui distingue l'effigie de cet Arsace: d'ailleurs ce portrait paroît annoncer plus de jeunesse. N'appartiendroit-il pas à Mithridate III, frere et prédécesseur d'Orode?

Enfin la petite médaille de bronze qni est gravée sous le n° 24 est extrê-

mement curieuse par le type et les marques ou hiéroglyphes du revers : on y voit un cerf, symbole de la Diane persique, ou Anaïtis, révérée par tout l'empire parthique, ainsi que les indications d'Isidore de Charax suffisent seules pour le prouver. Nous avons vu huit figures de cerfs orner la tiare de Phraate II (pl. 49, n° 8 et 9). L'un des hiéroglyphes ou emblêmes gravés dans le champ forme un cercle surmonté de trois rayons ; l'autre est pareillement un cercle d'où descendent deux lignes divergentes. Ce dernier emblême mérite une attention particulière ; on le retrouve dans les monuments de Persépolis ; on le retrouve encore sur les médailles des Sassanides : nous en parlerons à la planche 51, n° 7 et 9. La légende de la médaille donne le nom et les titres un peu mutilés *du roi des rois Arsace Evergete Epiphane Philellene :* le portrait ressemble à celui de Mithridate II.

CHAPITRE XVI.

ROIS DE PERSE
DE LA DYNASTIE DES SASSANIDES.

§. 1. ARTAXERXE Ier OU ARDESCHIR BABEKAN.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

Cet homme extraordinaire étoit né parmi les Perses, qui, dépouillés depuis six siecles de l'empire de l'Asie, et assujettis aux Grecs et ensuite aux Parthes, avoient cependant conservé leur langue, leur religion, et leur caractere national. Il étoit appelé par sa naissance à participer au gouvernement[1]. Son pere, Pabec, fils de Sassan, étoit, sous l'autorité des princes Arsacides, satrape des Perses, et prenoit le titre de roi[2].

(1) Agathias, *De rebus Justiniani imp.*, liv. II et IV; Dion, liv. LXXX, §. 3; Hérodien, liv. VI; Lampride, *in Alex. Sever.*, chap. 55, sont les principaux auteurs grecs et latins qui nous fournissent des autorités sur les époques et sur les évènements de ce regne. J'ai profité aussi de la traduction de Mirkhond par M. Silvestre de Sacy. Quoique cet auteur arabe ne soit pas plus ancien que le XVe siecle de l'ere vulgaire, il peut avoir profité de quelques écrivains antérieurs et même contemporains. J'ai fait usage de quelques remarques de Tillemont; de cet extrait d'écrivains orientaux que M. Mouradjea d'Ohsson a publié sous le titre de *Tableau historique de l'Orient;* et de la double compilation que nous ont donnée, sur l'histoire des Sassanides, les auteurs anglais de l'*Histoire universelle*, liv. II, chap. 13, tom. VII, de la traduction française imprimée à Amsterdam.

(2) Son nom est écrit aussi Babec ou Papac, ce qui revient au même. J'ai préféré à toute autre la tradition que je viens d'indiquer sur la naissance d'Artaxerxe, parcequ'elle se trouve confirmée par les

Chap. XVI.
Rois de Perse, Sassanides.
Pl. LI.

Les désastres de la dynastie régnante pouvoient inviter Artaxerxe à la révolte; mais on assure que des circonstances particulieres l'y forcerent. Quoi qu'il en soit, après s'être déclaré indépendant, il attaqua Vologese V dans le Kirman[1], et quelques années après Artaban, frere de Vologese.

Sa valeur et sa fortune firent disparoître tous ses rivaux; les derniers rejetons de la famille des Arsacides se réfugierent dans l'Arménie, et une princesse de la maison détrônée entra dans le harem du vainqueur. Artaxerxe avoit un de ces caracteres prononcés qui distinguent les fondateurs des empires de la foule des princes nés dans la pourpre. A peine eut-il paré sa tête de la tiare du roi des rois, qu'il prit avec ce titre toutes les idées grandes et utiles qui rendent les monarchies puissantes et respectables, et donnent aux nations vieillies une vigueur nouvelle. Il replaça sur le trône la religion de Zoroastre, dont il fit reconnoître les dogmes et réformer la discipline par une assemblée de mages, qu'il sut choisir et diriger. Il détruisit, ou du moins il réprima cette espece d'anarchie féodale qui paralysoit les forces de l'empire. Des entreprises hardies, dont il dut le succès à l'organisation politique qu'il venoit d'opérer, releverent l'éclat de son regne; il transporta le siége de son empire dans l'ancienne capitale des Perses[2]; il fit sentir aux Ar-

inscriptions grecques et pelhvi de Nakschi Roustam, interprétées d'une maniere si certaine et si étonnante par M. Silvestre de Sacy. Artaxerxe y est appelé υἱὸς θεοῦ Παπάκου βασιλέως, *fils du divin Papacos, roi*, (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, planche 1). Eutychius d'Alexandrie donne aussi Pabec pour pere, et Sassan pour aïeul à Artaxerxe, qu'il appelle Azdaschir (voyez l'ouvrage cité, page 32 et 33, et les notes (48) et (49).

(1) Mirkhond, pag. 276. Voyez ce que j'ai remarqué au §. 22 du chapitre précédent, où j'ai fait connoître l'existence de Vologese V, et quelques faits qui le concernent.

(2) Istakhar ou Estakhar, qu'on croit être la même ville que Persépolis. On peut

Chap. XVI.
Rois de Perse, Sassanides.
Pl. LI.

sacides fugitifs que l'Arménie ne pouvoit pas les soustraire à sa dépendance; il voulut faire revivre les anciennes prétentions des Parthes et les droits des Achéménides, ensevelis sous les débris du trône de Darius, et il osa redemander aux Romains les plus belles provinces de l'Asie dont ils étoient en possession. Mais l'ignorance des peuples de l'Orient dans l'art de la guerre les a toujours fait succomber quand ils ont eu à lutter contre la tactique et la discipline des armées européennes. Ni les troupes d'Artaxerxe ni leur courage ne purent l'empêcher d'essuyer une grande défaite. Il est vrai que ce prince sut mieux réparer ses pertes qu'Alexandre-Sévere, qui étoit passé en Orient, ne sut profiter de ses avantages; mais le roi des rois sentit qu'il falloit renoncer à toute espérance de conquête du côté de l'Occident[1]. Son autorité cependant fut respectée en Arménie; et son empire rajeuni, repeuplé, et embelli de nouvelles villes, fut le glorieux héritage qu'il transmit à Sapor son fils. Il avoit admis de son vivant ce prince à partager avec lui l'autorité souveraine[2].

lire ce que M. Mongez a recueilli sur cette ville célebre, dans le tome III *des Mémoires de littérature et beaux-arts de l'Institut de France*, où il a profité des lumieres que M. Langlès lui avoit fournies. La restitution de cette capitale devoit flatter les Perses; et en même temps Artaxerxe paroissoit rentrer dans l'ancienne demeure de ses ancêtres; car Bahman, pere de Sassan, étoit, si l'on en croit les écrivains orientaux, un rejeton de la famille des Kéaniens ou des Achéménides : nous avons vu que les fondateurs de la dynastie des Arsacides avoient affecté de se donner la même origine.

(1) Le triomphe persique d'Alexandre-Sévere, et la relation qu'il fit de sa campagne de Perse au sénat romain, passent chez quelques historiens modernes pour des fanfaronnades (voyez Gibbon, *History of the decline and fall of roman empire*, chap. VI et VIII); mais Lampride réfute le récit d'Hérodien, sur lequel ils se fondent (*Alexand. Sever.*, chap. 57); et j'observe que la cessation de toute hostilité de la part du monarque persan, et l'oubli de toutes ses prétentions, dans une circonstance où l'empereur romain étoit obligé de transporter ses forces dans la Germanie, semblent prouver qu'Artaxerxe avoit réellement été battu.

(2) Mirkhond, pag. 278. Cette tradition

Artaxerxe avoit régné pendant vingt-six ans ; les douze premiers sur les Perses révoltés, les quatorze suivants sur l'empire entier qu'il avoit conquis l'an 226 de l'ere vulgaire ; il mourut vers l'an 240.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

N° 1 et 2.

Des deux médailles gravées sous les n° 1 et 2, la premiere est d'argent, la seconde est de bronze ; elles ont été dessinées d'après les originaux. Quand on a lu l'explication que M. Silvestre de Sacy a donnée de leurs légendes, on ne peut plus douter que ces médailles n'appartiennent l'une et l'autre à un Artaxerxe, roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, et que ce ne soit au fondateur même de la monarchie qu'il faut les attribuer[1].

Le nom du roi, ארתחשתר, ARTaHHSCHeTHR, se lit du côté de la tête, et plus clairement sur le revers de la médaille[2] : ce nom a été traduit en grec par Artaxerxe ou Artaxare. La tête du roi, par l'arrangement de la coiffure et de la barbe, est facile à

est confirmée par une belle remarque du savant orientaliste que j'ai occasion de citer si souvent dans ce chapitre. Une médaille d'argent, qui présente d'un côté le nom et l'effigie d'Artaxerxe, offre dans la légende du revers le nom de Sapor, son fils (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pag. 195 ; Pellerin, IIIe *Supplément*, pl. 1, n° 12). L'usage dans lequel, suivant les écrivains orientaux, étoient les rois Sassanides, et Artaxerxe lui-même, de faire graver en quelques occasions dans la légende de leurs monnoies le nom des personnages qu'ils vouloient honorer d'une maniere très distinguée (*Tableau historique de l'Orient*, tom. II, pag. 172), me persuade que la réunion des noms d'Artaxerxe et de Sapor sur la même médaille n'est pas l'effet d'une erreur du monétaire.

(1) Voyez le *Mémoire sur les médailles des Sassanides*, inséré dans l'ouvrage cité (pag. 166, pl. 6, n° 1 et 2, et pl. 7, n° 3, et pag. 178 et sqq.).

(2) J'ai rendu les caracteres pelhvi en caracteres hébraïques, à l'exemple de M. Silvestre de Sacy et d'autres savants. Ce nom est composé de sept lettres que j'ai fait imprimer en caracteres majuscules, et j'ai suppléé en caracteres romains les voyelles qui manquent, suivant l'usage de plusieurs langues orientales. Il faut cependant observer que le TH et le SCH ne sont exprimés, en pelhvi comme en hébreu, que par un seul caractere.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

distinguer des portraits des princes Arsacides. Cette coiffure est ornée du diadême et surmontée d'un globe : on la retrouve, à peu de différence près, sur quelques médailles de bronze marquées d'une époque plus ancienne, et sur lesquelles est gravée l'effigie de différents princes que le défaut de légende empêche de reconnoître[1]. L'autel du feu est gravé sur le revers, et il est parfaitement semblable à celui qu'on a pu remarquer sur la médaille de Vologese V, avec une légende en *pelhvi*.

Artaxerxe est représenté sur la médaille de bronze dans le costume d'un roi parthe. Sa tiare est la même que celle des Arsacides. Les historiens nous apprennent qu'Artaxerxe orna sa tête de cette tiare, *cidaris*, lorsqu'il s'empara du trône d'Artaban, et qu'il se fit reconnoître pour roi des rois[2]. Ce costume rend la médaille d'Artaxerxe si ressemblante à celle de Vologese V, que nous avons expliquée, qu'il est impossible de croire, ainsi que nous l'avons déja dit, que ces deux médailles n'appartiennent pas à des princes contemporains. Cette observation confirme l'opinion de M. de Sacy, qui attribue la médaille de bronze ainsi que la médaille d'argent au fondateur de la monarchie. Son opinion est appuyée sur la simplicité du type des

(1) On peut voir quelques unes de ces médailles gravées dans les ouvrages de Pellerin (*Supplément* IIIe, pag. 23 et suiv.) : elles portent des époques tirées, suivant toutes les apparences, de l'ere des Séleucides (v. Eckhel, D. N., t. II, p. 559).

(2) On ne peut attribuer qu'au peu d'instruction et au défaut de critique des écrivains orientaux ce qu'ils rapportent d'Artaxerxe, qu'il fut le premier à prendre le titre de roi des rois, que les Arsacides n'avoient jamais pris : mais cette médaille confirme d'une maniere incontestable leur assertion, que le chef de la dynastie des Sassanides orna sa tête de la tiare des Arsacides. La phrase d'Agathias (liv. II, p. 64) : Ἀρτάβανον μὲν ἀναιρεῖ τὸν βασιλέα· ἑαυτῷ δὲ περιθεὶς τὴν κίδαριν κ. τ. λ. : « Il fait mourir Artaban, et ceignant sa tête de la tiare, etc. », donne à entendre qu'Artaxerxe a posé sur sa tête la tiare d'Artaban. En effet les auteurs grecs donnent ordinairement le nom de κίδαρις, *cidaris*, à la tiare des rois des parthes et de ceux d'Arménie.

revers[1], sur celle de la coiffure des têtes[2], enfin sur la forme et le style des légendes[3]. Les médailles des Sassanides qui ont régné à des époques postérieures different considérablement dans toutes ces particularités; elles different aussi par la fabrique[4]. A toutes ces preuves on peut en ajouter une derniere, qui n'est pas moins convaincante puisqu'elle est tirée de la comparaison des bas reliefs qu'on voit encore à Nakschi Roustam : il est facile de reconnoître, même dans les dessins peu soignés qu'on en voit dans le Voyage de Niebuhr[5], que les deux figures équestres dont l'une représente Artaxerxe et l'autre Sapor son fils, comme les inscriptions qu'on y lit ne permettent pas d'en douter, ont les mêmes coiffures que nous présentent les portraits de ces deux princes sur leurs médailles d'argent.

Artaxerxe, dans ces bas-reliefs, a non pas la tiare des Arsacides, mais l'ornement de tête des rois perses, qui consiste en une calotte surmontée d'un globe, ainsi que nous le voyons sur la médaille d'argent n° 1; et la tête de Sapor I[er] est parée des

(1) Ordinairement dans les revers des médailles postérieures au regne d'Artaxerxe, même dans celles de Sapor son fils, l'autel du feu est au milieu de deux figures.

(2) La simple tiare des Arsacides ne paroît plus sur la tête des rois suivants; leurs coiffures deviennent plus surchargées d'ornements à mesure qu'on s'éloigne du commencement de la monarchie.

(3) Sur les médailles d'Artaxerxe et de son fils Sapor, la légende du côté de la tête contient un moindre nombre de titres que sur la plupart des médailles des rois qui ont régné quelque temps après lui; les deux mots de la légende du revers sont écrits tout entiers. Le contraire arrive dans les médailles postérieures. Ces différences méritent d'être remarquées, parceque les deux autres Artaxerxe ou Ardeschir qui ont régné sur les Perses ne sont montés sur le trône que plusieurs générations après Artaxerxe I[er]; Artaxerxe II a commencé à régner vers l'an 380 de l'ere vulgaire, et Artaxerxe III vers l'an 629.

(4) Il suffit pour se le persuader d'examiner les médailles originales de Sapor III.

(5) Tom. II, pl. 32, B; 33, C : voyez M. Silvestre de Sacy, *loco citato*, p. 65.

Chap. XVI.
Rois de Perse, Sassanides.
Pl. LI.

mêmes ornements que nous aurons lieu de remarquer sur ses médailles[1].

§. 2. SAPOR Ier OU SCHAPOUR TIRDEHH.

Le génie guerrier d'Artaxerxe avoit passé en héritage à Sapor son fils unique; mais celui-ci étoit loin de réunir les vertus civiles de son pere. A peine assis sur le trône, Sapor sortit de ses états[2] pour attaquer les provinces romaines. Gordien Pie, qui régnoit alors, accourut sur l'Euphrate. La bravoure inconsidérée des barbares commençoit déja à fléchir sous la valeur

(1) Je rapporte ici, en caracteres hébreux, les légendes des médailles n° 1 et 2 telles que les a lues M. Silvestre de Sacy (*loco citato*, pag. 178 et 180) : la légende du côté de la tête est, dans la médaille n° 1,

מזדסן בה ארתחשתר מלכאן מלכא איראן מנו
גתרי מן יזדאן

MAZDASN BEH ARTAHSCHETHR MALCAN MALCA IRAN MINO TCHETRI MEN IEZDAN,

c'est-à-dire, l'*Adorateur d'Ormusd, l'excellent Artahschetr, roi des rois de l'Iran, de la race céleste des dieux*. Au revers on lit :

ארתחשתר יזדאני

ARTAHSCHETHR IEZDANI;

c'est-à-dire, *le divin Artahschetr*. J'ai fait graver plus en grand, et au-dessous de la médaille, les caracteres qui composent ce dernier mot.

Les légendes de la médaille de bronze n° 2 sont celles-ci, du côté de la tête,

מזדסן בה ארת··· מלכאן מלכא אי···

MAZDASN BEH ARTA... MALCAN MALCA I...;

l'*Adorateur d'Ormusd, l'excellent Artahschetr, roi des rois de l'Iran*. Iran est le nom que les orientaux donnent à la Perse. Le revers n'offre qu'une partie de la légende,

חשתר יזדאני

...HSCHETHR IEZDANI;

le *Divin Artahschetr*. Ainsi les deux légendes combinées présentent le nom du roi tout entier, tel que je l'ai fait graver au-dessous de la médaille n° 2.

(2) Si Rouschenk ou Roxane, la mere de Sapor, étoit, comme le disent les écrivains orientaux, fille de l'un des derniers Arsaces, son pere a dû être Vologese V, et non Artaban V. Ce dernier prince n'avoit été vaincu par Artaxerxe qu'en 226; et Sapor, qui monta sur le trône l'an 240, attaqua les Romains l'année suivante. Il n'est pas vraisemblable qu'il ne fût âgé que de treize à quatorze ans. Vologese V avoit été vaincu sept ou huit années auparavant; et si Sapor étoit né d'une de ses filles, il pouvoit être âgé d'environ vingt ans.

disciplinée des Romains, lorsque l'ambition d'un Arabe nommé Philippe, général des prétoriens, qui osa se revêtir de la pourpre et qui se l'assura par l'assassinat de son maître, fit terminer d'une maniere avantageuse au roi perse une guerre dont la continuation auroit empêché l'usurpateur de recueillir les fruits de son attentat. Philippe fit une paix honteuse que Sapor se proposoit de rompre à la premiere occasion qui lui paroîtroit favorable. Il la trouva dans les calamités qui affligerent l'empire romain, en 251, et qui causerent et suivirent la mort de Trajan Dece. Sapor envahit alors la Mésopotamie et la Syrie; et Valérien, malgré son âge avancé, se transporta en personne dans l'orient. Le défaut de talents militaires dans ce prince, la fortune et la trahison seconderent Sapor au-delà de ses espérances : il réussit à faire l'empereur prisonnier. Ni l'âge vénérable du captif, ni la dignité du premier trône du monde, ni les égards réciproques que se doivent les monarques, ne purent empêcher le fils d'Artaxerxe de faire subir à Valérien les humiliations de l'esclavage, de se refuser à toute espece de négociation pour sa délivrance; et, après qu'une captivité de plusieurs années eut mis fin à la vie malheureuse de ce prince, de faire suspendre sa peau dans un des temples[1] du feu.

Fieres de ces succès, les armées perses repasserent l'Euphrate

(1) Ce fait qu'on ne peut pas révoquer en doute, puisqu'on y fait allusion dans une lettre écrite à Sapor II par l'empereur Constantin-le-Grand qui régnoit peu d'années après la mort de Valérien (Eusebe, *Vita Constantini*, l. IV. c. 11), se trouve aussi autorisé par l'usage des Perses. Mirkhond raconte (pag. 296), ainsi que nous le verrons ci-après au §. 4, que Bahram Ier fit suspendre à la porte d'une ville la peau de l'hérésiarque Manès qu'on avoit exécuté. D'ailleurs des trophées de cette espece n'étoient pas inconnus en Orient dès la plus haute antiquité. Les Philistins suspendirent dans le temple de Dagon la tête de Saül mort sur le champ de bataille. (*Paralipom.*, I, c. x, v. 10.)

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

et allerent porter de nouveau la désolation dans l'Asie mineure et dans la Syrie. La politique du prince Sassanide excitoit en même temps à la révolte les nations sujettes de l'empire romain, et favorisoit les tyrans qui profitoient de ces troubles pour se rendre indépendants en Orient. Les désordres des provinces de l'Asie étoient à leur comble, lorsque Odénath, prince de Palmyre, revêtu d'une autorité que ses victoires et le consentement de l'empereur Gallien rendirent légitime, ayant pris le commandement de quelques débris des armées romaines, apprit à Sapor à connoître les revers. Odénath lui fit essuyer des pertes immenses, le repoussa dans ses états, et le menaça jusque dans son ancienne capitale. Sapor n'osa plus attaquer par la suite les provinces romaines, même depuis que le sceptre d'Odénath eut passé, avec son épée, entre les mains de sa veuve. Les querelles de religion qui s'éleverent chez les Perses avec la doctrine de Manès, et la persécution du christianisme, exercerent l'énergie inquiette et féroce de ce monarque pendant les dernieres années de sa vie, qui ne s'étendit pas jusqu'à la vieillesse, et se termina vers l'an 271 de l'ere vulgaire[1].

N° 3 et 4.

J'ai fait graver sous les n° 3 et 4 deux médailles de Sapor Ier. M. Silvestre de Sacy, qui en a expliqué la légende, les avoit déja publiées[2]. Les dessins que j'en présente ici ont été copiés d'après

(1) Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* racontent que Sapor Ier mourut sous les ruines de sa tente, que ses courtisans, ne pouvant plus le supporter, firent tomber sur lui. Ils citent pour ce fait l'autorité de Mirkhond: cet auteur le rapporte, non à Sapor Ier, mais à Sapor III, (p. 319).

(2) *Memoires sur diverses antiquités de la Perse*, pl. 6, n° 6 et 5, et pl. 7, n° 4. La médaille n° 6, dans l'ouvrage cité, est la même que Pellerin avoit fait connoître (IIIe *Supplém.*, pl. 2, n° 2), et qu'on a gravée ici n° 3. Le n° 5 répond à notre n° 4.

les originaux avec une plus grande fidélité pour ce qui a rapport aux portraits. La physionomie de Sapor a un air extrêmement sévere; sa tête est ornée d'une couronne qu'on voit pour la premiere fois sur les portraits des souverains; elle est crénelée et ornée de fanons qui couvrent les oreilles; elle est d'ailleurs surmontée d'un globe comme la calotte d'Artaxerxe. Sapor paroît avoir substitué la tiare des mages à la tiare des Arsacides[1], avec la seule différence de ce globe qui s'éleve sur le sommet, et qui sur les médailles des Sassanides paroît distinguer la coiffure des rois[2].

Le revers a pour type un autel sur lequel brûle le feu sacré: deux mages avec leurs tiares crénelées sur la tête, armés de piques et ayant leur épée au flanc, le gardent, et tournent le dos à la flamme, afin que leur haleine n'en altere pas la pureté[3].

(1) Je fonde cette conjecture sur les médailles de cette suite, au revers desquelles les mages, ou *mobeds*, qui sont à la garde du feu sacré, ont des couronnes crénelées de la même forme que la couronne des rois, excepté que le globe n'y paroît pas. Les souverains des Perses, depuis les temps les plus reculés, étoient revêtus de la dignité sacerdotale des mages (Cicéron, *Divin.*, l. I, §. 41; Brisson, *de Regno Persarum*, p. 7 et 80); les Arsacides l'étoient aussi (Tacite, *Annal.*, l. XV, c. 24; Pline, l. XXX, §. 6). Les dariques, monnoie frappée sous les Achéménides, ont pour type la figure du roi décochant l'arc, et coiffée d'une couronne crénelée ou radiée, semblable à celle que nous voyons sur les médailles des Sassanides. Il est vraisemblable qu'on a voulu, par ce type, faire allusion à l'autorité des grands rois qui étoient en même temps pontifes de leur religion et généraux de leurs armées.

(2) On peut voir les effigies des Arsacides avec ce même ornement sur les médailles citées ci-dessus, et que l'on croit frappées par les Perses. M. Tychsen, dans une dissertation dernièrement imprimée à Goettingue, et qui a pour titre, *Commentatio de numis veterum Persarum*, p. 15, pense que le globe dont la tiare des princes persans est surmontée a la même signification que le globe que les empereurs de Rome tiennent dans leur main, c'est-à-dire le gouvernement d'une grande partie du monde (*rector orbis*).

(3) Sur quelques monuments décrits par Niebuhr, les mages qui approchent de l'autel ont, pour le même motif, la bouche

Chap. XVI.
Rois de Perse, Sassanides.
Pl. LI.

Les légendes sont presque les mêmes que celles des médailles d'Artaxerxe. Sur le revers du n° 3 on lit distinctement le nom du roi écrit en sept caracteres pelhvi, שחפוחרי, SCHaHPOUHRI[1]. On lit le même nom du côté de la tête; mais les caracteres ne sont pas tous aussi distincts que sur le revers.

Les légendes de la médaille n° 4 offrent le même nom, mais avec la transposition de quelques caracteres[2].

M. Silvestre de Sacy attribue ces médailles à Sapor II[3]. J'ose n'être pas de son avis, et les attribuer à Sapor Ier.

enveloppée d'un bandeau; c'est le *pénom* des Parses, dont il est fait mention dans le *Zend-Avesta*. Voyez aussi Strab., l. XV, p. 732 et 733.

(1) Les sons SCH et OU sont indiqués, en pelhvi comme en hébreu, par un seul caractere.

(2) Voici les légendes telles que M. Silvestre de Sacy les donne en caracteres hébreux:

N° 3, du côté de la tête,

מזדיסן בה שהפוחר מלכאן מלכא אירא··· ן
גתרי מ···

MAZDIESN BEH SCHAHPOUHR MALCAN MALCAN IRAN *mino* TCHETRI M*en* IEZD*ani*;

l'*Adorateur d'Hormuz, l'excellent Schahpouhr, roi des rois de l'Iran, de la race céleste des dieux*. Au revers,

שהפוחרי יזד···

SCHAPOUHRI *iezd.*

le *Divin Schahpour*.

N° 4, du côté de la tête,

מזדיסן בה שחפורח מלכאן מ··· יראן מנו.גתרי
מן יזדאן

MAZDIESN BEH SCHAHPOURH MALCAN M*alca* IRAN MINO TCHETRI MEN IEZDAN;

l'*Adorateur d'Hormuz, l'excellent Schahpour, roi des rois*, etc. Au revers,

שחפחורי ··· דאני

SCHAPHOURI *iez*DANI;

le *Divin Schahpour*. M. Silvestre de Sacy regarde ces transpositions de lettres comme des erreurs des monétaires.

(3) Page 206 et 207. Ce savant n'avoit pas connu la médaille inédite de Sapor II que j'ai fait graver ici au n° 8. Faute de l'avoir vue, il reconnoissoit Sapor Ier sur une médaille de Pembroke, sur laquelle le roi semble coiffé d'une tiare parthique, et dont le revers présente deux fois le nom de Sapor. En examinant cette médaille sur la gravure, on voit qu'on ne peut avoir une grande confiance dans la fidélité du dessin. La médaille paroît être mal conservée ou mal rendue. D'ailleurs nous avons vu Artaxerxe Ier tantôt coiffé d'une maniere particuliere, tantôt décoré de la tiare parthique: son fils Sapor peut en avoir usé de même (voyez la dissertation déja citée de M. Tychsen, p. 15.). Ce qui est plus certain, c'est que sur les bas-reliefs de Nakschi Roustam ce prince est coiffé d'une couronne crénelée, d'où sortent sa chevelure flottante et les rubans gaufrés qui attachent son diadême, comme sur les médailles que je lui attribue. Je serois très flatté si ces remarques et la médaille de Sapor II, qu'on peut voir à présent dans la collection de

Ce qui me semble démontrer la vérité de ma conjecture, c'est que, parmi les médailles qui nous présentent trois différents Sapor, celles que nous examinons maintenant se rapprochent plus des médailles d'Artaxerxe Ier par la fabrique ainsi que par les particularités des costumes et des types. La tiare de Sapor Ier, quoique d'une forme différente de la tiare d'Artaxerxe Ier, a cependant des fanons qui descendent sur l'oreille, comme celles de son pere et de ses successeurs immédiats; et les coiffures de Sapor II et de Sapor III laissent l'oreille découverte. Dans les revers, l'autel, sur les médailles de ces derniers, differe pour les ornements; et les figures qui le gardent ont la face tournée du côté du feu sacré. Plusieurs autres différences que M. Silvestre de Sacy a remarquées sur les médailles de Sapor III, et que nous aurons lieu d'observer sur celles de Sapor II, viennent à l'appui d'une opinion que la seule ressemblance, relativement à l'art et à la fabrique, entre les médailles de Sapor Ier et celles d'Artaxerxe son pere, doit rendre probable pour tous les numismatistes.

§. 3. HORMISDAS Ier OU HORMUZ *AL HORRI*, OU LE LIBÉRAL.

Ce prince succéda à son pere l'an 271 de l'ere vulgaire, et mourut vers la fin de l'année suivante, ou tout au plus tard au commencement de l'an 273.

Les historiens orientaux parlent très favorablement de son caractere; on ne peut lui reprocher que son penchant pour la

M. Cousinery, pouvoient obtenir à mes conjectures l'assentiment du savant illustre à qui nous devons l'intelligence de cette partie difficile et intéressante de la numismatique orientale.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

doctrine de Manès, source de querelles religieuses qui ont duré long-temps après sa mort.

N° 5.

La médaille d'argent n° 5 a été publiée par Hyde, et attribuée à ce prince par M. Silvestre de Sacy[1]. Malgré la copie peu exacte des caracteres dans le dessin que Hyde en a fait graver, l'orientaliste français a découvert dans la légende du revers cinq caracteres pelhvi qui répondent en hébreu à ceux-ci, אוה.... אי, AOUH.....AI, et qui font partie du nom *Aouhrmasdaï*, qu'Agathias a converti en celui d'Hormisdas, et dont les orientaux, en l'abrégeant, ont fait celui d'Hormuz[2].

L'autel du feu, représenté sur le revers, ressemble entièrement à celui qui est le type des médailles d'Artaxerxe, n° 1 et 2. La simplicité de ce type, ainsi que le style du dessin, portent à attribuer cette médaille au plus ancien des Hormisdas, au fils de Sapor Ier[3]. Ainsi ce monument confirme en partie la tradi-

(1) Cette médaille, tirée du cabinet de M. Duane, a été gravée dans une planche qu'on trouve au commencement de la seconde édition de l'ouvrage de Hyde (*de Religione veterum Persarum*, n° 4). M. de Sacy l'explique (*Mém. sur diverses antiquités de la Perse*, p. 196 et 197).

(2) Le même savant a trouvé le nom d'Hormisdas écrit de la même maniere dans une inscription existante à Nakschi Roustam, et gravée en deux especes de caracteres pelhvi, avec la traduction grecque. On la lisoit au-dessous d'un portrait d'Hormisdas, sculpté sur le rocher : le nom du roi est traduit en grec par celui de ΔΙΟϹ, *Jupiter*, attendu la correspondance que les païens reconnoissoient entre Horomasde, le principe du bien, et leur Jupiter, dieu bienfaisant dont le nom latin se rapporte particulièrement à ce caractere. Le nom d'Hormisdas étoit tiré de celui d'Horomasde, comme le nom propre *Dius* étoit tiré du nom *Dios*, Διὸς, *de Jupiter*. Mais le nom du roi Sassanide se trouve écrit en zend, *Ahoromezdao*, ce qui est très près du nom *Aouhrmazdaï* de la médaille et de l'inscription (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pl. 1, C, et p. 24, 62, et 106).

(3) La différence de la coiffure du roi vient sans doute du peu d'intelligence du dessinateur qui n'en connoissoit pas la forme, ou même de ce que la médaille étoit un peu usée : du reste on y reconnoît le même ajustement à-peu-près que celui de Sapor sur les médailles n° 3 et 4.

tion rapportée par les écrivains orientaux, que ce prince ressembloit à son grand-pere Artaxerxe par la physionomie[1] autant que par la conduite. La comparaison des médailles gravées sous les n° 1, 2, et 5, peut nous convaincre de cette ressemblance entre l'aïeul et le petit-fils.

§. 4. VARARANE IER OU BAHRAM SCHAHINDEH.

La bonté et la douceur furent le caractere distinctif de Vararane, fils d'Hormisdas[2]. Son regne fut court et sans guerres[3]; mais les disputes sur la religion parurent pendant quelques moments troubler la paix intérieure de l'empire. Manès et ses sectateurs, condamnés dans une assemblée de mages, éprouverent que Vararane, malgré sa douceur naturelle, n'oublioit pas dans les occasions que le glaive de la justice étoit remis entre ses mains. La peau de l'hérésiarque écorché, suspendue à la porte d'une des villes principales du royaume, effraya tous ses sectateurs, dont la plupart chercherent leur salut dans l'émigration. Quelques écrivains prétendent que la mort de Vararane, arrivée au commencement de la quatrieme année de son regne, ne fut pas naturelle, et que le fer ou le poison mirent une fin prématurée à sa vie[4]. Si cet évènement eut lieu,

(1) Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, p. 291. Cette ressemblance entre les petits-fils et les grands-peres a été remarquée par Aristote (*Hist. Animal.*, l. VII, c. 6) et par Pline (l. VII, c. 10).

(2) Mirkhond, *loco citato*, p. 293. Le surnom de *Schahindeh*, donné à Vararane Ier, signifie *bienfaisant*: c'est l'*Evergete* des Grecs et des Arsacides. Voyez la note (15) de M. de Sacy sur Mirkhond, page 296.

(3) Il avoit cependant envoyé des troupes au secours de Zénobie, qui furent battues par Aurélien; mais après la défaite de cette reine, la paix fut conclue entre les Romains et les Perses.

(4) Voyez l'*Histoire universelle* par une compagnie de gens de lettres, liv. II, c. 13,

Chap. XVI.
Rois de Perse,
Sassanides.
Pl. LI.

il fut probablement un effet du fanatisme de la secte opprimée. Vararane avoit régné depuis l'an 272 jusqu'à l'an 276 de l'ere vulgaire.

N° 6.

M. Silvestre de Sacy a lu le nom de Vararane sur la médaille d'argent dont on a gravé le dessin sous le n° 6[1]. Ce nom est tracé bien clairement derriere la tête du roi, en six caracteres pelhvi, qui, convertis en caracteres hébraïques, donnent ורחראן, VaRHaRAN[2].

La physionomie du prince a de la douceur et de la noblesse: sa chevelure, arrangée comme celle d'Hormisdas son pere, est ceinte de la couronne des mages et surmontée d'un globe, ainsi que la coiffure des rois ses prédécesseurs. Cette couronne convient éminemment à Vararane I[er], qu'on peut regarder comme le protecteur et le vengeur de la doctrine de Zoroastre. Cependant c'est sur des motifs plus forts que j'attribue ce médaillon à Vararane I[er] : ces motifs sont la ressemblance du costume de

sect. 11, t. VII, p. 505, de la traduction française, in-4°; et M. Mouradjea, *Tableau historique de l'Orient,* t. II, p. 192.

(1) *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse,* pag. 181 et suiv. Cette médaille avoit été publiée par Pellerin, III[e] *Supplément*, pl. 2, n° 6.

(2) Le nom de ce prince se trouve écrit par les auteurs grecs et latins, Bararanès, Vararanès, Gororanès, Ouaranès, Varanès, et par les orientaux, Varahran, Bahram, et Vram (*Mémoires sur diverses antiquités de la Perse,* pag. 182); il paroît être le même que celui de Vardane ou Bardane. La légende tout entiere, telle que l'a lue M. de Sacy, présente les caracteres équivalents des caracteres hébraïques qui suivent,

מזדיסן בה ורחראן מלכאן מלכא איראן ו
אניראן מנו גתרי מן···

MAZDIESN BEH VARHARAN MALCAN MALCA IRAN VE ANIRAN MINO TCHETRI MEN I*ezdan;*

l'*Adorateur d'Horomasde, l'excellent Varharan, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran* (de la Perse et de l'Asie), *germe céleste des dieux.* On lit au revers ces deux mots,

ורחרא··· יזדא···

VARHARA*n* IEZDA*ni;*

le *Divin Varharan.*

Vararane avec celui d'Hormisdas et de Sapor, costume qui commence à changer sous Vararane II, successeur immédiat de Vararane I[err]; et en second lieu la fabrique de cette médaille, qui est conforme en tout à celle des médailles de Sapor I[er], dont nous avons un grand nombre[2].

L'autel du feu est gravé au revers entre deux figures qui sont disposées comme sur les médailles de Sapor; mais ici le globe placé sur la coiffure d'une de ces figures la fait reconnoître pour le roi lui-même; l'autre n'est décorée que de la couronne des mobeds, et représente probablement le mobed des mobeds, ou le chef des mages: un peu au-dessus de l'autel, auprès de la figure du roi, on voit une espece de sceptre qui est surmonté d'un croissant[3].

(1) Voyez le §. suivant et le n° 7 de cette planche.

(2) Le titre de roi de l'Aniran, qu'on ne trouve pas sur les médailles des trois rois prédécesseurs de Bahram I[er], ne peut fournir aucun argument pour établir que la médaille appartienne à des rois postérieurs. Les inscriptions de Nakschi Roustam prouvent que ce titre a été pris par les premiers rois Sassanides: dans la légende des médailles, tantôt on ajoute ce titre à celui de roi de l'Iran, tantôt on le supprime. Les médailles de Bahram II, donnent ce double exemple; et dans celles qu'on attribue à Schahriar, un des derniers rois de Perse, ce titre est supprimé, tandis qu'on le trouve parmi les titres de Sapor III bien plus ancien. On doit conclure de ces observations que l'addition ou la suppression de ce titre ne peuvent pas être regardées comme des caracteres chronologiques pour déterminer l'époque des médailles de cette dynastie.

(3) Sur les médailles des Sassanides qui ont régné dans des temps postérieurs on voit le croissant ajouté à la tiare du prince. Les rois de Perse se comparoient à la lune et se disoient ses freres (Théophylacte Simocatta, l. IV, c. 8; Ammien Marcellin, l. XVII, c. 5). M. Silvestre de Sacy pense que l'emblême gravé sur le revers de cette médaille peut être le *mah-rou*, instrument usité dans les rites des mages (*loco citato*, page 200).

Chap. XVI.
Rois de Perse,
Sassanides.
Pl. LI.

§. 5. VARARANE II OU BAHRAM KHALEFF,

AVEC SES DEUX FILS

VARARANE III OU BAHRAM SEGANSAA, ET NARSES OU NARSI NAKHDJIRKAN.

Vararane II étoit si loin d'avoir les vertus de son pere, que plusieurs écrivains orientaux ont pensé qu'il n'étoit pas né de Vararane le bienfaisant[1] : son orgueil, son injustice, et sa cruauté avoient tellement indisposé contre lui la nation et les grands, qu'ils se souleverent; et la révolte étoit d'autant plus dangereuse que le monarque imprudent avoit, pour la seconde fois, provoqué les Romains à la guerre[2]. La mort subite de l'empereur Carus, qui étoit déja sous les murs de Ctésiphon, et les exhortations du chef des mobeds, changerent heureusement la face des affaires; et le roi, après avoir échappé à ce danger, parut lui-même changer non seulement de conduite, mais de caractere. Il avoit deux fils, et il avoit donné à l'aîné, qui portoit le même nom que lui, le gouvernement d'une province; le second s'appeloit Narsès : ils régnerent l'un et l'autre successivement après la mort de leur pere, arrivée en l'an 293, après un regne de dix-sept ans, la dixieme année de l'empire de Dioclétien.

N° 7. M. Ouseley a lu le premier le nom de Vararane sur un mé-

(1) Le surnom de *Khalef* qu'on lui donne signifie l'*injuste :* voyez William Jones, *Short History of Persia,* c. 3, p. 602 du Ve volume de ses œuvres.

(2) Nous n'avons aucune raison de révoquer en doute l'assertion de Flavius Vopiscus, qui attribue la rapidité des succès de Carus et des Romains aux troubles civils de l'empire persan : *Occupatis Persis domesticâ seditione* (*Vita Cari,* c. 8).

daillon d'argent à trois têtes, semblable presque en tout à celui que j'ai fait graver sous le n° 7 [1]. Il l'a cependant attribué à Vararane V ou Bahram-Gour [2]. J'y reconnois plutôt Vararane II, et je donnerai les raisons qui peuvent appuyer cette opinion lorsque j'aurai décrit la médaille.

Elle est un peu plus grande que celles des prédécesseurs de Vararane II, et présente le buste de ce prince avec une coiffure différente de celle de son pere : il n'a pas la tiare des mages; son oreille est découverte et parée de boucles suivant l'usage des Perses; la calotte qui lui couvre la tête ressemble plus à un casque qu'à une tiare; elle a des ailes, et elle est surmontée d'un globe, décoration ordinaire des rois ses prédécesseurs. Deux

(1) La médaille d'argent dont M. Ouseley a donné l'explication dans ses *Observations on some medals and gems bearing inscription in pahlavi or ancient persick character*, imprimées à Londres en 1801, in-4°, est encore plus ressemblante à la médaille d'or à trois têtes, avec caracteres pelhvi, publiée par Pellerin (IIIe *Suppl.*, p. 36, pl. 2, n° 1), qu'elle ne l'est à celle que j'ai fait graver au n° 7. Il est cependant hors de doute que les effigies sont les mêmes sur les trois médailles. Mais sur les deux autres le personnage plus jeune, qui est vis-à-vis des deux têtes accolées, paroît avoir une couronne dans sa main. Le revers offre encore des différences plus remarquables : les figures ont la face tournée vers l'autel; et celle qui est à la gauche de ce même autel est sans barbe et avec la tiare recourbée en avant, de maniere qu'on y peut reconnoître le même personnage dont l'effigie est accolée de l'autre côté à celle de Vararane, celui que je crois être son fils aîné, Vararane III ou Bahram Segansaa, et que tous, d'après Pellerin, ont pris pour une femme. Enfin la légende présente aussi des variations. Sur la médaille du cabinet de Hunter, rapportée par M. Ouseley, Vararane prend seulement le titre de *roi de l'Iran;* dans la légende de la médaille que je publie il s'intitule *roi de l'Iran et de l'Aniran;* particularité précieuse à observer, puisqu'elle prouve, ainsi que nous l'avons indiqué, qu'on ne peut tirer de la différence de ces titres aucune induction pour fixer l'ordre chronologique des princes auxquels on les donne. Ce sont aussi les médailles de Vararane qui présentent les figures du revers tantôt tournant le dos à l'autel, comme sur les médailles de ses prédécesseurs; tantôt dans le sens contraire, ainsi que sur le revers des médailles des rois postérieurs.

(2) M. Ouseley s'étoit réservé d'expliquer dans un ouvrage plus étendu et qu'il préparoit, les motifs qu'il avoit pour croire que le Vararane de ces médaillons étoit Bahram-Gour (*Observat.*, etc., p. 10).

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

jeunes princes sont représentés en buste auprès de l'effigie de leur pere : la sommité de la tiare ou du casque dont leurs têtes sont couvertes est recourbée en avant à la maniere des bonnets phrygiens. Cette forme de coiffure distinguoit chez les Perses, depuis une longue suite de siecles, les tiares des particuliers de la tiare du monarque, dont la sommité, au lieu d'être repliée en avant, étoit droite et élevée perpendiculairement au-dessus du front (*tiara recta*)[1]. Nous avons vu cette tiare, que Xénophon attribue aux anciens Achéménides, orner la tête de Mithridate Ier, le sixieme des Arsaces; nous avons vu Artaxerxe, le chef de la dynastie des Sassanides, s'en décorer cinq siecles après sur ses médailles[2]. Ses successeurs paroissent avoir préféré à cette ancienne tiare la couronne des mages, et avoir pris pour marque distinctive de leur dignité un globe placé au-dessus de leur coiffure : mais jamais l'extrémité de leur tiare n'est recourbée, tandis qu'au contraire les portraits des autres personnages sont coiffés d'une tiare repliée en avant par son extrémité supérieure[3].

(1) Aristophane, *Aves*, v. 486 et 487, et ses scholiastes sur ce passage, Xénophon, Dion Chrysostome, et Josephe, attestent unanimement la différence de la tiare droite (*tiara recta*) qui ne convenoit qu'au roi seul, et qu'il étoit défendu aux autres de porter sous peine de mort, et de la tiare recourbée (*tiara obliqua*) qui étoit permise à tout le monde. Les passages de ces auteurs ont été indiqués par Spanheim (*D. U. et P. N.*, t. I, p. 453). J'ajouterai que Plutarque (*Artaxerxe*, p. 1024 et 1025) donne à entendre que les fils du roi portoient, comme les autres, la tiare recourbée, à moins qu'il n'eussent été associés par leur pere à la royauté; au contraire les rois perses accordoient quelquefois le privilége de porter la tiare droite à quelques satrapes ou à quelques princes qui étoient leurs vassaux, comme on le voit par Josephe (A. J., l. XX, c. 3, §. 2).

(2) Comparez le n° 2 de cette planche avec les n° 6 et 7 de la planche 49.

(3) Plusieurs portraits gravés en pierres fines, et qui ne sont pas ceux du roi des rois, ont constamment la tiare recourbée, comme on peut s'en convaincre en regardant le portrait gravé sous le n° 10 de cette planche; celui d'un prince de la race d'Ardeschir, que M. Silvestre de Sacy a expliqué et publié (*Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*, pl. 8, n° 17); et plusieurs autres.

Les tiares des deux princes sont pareilles ; celle de Vararane Ségansaa differe seulement en ce qu'elle à la forme d'une tête de sanglier ; et Ammien Marcellin nous apprend que c'étoit le goût des princes persans de donner à leur casque la forme de la tête de quelque animal[1]. La tiare de Narsès, le plus jeune des freres, a la forme de la tête d'un aigle ou d'un autre oiseau de proie.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

Le nom de Vararane est tracé très distinctement en huit caracteres sur le revers de la médaille, et les trois premieres lettres du même nom se lisent également du côté de la tête, ורהארן וי, VaRHARaN VoI, et ...ורה, VaRH...[2].

Le type du revers représente l'autel du feu presque de la même maniere qu'il est représenté sur la médaille de Vararane Ier, n° 6. L'une des deux figures, celle qui est à la droite de l'autel, est le roi lui-même ; l'autre est vraisemblablement le mobed des

(1) Liv. XIX, ch. 1. *Aureum capitis arietini figmentum interstinctum lapillis pro diademate gestans.* C'étoit le roi Sapor II qui se présentoit en bataille à la tête de sa cavalerie, ayant un casque ou une tiare d'or ornée de pierreries et présentant la forme d'une tête de belier.

(2) Voici la légende entiere telle que je la vois, mais transcrite en caracteres hébreux,

מזדיסא בה ורהרן מלכאני מלכא איראן ו
אניראן מינו ג·· רי מן יזדאן

MAZDIEZA BEH VARHARAN MALCANI MALCA IRAN VE ANIRAN MINO TCE*th*RI MEN YEZDAN ;

l'*Adorateur d'Horosmade*, *l'excellent Varharan, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran* (de la Perse et de l'Asie), *de la race céleste des dieux.* Au revers le nom du roi est répété, mais il paroît avoir une terminaison prolongée ou quelqu'autre mot à la suite, *Varharan oi*, ou *voi*, ורהארן וי. Le savant M. Tychsen a vu sur une médaille inédite du cabinet de Gotha une addition pareille, après le nom de Vararane, gravé du côté de la tête. Il y a lu ורהראן ויי ; et il a ingénieusement rappelé à ce propos l'épithete *vohia* de l'inscription de Kirmanschah (*Commentatio de numis veterum Persarum recitata* 10 *sept.* 1805 *à Th. Chr. Tychsen*, pag. 21). Le second mot me paroît difficile à lire. Dans la légende du côté des têtes, le *caph* et l'*aleph* du mot *Malca*, l'*aleph* et le *noun* finales des mots *Iran* et *Aniran*, le *daleth* et l'*aleph* du mot *yezdan*, sont réunis en un seul caractere : la même réunion a lieu dans l'*aleph* et le *resch* du revers.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

mobeds; mais sa couronne a disparu par une cassure du coin. L'accessoire gravé dans le haut du champ, entre le roi et l'autel, à la même place où un autre accessoire qui en differe très peu est gravé sur la médaille n° 6, n'a point, comme celui-ci, la forme d'un croissant : c'est un cercle duquel deux queues ou bandelettes tombent en lignes divergentes. Cette figure ou ce nœud symbolique tenoit sans doute aux rites de la religion des mages : nous le remarquons sur les bas-reliefs de Persépolis, sur les pierres gravées persanes, sur les médailles des Arsacides, et enfin sur celles des Sassanides[1].

Je dois maintenant exposer les motifs qui m'ont fait attribuer ce médaillon à Vararane II plutôt qu'à Vararane V. Le principal, celui qui est propre à convaincre au premier coup-d'œil tout numismatiste tant soit peu versé dans la connoissance des médailles de cette dynastie, c'est la parfaite conformité de ce médaillon, par la fabrique, le style de la gravure, et les caracteres, avec les médailles de Sapor et de Vararane Ier; tandis qu'au contraire les monnoies des Sassanides éprouvent les plus grands changements sous le long regne de Sapor II, et de plus grands encore sous celui de Sapor III, changements qui ne cessent d'augmenter sous leurs successeurs. Le relief des types devient moins saillant, le dessin plus barbare, les caracteres y sont moins distinctement tracés, sans parler d'autres dif-

(1) Voyez les *Voyages* de Chardin, tom. IX, pl. 50; le *Voyage* de Niebuhr, tom. II, pl. 29 et 30; et la médaille gravée ci-dessus, pl. 50, n° 23. Sur la médaille de Vararane Ier, n° 6, on voit ce nœud gravé sur le devant du globe qui surmonte la couronne du roi; et sur la médaille de Sapor III, n° 9, ce même nœud sert d'ornement à l'autel du feu. Je laisse aux orientalistes qui se sont familiarisés avec les monuments des anciennes langues de la Perse à décider si cet emblême peut faire allusion à un de ces quatre nœuds mystérieux qu'un adorateur d'Horomasde s'empressoit de former en ceignant le *kosti* (M. de Sacy, *loco citato*, p. 184, 185).

férences qui ont lieu dans les légendes mêmes et dans les types[1].

Le second motif, qui me paroît presque également convaincant, est la facilité avec laquelle on explique, au moyen de l'histoire de Vararane II, les trois têtes gravées sur la médaille. Non seulement ce prince avoit deux fils auxquels on doit rapporter les deux têtes jointes à la sienne sur le même type, mais il n'en étoit pas jaloux comme quelques autres princes de cette même dynastie. Cette circonstance, assurée par l'histoire, s'accorde très bien avec l'opinion que je propose, et ne peut convenir à Bahram-Gour ou à Vararane V, auquel l'histoire ne donne qu'un fils.

M. Ouseley, pour éviter cette difficulté, reconnoît avec Pellerin l'épouse de Vararane V dans la tête accollée à celle du monarque, et le portrait d'un jeune homme dans le buste qui est en face : mais il est évident que les deux têtes réunies sur le même type à celle de Vararane ont l'une et l'autre la même coiffure; que cette coiffure est la tiare oblique des Perses, faite à l'imitation d'une tête d'animal; qu'aucun auteur n'attribue aux femmes de cette nation une pareille tiare; et qu'il n'y a aucune raison suffisante pour reconnoître dans l'une de ces

(1) Tout lecteur qui pourra douter de cette conformité n'a qu'à confronter au cabinet impérial les six médailles que j'ai fait graver sous les n° 1, 2, 3, 4, 6, et 7 de cette planche, et il se persuadera sans difficulté que toutes ont été frappées, ainsi que je le pense, dans les soixante-dix premieres années de la domination des Sassanides, tant il y a peu de différence pour le style, la fabrique, et les caracteres entre la médaille d'Ardeschir, n° 1, et celle de Bahram Khalef, n° 7. La décadence que les malheurs de Narsès causerent à l'empire des Perses se fait sentir dans la monnoie de son successeur, Sapor II, qui régna presque soixante-dix ans. Pour les différences qui distinguent les médailles de Sapor III, encore postérieures, on peut consulter ce que M. Silvestre de Sacy a déja observé à ce sujet, pag. 205 de l'ouvrage tant de fois cité.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

têtes le portrait d'un jeune homme, et dans l'autre celui d'une femme. J'ajoute dans la remarque ci-jointe quelques autres considérations propres à faire sentir tout ce que cette opinion a de peu vraisemblable[1].

Ainsi nous avons sur ce curieux monument numismatique les effigies de trois princes Sassanides qui tous ont régné. Vararane III, que les écrivains orientaux appellent Sagansaa ou Sistanscha, parcequ'il avoit du vivant de son pere, ainsi que nous l'avons dit, gouverné le Segestan[2], n'eut qu'un regne de

(1) L'usage de faire graver sur la monnoie de l'état l'effigie de l'épouse du monarque s'accorderoit peu avec cet esprit de jalousie qui a régné toujours dans les mœurs des peuples de l'Orient, et particulièrement de leurs princes, d'autant plus que la polygamie étoit établie chez les Persans. Il y a pu avoir chez les anciens Perses des femmes consacrées au culte, mais aucun auteur n'a dit que la garde du feu sacré leur ait été confiée : cependant sur la médaille de Hunter, rapportée par M. Ouseley, ainsi que sur la médaille d'or du cabinet impérial, il est clair que l'une des figures qui sont près de l'autel du feu a la même coiffure que le personnage dont on voit le portrait accollé à celui du roi. Quelle étrange idée de supposer que les femmes chez les Perses portassent une tiare qui représentât la tête de quelque bête fauve, comme la tête de sanglier qu'on voit sur la médaille dont il est ici question ! Il est plus raisonnable de convenir que dans des gravures exécutées par des artistes qui à peine méritent ce nom, et dans un costume aussi bizarre et aussi chargé d'ornements et de pierreries qu'est celui qu'on remarque sur ces figures, il est difficile de distinguer le portrait d'un homme de celui d'une femme, lorsque le portrait appartient à un jeune homme qui n'a ni barbe ni moustaches. Desire-t-on une preuve irréfragable de ce que je viens d'avancer ? Les deux figures qu'on voit sculptées dans la plus petite des salles taillées dans le rocher à Kirmanschah, représentent certainement deux rois de la dynastie des Sassanides : les inscriptions que M. Silvestre de Sacy a traduites et expliquées (*loco citato*, pl. 9) ne permettent pas d'en douter. Cependant M. Olivier, à qui ces explications étoient inconnues, a décrit ces deux figures comme représentant des femmes (*Voy. dans l'empire ottoman, l'Egypte, et la Perse*, tom. III, chap. 1, pag. 17, et dans l'atlas, pl. 39, n° 4).

(2) C'est l'opinion la plus reçue : d'autres écrivains ont donné ce surnom à Vararane II. Les historiens orientaux, dépourvus entièrement de critique, se trouvent extrêmement embarrassés à distinguer les princes qui ont porté un même nom ; et il arrive souvent qu'ils racontent dans la vie de l'un les faits qui appartiennent à l'autre.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

quatre années. Son frere Narsès Ier fut son successeur. Ce prince, qui tiroit son surnom de Nakhdjirkan de son goût pour la chasse[1], lorsqu'il eut en main la puissance souveraine, remplaça ce goût par celui des armes. Il fit la guerre aux Romains. Galere Maximien, nommé César par Dioclétien, ayant marché contre Narsès, fut d'abord vaincu; mais bientôt les forces immenses de l'empire romain tomberent sur la Perse; Narsès fut battu à plusieurs reprises, et eut la douleur de voir sa femme captive, ainsi qu'une grande partie de sa famille. La vertu des princesses fut respectée par le vainqueur; et ce ne furent que leurs images qui servirent à l'ornement de son triomphe[2]. Narsès fut obligé de payer leur rançon, et d'acheter la paix par la cession de plusieurs provinces. Son ame, flétrie par le malheur, s'abandonna à la mélancolie, et une mort prématurée termina ses jours l'an 302 de l'ere vulgaire. Il avoit remis les rênes du gouvernement entre les mains de son fils Hormisdas II.

§. 6. SAPOR II OU SCHAPOUR DHOU'LACTAF.

Le regne de Sapor II commença, pour ainsi dire, avant sa naissance; car il n'étoit pas né lorsque Hormisdas II mourut : mais une des femmes de ce prince étant enceinte, les mages et les grands suspendirent la tiare du roi des rois sur le sein qui renfermoit l'héritier du trône. Ainsi la Perse fut long-temps gouvernée au nom d'un enfant. Thaïr, chef des Arabes de

(1) Nakhdjirkan signifie un prince qui fait la chasse aux bêtes sauvages (Mirkhond, pag. 303).

(2) Gibbon, *Decline and fall of roman empire*, chap. XIII, note 8. Dans le texte d'Eutrope, liv. IX, chap. 24, où on lit, *Narseo Hormisdæ et Saporis avo*; il est clair qu'après le nom *Hormisdæ*, le mot *patre* a été omis par les copistes.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

l'Yémen, profita de cette minorité et de l'affoiblissement de l'état sous les regnes précédents, pour ravager les plus belles contrées de la Perse. La détresse dans laquelle elle étoit plongée parut inspirer une vigueur et un génie précoces au jeune prince. A peine touchoit-il à l'âge de la puberté, qu'il commandoit déja ses armées[1]. L'Orient ne tarda pas à reconnoître en lui un des plus grands monarques dont les exploits aient orné ses annales. Ayant vengé sur les Arabes les malheurs et la honte de sa nation, et pris, avec trop de cruauté sans doute, la revanche des maux qu'ils avoient faits à sa patrie, ses succès réveillerent en lui cet esprit de rivalité qui avoit souvent allumé la discorde entre les khosrous de la Perse et les empereurs de Rome. Le changement que Constantin venoit d'opérer dans la religion des peuples soumis à sa puissance donna de nouvelles inquiétudes à Sapor: la prédication de l'Evangile avoit fait un grand nombre de prosélytes dans ses états; le prince persan craignoit qu'ils ne fussent autant de partisans du César qui avoit mis le christianisme sur le trône; et Sapor devint persécuteur, moins par zele religieux que par politique. En effet il parut s'appaiser lorsqu'il reçut de Constantin-le-Grand une lettre amicale propre à calmer ses soupçons et à l'adoucir envers les chrétiens[2]; mais il tardoit au prince guerrier, après les succès qu'il avoit remportés sur les barbares, d'effacer les affronts que Narsès son aïeul avoit reçus des Romains. Constance, successeur de Constantin, provoqué

(1) Agathias, liv. IV, pag. 135. Tillemont fournit presque toutes les autorités sur lesquelles reposent les faits qu'on indique ici. Quelques uns de ces faits qui n'ont pour garants que les écrivains orientaux, se trouvent dans l'*Histoire universelle* anglaise, chap. 13, sect. 2; dans le *Tableau historique de l'Orient*, ou dans Mirkhond.

(2) Eusebe nous a conservé cette lettre (*Vita Constantini*, liv. IV, ch. 8).

par l'attaque des villes frontieres de la Mésopotamie, fut obligé de marcher pour les défendre; et dès-lors commença cette guerre meurtriere et désastreuse qui coûta tant de sang et de malheurs aux deux empires[1]. Sapor y perdit son fils aîné; Amida, ville romaine, fut prise et détruite. Le monarque persan se montra dans cette longue lutte plus hardi, plus guerrier, et plus habile que les généraux romains; mais ses troupes étoient toujours inférieures à l'infanterie des légions. Après la mort de Constance, Sapor eut à combattre un nouvel ennemi plus ardent et plus avide de gloire, mais non pas plus instruit dans l'art de la guerre. Un empereur visionnaire comme Julien n'étoit pas capable de choisir les partis les plus sages: en effet il rejeta avec mépris les meilleurs conseils, et périt malheureusement sur les bords du Tigre.

Sapor obtint de Jovien, élu empereur dans le tumulte d'une défaite, tous les avantages qu'il pouvoit espérer de tant de travaux et de tant de succès. Les cinq provinces que Narsès avoit cédées à Dioclétien rentrerent sous la domination de Sapor; il fut mis en possession de Nisibis, boulevard inexpugnable de la frontiere romaine; il obligea l'empereur d'abandonner le roi d'Arménie, qui s'étoit empressé de prendre parti pour les Romains. Ce prince, issu du sang des anciens Arsacides, expia dans le château de l'oubli les efforts qu'il avoit faits contre l'ennemi de sa famille[2]. Cependant la conquête de l'Arménie ne put être

(1) Cette guerre eut lieu à deux reprises.

(2) On peut voir ces faits rangés dans leur ordre et discutés par Longuerue (*Annale Arsacide*, pag. 57, an de J.-C. 368). Le nom de *château de l'oubli* étoit donné par les Perses à une forteresse qui servoit de prison d'état; il étoit défendu, sous peine de la vie, de parler au roi des prisonniers qui y étoient renfermés (Procope, liv. I, pag. 15 et 17).

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

terminée par Sapor; il ne s'étoit emparé que de quelques provinces lorsque la mort l'enleva dans la soixante-dixieme année de sa vie et de son regne[1]. Sapor avoit rétabli Ctésiphon, l'ancienne capitale des Arsacides[2], et y avoit transporté d'Istakhar le siége de l'empire, du moins pour quelques mois de l'année[3]. Les écrivains orientaux font le panégyrique de ses vertus militaires et civiles; mais ils ne peuvent le laver de la tache de cruauté qui est demeurée empreinte sur sa mémoire[4].

N° 8. Les médailles qui portent le nom de Sapor jettent le plus grand jour sur la numismatique des Sassanides. On trouve dans cette dynastie trois princes de ce nom: les médailles avec la légende de Sapor offrent trois effigies différentes; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il n'est pas difficile d'attribuer chacune

(1) Vers l'an 379 de l'ere vulgaire, sous l'Empire de Théodose-le-Grand.

(2) C'est de là que quelques écrivains orientaux le regardent comme le fondateur de Madaïn, ou Ctésiphon (Mirkhond, pag. 316); et c'est par là qu'on explique comment Ctésiphon, prise tant de fois par les Romains, étoit devenue imprenable dans la guerre que fit Justinien dans l'Orient. Le savant Gibbon n'a pu assigner l'époque de ce changement (*Decline and fall of the roman empire*, chap. 24).

(3) Nous avons vu qu'Ardeschir ou Artaxerxe et ses successeurs faisoient leur résidence ordinaire à Istakhar, l'ancienne Persépolis : cependant quelques écrivains orientaux racontent qu'Artaxerxe lui-même avoit changé de résidence (v. le *Mémoire* de M. Mongez *sur Persépolis*, tom. IV des *Mémoires de littérature et beaux-arts de l'Institut*, pag. 240).

(4) On prétend que le surnom de Dhou'lactaf, qui distingue Sapor II des autres rois de ce nom, signifie celui qui perce ou brise les épaules ; et on dit que le prince Sassanide faisoit subir ce traitement cruel aux Arabes ses captifs. Quoique d'autres écrivains orientaux donnent à ce surnom une interprétation différente, ils conviennent tous de la cruauté de Sapor envers ses prisonniers. Cette cruauté fut sans doute le motif qui poussa les soldats de Constance à un acte de barbarie des plus atroces : ils firent expirer dans les tourments le jeune prince fils du roi de Perse, qui étoit tombé dans leurs mains à la bataille de Singara : voyez Libanius, tom. II, *Orat.* III, pag. 133 ; Julien, *Orat.* I, pag. 24 ; et Spanheim dans les notes.

de ces médailles au prince sous lequel elle a été frappée. On aperçoit dans leur fabrique et dans leur travail des caracteres si prononcés d'une décadence graduelle, qu'on peut distinguer au premier coup-d'œil les médailles de Sapor I[er], qui ont beaucoup de ressemblance avec celles d'Artaxerxe son pere, des médailles de Sapor II, qui font sentir la dégradation qu'une longue suite d'évènements malheureux avoit apportée dans la monnoie des Perses, et de celles de Sapor III, qui sont encore inférieures pour l'art et la fabrique. Les particularités qu'on peut remarquer dans les types respectifs de ces médailles s'accordent si bien avec les diverses circonstances des temps et de l'histoire, qu'elles peuvent garantir la justesse des conjectures.

On n'avoit encore publié aucune médaille de Sapor II : j'en ai trouvé une parmi celles que M. Olivier a rapportées de la Perse, et dont M. Cousinery s'est empressé d'enrichir sa collection. Le nom de Sapor s'y lit des deux côtés d'une maniere évidente[1]. La coiffure de Sapor II est la couronne crénelée des mages, surmontée d'un globe, mais sans fanon tombant sur la joue[2], semblable en cela à la couronne ou tiare de Vararane II, bisaïeul de Sapor: l'oreille est ornée de boucles. Le type du revers est encore plus singulier. Non seulement les deux figures

(1) La légende , traduite en caracteres hébreux, est :

מזדיסן בה שחפוחרי מלכאן מלכא איראן ואני...

MAZDIESN BEH SCHAHPOUHRI MALCAN MALCA IRAN VE ANI*ran*;

l'*Adorateur d'Horosmade*, *l'excellent Schapouhr, roi des rois de l'Iran et de l'Aniran* (de la Perse et de l'Asie). La légende du revers est composée des deux mots,

שחפוהרי יזדאני

SCHAHPOUHRI IEZDANI;

le *Divin Schapouhr.*

(2) Les bandelettes du diadême qui voltigent dans le champ, derriere la tête du roi, paroissent, par un défaut de la gravure du coin ou de la conservation de la médaille, autant de petits carrés détachés les uns des autres.

Chap. XVI.
Rois de Perse,
Sassanides.
Pl. LI.

qu'on voit près de l'autel sont tournées vers le feu, et tiennent leurs glaives levés comme pour frapper, mais au milieu de la flamme on voit la tête d'un barbare, sans doute celle de Thaïr, *placée,* suivant l'expression d'un écrivain oriental, *comme trophée dans le temple du feu*[1]. Cette médaille differe entièrement, par la fabrique, des médailles des Sassanides antérieurs à Sapor;

(1) Ce sont les propres termes de la menace qu'Artaban V, dernier roi de la dynastie des Arsacides, faisoit par écrit à Artaxerxe, le chef de la nouvelle dynastie: Mirkhond nous les a conservés (pag. 276), et ces expressions, ainsi que la peau de l'empereur Valérien suspendue dans un temple, nous prouvent que c'étoit l'usage des Perses de consacrer dans les lieux réservés au culte cette affreuse espece de trophées. On voit une tête derriere l'autel du feu dans les types de quelques médailles que M. de Sacy attribue à Schahriar; mais elles me paroissent appartenir plutôt à Sapor II, ainsi que celle que j'ai fait graver ici; elles sont seulement moins bien conservées, et d'un travail plus barbare. Le nom de Sapor se trouvera dans la légende, pourvu qu'on regarde le caractere que M. Silvestre de Sacy a pris pour un simple *heth* comme l'assemblage d'un *heth* et d'un *pé :* le crochet qui termine à gauche le *heth* pelhvi un peu plus replié exprime le *pé* du même alphabet. M. de Sacy a reconnu cette réunion de caracteres, ainsi que celle du *resch* et du *jod* pelhvi qui terminent le même mot dans les légendes de Sapor III Si cette réunion de caracteres est moins évidente sur les médailles que ce savant attribue à Schahriar, qu'elle ne l'est sur la médaille qu'il reconnoît appartenir à Sapor III, c'est que la mauvaise conservation et la mauvaise impression de ces médailles, ou peut-être la négligence du graveur, ont altéré la forme des caracteres; accident que le même orientaliste a très souvent remarqué dans plusieurs autres caracteres des légendes pelhvi. On peut voir à la planche 7, n° 8, et mieux encore à la planche 6, n° 12 de l'ouvrage souvent cité, avec combien de facilité on peut prendre pour *heth* et *pé* réunis le caractere que M. Silvestre de Sacy regarde comme un simple *heth*, et combien il est aisé de reconnoître un *resch* avec un *jod* dans l'autre caractere qu'il prend pour un *aleph.* Cette opinion que je soumets à sa critique, n'est pas seulement appuyée sur la ressemblance des types dans les revers, elle l'est encore sur la ressemblance de l'effigie du roi. Il me paroît que le prétendu Schahriar est le même personnage que Sapor II, et que si la physionomie présente quelque légere différence, on doit l'attribuer à l'impéritie plus ou moins grande des artistes qui l'ont gravée. La fabrique et l'épaisseur de ces monnoies me paroissent être aussi les mêmes.

Quant à Thaïr, dont la tête est sur l'autel du feu, ce roi de l'Yémen fut tué dans un combat contre Sapor II.

elle est moins large et plus épaisse, et la gravure en est plus grossiere.

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

N° 9.

Quoique Sapor III, fils de Sapor II, prince d'un caractere simple et doux, ait régné à une époque à laquelle je n'étends pas mes recherches iconographiques[1], j'ai fait cependant graver ici sous le n° 9 une médaille de ce prince, lue et reconnue par M. Silvestre de Sacy[2].

Les deux dernieres médailles offrent la preuve la plus complette qu'on puisse desirer de la justesse de l'ordre dans lequel j'ai distribué ces monuments numismatiques, en attribuant les médailles depuis le n° 1 jusqu'au n° 7 aux princes prédécesseurs de Sapor II. La médaille de Sapor III est encore inférieure par le travail à celle de Sapor II, mais elle est moins épaisse, et le type y est plus légèrement empreint que sur toutes les autres monnoies de cette dynastie; il a peut-être moins de relief que dans la plupart de nos monnoies modernes. Au revers les deux figures placées à la garde de l'autel sont tournées vers le feu, comme sur la médaille de son pere; mais il n'y a pas de tête au milieu de la flamme; l'autel est entouré de bandelettes attachées de maniere à former sur le devant ce nœud mystérieux que nous avons indiqué et reconnu sur la médaille de Varane II[3].

(1) Il régna depuis l'an 383 jusqu'à 388 de l'ere vulgaire. Artaxerxe II avoit gouverné l'état pendant la minorité de Sapor III son parent, depuis la mort de Sapor II, arrivée en 379.

(2) *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, pag. 207, pl. 8, n° 18.

(3) Cette bandelette et ce nœud ressemblent cependant à ceux qui entourent souvent les autels ronds du paganisme sur les peintures des vases grecs, dits vulgairement *vases étrusques*.

Au-dessus des têtes des mages on voit deux petits globes; mais ces accessoires

Chap. XVI. Rois de Perse, Sassanides. Pl. LI.

En réfléchissant sur l'infériorité progressive de la fabrique et du style qu'on remarque sur les médailles de Sapor II et de Sapor III, on ne peut, sans invraisemblance, attribuer à des princes postérieurs et qui ont régné dans les V[e] et VI[e] siecles de l'ere vulgaire, les médailles d'un meilleur style et d'une fabrique plus soignée, que j'ai attribuées à Vararane I[er], à Vararane II, princes Sassanides, et à Vologese V, roi des Parthes. Il me paroît impossible que ces médailles aient été frappées postérieurement à cette détérioration de l'art monétaire chez les Perses, qui nous est prouvée par les médailles des deux Sapor, n° 8 et 9 de cette même planche[1].

symboliques ne tiennent pas aux couronnes, ils sont isolés dans le champ, ainsi que le sont deux globes de même grandeur sur le revers de la médaille de Sapor I[er], n° 4.

(1) Les médailles des rois perses, frappées à des époques encore postérieures, différent de toutes celles que j'ai fait graver ici, par la fabrique, l'art, les caracteres, la forme des types et des légendes qu'on ne peut lire que d'une maniere très douteuse. Il seroit donc contre la bonne critique d'aller chercher les princes dont les noms sont gravés sur les médailles dessinées ici, parmi les Sassanides homonymes qui appartiennent aux derniers âges de la dynastie.

NOTE.

N° 10. L'alphabet des médailles des Sassanides, fixé par les recherches du savant orientaliste si souvent cité, m'a mis à même de lire le nom de Papacus ou Babec sur une pierre gravée dont je conserve l'empreinte, et dont on voit le dessin sous le n° 10. Il est possible que ce monument lithoglyptique nous présente le portrait du roi Papacus, fils de Sassan et pere d'Artaxerxe. Les cinq caracteres *pelhvi* qu'on lit au devant de la tête répondent aux cinq caracteres hébreux פאפכי, *Papakhi*. Ce roi ou satrape est coiffé de la tiare oblique, puisque la tiare droite étoit réservée

au roi des rois. Cette tiare, ornée de pierreries, est distinguée par une espece d'hiéroglyphe dans lequel paroissent réunis les deux emblêmes que nous avons remarqués sur les revers des médailles n° 6 et 7. Je ne sais si les personnes initiées dans les anciennes langues de l'Orient pourront réussir à lire le reste de la légende qui borde la pierre; quant à moi, j'ai tâché de la faire rendre dans le dessin avec un soin extrême. Ce dessin est de la même grandeur que l'original.

CHAPITRE XVII.

ROIS DE LA BACTRIANE, DE LA CHARACENE, ET DE LA BABYLONIE.

ROIS DE LA BACTRIANE.

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

Une vaste et fertile région de la haute Asie s'étend du couchant au levant le long des bords de l'Oxus sur un espace d'environ deux cents lieues[1]; les montagnes du Paropamise[2] la séparent au midi des pays des Ariens, des Arachosiens, et des Indiens citérieurs; les déserts et les peuplades barbares des Scythes l'environnent des trois autres côtés. Les anciens l'ont appelée Bactriane, du nom de la ville qui en étoit la capitale[3]; mais la partie de cette même région qui est au nord de l'Oxus a été connue sous le nom particulier de Sogdiane[4]. Conquise par les anciens Achéménides, qui en avoient formé une des fron-

(1) Cette région répond en grande partie au Khorassan des géographes modernes; le fleuve Oxus est le Gihon. L'ancienne Bactriane s'étendoit presque depuis le 60e jusqu'au 70e degré de longitude calculée sur le méridien de Paris, et depuis le 35e jusqu'au 40e de latitude septentrionale.

(2) Aujourd'hui les montagnes de Candahar.

(3) Cette ville, ainsi que la riviere dont elle empruntoit le nom, s'appeloient aussi Zariaspa.

(4) Maracande, aujourd'hui Samarcande, étoit la capitale de la Sogdiane.

tieres de leurs immenses états, elle le fut aussi par Alexandre, qui la parcourut, et y laissa des colonies grecques.

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

Après sa mort, la Bactriane devint le partage de Séleucus, qui porta ses armes jusqu'au Gange. Les malheurs et la foiblesse d'Antiochus II son petit-fils présenterent aux Grecs qui s'y étoient établis une occasion de se rendre indépendants. Théodotus, gouverneur de ce pays, en devint le maître[1]. Quoiqu'on ne puisse pas assigner au juste l'époque de cet évènement, il est certain qu'elle n'est point postérieure à l'an 256 avant l'ere chrétienne[2]. Vers l'an 240 un autre Théodote avoit succédé à son pere[3]; il occupa le trône jusqu'à l'an 220, qu'il en fut renversé par Euthydeme[4].

§. 1. EUTHYDEME.

Strabon et Polybe nous ont fait connoître le nom d'Euthydeme, l'époque de son regne, et quelques évènements de sa

(1) C'est ainsi qu'il est nommé par Justin. Strabon l'appelle Diodotus. Théophile Sigefroi Bayer a publié en 1738, à Pétersbourg, une histoire latine du royaume des Grecs dans la Bactriane, ouvrage qui contient une bonne compilation de passages d'auteurs anciens sur ce sujet, mais qui au reste a le mérite et les défauts de l'*Histoire de l'Osrhoëne*, par le même auteur. J'omets souvent, dans le cours de ce chapitre, de citer les autorités qui se trouvent indiquées dans l'ouvrage de ce savant.

(2) La révolte de la Bactriane dut précéder la révolte des Parthes, qui eut lieu pendant le regne d'Antiochus II Théos. La défection des Bactriens fut la cause de la fuite et des changements de fortune d'Arsace et de Tiridate qui souleverent les Parthes, comme nous l'avons vu au chap. XV, §. 1. Ainsi le regne de Théodotus I[er] doit dater au plus tard de l'an 257 avant J.-C.

(3) Ce synchronisme est fondé sur le récit de Justin (l. XLI, c. 4), suivant lequel l'avènement de Théodotus II au trône précéda de peu de temps la victoire remportée par Arsace Tiridate sur Séleucus Callinicus.

(4) Cette époque a été ingénieusement déterminées par Bayer (*Historia regni Bactriani*, §. 28) d'après un passage de Strabon.

Chap XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

vie[1]. Nous savons qu'il tiroit son origine de la ville de Magnésie, probablement de celle qui étoit située sur le Méandre; qu'il s'étoit révolté contre Théodotus; qu'il l'avoit privé de la vie, ainsi que toute sa famille; qu'il s'étoit placé sur son trône; et que par la suite il avoit reculé les limites de ses états. L'an 209 avant l'ere chrétienne, Antiochus III, dit le Grand, lui fit la guerre: Euthydeme marcha à sa rencontre, et quoique vaincu près de Taguria sur le fleuve Arius[2], sa résistance en imposa tellement au vainqueur, que celui-ci consentit sans peine à écouter des conditions de paix. Démétrius, fils d'Euthydeme, se rendit lui-même au camp du roi Séleucide, qui, charmé des manieres nobles du jeune prince, lui accorda son amitié, et lui promit pour épouse une de ses filles. Le reste de la vie et du regne d'Euthydeme n'est pas connu. On peut cependant assurer que Démétrius son fils ne régna pas après lui sur la Bactriane, quoiqu'il paroisse vraisemblable qu'il s'empara d'une région de l'Inde, d'où quelque temps après il fit la guerre aux successeurs de son pere[3].

N° 11. La médaille d'or d'Euthydeme, l'unique que l'on connoisse de ce prince, a été la derniere découverte d'un antiquaire qui, pendant une vie de près d'un siecle, n'a cessé de bien mériter de la science des médailles. M. Pellerin en fit l'acquisition, et la publia étant âgé de quatre-vingt-quinze ans[4]. Ce précieux monument rend témoignage à la vérité de ce qu'a dit un géographe grec; qu'on trouvoit encore de son temps dans les contrées qui

(1) Polybe, *Excerpta*, liv. X, n. 46, et liv. XI, n. 32; Strabon, liv. XI, pag. 515 et 516.

(2) Le fleuve appelé *Heri-rud*, ou la riviere de Héri, dans le Hérat.

(3) Bayer, *Hist. reg. Bactr.*, §. 32.

(4) Pellerin, *Additions*, p. 95.

sont au-delà de l'Indus des monnoies avec le nom et l'empreinte des princes grecs qui avoient régné dans ces régions[1].

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

La tête du roi Euthydeme est sans barbe et ceinte du bandeau royal, suivant l'usage adopté par les successeurs d'Alexandre.

Le revers a pour légende le nom *du roi Euthydeme*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ[2]. Le type est Hercule en repos, assis sur une roche, et tenant de sa main droite la massue dont l'extrémité inférieure est appuyée sur un monceau de pierres. Cette figure d'Hercule est presque la même que nous avons vue au revers des médailles d'Antiochus II Théos, roi de Syrie[3].

Sans recourir aux traditions des Grecs et des Orientaux, qui ont fait voyager le fils d'Alcmene, ainsi que Bacchus son frere, dans les régions les plus reculées de l'Orient, je crois que les premiers rois grecs de la Bactriane ont emprunté ce type de celui que nous avons remarqué sur quelques monnoies des princes Séleucides, monnoies qui avoient cours dans cette contrée lors de sa défection. C'est ainsi que les premiers rois des Parthes ont imité, dans le type de leurs monnoies, la figure d'Apollon assis sur la *cortine*, tel qu'on le voit au revers d'autres médailles des rois de Syrie leurs contemporains. J'ai même tiré de la conformité de la figure qui est gravée sur la médaille d'Euthydeme avec l'Hercule qui est le type des médailles d'Antiochus II une preuve propre à confirmer le récit des historiens qui placent la défection des provinces de la haute Asie sous le regne de ce prince, contre l'opinion de ceux qui la placent sous le regne de Séleucus Callinicus, son successeur[4].

(1) L'auteur du *Périple de la mer Erythrée*, p. 27 de l'édition de Hudson.

(2) On voit dans le champ, vers le haut, un monogramme où l'on distingue un Π et un N.

(3) Planche 46, n° 5.

(4) Voyez le chapitre XIII, §. 3.

Chap. XVII.
Rois
de la Bactriane.
Pl. LI.

§. 2. EUCRATIDAS.

On ignore si les successeurs d'Euthydeme étoient ses parents ou ses rivaux; il est seulement certain qu'ils furent les ennemis de son fils. Les fragments qui nous restent de l'histoire de la Bactriane font mention de trois princes, Apollodote, Ménandre, et Eucratidas, le dernier des trois[1]. Ces princes ne se contenterent pas de repousser les Scythes qui menaçoient les frontieres de leurs états, ils étendirent leurs conquêtes au-delà du Paropamise sur les peuples moins féroces qui habitoient les bords de l'Indus, et porterent leur domination jusqu'à l'Océan. Ménandre réunit aux talents militaires une grande réputation de justice qui lui concilia l'amour de ses sujets; et peu de princes, après leur mort, ont été regrettés autant que lui. Eucratidas, un de ses successeurs, étoit contemporain de Mithridate Ier, roi des Parthes; il régnoit par conséquent vers l'an 165 avant l'ere chrétienne[2]. Démétrius, fils d'Euthydeme, qui, à la mort de son pere, n'avoit pu monter sur le trône de la Bactriane, mais qui régnoit sur une partie de l'Inde, s'efforça de se ressaisir de son héritage[3]. Eucratidas fut sur le point de perdre la couronne; mais son courage opiniâtre et son habileté dans le commande-

(1) Apollodote a été omis par Bayer: cependant il est nommé avant Ménandre par l'auteur du *Périple de la mer Erythrée* (*loc. cit.*) et par les *Prologues* ou sommaires de l'histoire de Trogue Pompée (l. XLI), où il est clair qu'on doit corriger *per Apollodotum et Menandrum reges*, au lieu d'*Apollodorum et Menandrum* qu'on y lit maintenant; et que la correction de Longuerue, qui reconnoissoit dans le nom d'Apollodore non celui d'un roi, mais celui d'un historien, quoique ingénieuse, est réfutée par le passage déja cité de l'auteur du *Périple*.

(2) Autre synchronisme attesté par Justin (l. XLI, c. 6).

(3) Voyez l'histoire de Bayer, §. 35.

ment des armées le firent sortir victorieux de cette lutte dangereuse. Il ne jouit pas long-temps de son triomphe. Un fils dénaturé qui portoit le même nom[1] que son pere, excita contre lui une révolte dans laquelle il fut massacré : ce monstre renouvela au fond de l'Orient l'exemple affreux que la fille du roi Servius avoit donné à Rome; il fit passer son char sur le corps sanglant de son pere. Lorsque Eucratidas mourut, Mithridate régnoit encore : le conquérant Arsacide sut profiter du désordre que ce crime atroce répandit dans la monarchie des Bactriens. La date précise de la mort d'Eucratidas est incertaine; mais il est probable que cet évènement eut lieu vers l'an 150 avant J.-C.

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

On n'a publié jusqu'ici que deux médaillons d'Eucratidas; ils ont l'un et l'autre les mêmes types et la même légende; ils ne different que par les monogrammes[2]. La légende de celui-ci présente le nom et les titres *du grand roi Eucratidas*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΕΥΚΡΑΤΙΔΟΥ. Nous avons eu plusieurs occasions de remarquer que les souverains de l'Orient affectoient le titre de *grands rois*. La physionomie d'Eucratidas n'est pas avantageuse; ses sourcils enfoncés, son menton aigu et prolongé, n'ont aucune ressemblance avec les formes grecques; ses traits annoncent cependant un homme actif et résolu. Sa tête est couverte d'un casque; et ce casque est décoré des oreilles et des cornes d'un

N° 12.

(1) C'est ce que le savant cité ci-dessus a rendu probable au §. 30 de son *Hist. reg. Bactr.*

(2) Bayer en avoit publié un (*loc. cit.*, p. 100); l'autre, que j'ai fait dessiner ici de nouveau d'après l'original, avoit été publié par Pellerin (*Rois*, pl. 15). Le monogramme qui, dans le médaillon de Bayer, est différent du nôtre, avoit été pris par ce savant pour une époque; et pour l'accorder avec l'histoire, il proposoit de changer la chronologie des Arsacides. La plupart des chronologistes avoient adopté ce changement, quoique Pellerin eût signalé depuis long-temps la méprise de l'historien de la Bactriane.

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

taureau. On a souvent vu dans cet ouvrage les portraits des successeurs d'Alexandre ornés de cornes de taureau, de bouc, ou de belier, attachées à leurs diadêmes ou à leurs casques. Eucratidas, vainqueur des Indiens, a pris les emblêmes de Bacchus Taureau, conquérant mythologique des Indes.

Le type du revers représente Castor et Pollux à cheval, ayant leurs bonnets surmontés d'étoiles, leurs lances baissées, et tenant dans la main gauche des palmes en signe de victoire. Ce revers est imité de celui de quelques médailles des rois Séleucides[1]. Eucratidas n'a pas conservé pour type de ses monnoies l'Hercule en repos de son prédécesseur Euthydeme: aussi avons-nous remarqué que ces deux princes n'étoient pas de la même famille. On ne peut sans témérité indiquer le motif qui a pu faire préférer ce type à plusieurs autres que les monnoies des princes Séleucides offroient pour modeles. Eucratidas avoit-il un frere, ou avoit-il associé son fils au trône? La perte presque totale des monuments propres à éclaircir cette histoire, ne permet que des conjectures trop foibles pour que nous puissions les proposer.

§. 3. HELIOCLÈS.

Quoique dans le peu qui nous reste de l'histoire de la Bactriane, le nom d'Hélioclès ne se trouve pas, je pense qu'aucun numismatiste expérimenté, en examinant ce tétradrachme et en le comparant avec celui d'Eucratidas, ne balancera à les

(1) Sans citer les tétradrachmes d'Antiochus VI Dionysus, postérieurs peut-être au regne d'Eucratidas Ier, on a l'exemple de ce même type sur les médailles d'un Antiochus plus ancien : voyez Haym, *Tesor. britan.*, tom. II, pag. 17; *Coins of the Seleucidæ*, pl. 3, n° 19.

regarder l'un et l'autre comme sortis de la même fabrique, et peut-être comme étant l'ouvrage du même artiste. J'observe d'ailleurs que le vêtement du roi est disposé de même dans les deux médailles, et consiste dans une chlamyde posée par-dessus une tunique ou une armure; et que les deux physionomies, malgré la différence de quelques uns des traits, ont néanmoins une ressemblance générale qui ne permet guere de douter qu'elles ne soient celles de personnages de la même famille.

La légende de ce médaillon offre le nom et les titres *du roi Héliocles le juste*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΛΙΟΚΛΕΟΥΣ ΔΙΚΑΙΟΥ; le type est Jupiter debout, tenant le foudre dans sa main droite, le sceptre dans sa gauche, tel qu'on le voit sur quelques médailles d'Antiochus IV Epiphane[1]. Quant à l'effigie d'Héliocles, elle n'a rien de remarquable; sa chevelure est crêpue, et ceinte d'un simple diadême[2].

Dans les ténebres qui couvrent cette partie de l'histoire ancienne, il est impossible d'assigner à Héliocles une place bien déterminée dans la suite des princes qui ont régné sur les bords de l'Oxus. Toutefois s'il étoit question de décider lequel d'Héliocles ou d'Eucratidas est antérieur à l'autre, je serois porté à croire que c'est Héliocles; il est en effet difficile de penser qu'un

(1) On peut en voir une qui est gravée dans l'ouvrage de Vaillant (*Hist. reg. Syr.*; pag. 195).

(2) Ce médaillon d'Héliocles est le même qui, avant de passer dans le cabinet de la bibliotheque impériale, existoit dans celui de M. d'Ennery, et il avoit été décrit dans le catalogue de ce dernier cabinet (p. 40). On y assure que le médaillon est de la même fabrique que ceux des Séleucides. On peut facilement se convaincre qu'il a encore plus d'analogie avec le médaillon d'Eucratidas : Eckhel, qui ne l'avoit pas vu, en a fait mention parmi les médailles de rois incertains (D. N., tom. IV, p. 168). Je suis assuré que M. Millingen, amateur très instruit, vient de trouver un autre tétradrachme d'Héliocles avec type et légende semblables.

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

prince refuse un titre d'honneur qui a été déféré à son prédécesseur: or Eucratidas portoit celui de *grand roi* qu'Hélioclès, s'il avoit été son successeur, auroit dû prendre, au lieu de se contenter du modeste surnom de *Juste*[1]: je crois pouvoir en conclure qu'Hélioclès a régné sur les Bactriens avant Eucratidas; et si le type représentant Jupiter, qu'on voit sur ses monnoies, a été imité, comme je le pense, des types des monnoies d'Antiochus IV, sur lesquelles on voit la même figure, Hélioclès doit avoir régné vers l'an 175 avant l'ere chrétienne[2].

Quant au parricide Eucratidas II, il fut aussi malheureux qu'il méritoit de l'être. Mithridate Ier, roi des Parthes, le dépouilla de plusieurs de ses provinces; et, vers l'an 125 avant l'ere chrétienne, les Scythes Tochariens se jeterent sur ses états

(1) Nous avons lu ce titre sur les médailles des Arsacides, et sur celles d'un prince Arménien. Cette épithete, dont les orientaux étoient dans l'usage d'honorer leurs souverains, a été négligée par les princes grecs; et c'est à ceux-ci seulement que doit s'appliquer la censure de Plutarque (*Aristides*, §. 14 de la traduction d'Amyot); « Que ce surnom de *Juste* n'a « jamais été requis ne desiré par les rois, « par les princes, ny par les tirans : mais « bien ont-ils pris plaisir de se faire surnommer les uns *Poliorcetes*, c'est-à-dire « *forceurs de villes*: les autres *Cerauni*, « c'est-à-dire *foudroyans*: aucuns *Nicanores*, c'est-à-dire *victorieux* ou *conquérants*; et quelques uns *Aëti* et *Hiéraces*, c'est-à-dire *aigles*, *faulcons*, et « autres telz oyseaux de proye : aimans « mieulx, comme il appert par telz surnoms, la louange et la réputation procédente de force et de puissance, que celle « qui procede de bonté et de vertu ».

(2) Ainsi Hélioclès auroit été le prédécesseur immédiat d'Eucratidas. D'après ce que nous avons remarqué jusqu'ici, on pourroit proposer un tableau des rois grecs de la Bactriane, dans l'ordre de leur succession, appuyé en partie sur des témoignages certains, en partie sur des probabilités, et qui seroit plus complet que tous ceux qu'on a produits jusqu'à présent. Le voici :

1 Théodotus Ier,	5 Ménandre,
2 Théodotus II,	6 Hélioclès,
3 Euthydeme,	7 Eucratidas Ier,
4 Apollodote,	8 Eucratidas II.

Ces huit princes auroient régné depuis l'an 257 avant l'ere chrétienne jusqu'à l'an 125 ou environ avant la même ere, pendant l'espace de cent trente-deux ans; ce qui donneroit plus de seize ans pour la durée moyenne de chaque regne.

affoiblis, et mirent fin à la domination grecque dans ces contrées de l'Orient[1]. Si, dans des temps postérieurs, on trouve encore quelque mention des princes de la Bactriane, on n'a aucun motif de conjecturer que ces princes étoient grecs : ils étoient probablement de la race de ces Scythes qui avoient fait la conquête du pays ; ou ils étoient des satrapes héréditaires qui gouvernoient la partie de la Bactriane subjuguée par les Arsacides[2].

Chap. XVII. Rois de la Bactriane. Pl. LI.

ROIS DE LA CHARACENE.

§. 4. TIRÈUS.

Rois de la Characene.

Au midi de la Babylonie et de la Susiane se prolonge une langue de terre qui est resserrée au couchant par le Tigre, déja réuni à l'Euphrate, et baignée au levant par le Choaspe, fleuve célebre en Orient, parceque le grand roi ne buvoit jamais d'autre eau que celle de ce fleuve. Alexandre, lors de sa conquête, ayant jugé nécessaire d'établir une position militaire dans cette contrée, y fit construire une ville qu'il peupla de soldats émérites, et qu'il appela Alexandrie. On l'avoit élevée sur un tertre artificiel pour la mettre à l'abri des inondations. Sous Antiochus

(1) Voyez le §. 5 du chapitre XV de cette seconde partie. Ces Scythes Tochariens sont ceux qui ont donné au Tocharestan, région de la haute Asie, le nom qu'elle porte encore (*Descript. of Asia*, pag. 574, dans le Ve volume des œuvres de sir William Jones).

(2) L'auteur *du Périple* cité atteste que de son temps les Bactriens avoient des rois (Bayer, *Hist. reg. Bactr.*, §. 41). Je trouve dans Trebellius Pollion que les Bactriens, sans doute leurs princes, avoient offert leurs secours aux Romains contre Sapor pour la délivrance de Valérien (*Valeriani, pater et fil.*, §. 6). Voyez aussi le *Mémoire* de M. de Guignes *sur le renversement du regne des Grecs dans la Bactriane*, dans le recueil de l'*Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXV.

Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

Soter, ces travaux eurent besoin d'être réparés; et la ville quitta son premier nom pour prendre celui d'Antioche. Mais comme le débordement des eaux causa, peu de temps après, de nouveaux dégâts, Spasinès, qui s'étoit emparé du pays, probablement sous le regne d'Antiochus Théos, assura par des digues et des remparts plus solides et plus durables les fondations de cette ville, qui ne fut plus connue que sous le nom de *Charax*, ou de *Charax de Spasinès*, comme si l'on disoit, *la ville du rempart*, ou *le rempart de Spasinès*[1]. Les successeurs de ce prince la gouvernerent, dans les temps postérieurs, sous la dépendance des rois parthes, après que Mithridate Ier et Phraate II eurent soumis cette région à leur sceptre.

(1) La mémoire de l'établissement d'une ville grecque dans la Characene nous a été conservée par Pline (liv. VI, §. 31); et il ajoute que les attérissements occasionnés par les grands fleuves qui environnoient cette région en avoient augmenté l'étendue d'une maniere fort considérable. Pline, en parlant du roi Séleucide qui fit réparer les digues de la Characene, se sert de la phrase : *Antiochus quintus regum;* et je l'explique avec Frœlich (*Annal. reg. Syr. Proleg.*, part. IV, c. 2), d'Antiochus Ier Soter, qui étoit en effet le cinquieme roi d'Asie, à compter depuis Alexandre-le-Grand. Quant à Spasinès, Pline assure qu'il étoit un prince arabe : mais Juba le jeune, roi de Mauritanie, qui avoit écrit une histoire, avoit dit que Spasinès étoit un satrape ou gouverneur de la province sous le roi Antiochus. Il est possible que Spasinès, prince arabe, ait gouverné la Characene, d'abord sous la dépendance d'Antiochus Soter, et qu'après sa mort, sous le regne d'Antiochus Théos, il ait refusé d'obéir au roi de Syrie (Pline, liv. VI, §. 31). Le type d'Hercule en repos, qui ne se voit sur les médailles d'aucun autre roi Séleucide, me paroît une preuve que les princes de la Characene ne se rendirent indépendants que sous le regne de ce second Antiochus, et qu'à cette occasion ils conserverent sur leurs monnoies le type de celles qui avoient cours de leur temps. La numismatique nous offre des exemples frappants du soin qu'eurent les nations anciennes d'imiter les monnoies accréditées, même lorsque les empreintes de ces monnoies n'avoient aucun rapport avec le prince ou avec la nation qui les faisoit imiter. Quant au P. Hardouin, qui croit qu'Antiochus-le-Grand est le prince indiqué par Pline, son opinion ne peut se soutenir; Antiochus-le-Grand étoit le VIe et non le Ve des rois Séleucides; et le Ve des Antiochus, Antiochus Eupator, ne possédoit ni la Characene, ni la Babylonie.

Ces gouverneurs héréditaires, ainsi que ceux de la Perse et de l'Elymaïs, contrées limitrophes, prenoient le titre de rois[1]. Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

Lucien parle d'un de ces dynastes: c'étoit le troisieme, en commençant à compter par Spasinès, et il s'appeloit Tiréus. L'écrivain qui nous a conservé le nom de ce prince ne nous a laissé sur lui d'autres renseignements que ceux qui regardent la durée de sa vie. Tiréus mourut de maladie dans sa quatre-vingt-douzieme année[2].

Une médaille de Tiréus paroît ici pour la premiere fois : le dessin qu'on a gravé n° 18 a été pris sur une empreinte que je possede. La médaille originale existe en Angleterre[3]. On y voit d'un côté la tête du prince ceinte du bandeau royal : sa cheve- N° 18.

(1) Dion parle des rois de la Characene qui régnoient encore sur la Mésene au temps de l'expédition de Trajan contre les Parthes (liv. LXVIII, §. 28). Voyez Longuerue, *Annal. Arsac. ad an. Seleuc.*, 164, pag. 9.

(2) Dans ce passage, tiré des *Macrobii* de Lucien, on trouve les noms de plusieurs princes qui ont régné sur la Characene et sur les régions adjacentes. Le voici: Ὑσπασίνης δὲ ὁ Χάρακος καὶ τῶν κατ' Ἐρυθρὰν τόπων βασιλεὺς, πέντε καὶ ὀγδοήκοντα ἐτῶν νοσήσας ἐτελεύτησε. Τήραιος δὲ ὁ μεθ' Ὑσπασίνην τρίτος βασιλεύσας, δύο καὶ ἐννενήκοντα βιοὺς, ἐτελεύτα νόσῳ. Ἀρτάβαζος δὲ ὁ μετὰ Τήραιον ἕβδομος βασιλεύσας Χάρακος, ἓξ καὶ ὀγδοήκοντα ἐτῶν, καταχθεὶς ἀπὸ Πάρθων, ἐβασίλευσε: « Hyspasinès, roi « de Charax et des régions adjacentes à la « mer Erythrée, mourut de maladie, après « avoir vécu quatre-vingt-cinq ans. Tiréus, « le troisieme après Hyspasinès, mourut « aussi de maladie, âgé de quatre-vingt-« douze ans; et Artabaze, qui étoit le sep-« tieme roi de Charax après Tiréus, étoit « âgé de quatre-vingt-six ans lorsque, de « retour du pays des Parthes, il fut roi ». Les différents manuscrits dont on voit les variantes dans l'édition de Lucien par Reitzius donnent au lieu de Τήραιος, Τέραιος, et Τείραιος. On voit clairement que l'*iotacisme* des copistes avoit altéré ainsi la véritable orthographe du nom Τίραιος, tel qu'on le lit sur la médaille. D'autres philologues ont déja remarqué des variations dans le nom de Spasinès, que quelques uns écrivent Pasinès, d'autres, comme Lucien, Hyspasinès, etc.

(3) C'est à Mylord Elgin, lors de son séjour à Paris, que je dois aussi cette empreinte : la médaille unique sur laquelle on l'a prise appartenoit alors au cabinet de M. Knight. On m'a assuré que c'est un tétradrachme.

Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

lure est arrangée suivant l'usage des Medes; sa barbe est longue et pointue; son âge avancé paroît attester ce que Lucien nous dit de la longévité de Tiréus. Hercule assis, tenant sa massue à la main, tel à-peu-près qu'on le voit sur les tétradrachmes d'Antiochus Théos[1], est le type du revers dont la légende nous présente le nom et les titres *du roi Tiréus Soter et Evergete*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΤΙΡΑΙ□υ ΣΩΤΗΡ□Σ καΙ ΕΥΕΡγετου. Un monogramme est dans le haut du champ, et paroît composé d'un Μ, d'un Α, et d'un Υ. On entrevoit dans l'exergue les traces de quelques lettres.

Si l'on adoptoit l'opinion d'Eckhel, que toutes les médailles qui ont pour type Hercule en repos, dans une attitude semblable à celle dans laquelle il est représenté sur les revers des tétradrachmes d'Antiochus II, appartenoient à la Bactriane, je devrois chercher Tiréus parmi les princes ignorés qui, après la chûte d'Eucratidas, ont gouverné, avec le titre de rois, cette région lointaine. Cependant, même avant la découverte de la médaille dont il s'agit ici, et qui porte le nom d'un prince oriental connu dans l'histoire pour avoir régné sur une autre contrée, l'opinion d'Eckhel me paroissoit peu soutenable. Ce type n'a en effet aucun rapport particulier avec la Bactriane; et si on le voit sur la médaille d'Euthydeme, c'est qu'à l'époque de la défection de cette province les rebelles ne voulurent point changer l'empreinte de la monnoie de l'état, et en faire disparoître une divinité révérée par tous les Grecs et particulièrement par les Macédoniens conquérants de l'Asie, qui se vantoient de tirer leur origine des Héraclides. Hercule avoit d'ailleurs un culte parmi les nations orientales, qui le vénéroient sous d'autres

(1) Hercule paroît assis plutôt sur un autel rond ou sur une colonne tronquée que sur une roche.

noms comme un emblême mythologique de la force. De semblables motifs ont dû faire graver le même type sur la monnoie de plusieurs autres peuples de l'Orient, qui s'étoient détachés de la monarchie des Séleucides à la même époque. Mais nous sommes certains par d'autres monuments que les rois de la Bactriane, successeurs d'Euthydeme, cesserent de graver sur leurs monnoies la figure d'Hercule; nous avons vu les autres types qu'ils avoient adoptés.

Un écrivain qui vivoit au second siecle de l'ere chrétienne, l'auteur du *Périple de la mer Erythrée,* a remarqué comme une circonstance digne d'attention, qu'on trouvoit encore dans la haute Asie et vers les bords de l'Indus des monnoies portant des noms de princes grecs, et des légendes grecques. Cette remarque n'auroit pu avoir lieu, si les princes de la Bactriane avoient continué du temps de ce géographe à faire frapper des médailles grecques. Il étoit déja facile d'inférer de ces observations que les médailles de Monnésès et d'Adinnigaüs, marquées d'époques peu éloignées de celle où cet écrivain a fleuri, ne pouvoient appartenir à des princes bactriens. Mais à présent que le nom du roi Tiréus se trouve sur une médaille semblable à celles des deux princes que je viens de citer, qu'il est prouvé que ce nom appartient à un roi de la Characene, et que rien ne s'oppose à ce qu'on ne croie que ces médailles ont été frappées dans cette derniere contrée, il me paroît raisonnable de les attribuer aux princes de la Characene. Les Grecs n'existoient plus dans la Bactriane; ils étoient en grand nombre dans la Mésopotamie et dans les régions qui bordent l'Euphrate et le Tigre. Au rapport de Pline, non seulement la ville de Charax, mais tout le canton avoit été peuplé de Grecs. Les monnoies qu'on frappoit à Séleucie et à Ctésiphon, et dans d'autres villes

Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

de l'empire des Parthes, auquel les rois de la Characene rendoient hommage, avoient des légendes grecques, ainsi que les médailles dont il est question : les princes qui les ont fait frapper y sont tous représentés avec une coiffure médique semblable à celle des Arsaces; et il est très naturel que ces princes, voisins de la Médie et soumis aux rois parthes, aient imité le costume et les usages de leurs suzerains[1]. Ainsi je ne doute pas que le Tiréus dont nous avons sous les yeux l'effigie ne soit le même prince dont Lucien a parlé, et que les trois différents rois dont nous allons examiner les médailles ne doivent être placés parmi ses successeurs[2].

§. 5. ADINNIGAÜS.

Ce prince, qui ne nous est connu que par une médaille unique du cabinet impérial, régnoit sur la Characene l'an 333 de l'ere des Séleucides, qui répond à l'an 21 de l'ere chrétienne[3]. Tibere étoit alors le chef de l'empire romain, et Artaban III étoit empereur des Parthes. Dans les troubles civils qui déchi-

(1) Barthélemy avoit déja conjecturé que les médailles d'Adinnigaüs et de Monnésès devoient probablement appartenir à des princes de la Mésopotamie, et dépendants des Arsacides (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, tome XXXII, pag. 684).

(2) Cette opinion, que je crois avoir rendue probable, vient de recevoir une nouvelle confirmation, par la découverte d'une médaille d'Artabaze autre roi de la Characene, dont il est fait mention dans le passage de Lucien, cité ci-dessus. Cette médaille, acquise par M. d'Hermand, est de la même fabrique que la médaille de Tiréus : le portrait du roi présente la même coiffure, et l'époque marquée au revers répond à la chronologie indiquée par Lucien. Je donnerai un dessin de cette médaille dans le supplément général de l'ouvrage.

(3) On peut voir dans Barthélemy, *loc. cit.*, pag. 671 et suiv., dans Eckhel, D. N., tom. III, pag. 559, et dans Rasche, *Lex. Rei num.*, art. ΑΔΙΝΝΙΓΑΟ, le résumé des discussions littéraires dont cette médaille, ainsi que celle de Monnésès, a été le sujet.

rerent l'empire de celui-ci, la puissance des satrapes héréditaires ou des rois vassaux du roi des rois alloit toujours en croissant. L'histoire d'Artaban III, dans Josephe, nous fait assez connoître combien étoient puissants à cette époque les princes de l'Adiabene, dont les états étoient bien plus près du centre de la monarchie des Parthes que ne l'étoient ceux des rois de la Characene.

Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

La physionomie du roi Adinnigaüs se reconnoît au premier coup-d'œil pour être celle d'un oriental; la forme de son nez aquilin est aussi exagérée que l'est la même partie du visage dans les portraits de Mithridate Ier et de Phraate II, roi des Parthes[1]. La légende du revers, outre l'époque de l'an 333, TΛΓ, qu'on lit à l'exergue, offre le nom et les titres *du roi Adinnigaüs Soter,* ΒΑΣΙΛεως ΑΔΙΝΝΙΓΑου ΣΩΤΗΙΡ□ς[2]. Le type est le même que celui de la médaille de Tiréus, et Adinnigaüs prend comme lui le surnom de *Soter*[3]. Il est presque certain N° 14.

(1) C'est sans doute à ces physionomies orientales qu'on doit rapporter une expression de Platon par laquelle le philosophe suppose que ceux qui voyoient en beau les défauts corporels de leurs amis donnoient le nom de *nez royal* à un nez aquilin jusqu'à l'excès : Τοῦ δὲ τὸ γρυπὸν βασιλικὸν φατὲ εἶναι (*De R. P.*, liv. V).

(2) Cette orthographe défectueuse est celle de la médaille. On a vu de pareilles fautes dans les légendes des Arsacides. La figure d'Hercule est d'un travail très grossier, mais la tête du roi est plus soignée : on voit dans le champ du revers deux monogrammes; l'un paroît composé d'un A et d'un Π, l'autre d'un X et d'un A. Le rapport de ce dernier avec le nom de la Characene est facile à saisir; on pourroit conjecturer que les deux premieres lettres indiquent le nom d'une ville d'Apamée, qui appartenoit aux mêmes états.

(3) Les princes que je regarde comme rois de la Characene prennent tous aussi le titre de Soter. Ce titre n'a été donné, du moins sur les médailles, à aucun des rois de la Bactriane; on ne le lit pas non plus sur les médailles des Arsacides. Je conjecture que Spasinès lui-même avoit été honoré de l'épithete de *sauveur*, parcequ'il avoit réellement sauvé d'une perte imminente la ville de Charax et toute la région de la Characene, moyennant les nou-

Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

qu'Adinnigaüs a régné sur la même région que Tiréus[1].

§. 6. MONNESÈS.

Si la ressemblance des types dans les médailles de Monnésès et d'Adinnigaüs, et le titre de Soter qu'on lit également sur les deux médailles, font regarder ces deux princes comme ayant régné sur la même région, l'époque de l'an ΥΚΒ, 422, de l'ere des Séleucides, ou 110 de l'ere vulgaire, prouve que Monnésès a vécu presque un siecle après Adinnigaüs. A cette époque Pacorus ou Chosroès régnoit sur les Parthes, et Trajan étoit empereur; mais il n'avoit pas encore passé en Orient pour faire la guerre au roi des rois : il n'y alla que trois ans après. Dans ce temps Monnésès n'existoit plus ; Athambylus régnoit alors sur la Characene et sur la Mésene[2], et étoit probablement son successeur immédiat.

N° 15. Cette médaille de bronze est fort mal conservée ; on voit par ce qui reste de l'empreinte que la tête de Monnésès étoit ceinte d'un diadême, et que sa barbe et sa coiffure ne différoient pas beaucoup de celles de ses prédécesseurs. La légende du revers

velles levées qui assurerent ces lieux contre les inondations. Les princes successeurs de Spasinès avoient probablement hérité de ce titre.

(1) Josephe, A. J., liv. XX, chap. 2, a fait mention d'un roi de la Characene, qu'il nomme Abennérigus ou Abinnérigus: Ἀϐεννήριγον τὸν τοῦ Σπασίνου χάρακος βασιλέα. Je crois devoir remarquer ici une certaine ressemblance qui se présente entre ce nom et celui d'Adinnigaüs, Ἀδιννίγαος, qui, suivant les conjectures que je viens de proposer, régnoit sur le même pays, et, comme il est prouvé par les chiffres chronologiques de la médaille, à l'époque même que Josephe assigne à son Abinnérigus. Il ne seroit pas étrange qu'un nom aussi bizarre que celui d'Adinnigaüs eût été altéré par les copistes de l'historien juif.

(2) Dion, liv. LXVIII, §. 28.

offre le nom et les titres *du roi Monnésès, Soter et Evergete:* βασιλεως ΜΟΝΝΗCου σωΤΗΡΟC κΑΙ ΕΥεργετου : ce dernier surnom est presque effacé[1].

Chap. XVII. Rois de la Characene. Pl. LI.

§. 7. ARTABAN.

Une médaille de bronze d'une fabrique encore plus grossiere que les trois précédentes, et frappée sans doute dans la même région, est le seul monument qui nous reste de ce prince inconnu dans l'histoire. Sa tête, coiffée à la maniere médique et ceinte du diadême, est sans barbe, particularité qui tient probablement à la jeunesse du prince. Le type du revers est le même que dans les médailles des numero précédents, mais le travail en est extrêmement barbare, et les caracteres de la légende sont si informes, qu'on peut à peine les reconnoître. Il paroît cependant qu'ils présentent le nom d'Artaban, ou *Ertapan*, ΕϤΤΑΠΑΝΟΥ..., avec des titres qu'on ne peut plus lire. La rudesse du travail me fait croire qu'Artaban n'a régné sur la Characene que du temps des derniers Arsacides dont les médailles témoignent également la décadence des arts. Il a probablement vécu au commencement du IIIe siecle de l'ere vulgaire[2]. N° 16.

(1) Vaillant et Maffei avoient fait connoître cette médaille, et Barthélemy l'avoit donnée avec un peu plus d'exactitude dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXII, page 671.

(2) Cette médaille, jusqu'à ce jour inédite, existe, ainsi que les deux précédentes, dans le cabinet de la bibliotheque impériale. Les changements de l'Α en Ε, et du Β en Π, dans le nom d'Artaban, tiennent à la prononciation et au génie de quelques langues orientales. Quoique les titres qui suivent le nom du prince ne soient plus lisibles sur la médaille, on croiroit cependant y distinguer quelque trace du mot σωΤΗΡος, *Soter*.

Chap. XVII.
Rois
de la Babylonie.
Pl. LI.

ROIS DE LA BABYLONIE.

§. 8. TIMARQUE.

Nous ignorons la patrie de Timarque; nous savons seulement que lui et son frere Héraclide s'étoient concilié par la corruption de leurs mœurs la bienveillance d'Antiochus IV Epiphane, roi de Syrie[1]. Le prince avoit donné toute sa confiance à ces deux freres: il fit Héraclide son trésorier, et Timarque préfet de la Babylonie. Si l'on en croit Appien, Timarque gouvernoit très mal cette province; ce qui ne l'empêcha pas d'en usurper la souveraineté à la mort de son maître, qui n'avoit laissé pour successeur qu'un enfant. Démétrius, neveu d'Antiochus Epiphane, s'étant échappé de Rome pour enlever le trône à son cousin, eut, comme nous l'avons vu ailleurs, tout le succès qu'il desiroit; et une de ses premieres entreprises, aussitôt qu'il eut ceint le diadême, fut de faire rentrer les rebelles dans le devoir. Timarque étoit de ce nombre; il perdit bientôt avec la vie l'autorité qu'il avoit usurpée. Le peuple syrien qui l'avoit en horreur, et qui redoutoit de l'avoir pour maître, déféra au vainqueur le titre de *dieu sauveur* (Soter). Héraclide fut disgracié et envoyé en exil; mais Démétrius eut à se repentir de lui avoir laissé la vie. Cet adroit courtisan sut si bien flatter la fierté des Romains et la jalousie que le sénat avoit conçue des qualités et de la conduite de Démétrius, qu'il parvint à faire reconnoître, par ce corps si redoutable aux princes, le jeune Alexandre Bala comme fils et héritier légitime d'Antiochus Epi-

(1) Appien, *Syriac.*, §§. 45 et 47.

phane, à le mettre sous la protection de la république, et à en obtenir des forces pour renverser Démétrius[1]. Nous avons raconté ailleurs comment ce dernier, en se défendant contre son compétiteur, périt dans le combat, et comment Héraclide satisfit ainsi à la fois sa vengeance et celle de son frere.

Chap. XVII
Rois de la Babylonie.
Pl. LI.

La médaille de bronze de Timarque étoit encore inédite[2]. On l'a dessinée sous le n° 17, d'après l'original qui est au cabinet de la bibliotheque impériale. On voit d'un côté la tête de Timarque ceinte du diadême. Le type du revers est la Victoire ayant sa main droite élevée et tenant une couronne; mais cette figure a été en partie effacée par une contre-marque dont l'empreinte représente aussi la Victoire. La légende offre le nom *du grand roi Timarque*, ΒΑΣΙΛεως μεΓΑΛοΥ ΤΙΜΑΡΧΟΥ. Le titre de *grand roi* prouve que le prince à qui cette médaille appartient est véritablement le Timarque dont nous venons de parler; car le titre de grand roi n'étoit usité que parmi les souverains de la haute

N° 17.

(1) Polybe, *Excerpt. legat.*, n. CXXXVIII et CXL. Cet écrivain, dans les fragments qui nous restent des livres perdus de ses histoires, ne dit pas qu'Héraclide qui présenta au sénat Alexandre et Laodice, enfants d'Antiochus Epiphane, fût le même Héraclide qui du temps de ce prince avoit été trésorier du roi. Cependant il est clair que cet Héraclide avoit été un courtisan favori d'Antiochus, et qu'il étoit un ennemi acharné de Démétrius Soter; par conséquent il me paroît vraisemblable qu'il n'est pas ici question d'un autre personnage que du frere de Timarque. Appien dit clairement que Démétrius l'avoit expulsé : il n'y a que des écrivains modernes qui fassent périr Héraclide avec son frere.

(2) M. Sestini en avoit cependant donné connoissance dans ses *Lettere*, tom. VIII, pag. 120. Mais la médaille étant très usée, et la légende presque effacée dans l'empreinte que cet antiquaire avoit sous les yeux, il n'étoit pas en état d'en donner une description exacte.

Chap. XVII. Rois de la Babylonie. Pl. LI.

Asie [1], et ne peut convenir à un autre Timarque qui s'étoit révolté contre Antiochus Soter, et s'étoit fait tyran de Milet [2].

(1) Il est fait mention de Timarque dans les *Prologues* ou sommaires du livre XXXIV de Trogue Pompée, où il est appelé roi des Medes. On peut croire qu'il avoit tâché de joindre quelque partie de cette région à la Babylonie dont il s'étoit emparé.

(2) Voyez, pour ce qui regarde ce Timarque plus ancien, les §§. 2 et 3 du chap. XIII de cette IIe partie, tom. II, pag. 389, 392.

NOTE.

Les princes de Palmyre ayant affecté la dignité et le titre d'*empereurs romains*, leurs portraits, empreints sur les médailles, se trouveront dans la partie de cet ouvrage qui contiendra l'*iconographie romaine*.

CHAPITRE XVIII.

ROIS D'EGYPTE.

L'ORDRE géographique des médailles des rois nous amene dans cette antique contrée que la nature a distinguée par des phénomenes si singuliers et si bienfaisants, qu'on pourroit les appeler des privileges, et qui a été le berceau des sciences et des arts de l'Occident. Ses anciens habitants, qui s'étoient presque isolés de toutes les autres nations, se glorifioient de quelques exploits mythologiques[1]; mais les peuples qui durent à l'Egypte leur instruction dans tous les genres firent de la conquête de ce pays révéré un des principaux objets de leur ambition. Cambyse, Alexandre, et César, la soumirent successivement; et nous l'avons vue de nos jours conquise par un héros que la postérité placera au-dessus des plus grands hommes de l'antiquité. Le second de ces conquérants y fonda cette reine des villes, la plus illustre de toutes celles auxquelles il donna son nom, et qui posséda ses cendres pendant plusieurs siecles. De toutes les contrées qu'il avoit conquises, et qui, après sa mort, devinrent le partage de ses successeurs, l'Egypte fut la moins exposée à

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII.

(1) On doute beaucoup de la réalité ou du moins de l'étendue des conquêtes de Sésostris. On peut consulter là-dessus l'ouvrage de M. Zoëga, *de O. et U. obeliscorum*, sect. IV, ch. 2, p. 577 et 578.

changer de maîtres. Une famille qui se vantoit de descendre d'Hercule, et que du moins on croyoit issue de Philippe[1], la gouverna durant trois siecles.

§. 1. PTOLÉMÉE Ier SOTER.

Cette famille étoit celle des Lagides: elle tiroit son nom de Lagus, guerrier macédonien auquel Philippe, pere d'Alexandre, avoit fait épouser Arsinoé sa maîtresse, enceinte de Ptolémée[2].

La fortune, qui le plaça sur le trône, accrédita les contes merveilleux qu'on débitoit sur son enfance[3]. Ce qui est hors de doute, c'est que ce jeune guerrier, élevé avec Alexandre-le-Grand, le servit avec courage et avec zele dans toutes ses expéditions. Il en avoit écrit l'histoire; et on doit regretter que ce monument authentique des actions et des vertus d'Alexandre n'ait point été conservé. A la mort de ce héros, Ptolémée étoit au premier rang parmi ses généraux et ses amis. Quoiqu'il ne portât que le nom de fils de Lagus, il se croyoit plus de droit au trône que Philippe Arrhidée, qui étoit né d'une courtisane, et même que les enfants qu'Alexandre avoit eus de princesses étrangeres[4]. Il auroit voulu que l'héritage du conquérant eût passé tout entier à ses capitaines. Son avis ayant rencontré trop d'obstacles, et l'imbécille Arrhidée ayant été reconnu pour roi, Ptolémée fut nommé gouverneur de l'Egypte et de la Libye; et il accepta ce gouvernement, bien résolu d'en faire son apanage.

(1) Properce, l. III, *El.* IX ou XI, v. 40.

(2) Pausanias, liv. I, chap. 6. J'omettrai dans ce chapitre la plupart des autorités qu'on trouve déja citées par Vaillant, dans son *Historia Ptolemæorum*, ou dans l'*Histoire universelle* anglaise rédigée par une société de gens de lettres.

(3) Suidas, à l'article Λάγος.

(4) Pausanias, *loc. cit.*; Quinte-Curce, liv. X, chap. 6.

Chap. XVIII
Rois d'Egypte.
Pl. LII.

Les honneurs qu'il rendit aux dépouilles du héros macédonien, qui furent transportées à Alexandrie, les vertus civiles et politiques qui ornoient son ame, son caractere humain et bienfaisant, son esprit cultivé, ses manieres aimables, ses talents militaires, et son sang froid que ni le bonheur ni les revers ne pouvoient altérer, lui donnerent à la monarchie des titres qu'il fit valoir par les armes contre ses compétiteurs[1].

Ce qui nous reste de l'histoire des guerres qu'il eut à soutenir nous fait connoître presque toutes les vicissitudes de sa fortune; on y voit comment il battit Perdiccas qui marchoit pour lui enlever l'Egypte, et comment ce rival périt par la main de ses propres soldats; comment Ptolémée s'opposa de bonne heure à l'ambition d'Antigonus et de Démétrius son fils; comment Séleucus trouva chez lui un asile et un appui; comment le fils d'Arsinoé, vainqueur de Démétrius en Phénicie, fut vaincu quelques années après par le même ennemi dans un combat naval livré près de Chypre, et l'un des plus célebres dans l'histoire de la marine des anciens. Ptolémée ne fut point abattu par ce revers; il sut défendre l'Egypte qu'il avoit agrandie de la conquête de la Cyrénaïque, et protéger les Rhodiens dont la reconnoissance lui décerna les honneurs divins. Il forma contre son rival cette ligue terrible sous laquelle il le fit succomber près d'Ipsus; il étendit sa domination sur la Palestine et sur la Phénicie, recouvra Chypre, et soumit à son sceptre plusieurs isles et plusieurs places fortes de l'Asie et de la Grece. Grand également dans la paix et dans la guerre, il fit jouir l'Egypte de tout ce qu'une bonne administration, le commerce, et le

(1) Les belles qualités de Ptolémée ont été relevées principalement par Diodore de Sicile (liv. XVIII, §. 14, et liv. XIX, §. 86), et par Quinte-Curce (liv. IX, chap. 8).

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII.

luxe, peuvent donner d'éclat et de bonheur aux contrées les plus favorisées par la nature; et le goût qu'il avoit pour les lettres et pour les arts passa comme une portion de son héritage jusqu'à ses derniers successeurs.

Après trente-huit ans d'un regne fortuné, il plaça son diadême sur la tête du plus chéri de ses enfants[1]; et, adoré comme un dieu, il passa ses derniers jours dans un honorable repos. Sa mort arriva quarante ans après celle d'Alexandre, l'an 284 avant l'ere chrétienne.

N° 1.

L'antiquité possédoit plusieurs images de ce grand roi. Pline fait mention d'un tableau peint par Antiphile le rival d'Apelle, et qui représentoit une chasse de Ptolémée[2]. Des médailles de tous les modules et de tous les métaux nous ont transmis son portrait authentique, et qui est d'autant plus intéressant que sur plusieurs de ces monuments il a été gravé par d'excellents artistes. Les deux tétradrachmes ou médaillons dessinés sous les n° 1 et 2 de cette planche sont exécutés dans la plus grande maniere. On voit sur celui du n° 1 le buste de Ptolémée déja

(1) De Ptolémée Philadelphe (Justin, liv. XVI, chap. 2). Ce fut l'an 285 avant Jésus-Christ.

(2) Pline, liv. XXXIV, §. 39, n° 32. Hardouin a cru que cette chasse de Ptolémée étoit celle qu'on faisoit près de la ville de Bérénice pour prendre les éléphants; il s'est trompé : cette derniere fut instituée par Ptolémée Philadelphe (Strabon, liv. XVI, pag. 770); et Antiphile étoit à la cour d'Alexandrie sous le regne précédent : on débitoit même sur son compte une histoire qui, embellie et exagérée probablement par Lucien, se lit parmi les ouvrages de cet écrivain, sous le titre, *Qu'il ne faut pas croire trop aisément à la calomnie.* Il paroît cependant certain que le tableau allégorique d'Apelle ayant pour sujet la calomnie, fut peint à la cour de Ptolémée Soter qui d'ailleurs n'aimoit point cet artiste : voyez Pline, liv. XXXV, §. 36, n° 14. Un groupe de Ptolémée Soter avec ses enfants étoit consacré à Olympie (Pausanias, l. VI, c. 15).

avancé en âge, mais dont les traits annoncent le caractere le plus noble et le plus ferme[1]. Le diadême, qu'il attacha pour la premiere fois sur son front après qu'il eut perdu la bataille navale de Chypre, ceint sa chevelure. L'égide écaillée et garnie de serpents couvre sa poitrine, et lui donne le caractere de Jupiter. Le revers présente la même allusion; c'est l'aigle du roi des dieux ayant le foudre dans ses serres[2]. La légende, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ, *de Ptolémée dieu sauveur* (*ou* Soter), désigne ce prince sans aucune équivoque.

Ce titre lui fut déféré par les Rhodiens, qui, par un raffinement de flatterie, avoient consulté auparavant l'oracle d'Ammon pour savoir s'il étoit permis d'attribuer à Ptolémée les honneurs et les titres réservés aux dieux[3]. La réponse de l'oracle ayant été favorable, ils éleverent à Ptolémée un temple entouré de portiques d'une immense étendue; et un bois sacré planté près du temple retentissoit sans cesse du chant de ses hymnes.

L'Egypte suivit cet exemple, et les monnoies que nous examinons en sont une preuve.

La suppression du titre de roi dans la légende est encore un signe d'apothéose; nous avons remarqué la même suppression sur les médailles d'Antiochus Ier Soter[4]: elle prouve qu'il faut traduire cette épithete par celle de *dieu sauveur*[5], et dément les

(1) Je ne sais si ce médaillon avoit jamais été publié: on n'y voit d'autre emblême qu'une petite corne d'abondance gravée dans le champ du revers. Il a été copié, ainsi que le suivant, d'après l'original, au cabinet de la bibliotheque impériale.

(2) Dans ce type, qui est devenu presque général dans les tétradrachmes des Ptolémées, on doit chercher l'origine de la fable indiquée par Suidas (v. Λάγος), et qui portoit qu'un aigle avoit eu soin de l'enfance de Ptolémée Soter.

(3) Diodore de Sicile, l. XX, §. 100.

(4) Ci-dessus, tom. II, pag. 290.

(5) Voilà pourquoi, suivant Cicéron (liv. II, *in Verrem*, §. 63), le titre de Soter étoit si grand qu'on ne pouvoit le traduire par un seul mot: *Ita magnum ut latino uno verbo exprimi non possit.* La véritable origine de ce titre, que Pausanias

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII.

fausses origines que lui ont assignées quelques auteurs anciens et modernes.

Pl. LIV. N° 1.

Un médaillon d'or gravé à la planche LIV, n° 1, sur l'un des côtés duquel les têtes de Ptolémée Soter et de Bérénice sont accolées, sans autre légende que le mot ΘΕΟΙ, *dieux*, et sur le revers les têtes de Ptolémée Philadelphe, et d'Arsinoé sa sœur et sa femme, sont pareillement accolées, avec la légende ΑΔΕΛΦΟΙ, *frere et sœur*, ne permet pas de douter que les deux tétradrachmes ne doivent être attribués à Ptolémée I[er], quoique le même surnom de *Soter* ait été pris postérieurement par Ptolémée VIII. Nous parlerons encore de ce médaillon en examinant les portraits de Ptolémée Philadelphe (§. 4).

Pl. LII. N° 2.

Le tétradrachme n° 2 présente la même effigie avec le même ajustement: le revers a aussi pour type l'aigle et le foudre; mais la légende offre le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. On remarque dans le champ du revers, outre les deux lettres KI, deux autres lettres, L. K, qui désignent la 20e année du gouvernement de Ptolémée, ou l'an 304 avant l'ere chrétienne. C'étoit la quatrieme année depuis que ce prince avoit ceint le diadême et pris le titre de roi[1].

avoit fait connoître (l. I, c. 8), n'a pas été relevée par M. de Sainte-Croix, qui, malgré son excellente critique, croyoit que le titre de *Soter* avoit rapport aux services rendus par Ptolémée à Alexandre-le-Grand, dans la cour duquel, suivant quelques traditions, il avoit eu l'office honorable d'*edeatros*, c'est-à-dire de grand-échanson et même de grand-maître-d'hôtel. La comparaison de cette légende avec celle d'Antiochus Soter nous explique mieux la véritable signification de ce titre donné aux deux princes.

(1) Ce tétradrachme a été attribué par d'autres antiquaires à Ptolémée Philadelphe; la comparaison de la tête gravée sur celui-ci avec l'effigie du médaillon précédent prouve qu'il appartient à Ptolémée

Le buste de bronze gravé sous les n° 3 et 4 a été trouvé à Herculanum. Les académiciens de Naples l'ont publié comme un portrait de Ptolémée VI Philométor[1]; mais je pense qu'il appartient au fils de Lagus. Quoiqu'il paroisse ici un peu moins âgé que sur les médailles, on y retrouve ce front carré, ce menton légèrement saillant, ce sourcil majestueux, cet œil expressif, ce regard pénétrant, et tous les traits qui caractérisent sa physionomie sur ses monnoies. Si ma conjecture est juste, ce monument nous montre de face la figure de Ptolémée, que ses médailles ne nous présentent que de profil. Elle annonce ce grand caractere que l'histoire lui attribue, et nous fait sentir de plus en plus la justesse de l'observation de Trogue Pompée, que les capitaines d'Alexandre joignoient à la supériorité des talents et à la force de l'ame une conformation si imposante, et un aspect si noble et si beau, qu'ils paroissoient être l'élite du genre humain et non d'une seule nation, et avoir été choisis par Philippe et par Alexandre pour être leurs successeurs, plutôt que leurs serviteurs et leurs ministres[2]. Les portraits de ces grands rois, et particulièrement ceux de Ptolémée et de Lysimaque, confirment la remarque de l'historien.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII. N° 3 et 4.

Soter, ainsi que l'autre. L'opinion d'Eckhel, qui prétend que les années du regne de Ptolémée Soter ne se trouvent marquées que sur les médaillons qui portent ce titre, n'est donc pas fondée : il est même très douteux que les chiffres qu'on lit sur ces derniers soient de véritables caracteres chronologiques, puisqu'ils ne sont pas précédés de la lettre L, qui désigne sans équivoque le mot Lυκαβάντος pour Λυκάβαντος, *année;* cette forme d'L ayant été choisie de préférence, parcequ'elle n'est pas en grec un signe numérique, et ne peut pas se confondre avec les chiffres qui la suivent, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs.

(1) *Bronzi d'Ercolano*, tom. I, pl. 65 et 66. Les dessins qu'on en a gravés ici ont été pris par M. Montagny sur l'original même.

(2) Justin, liv. XIII, c. 1.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LII.

§. 2. BÉRÉNICE.

Cette princesse, née en Macédoine, de la famille d'Antipater et de Cassandre, avoit accompagné en Egypte Eurydice, fille du premier et sœur du second, lorsqu'elle s'y rendit pour épouser Ptolémée[1]. Bérénice avoit pour mari un officier de sa nation, nommé Philippe, dont elle avoit eu plusieurs enfants. Ses qualités distinguées, et principalement sa beauté, fixerent tellement les regards et les affections du sensible et voluptueux Ptolémée, qu'à l'exemple de plusieurs rois macédoniens dont nous avons parlé, il en fit son épouse, au mépris des nœuds que, dans un

(1) *Schol. Theocr.*, idyl. XVII, v. 58 et 61. La mere de Bérénice étoit Antigone, fille de Cassandre, roi de Macédoine. C'est ce qu'a voulu dire le scholiaste par ces mots : Ὅτι ὁ Φιλάδελφος ἐν Κῷ τῇ νήσῳ ἐγεννήθη ὑπὸ Βερενίκης (ἡ γὰρ Βερενίκη θυγάτηρ Ἀντιγόνης τοῦ Κασάνδρου τοῦ Ἀντιπάτρου), ἀδελφοῦ ἐσπουδακότος τὴν ἐν τῷ Τριοπίῳ τὴν Δωριέων σύνοδον καὶ τὴν αὐτόθι δρωμένην πανήγυριν καὶ τὸν ἀγῶνα κ. τ. λ. : « Bérénice accoucha de Philadelphe « dans l'île de Cos, lorsque son frere (Ptolémée Soter son époux) présidoit à Triopium l'assemblée, la fête, et les jeux solennels des Doriens, etc. ». Les mots grecs que j'ai mis entre parentheses appartiennent à une autre scholie qu'on a mêlée avec la premiere, et où l'on dit que *Bérénice étoit fille d'Antigone, fille de Cassandre, fils d'Antipater*. Cette interpolation a fait croire qu'Antipater avoit un frere nommé Cassandre qui étoit pere d'Antigone et aïeul de Bérénice, parcequ'on a réuni le mot ἀδελφοῦ avec le précédent Ἀντιπάτρου. Mais ici ἀδελφοῦ doit s'entendre de Ptolémée, qui, suivant le scholiaste, étoit frere de Bérénice; car le scholiaste a voulu indiquer à quelle occasion cette princesse étoit accouchée de Philadelphe dans l'île de Cos : c'étoit lorsque son frere présidoit aux fêtes des villes doriques à Triopium, et c'est à cela que l'auteur de l'idylle fait allusion au vers 68. Quant à la prétendue fraternité de Ptolémée et de Bérénice, je la crois une méprise du scholiaste, méprise dont l'origine a pu être dans le nom de Lagus, que le pere de Bérénice portoit, ainsi que le pere de Ptolémée Soter. D'ailleurs il est clair que l'auteur de l'idylle, soit Théocrite, soit un imitateur de Callimaque, ne supposoit pas que ces deux époux fussent frere et sœur; il n'auroit pas manqué de le relever, comme il a fait à l'égard du lien du sang qui existoit entre Ptolémée II et Arsinoé sa seconde femme et sa sœur. Pour le reste, voyez Pausanias, liv. I, c. 6.

autre temps, la politique plus que l'amour l'avoit engagé à former; et ce qui est plus encore, il préféra les enfants qu'il eut de Bérénice à ceux qu'il avoit eus d'un autre mariage, et il donna au jeune Magas, fils de cette nouvelle épouse et de son premier mari, le gouvernement de la Cyrénaïque. Lorsque les sujets de Ptolémée lui déférerent de son vivant les honneurs divins, ils les déférerent pareillement à Bérénice, bien persuadés que leur maître leur tiendroit compte de cet hommage rendu à une épouse qu'il adoroit. Ils furent l'un et l'autre appelés *dieux sauveurs*[1].

On ne sait pas au juste en quel temps Bérénice cessa de vivre; il paroît seulement certain que lors de son trépas Ptolémée Philadelphe son fils étoit sur le trône[2]: mais il est très probable que la mort lui épargna le chagrin de voir l'assassinat d'un de ses enfants qui périt victime de la jalousie de l'autre et de sa propre ambition, et qu'elle ne vit pas même commencer la guerre entre ses deux fils Magas et Philadelphe[3].

(1) On leur donne ce titre dans le monument d'Adulis (Chishull, *Antiquit. Asiat.*, p. 76); dans l'inscription de Rosette (ligne 4 et 38); et on le leur attribuoit de leur vivant, ainsi qu'il est prouvé par le récit que Callixene a fait de la *pompe* ou procession solennelle célébrée par Ptolémée Philadelphe (Athénée, l. V, p. 202 et 203). J'ajouterai que Ptolémée Ier et Bérénice étoient appelés *dieux sauveurs* dans l'inscription placée au célebre phare d'Alexandrie; et que le desir de faire graver ce titre sur un monument aussi considérable fit donner à l'inscription dont il s'agit cette singuliere tournure qui a été si différemment expliquée par les anciens, et à l'occasion de laquelle on a débité des contes qui ont obscurci la vérité des faits. Cette inscription portoit que *Sostratus Gnidien* (l'architecte), *fils de Dexiphanès, avoit élevé cet édifice pour les dieux sauveurs* (c'est-à-dire par leur ordre) *à l'avantage des navigateurs :*

ΣΩΣΤΡΑΤΟΣ ΔΕΞΙΦΑΝΟΥΣ ΚΝΙΔΙΟΣ
ΘΕΟΙΣ ΣΩΤΗΡΣΙΝ
ΥΠΕΡ ΤΩΝ ΠΛΩΙΖΟΜΕΝΩΝ

(2) Cela résulte de la description de Callixene, citée ci-dessus. Si Bérénice n'eût pas été vivante, ainsi que Ptolémée son mari, elle n'eût pu recevoir, à l'occasion de cette fête, les magnifiques présents dont il est fait mention dans Athénée, *loco cit.*, page 203.

(3) Vaillant a cru que Bérénice a vécu pendant tout le temps que Ptolémée Philadelphe a continué de faire marquer sur

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LII.
N° 5, 6, et 7.

La petite médaille gravée sous le n° 5 est de bronze, et on en trouve un grand nombre de semblables[1] : sur la plupart la physionomie du roi Ptolémée Soter est encore plus reconnoissable que sur celle-ci; mais je l'ai choisie à cause du caractere de la tête de femme qui est gravée de l'autre côté. L'embonpoint de la personne représentée prouve que cette tête n'est point idéale, et qu'elle est un véritable portrait; et d'après ce que nous savons des honneurs divins rendus à Bérénice avant sa mort, nous ne pouvons douter que ce ne soit l'effigie de cette reine. Les formes qui, sur la petite médaille, ne sont pas assez développées, le sont parfaitement par un artiste très habile dans la belle tête de bronze dont on a gravé les dessins sous les n° 6 et 7, et dont la ressemblance avec la tête représentée sur la médaille est incontestable[2]. Non seulement on retrouve dans cet excellent ouvrage la même coiffure en boucles paralleles, qui étoit fort en usage en Egypte après la conquête des Grecs, ainsi qu'un grand nombre de monuments le prouvent; mais on y reconnoît les mêmes formes principales et le même embonpoint.

ses monnoies l'époque du regne de son pere; qu'il n'a osé y substituer les années du sien qu'après la mort de sa mere (*Hist. Ptolem.*, pag. 30 et 38). Ainsi Vaillant a placé la mort de Bérénice à l'an 49 après celle d'Alexandre, ou 275 avant l'ere chrétienne, parce qu'il n'avoit trouvé sur les médailles de Philadelphe aucune époque postérieure à l'an 49. Si cette conjecture étoit juste, il faudroit prolonger encore la vie de Bérénice, puisqu'on a des médailles de Philadelphe avec l'an 56 : mais cette supposition me paroît absolument gratuite.

(1) Vaillant en a fait graver une (*Hist. Ptolem.*, pag. 26) : mais le dessin n'en est pas exact.

(2) Elle a été trouvée dans les fouilles d'Herculanum, ainsi que celle de Ptolémée Soter son époux. On l'a publiée dans le Ier volume des *Bronzi*, aux planches 59 et 60; mais les antiquaires napolitains ne l'avoient pas bien reconnue. Les desseins que j'en donne ici ont été exécutés à Paris, d'après un plâtre moulé sur l'original et appartenant à la collection de M. Giraud, statuaire.

La médaille n° 8 est encore *de la reine Bérénice,* ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ: la légende et le monogramme contenant les trois lettres initiales ΜΑΓ du nom de Magas son fils, ne permettent pas d'en douter[1]. Cette médaille a été frappée par Magas dans la Cyrénaïque, en l'honneur de sa mere, et peut-être après qu'elle eut cessé de vivre. On voit que l'âge avoit détruit en grande partie sa beauté: son front, son nez, son œil, conservent cependant encore leurs formes nobles; elles sont seulement rendues un peu plus saillantes par la maigreur du col et des joues. L'effigie de la même reine, que nous verrons sur un médaillon d'or gravé à la planche LIV, n° 1, ressemble encore plus à celle-ci qu'à ses portraits, n° 5, 6, et 7, parceque ce médaillon a probablement aussi été frappé après sa mort.

L'aviron qui est gravé sur le revers au milieu d'une couronne de laurier est probablement un emblême de la ville maritime de Cyrene.

§. 3. MAGAS.

Né du premier mariage de Bérénice, lorsque cette princesse fut devenue l'épouse de Ptolémée Soter, Magas obtint de son beau-pere le gouvernement de la Cyrénaïque: il l'avoit mérité, si, comme on l'a dit, il avoit fait rentrer dans le devoir cette province rebelle[2]. Il continua à la gouverner sous son frere Philadelphe; et ce fut alors qu'il obtint la main d'Apamé, fille

(1) Pellerin l'avoit publiée (*Rois*, pl. 5); et avant lui l'abbé Belley, dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXXVI, pag. 18.

(2) Pausanias l'assure, liv. I, chap. 6; mais Diodore (liv. XIX, §. 79) attribue la réduction de la Cyrénaïque à deux généraux de Ptolémée, Epænetus et Agis; et il ne fait aucune mention de Magas, qui devoit être très jeune à cette époque.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LII.

d'Antiochus Soter, roi de Syrie. Cette femme ambitieuse jeta les semences de la discorde entre la maison des Lagides et celle des Séleucides, dont l'amitié mutuelle avoit fait jusqu'à cette époque la tranquillité de tant de peuples. Magas voulut se rendre indépendant; et Antiochus, pour faire diversion et empêcher Philadelphe de soumettre la Cyrénaïque et de punir son frere, commença contre l'Egypte cette guerre qui lui coûta la vie, et fut le triste héritage qu'il laissa à ses neveux. Magas n'avoit d'Apamé son épouse qu'une seule fille qu'il promit de donner en mariage au fils aîné de Philadelphe, qui, après cet arrangement, laissa son frere régner en paix dans la Libye. Ce prince, livré à la plus honteuse crapule, devint d'un embonpoint si excessif, qu'il en mourut; il avoit gouverné Cyrene pendant cinquante ans[1]. Nous verrons au §. 7 quel fut le sort de sa veuve Apamé et de sa fille Bérénice.

N° 9. La pierre gravée dont je donne le dessin sous le n° 9 offre le portrait de Magas. La tête du prince est ceinte du diadême et ornée d'une corne de belier, ornement emblématique que Lysimaque et Alexandre avoient pris avant lui: Magas s'en étoit décoré comme maître de l'Ammonitide, région où étoit l'oracle d'un dieu à cornes de belier, qui portoit le nom d'Ammon, que les Grecs avoient reconnu pour Jupiter, et Alexandre-le-Grand pour son pere. La plante en fleurs qu'on voit représentée audevant de la tête est le *silphium*, végétal aromatique d'un très

(1) Athénée, liv. XII, pag. 450. La vie de Magas a été rédigée par l'abbé Belley, à l'occasion de la même pierre gravée dont on peut voir ici le dessin, sous le n° 9. L'extrait de sa dissertation se trouve dans l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XXXVI, pag. 18 et suiv. Il faut avouer que la plupart des époques de la vie de Magas ne sont fondées que sur de simples conjectures.

grand prix chez les anciens, et qui étoit d'une qualité excellente dans le territoire de Cyrene[1]. Le nom de *Magas*, ΜΑΓΑΣ, est gravé sur l'améthyste au-dessous du portrait[2]. Ce monument précieux, qui étoit autrefois dans le cabinet du duc d'Orléans[3], se trouve maintenant dans la collection de S. M. l'Empereur Alexandre, collection que ce monarque protecteur des lettres et des arts ne cesse d'enrichir tous les jours.

(1) Sur cette plante que, du temps de Pline, on regardoit comme perdue, il faut consulter l'abbé Belley dans l'extrait cité ci-dessus, où ce savant rapporte des renseignements donnés sur cet objet par quelques voyageurs, et qui peuvent faire croire qu'on ne doit pas désespérer de la retrouver un jour.

(2) On ne sera pas étonné de voir le portrait de Magas gravé sur une améthyste, si on fait réflexion au goût des Cyrénéens pour la gravure en pierres fines, et aux artistes excellents dans ce genre qui eurent Cyrene pour patrie (Elien, V. H. liv. XII, chap. 30). Le diadême dont Magas a la tête ceinte peut faire supposer qu'il s'étoit déja rendu indépendant lorsque ce portrait a été gravé, ce qui ne s'accorderoit pas avec l'âge du prince représenté, puisqu'il est encore jeune, et qu'il paroît certain que Magas ne prit le titre de roi que les huit dernieres années de sa vie. On peut donner plusieurs solutions à cette difficulté : 1° la tête de Magas avec les cornes d'Ammon a un caractere héroïque, et on a pu lui donner le diadême, ornement dont on décoroit les images des héros : c'est ainsi que nous avons vu Hiéron et Gélon ayant sur les médailles un diadême, quoiqu'ils ne l'eussent jamais ceint (planche 38, n° 2 à 5). 2° Nous avons remarqué ailleurs que les artistes dissimuloient souvent dans les portraits des princes leur âge avancé. 3° La chronologie des évènements qui appartiennent à la vie de Magas ne repose, comme nous l'avons déja dit, sur aucune base bien assurée. On sait qu'il gouverna la Cyrénaïque pendant cinquante ans; mais on ne connoît au juste ni l'époque de son mariage avec Apamé, ni celle de ses démêlés avec son frere; l'ordre chronologique de ces faits n'étant fondé que sur des conjectures vagues et très foibles.

Quant aux médailles de bronze avec la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΑΓΑ, *du roi Magas*, loin de reconnoître dans les deux têtes qu'on y voit représentées les portraits de Magas et d'Apamé son épouse, je suis de l'avis d'Eckhel (D. N., tom. IV, pag. 124) qui attribue ces portraits à Ptolémée Soter et à Bérénice mere de Magas. Ce sont les mêmes effigies qui paroissent sur un grand nombre de médailles de bronze de Ptolémée Soter.

(3) Les éditeurs des *Pierres gravées* de ce cabinet ont donné le dessin de cette améthyste dans le II[e] volume, pl. 6 de l'ouvrage cité. Le dessin gravé ici est tiré d'une pâte de verre moulée sur l'original.

§. 4. PTOLEMÉE II PHILADELPHE.

Ptolémée Soter possédoit à un haut degré les talents nécessaires aux fondateurs des empires. Ptolémée Philadelphe son fils avoit tous ceux qui peuvent rendre glorieux et florissant un royaume déja établi. L'amour de ce prince pour les lettres, les sciences, et les arts, sa magnificence, qui surpassa celle de tous les rois de l'antiquité[1], rendirent Alexandrie le séjour le plus heureux et le plus brillant du monde connu. Malheureusement l'ordre naturel de la succession au trône ayant été interverti en sa faveur par son pere, le nouveau monarque se crut obligé par sa position à faire des actes de cruauté qui ternirent les premieres années de son regne[2]. Méléagre et Argéus ses freres[3], Arsinoé, fille de Lysimaque sa premiere femme, furent

(1) Appien d'Alexandrie, dans la *préface* de ses histoires, §. 10; Athénée, l. V, p. 203, rendent témoignage à la libéralité de ce prince et à la splendeur de son regne.

(2) Lorsque Ptolémée Soter épousa Bérénice, il avoit déja plusieurs enfants d'Eurydice sa seconde femme : c'étoient entre autres Ptolémée dit Céraunus, l'aîné de tous, et Méléagre. Ces princes n'avoient point consenti à la cession que leur pere avoit faite de la couronne à leur troisieme frere Ptolémée Philadelphe, qui étoit l'aîné des enfants de Bérénice; mais n'ayant pu réussir à mettre obstacle à l'élévation de Philadelphe, ils avoient quitté la cour d'Alexandrie, et s'étoient réfugiés d'abord chez Lysimaque, et ensuite chez Séleucus Nicator. Nous avons vu au chapitre XIII, §. 1, comment Céraunus assassina Séleucus son bienfaiteur, et se fit roi de Macédoine. Peu de temps après il fut massacré par les Gaulois qui avoient fait une incursion dans cette contrée ; son frere Méléagre le remplaça, mais il ne put se soutenir sur le trône; réfugié dans l'île de Chypre, et cherchant à la soulever contre Philadelphe, il périt par ses ordres.

(3) Argéus étoit frere de Philadelphe de pere et de mere ; il conspira aussi contre son frere, et fut mis à mort. Suivant le récit de Cornelius Nepos, Ptolémée Soter seroit mort victime d'un attentat de Philadelphe (*de reg.*, §. 2) : mais ce récit a été regardé généralement comme erroné. On sait que ce biographe se recommande bien moins par la critique des faits qu'il raconte que par l'élégante simplicité de son style.

les victimes d'une inquiétude jalouse que les historiens n'ont osé regarder comme dénuée de fondement. Démétrius de Phalere expia, dans un exil où il abrégea lui-même ses jours, la droiture de ses conseils qui n'avoient pas été favorables à Philadelphe[1]. Ce prince, d'une santé foible, que son penchant pour les plaisirs affoiblissoit encore[2], n'avoit point d'inclination pour la guerre. Néanmoins Magas, son frere utérin, l'obligea par sa révolte d'abandonner le séjour paisible d'Alexandrie, et de prendre les armes contre lui, et contre le roi de Syrie qui le soutenoit.

La main de la fille unique de Magas, promise à l'aîné des enfants de Philadelphe, l'hymen de Bérénice sa sœur avec Antiochus II, mirent fin à ces inimitiés.

Le roi d'Egypte continua à se signaler par les vertus de la paix: le musée, séjour tranquille et honorable fondé par lui à Alexandrie pour être l'asile des hommes de lettres, une immense bibliotheque formée dans son palais avec une munificence vraiment royale, la tolérance envers les religions différentes de la sienne, et particulièrement envers celle des Juifs, ont assuré à sa mémoire une place distinguée dans l'histoire littéraire et dans l'histoire politique; et la version grecque des livres saints, qui fut le fruit de cette tolérance, et qu'on s'est plu à regarder comme l'effet de ses ordres et de ses soins particuliers[3], a fait

(1) Cet homme d'état, qui étoit également distingué comme littérateur, chéri par Ptolémée Soter, osa désapprouver sa résolution de donner la couronne au troisieme de ses enfants. Philadelphe ne lui pardonna pas cette improbation.

(2) Elien, V. H., liv. IV, chap. 15; Athén., liv. XII, pag. 536.

(3) Le récit d'Aristéas est regardé à présent comme une fable: les septante qui passent pour les auteurs de cette version n'étoient, suivant l'opinion la plus probable, que les soixante-douze membres du conseil ou du *synedre* qui présidoit à la synagogue d'Alexandrie, sous l'autorité desquels la version grecque des livres saints

passer son nom avec gloire jusque dans l'histoire de la religion révélée.

Ayant répudié sa premiere épouse qui conspiroit contre lui, il contracta un second hymen avec une autre Arsinoé qui étoit sa sœur de pere et de mere et veuve de Lysimaque, dont il n'eut point d'enfants: ainsi ce mariage ne laissa, après la mort de Philadelphe, aucune semence de discordes dans sa famille. Quelques Grecs ses contemporains et plusieurs écrivains postérieurs lui ont reproché cette union incestueuse, qu'il s'étoit permise à l'exemple des anciens rois de Perse, dont les successeurs d'Alexandre étoient jaloux de conserver tous les priviléges[1]. Cependant Arsinoé embellit pendant plusieurs années les jours de Ptolémée, à qui son amour pour sa sœur avoit fait donner le surnom de Philadelphe[2]: il ne put survivre long-temps à la douleur de l'avoir perdue; il mourut la quarantieme année de son regne, l'an 246 avant J.-C.

fut faite, et revêtue ensuite de leur approbation. Voyez la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, liv. III, c. 13, al 12, §. 4, principalement dans les remarques ajoutées à la seconde édition, pages 666 et 667 du tome III.

(1) Hérodote, liv. III, c. 31. Cet usage avoit eu déja des imitateurs parmi les princes de l'Asie mineure: on peut citer pour exemple Mausole et Artémise, et autres personnages de leur famille (Arrien *de Exped. Alex.*, liv. I, p. 67); et avant ce temps Dionysius le jeune, tyran de Syracuse, avoit été marié avec Sophrosyne sa sœur (Cornelius Nepos, *Dione*, c. 1). Parmi les successeurs d'Alexandre, Antiochus Soter avoit épousé, après la mort de Stratonice, une princesse qui étoit sa sœur de pere et de mere; et on ne peut pas assurer que ce mariage ait été postérieur à celui de Philadelphe avec Arsinoé. Pausanias prétend aussi que ces unions étoient permises par les lois des Egyptiens (liv. I, c. 7).

(2) D'autres ont assigné une origine différente au surnom de Philadelphe pris par le second des Ptolémées; mais la médaille d'Arsinoé sur laquelle cette princesse porte le même titre, et celle que nous avons vue de Jotapé, reine de Commagene, sœur et femme d'Antiochus IV, et qui prend aussi le surnom de Philadelphe (pl. 48, n° 6), viennent à l'appui de l'opinion que j'adopte.

Le médaillon d'argent dont on voit le dessin sous le n° 1 présente l'effigie de Ptolémée Philadelphe. Ce médaillon ressemble, par la fabrique, à celui de Ptolémée Soter (pl. LII, n° 2): mais la jeunesse du prince dont il offre le portrait, et l'année 49, L ΘΜ, gravée dans le champ, prouvent, quoique la légende ne donne que le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, que ce médaillon a été frappé sous le regne de Philadelphe[1]. Comme ce prince étoit monté sur le trône du vivant de son pere, on a continué pendant quelque temps de dater ses médailles de l'ere de Ptolémée Soter. Puisque aucun des rois d'Egypte, successeurs d'Alexandre, n'a régné pendant un aussi grand nombre d'années que ces époques le supposent, l'opinion de Vaillant, qui veut qu'on attribue à Philadelphe les médailles portant le nom de Ptolémée, sur lesquelles le nombre des années surpasse la durée du regne le plus long dans cette dynastie, est fondée sur une critique également juste et ingénieuse; et les numismatistes postérieurs l'ont embrassée d'un consentement unanime, et l'ont même confirmée par des exemples paralleles[2].

(1) Il a été publié par Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 38.

(2) Eckhel, D. N., t. IV, p. 9. On pourroit opposer à cette observation que Ptolémée VII, surnommé Physcon, ayant été appelé au trône d'Egypte du vivant de son frere, et y étant remonté à la mort du même prince, après avoir été forcé d'en descendre, a, suivant le témoignage de Porphyre (*Græca Eusebii*, p. 60), compté en plusieurs occasions ses années depuis son premier avènement, et qu'ainsi il a pu marquer sur ses monnoies la quarante-neuvieme année de son regne. Il s'ensuivroit de là que le moyen proposé pour reconnoître les médailles de Philadelphe seroit sujet à quelque doute. Je crois toutefois que ce raisonnement ne peut détruire l'opinion de Vaillant, que j'ai adoptée, premièrement parceque Physcon étoit très âgé lorsqu'il auroit pu marquer la quarante-neuvieme année de son regne, et que le tétradrachme que nous examinons présente le portrait d'un jeune prince; secondement parceque les médailles de Physcon se reconnoissent par d'autres signes, comme nous le verrons au §. 12 de ce chapitre, et different sensiblement, par leur fabrique,

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII. N° 5.

La médaille de bronze gravée sous le n° 5, quoique d'une conservation médiocre, contribue à fixer les traits caractéristiques de la physionomie de Philadelphe. Cette médaille présente incontestablement dans les deux têtes accolées les effigies de Ptolémée Soter et de son successeur; la tête de Bérénice, épouse du premier et mere du second, est gravée sur le revers. La légende, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, *du roi Ptolémée*, donne lieu de penser que cette médaille a été frappée sous le regne de Philadelphe, qui a voulu honorer ainsi la mémoire de ses parents.

On retrouve dans les traits de ce prince les formes principales de la physionomie de son pere, particulièrement la saillie de l'os frontal au-dessus du sourcil, et celle du menton; le nez du fils paroît cependant un peu plus long et un peu plus mince.

N° 4.

Le portrait de Philadelphe, sur le médaillon n° 4, est mieux

des médailles frappées sous les premiers Ptolémées.

Pellerin (*Additions*, p. 79) et Eckhel (D. N., t. IV, p. 9 et suiv.) ont éprouvé quelque embarras dans l'examen des médailles qu'ils attribuent à Philadelphe: ils s'étonnent avec raison que le portrait de ce prince paroisse avec des différences d'âge très marquées sur des tétradrachmes presque de la même époque. Ils n'auroient pas été exposés à ces doutes s'ils avoient mis plus d'attention à distinguer les médaillons de Ptolémée II de ceux qui appartiennent à Ptolémée Ier et à Ptolémée III. Sur quel fondement avoit-on établi que les médailles avec époque et sans le nom de Soter n'appartiennent jamais à Ptolémée Ier? Il faut cependant avouer que la fabrique des monnoies des premiers Ptolémées n'est pas uniforme, et que la gravure de quelques unes est fort négligée. On peut assigner comme un motif probable de cette différence la diversité des lieux où ces monnoies ont été frappées. Le royaume de ces princes s'étendoit sur des régions diverses; et la fabrique des monnoies n'étoit pas dans toutes aussi parfaite que dans quelques villes florissantes de leurs vastes états. Lorsque l'effigie d'un prince fait l'objet des recherches d'un antiquaire, il faut qu'il choisisse parmi les médailles qui présentent également cette effigie celles dont le travail est d'un meilleur style et paroît plus soigné.

conservé; on y remarque l'égide hérissée de serpents, telle qu'on la voit sur le buste de son pere Ptolémée Soter. Ce médaillon, sur lequel Philadelphe ne paroît plus jeune, a été frappé la 35[e] année de son regne. Le revers présente avec cette époque, LΛE, le nom *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, dans la légende, les lettres ΠΑ dans le champ, et le même type que le n° 1. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII.

Enfin le médaillon d'or gravé sous le n° 1 de la planche suivante représente d'un côté les têtes accolées de Ptolémée Soter et de Bérénice, avec la légende ΘΕΩΝ, *des dieux*, et de l'autre côté les têtes, pareillement disposées, de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé sa seconde femme, avec la légende ΑΔΕΛΦΩΝ, qui signifie qu'ils étoient *frere et sœur*. Il est vraisemblable que ce médaillon a été frappé sous le III[e] des Ptolémées, en l'honneur de son pere, de sa mere adoptive, et de ses aïeux; Philadelphe a, dans ce portrait, plus d'embonpoint, et un peu de barbe au bas des joues. Pl. LIV. N° .

Tous ces monuments numismatiques nous donnent une idée assez juste et assez distincte de la physionomie de Philadelphe pour que nous puissions le reconnoître dans un des plus beaux ouvrages de l'art lithoglyptique, ou de la gravure en pierres fines. Le superbe camée gravé sous le n° 3 fait partie de la collection de S. M. l'Impératrice Joséphine; il nous offre le portrait de Philadelphe avec plus de développement, et l'exécution en est beaucoup plus parfaite que sur les médailles. Il est gravé sur une sardoine onyx orientale à trois couches, de la même grandeur que le dessin[1]. Les deux têtes accolées, exécutées sur Pl. LIII. N° 3.

(1) On l'avoit déja publié parmi les pierres gravées du cabinet Odescalchi (*Museum Odescalchum*, t. I, pl. 15), dans le *Museum Romanum*, sect. 1, pl. 18, et

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII.

la couche blanche, se détachent sur un fond presque noir; une autre couche couleur sardoine a été habilement employée par l'artiste pour faire le casque et l'égide du roi. Le fils de Soter est dans la fleur de la jeunesse; son profil a les mêmes traits que dans le tétradrachme n° 1 : on y retrouve cette meche de cheveux qui s'éleve au-dessus du front, ainsi que dans les têtes de Jupiter et dans les portraits d'Alexandre-le-Grand; mais la barbe légere qui couvre l'extrémité de ses joues le fait ressembler aussi au portrait gravé sur le médaillon d'or (pl. LIV, n° 1), quoique celui-ci le représente plus âgé. L'égide qui couvre sa poitrine et ses épaules, dans le camée, orne pareillement son buste sur le tétradrachme n° 4. La disposition des portraits accolés est la même que sur le médaillon d'or et sur la médaille de bronze n° 5.

Les ornements du casque et de l'armure sont dignes d'attention. Un grand serpent ailé se déploie sur la calotte du casque : c'est le serpent de Cérès, divinité que les Grecs d'Alexandrie confondoient avec l'Isis des Egyptiens. L'astre Sothis, ou la canicule, astre consacré à cette déesse de Memphis, s'éleve au-dessus de la tête du serpent. Le casque est ceint d'une couronne de laurier. La belle chevelure de Philadelphe, chantée par un poëte grec contemporain, tombe en ondoyant sur le col[1]. La divine égide tissue d'écailles et garnie de serpents lui tient lieu de cuirasse; on y voit le masque de la Gorgone, et un autre masque barbu qui a des ailes attachées aux tempes : c'est sans doute la figure du dieu de la terreur, *Phobos*, qu'Homere avoit

ailleurs. On prétendoit y reconnoître Alexandre-le-Grand avec sa mere Olympias. Ce camée avoit appartenu à la reine Christine de Suede, et auparavant au cabinet des Gonzagues, à Mantoue.

(1) Dans l'idylle XVII qu'on lit parmi celles de Théocrite, v. 103.

déja placé sur cette fatale armure[1], divinité qui eut des temples à Rome, et que les Grecs regardoient comme le fils et le compagnon de Mars[2].

Le portrait de femme, gravé sur ce camée, n'est pas celui d'Arsinoé, sœur et épouse de Ptolémée Philadelphe. Ce portrait ne ressemble pas à celui que nous verrons sur les médailles de cette reine : il n'est pas non plus celui de Bérénice sa mere; il est donc très probable que c'est celui d'Arsinoé, fille de Lysimaque, premiere femme de Philadelphe. La jeunesse du prince convient aux premieres années de son regne, pendant lesquelles Arsinoé sa sœur fut d'abord l'épouse de Lysimaque, et ensuite de Ptolémée Céraunus. On ne peut pas douter que la premiere Arsinoé n'ait vu son époux ceindre le diadême, puisqu'elle conspira avec Chrysippe de Rhodes, son médecin, contre la vie de Philadelphe, et qu'elle fut reléguée par ordre de ce prince à Coptos, dans la haute Egypte[3].

Un autre camée presque aussi précieux, publié par le savant Eckhel, présente, comme celui-ci, le portrait de Ptolémée Philadelphe coiffé d'un casque et accolé à celui d'une femme[4]. Mais

(1) Iliade, liv. V, v. 739.

(2) Hésiode, *Théogonie*, v. 934; Eschyle, *Septem ad Thebas*, v. 45. Les Romains vénéroient ce dieu sous le nom de *Pavor*.

(3) Voyez les scholies sur Théocrite, idylle XVII, 128.

(4) On en trouve le dessin dans les *Pierres gravées du cabinet de Vienne*, publiées par Eckhel, pl. 6. Le savant antiquaire y a reconnu Philadelphe; mais son scepticisme sur les portraits des rois, transmis par les médailles, l'oblige encore à en douter. J'ai maintenant sous les yeux une empreinte de ce camée; et il me paroît certain que les deux portraits sont les mêmes que ceux qu'on voit sur le médaillon n° 1 de la planche 54. Les joues du casque empêchent de voir la barbe courte qu'on distingue sur la médaille. Le foudre sculpté sur cette partie du casque est gravé sur le bandeau qui ceint la chevelure de Philadelphe dans un médaillon semblable à celui que j'ai cité, et qui existe dans le cabinet de M. Tochon : une autre partie de cette armure, celle qui descend sur le col, est ornée d'une tête de Pan qu'on reconnoît

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII.

le fils de Soter, sur ce second camée est moins jeune; il est tel qu'il paroît sur le médaillon d'or gravé planche LIV, n° 1; et la tête de la reine a une physionomie entièrement différente de celle que nous venons d'examiner. Cette différence donne quelque probabilité de plus à l'explication que j'ai proposée : Philadelphe plus âgé eut pour épouse Arsinoé sa sœur; et on reconnoît sans peine le portrait de cette reine dans la tête de femme gravée sur le camée de Vienne.

C'est ainsi que ces deux superbes monuments du goût de Philadelphe pour les arts contribuent à l'explication l'un de l'autre; ils offrent ces similitudes et ces différences qui conviennent aux temps divers dans lesquels ils ont été gravés : et si la comparaison de ces camées avec les médailles du second des Ptolémées rend ma conjecture extrêmement vraisemblable, la différence des portraits des reines représentées sur les deux onyx la change presque en démonstration.

N° 2. Je crois reconnoître aussi les traits de Philadelphe dans une superbe hyacinthe du cabinet impérial, dont on a gravé le dessin sous le n° 2.

à ses cornes de bouc et à sa barbe sauvage. Cette tête est l'équivalent de celle du dieu de la terreur : on sait que les païens regardoient le dieu Pan comme la divinité qui inspiroit les terreurs paniques. Plusieurs antiquaires ont pris ces têtes pour celle de Jupiter Ammon, et ils y ont retrouvé un nouveau rapport avec le portrait d'Alexandre; ils n'ont pas fait attention que la tête barbue sur le camée de S. M. l'Impératrice Joséphine a, non des cornes, mais des ailes; et que celle qu'on voit dans le camée de Vienne a des cornes de bouc et non de belier, les seules qui conviennent à la tête d'Ammon.

§. 5. ARSINOÉ,
FEMME ET SOEUR DE PHILADELPHE.

Quoique la conduite d'Arsinoé ne soit pas exempte de reproches graves, et qu'elle ait mérité les infortunes auxquelles elle fut en proie, comme ses fautes ainsi que ses malheurs n'ont obscurci que la premiere période de sa vie, comme dans l'âge mûr ses qualités bienfaisantes se sont développées presque seules, et qu'un bonheur non interrompu l'a accompagnée jusqu'au tombeau, l'éclat de la derniere partie de sa vie a effacé les taches de la premiere, et son nom a passé avec gloire à la postérité. Arsinoé étoit très jeune, et Lysimaque déja vieux, lorsque l'hymen les unit; elle trouva, dans le palais de son mari, Lysandra sa sœur aînée qui avoit épousé Agathoclès, fils de ce monarque. Comme Ptolémée Soter avoit répudié Eurydice, mere de Lysandra, pour épouser Bérénice, mere d'Arsinoé, l'inimitié des meres vivoit dans le cœur de leurs filles; et bientôt la famille de Lysimaque, agitée par cette passion à laquelle, suivant quelques écrivains, s'étoit mêlée la jalousie, fut en proie aux plus affreux désordres. Agathoclès, l'héritier du trône, fut sacrifié par son pere à la haine d'Arsinoé. Ce crime acheva de tout désorganiser dans le palais et dans l'état[1]; et Lysimaque périt dans une guerre dont ces divisions sanglantes avoient été la cause. Ptolémée Céraunus, frere de Lysandra, frere dénaturé et mortel ennemi d'Arsinoé, s'étant emparé de la Macédoine par un nouveau crime, cette princesse, qui tenoit encore dans Cassandrée, se laissa séduire par les offres du traître.

(1) Pausanias, l. I, c. 10; Justin, l. XVII, c. 1 et 2.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII.

Il lui présentoit sa main, et lui promettoit d'adopter les enfants qu'elle avoit eus de Lysimaque. Mais Céraunus ne fut pas sitôt le maître de Cassandrée, qu'il accomplit ses barbares desseins: deux jeunes princes qui faisoient l'espoir de la nation et la joie de leur mere, furent massacrés entre ses bras; elle-même, dépouillée des titres d'épouse et de reine, fut reléguée dans l'isle de Samothrace[1]. En proie à la douleur et à l'infortune, elle étoit loin de penser qu'elle pût encore avoir des jours heureux; cependant ils ne tarderent pas à renaître pour elle. La mort de Ptolémée Céraunus lui rendit la liberté, et l'amour de Philadelphe son frere mit fin à tous ses malheurs: il l'appela à Alexandrie, et, en l'épousant, il lui fit occuper sur son trône la place de la fille de Lysimaque. Arsinoé avoit été une marâtre cruelle pour les enfants de ce prince; elle fut une mere tendre pour ceux de son frere. Elle adopta Ptolémée, Lysimaque, et Bérénice, nés du premier mariage de Philadelphe[2]; et elle les aima si tendrement, qu'ils parurent avoir remplacé dans son cœur les fils qu'elle avoit perdus à Cassandrée. L'affection de son époux pour elle fut aussi vive que constante; et lorsque Arsinoé, déja avancée en âge, eut cessé de vivre, Philadelphe et ses fils lui firent rendre des honneurs divins; des temples lui furent consacrés dans l'Egypte et dans la Libye; et la tendresse d'Evergete suivit sa mere adoptive au-delà du tombeau[3].

(1) Justin, liv. XXIV, c. 2 et 3.

(2) Schol. *ad Theocr.*, idylle XVII, v. 128. L'adoption dont il est fait mention dans cette scholie est confirmée par l'inscription d'Adulis, où Ptolémée III Evergete s'appelle lui-même *fils des dieux frere et sœur*, ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ.

(3) Sur les honneurs rendus à la mémoire d'Arsinoé par les ordres de Philadelphe, on peut consulter les autorités que Vaillant a citées. Quant à l'affection qu'Evergete conserva pour la mémoire de sa belle-mere, la chevelure de Bérénice, épouse d'Evergete, consacrée dans le temple d'Arsinoé, en Lybie, et ce temple même élevé en son honneur par Callicrate, l'un des

Nous avons de beaux médaillons d'Arsinoé en or et en argent; ils ont été frappés pendant les dernieres années du regne de Philadelphe, et les premieres de celui d'Evergete[1]. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIII.

Le médaillon d'or qui est gravé sous le n° 2 de cette planche présente la tête d'Arsinoé. Sa coiffure est surmontée du même ornement dont sont décorées dans les monuments la tête de Junon et celle de plusieurs autres déesses[2]; le derriere de sa chevelure est couvert d'un voile. Une beauté noble et délicate caractérise tous ses traits: son profil sur le camée dont on a parlé au paragraphe précédent offre les mêmes formes qu'on retrouve sur ce médaillon. N° 2.

amiraux de Ptolémée, et l'homme le plus adroit de la cour dans l'art de flatter son maître, en sont une preuve certaine. Voyez Athénée, livre VI, page 251; et l'épigramme XXI de Posidippe dans les *Analecta* de Brunck.

(1) Je crois que la conjecture que je propose ici est la seule admissible pour expliquer les époques marquées sur les médaillons d'Arsinoé: celles dont Eckhel a fait mention désignent les ans 2, 6, et 33. J'ai lu l'an 35 sur un médaillon semblable. Comme il est certain que, dans la seconde année du regne de Philadelphe, Arsinoé sa sœur n'étoit pas encore son épouse, il est clair qu'il faut calculer ces années d'après le regne de Ptolémée Evergete, fils adoptif de cette reine. Nous venons de voir les honneurs qu'on rendit à sa mémoire pendant ce regne. Les ans 33 et 35 appartiennent indubitablement au regne de Philadelphe. Je n'ose cependant assurer que ces monuments soient tous relatifs aux honneurs posthumes qui furent déférés à la mémoire d'Arsinoé, et qu'elle n'existât plus la trente-troisieme année du regne de son époux. On peut avoir frappé ces médaillons avec son effigie, même de son vivant. Il est toutefois à remarquer qu'on n'en a pas trouvé jusqu'ici d'antérieurs à cette date.

(2) Le nom générique de cet ornement étoit στεφάνη (Casaubon sur Athénée, liv. V, chap. 8): mais il paroît qu'on le distinguoit encore par le nom particulier de στλεγγὶς, *strigile*: il étoit, comme les strigiles des bains, formé d'une lame de quelque métal, ordinairement d'or, et courbé et creusé à-peu-près comme ces ustensiles (Athénée, liv. IV, pag. 128 et 129). On ne doit pas objecter que dans les noces de Caranus les *stlengides* ou *strigiles* furent donnés aux hommes pour se couronner. On voit dans les vases grecs le même ornement sur la tête des faunes, et dans la sculpture antique sur celle de Bacchus barbu.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIII.

Deux cornes d'abondance réunies, *dikeras*, symbole attribué aux divinités bienfaisantes[1], sont le type du revers; un large bandeau semblable au diadême des rois les attache l'une à l'autre. Les auteurs anciens font mention de cet attribut donné aux statues de la reine Arsinoé déifiée[2]. Elle est devenue la déesse qui fertilise l'Egypte; c'est une nouvelle Isis. La légende porte le nom d'*Arsinoé Philadelphe* (ou amante de son frere), ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ[3]. Les caracteres L ΛΓ marquent une époque; c'est l'an 33 du regne de son mari, 253 ans avant J.-C. Les lettres ΠΑ et une colombe sont gravées dans le champ.

(1) Le *dikeras*, ou la double corne, étoit porté dans la pompe de Ptolémée Philadelphe parmi les symboles qui suivoient les chars sur lesquels étoient placées les statues de Jupiter et d'Alexandre-le-Grand (Athén., liv. V, pag. 202). Pollux (liv. VI, n° 97) explique le *dikeras* par un double *rhyton*, ce qui revient au même : car on sait qu'on donnoit ce dernier nom à un vase à boire qui avoit la forme d'une corne; et c'est ainsi que la corne remplie des produits de la terre est devenue le symbole de la fertilité et de l'abondance; la corne étant elle-même l'emblême des boissons, et les fruits qui la remplissent représentant les comestibles de tout genre.

(2) Cette corne ou *rhyton*, simple ou double, avoit été donnée comme un attribut aux statues d'Arsinoé déifiée (Athénée, liv. XI, pag. 497); et j'ai reconnu à ce symbole la figure assise de cette reine sur le bas-relief qui orne le pourtour d'un autel rond, et qui représente une fête égyptienne célébrée dans la ville des Crocodiles. Cette ville avoit pris le nom d'Arsinoé (*Mus. Pio Clement.*, tom. VII, pl. 14). Enfin Ctésibius, excellent mécanicien d'Alexandrie, avoit exécuté pour le temple d'Arsinoé Zéphyritis un ouvrage hydraulique assez singulier; c'étoit un grand *rhyton* ou corne qui, en versant de l'eau, rendoit un son harmonieux : il existe sur cet ouvrage une épigramme du poëte Hédylus, qu'Athénée nous a conservée, et qu'on peut lire dans les *Analecta* de Brunck, n° IV. Les Romains, imitateurs des Grecs dans les usages des symboles, ont donné le *dikeras* ou double corne pour attribut à la déesse de la Concorde.

(3) Le sens de cette légende ne peut pas être équivoque : nous avons vu la reine Jotapé prendre par une raison pareille le titre de *Philadelphe*, Ιωτάπη Φιλάδελφος (pl. 48, n° 6).

§. 6. PTOLÉMÉE III EVERGETE.

Le sceptre de Philadelphe avoit passé dans des mains dignes de le porter; Evergete ne laissoit regretter ni la magnificence de son pere ni la valeur de son aïeul. Heureux si des circonstances semblables à celles dans lesquelles s'étoit trouvé Philadelphe ne l'eussent obligé à éteindre dans le sang de son frere les feux naissants des discordes civiles! Au reste l'ardeur qu'il montra pour secourir et pour venger sa sœur Bérénice, reine de Syrie, prouva qu'il n'étoit point dépourvu de sentiments fraternels. Un stratagême employé par les dames de la cour de cette malheureuse reine, ayant persuadé aux Syriens que Bérénice et son enfant vivoient encore, ouvrit à Ptolémée les portes des villes des Séleucides, et lui donna la facilité de parcourir en vainqueur leur royaume presque d'un bout à l'autre[1]. Ce stratagême peut seul expliquer les succès incroyables que Ptolémée obtint dans cette expédition, et sa retraite précipitée après que la vérité fut connue. Ptolémée remporta de ces contrées de si riches dépouilles, que l'Egypte n'en avoit point vu de pareilles depuis le temps des conquêtes du fabuleux Sésostris. Les anciennes idoles de l'Egypte, enlevées par Cambyse, furent reprises par le conquérant sur les bords du Tigre et du Choaspe, et rendues à leurs temples. Ce bienfait, si nous en croyons les

(1) Polyen, liv. VIII, chap. 50, nous a conservé quelques détails de cette histoire. Le peuple syrien croyoit que Ptolémée venoit au secours de sa sœur et de son neveu : ainsi il se déclara pour lui contre Laodice et ses fils. Le même historien nous a fait connoître le nom de ces femmes qui, pour venger leur maîtresse, surent si bien imiter une imposture dont Laodice, l'autre femme d'Antiochus Théos, venoit de leur donner un exemple. Voyez le chap. XIII, §§. 3 et 4 de cette seconde partie.

Chap XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

historiens, fit donner à Ptolémée par ses sujets, le titre d'Evergete ou de bienfaiteur.

De retour dans sa capitale, et auprès de Bérénice, fille de Magas, son épouse et sa cousine, qui lui avoit apporté pour dot la Cyrénaïque[1], la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts continua pour Alexandrie les beaux jours de Soter et de Philadelphe. A sa mort, qui arriva la vingt-septieme année de son regne[2], l'an 221 avant J.-C., il eut pour successeur Ptolémée Philopator, l'aîné de ses enfants.

Nº 3 et 4. Au premier abord il ne paroît pas facile de déterminer par des raisons solides quelles sont les médailles frappées sous le regne et avec l'effigie d'Evergete : il n'en existe aucune dont la légende présente ce titre, et qui ait pour type la tête du roi. On parvient cependant à les reconnoître avec le secours de la critique. Comme les villes de la Phénicie n'ont été soumises aux rois d'Egypte que sous les cinq premiers Ptolémées, lorsqu'on voit des médailles avec l'effigie d'un Ptolémée dont les traits sont différents de ceux de Soter, de Philadelphe, de Philopator, ou d'Epiphane, et que ces médailles ont été frappées en Phénicie, il est sûr qu'elles appartiennent à Evergete. C'est ainsi qu'on peut se faire une idée de la physionomie de ce prince

(1) L'origine que Lysimaque prétendoit tirer de Bacchus, a fourni à l'ingénieux Eckhel l'explication des cornes de belier que ce prince s'attribuoit : et Ptolémée Evergete, qui descendoit de Lysimaque par sa mere Arsinoé, devenu maître de la Cyrénaïque et de la Libye, a eu, par cela même, une nouvelle raison d'imiter son aïeul sur de petites médailles de bronze qui présentent d'un côté la tête d'un jeune roi avec des cornes de belier, et de l'autre l'aigle et la légende de Ptolémée; car la physionomie d'Evergete me paroît facile à reconnoître sur quelques unes de ces médailles.

(2) Josephe, A. J., liv. XII, chap. 3, §. 1, note (5), suivant le texte d'un manuscrit d'Oxford.

par le tétradrachme n° 4, que les bonnets des Dioscures font reconnoître comme frappé à Tripolis de Phénicie. La légende ne porte que le nom *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ; et sur le champ du revers, auprès de l'aigle qui est le type ordinaire des monnoies des rois d'Egypte, on trouve l'époque de l'*an septieme*, L Z, de son regne, et quelques autres lettres[1].

Le portrait du roi ressemble beaucoup à celui de Soter son aïeul; et cette ressemblance des petits-fils avec les grands-peres n'avoit point échappé à l'observation des anciens[2]; mais l'effigie de la médaille représente un prince plus jeune. D'ailleurs Ptolémée Soter, la septieme année de son regne, n'avoit point encore ceint le diadême, ni pris le titre de roi. En outre le visage d'Evergete est d'une forme un peu plus alongée. Nous pouvons, d'après ces réflexions, attribuer avec assez de certitude à Ptolémée III Evergete les médailles qui portent une date de regne inférieure à l'an 19, et dont le type représente une effigie qui a quelque ressemblance avec celle de Soter.

C'est ainsi que le médaillon n° 3 nous offre un second portrait d'Evergete, et le plus beau peut-être qui nous soit parvenu: ce médaillon est d'un travail exquis; on y reconnoît la même figure mieux exécutée et avec plus de développement. L'époque du revers est l'an 8, L H, de son regne; quelques autres caracteres et monogrammes accompagnent l'aigle qui en est le type, et la légende, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, *du roi Ptolémée*.

(1) Vaillant avoit publié ce tétradrachme, et il y avoit reconnu Ptolémée Evergete par le même raisonnement.

(2) Aristote, *Hist. anim.*, l. VI, c. 6; Pline, liv. VII, §. 10. J'ai fait la même observation au §. 3 du chapitre XVI, ci-dessus, pag. 151, note (1).

§. 7. BÉRÉNICE EVERGETIS.

Cette princesse étoit fille unique de Magas, roi de Cyrene, qui avoit voulu qu'elle portât le nom de Bérénice sa mere[1]. Sa main fut promise au fils aîné de Philadelphe son oncle, à qui son pere avoit fait la guerre; et Bérénice fut le gage de la paix: mais après la mort de Magas, Apamé sa veuve, au mépris des conventions stipulées avec le roi d'Egypte, tenta de donner à un prince macédonien[2] dont elle étoit éprise son royaume et sa fille. Ce fut alors que Bérénice montra pour la premiere fois ce caractere courageux[3] et entreprenant qui la distingua pendant le reste de sa vie. Fidele aux engagements de son pere, ressentant peut-être de l'amour pour Evergete, elle trama une conjuration contre cet étranger, et le fit assassiner dans le lit même de sa mere Apamé[4]. C'est sans doute à ce coup audacieux qu'avoient trait les éloges que Callimaque lui donnoit dans le

(1) Dans l'élégie de Catulle, traduite par Callimaque, on donne à Ptolémée Evergete le nom de *frere de Bérénice* (v. 22). Cette expression, qui devoit être entendue comme un équivalent de *cousin-germain* (*frater patruelis*), a été la cause de quelques méprises pour les anciens et pour les modernes (Forcellini *Lexicon*, v. *Frater*). Hygin a confondu Bérénice, fille de Magas, avec Bérénice, fille de Philadelphe, et il a paru croire que cette derniere étoit l'épouse d'Evergete (*Poët. Astronom.*, liv. 2, chap. 24). Cette erreur d'Hygin s'est répandue parmi les modernes. M. Villoison y étoit tombé dans sa *Premiere Lettre sur l'Inscription de Rosette;* mais il paroît changer d'opinion dans ses notes à sa *Troisieme Lettre* sur le même monument. Voyez le *Magasin Encyclopédique*, VIII[e] année, tome VI, pag. 70, et IX[e] année, tom. II, pag. 348.

(2) C'étoit Démétrius, fils de Démétrius Poliorcete, et frere d'Antigonus Gonatas.

(3) Τόλμα est le mot que Polybe, liv. V, chap. 36, emploie pour désigner le caractere de Bérénice.

(4) Justin, liv. XXVI, chap. 3.

petit poëme dont il lui fit hommage, et qui ont passé jusqu'à nous dans les beaux vers de Catulle[1].

Reine d'Egypte, aucune action de sa vie n'a été plus célébrée que l'offrande qu'elle fit de sa chevelure dans le temple d'Arsinoé[2] pour l'heureux succès de la guerre de Syrie que son mari avoit entreprise. Ces cheveux disparurent; et Conon, astronome célebre qui étoit à la cour d'Alexandrie, en désignant par le nom de *chevelure de Bérénice* une constellation qu'il avoit nouvellement découverte, donna lieu de croire que la chevelure de la reine avoit été miraculeusement transportée parmi les astres.

Après la mort de son mari, la fierté de Bérénice donnoit de l'ombrage au ministre adroit et méchant qui, sous un prince foible comme Ptolémée IV Philopator, se proposoit déja de s'emparer de toute l'autorité: Sosibius fit massacrer la mere de son roi. Magas[3], le second fils de la reine, avoit déja été la

(1) *Anne bonum oblita es facinus quo regium adepta es*
Conjugium, quo non fortius ausit alis?
Catulle, *de Comâ Berenices*, v. 27.
L'indication de ce fait, *Quo regium adepta es conjugium*, ne permet de rapporter les expressions du poëte à aucun autre évènement, quoique M. Villoison se soit élevé contre cette interprétation (*Troisieme Lettre, loc. cit.*), et que pour la rendre moins vraisemblable il soit parti de la fausse supposition que Bérénice étoit déja mariée avec ce prince macédonien.

(2) Le temple où ce vœu fut porté étoit celui qu'on avoit bâti en l'honneur de cette reine sur le promontoire *Zéphyrium* en Lybie, et d'où elle avoit tiré le surnom de *Zephyritis*, ainsi que celui d'*Hippia*, ou *équestre*, probablement à cause des figures équestres des vents personnifiés qu'on voyoit dans son temple (Hésych., v. Ἱππία; Walckenaër, *ad Adoniazusas Theocriti*, p. 355); car les artistes, ainsi que les poëtes, représentoient quelquefois les vents sous la figure de cavaliers. Cette particularité donne la véritable explication de l'*ales eques* ou du *chevalier ailé* de Catulle ou de Callimaque, qui a été dernièrement un sujet de dispute parmi quelques littérateurs italiens.

(3) C'étoit assez de ce nom donné au second fils de Bérénice pour ne pas la confondre avec d'autres Bérénices qui n'étoient pas issues de Magas. Reinerus Reineccius a

victime des vains soupçons que ce courtisan avoit fait passer dans l'ame timide de son maître.

N° 5. J'ai fait graver sous le n° 5 de cette planche un médaillon d'or de Bérénice. On y voit d'un côté son buste en profil; ses cheveux sont distribués en boucles paralleles, et le derriere de la tête est couvert d'un voile; c'est le même genre de coiffure que nous avons remarqué dans le portrait d'Aspasie[1].

La corne d'abondance ou *rhyton* qu'on a vue sur le revers des médaillons d'Arsinoé est encore le type de ce médaillon, mais elle n'est point double. Le diadême est attaché au milieu de la corne pour montrer que cet emblême est l'attribut d'une reine déifiée[2]; et la légende nous assure que cette *reine* est *Bérénice*, ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ.

donné pour épouse à Ptolémée Evergete une Cléopâtre, et il a cru que cette Cléopâtre étoit la mere de Philopator. Polybe assure que Philopator étoit fils de Bérénice (*Exc. de v. et v.*, pag. 1405 de l'édition de Gronovius). L'erreur de Reineccius vient probablement de la confusion des deux Evergetes. Ptolémée VII Physcon avoit aussi pris ce surnom, ainsi que nous le verrons; et ses deux femmes ont porté le nom de Cléopâtre.

(1) Voyez pl. 15, n° 3 et 4, premiere partie.

(2) Bérénice Evergétis, ainsi qu'elle est appelée par Eratosthene et dans l'inscription de Rosette (*lig.* 5), fut déifiée et obtint un culte peut-être de son vivant: l'inscription citée fait mention d'elle et de son mari sous le titre de *dieux evergetes*, ou *bienfaisants*, et d'une prêtresse dont l'office probablement étoit annuel et servoit à marquer les années. Cette prêtresse avoit le titre d'*athlophore*, titre qui signifie à la lettre, *porteuse de prix*. Peut-être avoit-on l'usage d'honorer de cette prêtrise une vierge qui avoit remporté le prix de la course. Mon savant confrere M. Ameilhon a très bien expliqué cette partie de l'inscription sur laquelle M. Villoison s'étoit trompé. L'*athlophore* de Bérénice est dans cette inscription une prêtresse comme la *canéphore* d'Arsinoé, dans la même inscription, et comme la *phialéphore* des Locriens chez Polybe. M. Villoison n'avoit pas de raison pour conclure que, puisque le mot *athlophore* est souvent un adjectif, il ne peut pas être ici un substantif. Nous observons cette double acception dans le mot parallele *stéphanéphore*, qui souvent indique une personne revêtue d'un ministere sacerdotal, et souvent n'est qu'une épithete du même genre et de la même signification qu'*athlophore*, et signifie *vainqueur*, *couronné*.

Quoique plusieurs numismatistes aient rangé ce médaillon, et un grand nombre d'autres médaillons semblables en tous métaux, parmi les monnoies de Bérénice, fille de Ptolémée VIII, qui régna seule pendant six mois[1], je n'hésite pas à y reconnoître Bérénice Evergétis. Les médailles des rois d'Egypte étoient, à l'époque de la troisieme Bérénice, d'une fabrique tout-à-fait différente. Comment supposer que la fille de Ptolémée VIII ait pu, au milieu des troubles de l'état, faire frapper un si grand nombre de médaillons d'or et d'une si belle fabrique, tandis que Cléopâtre sa niece, malgré les trésors et les couronnes dont César, et après lui Marc-Antoine, lui avoient fait hommage, n'a pu laisser un seul médaillon, portant son effigie, qui soit d'une fabrique passable?

Quant au titre de reine qu'elle prend dans la légende, quoiqu'elle n'ait jamais gouverné seule le royaume, il faut observer que ce titre a été donné généralement aux femmes des rois sans qu'elles aient eu le gouvernement des états; et qu'il n'est nullement étonnant de le trouver sur un médaillon de Bérénice, frappé, suivant toutes les apparences, sous le regne de son mari; que d'ailleurs cette princesse étoit par elle-même reine de la Cyrénaïque et d'une partie de la Libye, et qu'enfin il étoit de son caractere d'oser souvent au-delà de ses droits.

§. 8. PTOLÉMÉE IV PHILOPATOR.

Lorsque Evergete en mourant laissa pour conseil et presque pour tuteur à son fils le rusé Sosibius, il songea plus à la con-

(1) Eckhel, D. N., t. IV, p. 20.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

servation qu'à la gloire de son successeur[1]. Il étoit bien loin de prévoir que la politique soupçonneuse et cruelle de ce favori sacrifieroit à la sûreté prétendue de Philopator tout le reste de sa famille; et cependant il devoit se souvenir qu'il avoit été porté lui-même par les conseils de Sosibius à tremper ses mains dans le sang de Lysimaque son frere.

La foiblesse du jeune prince et l'ambition du ministre donnerent bientôt lieu dans le palais d'Alexandrie à des scenes sanglantes. Le jeune Magas, frere de Philopator, et leur mere Bérénice, furent massacrés par ses ordres. Cléomene, roi de Sparte, qui s'étoit réfugié à la cour d'Alexandrie, et qu'Evergete se reprochoit de n'avoir pas secouru assez à temps, donna quelques inquiétudes à Sosibius par la supériorité de son ame et de ses lumieres: on le priva de sa liberté. Dans l'espoir de la recouvrer, il trompa la vigilance de ses gardes, et voulut exciter le peuple à la révolte. Voyant que le succès ne répondoit pas à son attente, il se donna la mort: sa famille fut sacrifiée à la haine de Sosibius[2]. Antiochus III, roi de Syrie, profita du désordre que tant de crimes avoient produit à Alexandrie pour faire la guerre à Philopator, et se ressaisir des villes de la Phénicie qui, étant sous la domination des rois d'Egypte, étoient en quelque sorte des chaînes que les Lagides avoient données aux Séleucides. Philopator se mit à la tête de ses troupes: après trois ans de guerre, malgré la perfidie de quelques grecs qui

(1) Sur le caractere de ce ministre il faut consulter Polybe, qui nous a conservé un grand nombre de faits appartenant à ce regne, liv. V, et particulièrement dans les *Excepta de virt. et vit.*, p. 1404 de l'édition de Gronovius. On trouvera les autorités que je ne cite pas dans l'*Historia Ptolemæorum* de Vaillant.

(2) Nous avons parlé plus au long de ces évènements dans le chapitre IV de cette seconde partie, où nous avons donné le portrait de Cléomene, pl. 41, n° 1.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

étoient à sa solde, la bataille de Raphia décida la querelle; et Antiochus fut forcé de remettre à d'autres temps l'exécution de ses projets d'agrandissement. Libre de toute crainte étrangere, Philopator, abandonné à d'indignes favoris et à des maîtresses encore plus méprisables[1], paroissoit oublier tous les soins du gouvernement; son ministre Sosibius venoit de terminer des jours qui avoient paru trop longs à la haine publique[2]; les mécontents s'enhardirent; une révolte éclata dans le cœur du royaume[3], et la guerre civile l'embrasa de toutes parts. Philopator n'en vit pas la fin; il trouva dans ses débauches une mort prématurée: il avoit fait mourir la reine son épouse quelques années auparavant, et il ne laissa pour son successeur qu'un fils encore dans l'enfance. Le commencement du regne de Philopator est regardé par Strabon comme le terme du bonheur dont l'Egypte avoit joui sous les trois premiers Lagides, et qui avoit duré plus d'un siecle[4]. Les lettres, les arts, et les savants, ne souffrirent point de la corruption du prince. Philopator, malgré le déréglement de ses mœurs, avoit tant de vénération pour Homere, qu'il fit construire un temple en l'honneur du poëte dont la statue assise étoit placée au milieu des statues des villes qui se disputoient la gloire de l'avoir vu naître[5]. Les sciences florissoient dans la capitale. Eratosthene s'y distinguoit dans l'astronomie. Le regne de Philopator, qui dura dix-sept ans, finit l'an 204 avant J.-C.

(1) Il suffit de nommer Agathoclès, Agathoclée, et Œnanthé leur mere.

(2) De là l'épithete de *polychronios*, *de longue durée*, qui fut donnée à ce ministre.

(3) A Lycopolis du Delta: voyez l'inscription de Rosette, *ligne* 22.

(4) Strabon, liv. XVII, p. 796.

(5) Elien, V. H., liv. XIII, c. 22.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV. N° 6.

Le médaillon d'or de ce prince, gravé sous le n° 6, n'est point incertain; il présente dans la légende le nom et le surnom *de Ptolémée Philopator*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, surnom qui le distingue de tous les autres Ptolémées[1]. Son buste est orné d'une chlamyde, et sa chevelure crêpue est ceinte du bandeau royal: il a de l'embonpoint, et une barbe naissante couvre l'extrémité de ses joues. On aperçoit dans son profil une ressemblance assez sensible avec celui de Bérénice sa mere, n° 5; et cette ressemblance est une nouvelle preuve que nous ne nous sommes pas trompés en attribuant ce médaillon à Bérénice Evergétis.

§. 9. ARSINOÉ PHILOPATOR.

Les mariages entre frere et sœur furent aussi fréquents dans la famille des Lagides que dans celle des Séleucides; Arsinoé étoit l'épouse et la sœur de Philopator, et partageoit ce surnom avec son frere. Cette princesse étoit digne par son courage d'être fille de Bérénice: elle se plaisoit dans les camps; elle suivit son frere à l'armée; et à la bataille de Raphia elle anima par ses discours l'ardeur des soldats[2]. Ce fut probablement à son retour

(1) Malgré les différentes traditions, il paroît que le surnom de Philopator fut pris par le IVe des Ptolémées en l'honneur de son pere dont la mémoire étoit chérie par ses sujets. Aussi le partagea-t-il avec sa sœur Arsinoé, comme nous le verrons au paragraphe suivant. Des épithetes de mépris lui furent données par le peuple d'Alexandrie; il fut appelé *Gallus*, parcequ'il imitoit dans leurs orgies les prêtres efféminés de Cybele; il étoit aussi, si nous en croyons Pline et Elien, surnommé *Tryphon* à cause de son luxe et de sa magnificence: cependant quelques auteurs ont donné ce surnom à Evergete son pere (voyez les *Prologues* de Trogue Pompée, liv. XXX, et les remarques de Longuerue). Quant au médaillon gravé sous ce numéro, il étoit inédit: le monogramme du revers paroît contenir les lettres Ρ, Υ, Π, Μ, et Ε.

(2) Polybe, liv. V, c. 83 et 84.

de cette campagne qu'à l'exemple de sa mere elle consacra une tresse de ses cheveux dans un temple de Diane[1]. Ses actions ainsi que ses bons mots avoient été recueillis par Eratosthene[2]. Vers la 13e année du regne de Philopator, ce prince, ne voulant plus supporter les reproches que sa conduite infame lui attiroit de la part de sa femme, la fit massacrer : heureusement elle étoit accouchée d'un fils qui fut, peu d'années après, l'héritier du trône.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Le portrait d'Arsinoé se trouve sur ses médaillons. Celui qui est dessiné sous le n° 7 est d'or et d'une belle fabrique. Le buste de la reine est orné de cette espece de diadême que nous avons remarquée dans les portraits d'Arsinoé Philadelphe. Elle est sans voile, et on voit passer derriere ses épaules l'extrémité d'un sceptre, emblême des déesses et des reines. Le type du revers est la corne d'abondance, ainsi que dans les médailles de Bérénice[3]; et la légende, ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ, *d'Arsinoé Philopator*[4], ne laisse aucun doute sur le personnage dont elle accompagne l'effigie. N° 7.

(1) Cette anecdote nous a été transmise par une épigramme de Damagete, qui est la onzieme dans les *Analecta* de Brunck. L'âge où ce poëte a fleuri ne laisse aucun doute que l'Arsinoé fille de Ptolémée, qui est le sujet de l'épigramme, ne soit Arsinoé Philopator. Damagete lui donne le nom de Vierge ; et par le récit de Polybe on pourroit croire qu'à l'époque de la bataille elle n'étoit pas encore l'épouse de son frere : l'historien ne la distingue que par la qualité de *sœur du roi*.

(2) Ce livre avoit pour titre *Arsinoé;* il est cité par Athénée, liv. VII, p. 276.

(3) Cette corne est ornée du diadême des rois, et surmontée d'une étoile qui peut faire allusion à l'astre d'Isis ou à la planete de Vénus. Les deux lettres NI sont gravées dans le champ.

(4) Le surnom de *Philopator*, qui, suivant le génie de la langue grecque, est un adjectif de deux genres, se trouve donné à la reine Arsinoé dans l'inscription de Rosette, *lignes* 4, 9, etc.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

§. 10. PTOLÉMÉE V EPIPHANE.

Le regne de Ptolémée V se passa presque tout entier sous la tutele des ministres. Roi à cinq ans, les indignes favoris de son pere régnerent pendant quelque temps sous son nom; et après leur chûte, Tlépoleme, le chef des armées, s'empara de l'autorité; mais son impéritie dans les affaires, sa prodigalité, sa perfidie, ne pouvant être contrebalancées par ses talents militaires, il fut renversé. Ptolémée, fils de Sosibius, qui avoit d'abord partagé avec Tlépoleme les soins du gouvernement, et qui avoit tenté de mettre obstacle à ses volontés, avoit été sacrifié à l'ambition de ce chef. Scopas remplaça Tlépoleme dans le commandement des armées; la guerre qu'il eut à soutenir contre le roi de Syrie ne fut pas heureuse; ses défauts égaloient ou surpassoient ceux de Tlépoleme; comme lui il fut renversé, et périt empoisonné dans sa prison. Aristomene Acarnanien, qui lui succéda, fut le seul ministre qui sous ce regne se montra digne de gouverner un grand roi et un grand royaume[1]; mais le jeune prince, corrompu par ses courtisans, ne put supporter la franchise d'un honnête homme; il le contraignit à boire la ciguë[2]. Pendant le reste de sa vie Ptolémée se laissa gouverner par Polycrate, homme habile mais intrigant, et qui avoit contribué à la chûte d'Aristomene.

Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, et Philippe, roi de Macédoine, avoient formé le projet de dépouiller de ses états le fils

(1) Polybe, liv. XV, c. 29, édition de Gronovius.

(2) Aristomene s'étoit permis de réveiller le roi qui sommeilloit en présence d'un ambassadeur (Plutarque, *Quomodo adulator disc. sit*, etc., t. II, p. 71).

de Philopator; et il dut uniquement la conservation de son royaume à la politique et aux victoires des Romains.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

L'hymen de Cléopâtre, fille d'Antiochus, avec Ptolémée, fut le gage d'une paix forcée; mais cette alliance ne détacha pas le roi d'Egypte de celle qu'il avoit faite avec la république; et sa jeune épouse parut préférer les intérêts de la maison dans laquelle elle étoit entrée, à ceux de la famille dont elle étoit issue[1].

Ptolémée avoit pris le titre de *dieu présent et propice, Theos Epiphanes Eucharistos*, à l'occasion de son couronnement dont les cérémonies, par la politique d'Aristomene, eurent lieu la neuvieme année du nouveau regne, sans attendre que le prince eût atteint l'âge prescrit par les lois[2]. Son ministre avoit tâché de réparer les maux des administrations précédentes; il avoit réussi à soumettre et à punir les rebelles qui avoient, sous Philopator, arboré à Lycopolis l'étendard de la révolte. Ptolémée, quoique dans un âge tendre, donna dans cette occasion quelques signes qui annonçoient la férocité de son caractere. Ce caractere se développa de plus en plus, lorsque, par la mort d'Aristomene, il crut s'être délivré de toute entrave. Une nouvelle révolte eut lieu, et Ptolémée, après avoir soumis les re-

(1) Saint Jérôme sur Daniel, c. XI, v. 17 et suiv.

(2) Polybe, liv. XVII, p. 36. L'inscription célebre écrite en trois caracteres, grec, égyptien et hiéroglyphique, connue sous la dénomination d'*Inscription de Rosette*, monument de ce regne que le monde littéraire a dû à la conquête de l'Egypte, et que M. Ameilhon, chargé par l'Institut de France, a publié, confirme d'une maniere éclatante le témoignage de Polybe; car on y fixe à l'an 9 du regne de Ptolémée Epiphane, qui étoit la treizieme année de son âge, la cérémonie des *anacleteria*, ou de l'avènement à la couronne, qu'on solennisoit à Memphis. L'opinion des savants, fondée sur des conjectures très probables, est que cette cérémonie n'avoit lieu, suivant les lois, que lorsque le roi avoit quatorze ans accomplis.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

belles, n'écouta à leur égard ni ce que la clémence pouvoit suggérer à un monarque vainqueur, ni ce que la justice pouvoit exiger d'un prince fidele à sa parole[1]. Il n'étoit parvenu qu'à l'âge de vingt-huit ans, lorsque voulant faire la guerre à Séleucus son beau-frere, roi de Syrie, il eut la maladresse de laisser entrevoir qu'il avoit le dessein de s'en procurer les moyens par des confiscations. On prétend que ce projet, à la fois imprudent et tyrannique, lui coûta la vie. Quelques historiens assurent qu'il mourut empoisonné, l'an 181 avant l'ere chrétienne, laissant trois enfants en bas âge, et réclamant pour eux et pour sa veuve la protection des Romains[2].

(1) Ces deux exemples du caractere enclin à la cruauté de Ptolémée Epiphane, se trouvant réunis dans le même extrait de Constantin Porphyrogenete, *De virtutibus et vitiis*, p. 1434 de l'édition de Polybe par Gronovius, on avoit pu en confondre les dates, et les rapporter au même temps. L'inscription de Rosette a fixé à l'an 8 de Ptolémée Epiphane la réduction de Lycopolis; c'est-à-dire, suivant la chronologie de Frœlich (*Annales regum Syriæ, an. Seleucid.* 106), à l'an 197 avant J.-C. La soumission des rebelles de Saïs, envers lesquels le roi viola sa parole, appartient à la vingt-cinquieme année de son âge, c'est-à-dire à l'an 184 avant l'ere chrétienne. En vain un antiquaire estimable s'est efforcé de rétablir ce faux synchronisme dans le *Magasin Encyclopédique*, an 1808, t. III. p. 90.

(2) J'adopte l'opinion de Pighius, qui a pensé que Marcus Emilius Lépidus fut le tuteur de Ptolémée VI et non de Ptolémée V (*Annales Romanorum*, tom. II, p. 404). Cette opinion, qui est fondée sur un texte de Tacite (*Annal.*, l. II, c. 67), se trouve en contradiction avec le témoignage de Justin. Nous avons eu lieu de remarquer dans le cours de cet ouvrage plusieurs négligences de ce compilateur. Mais quand même on refuseroit de reconnoître dans ce cas la prépondérance de l'autorité de Tacite, les circonstances de l'histoire ne permettent pas de transporter à la mort de Philopator ce qui est arrivé à la mort d'Epiphane. Philopator étoit mort l'an 204 avant l'ere chrétienne; l'année suivante les Romains envoyerent à la cour d'Egypte trois ambassadeurs, l'un desquels étoit cet Emilius Lépidus qui fut ensuite tuteur d'un Ptolémée. Tite-Live, qui nous rend compte de cette ambassade, prouve implicitement que le roi défunt n'avoit laissé aucune influence aux Romains sur la tutele de son fils unique. Les ambassadeurs apprennent au roi la fin de la seconde guerre punique, le remercient d'être demeuré fidele à l'amitié que la république romaine avoit contractée avec ses prédécesseurs, et le prient de conserver avec elle cette bonne intelli-

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV. N° 8 et 9.

J'ai fait graver sous les n° 8 et 9 deux médaillons d'or d'un très beau travail, et qui portent l'effigie de Ptolémée Epiphane.

Les caracteres auxquels je crois le reconnoître sont, la jeunesse du prince, la ressemblance de sa physionomie avec celle d'Arsinoé sa mere; la couronne rayonnante, attribut ordinaire des rois qui prenoient le titre d'*Epiphanes*, ou *dieux qui se manifestent aux mortels*[1]; enfin l'analogie qu'a la fabrique de ces médaillons avec celle des médaillons de Ptolémée Philopator et d'Arsinoé.

Le type du revers du médaillon n° 9 est, non l'aigle des rois d'Egypte, mais la corne d'abondance, symbole des divinités

gence, dans le cas que la guerre vînt à éclater entre les Romains et Philippe (l. XXXI, c. 2). Ce n'est pas là le ton d'un tuteur envers son pupille. Ajoutez qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'un Ptolémée, le quatrieme successeur d'Alexandre-le-Grand, allât chercher à Rome un tuteur pour son fils, lorsque Rome résistoit à peine à Annibal, lorsque la gloire des rois grecs n'avoit pas encore été flétrie par les échecs de Philippe et d'Antiochus-le-Grand. A la mort de Ptolémée V les circonstances étoient différentes, la fin glorieuse de la seconde guerre punique, les revers de Philippe et d'Antiochus, qui avoient été obligés d'envoyer leurs fils pour ôtages à Rome, et de se soumettre eux-mêmes aux volontés impérieuses de cette république, forçoient tous les princes à reconnoître sa puissance et à tâcher de se la rendre favorable même par les flatteries les plus indignes. Quant à l'objection d'Eckhel (D. N., t. V, p. 125 et suiv.), que Lépidus, étant grand pontife à Rome, ne pouvoit pas être chargé à Alexandrie de la tutele d'un roi, elle n'est pas valable. Le grand pontificat de Lépidus n'eut lieu que l'an 180, et Ptolémée Epiphane étoit mort l'an 181, ainsi que Frœlich l'a prouvé (*Annal. reg. Syr., an. Seleucid.*, 132).

(1) C'est ainsi qu'on la voit sur la tête des Antiochus IV, VI, et VIII, et d'Alexandre Bala, dans la suite des rois Séleucides. Sur le médaillon n° 9 on remarque un large javelot qui sort de derriere l'épaule du prince. Les historiens nous ont conservé le souvenir de l'habileté d'Epiphane à se servir de cette arme à la chasse (Polybe, *Exc. legat.*, n. 37). M. Cousinery avoit attribué aussi à Ptolémée V le médaillon n° 8, sans connoître mon opinion ni la planche 54 de cet ouvrage, qui déja avoit été gravée (*Magas. Encycl.*, an 1808, t. III, p. 76). La couronne rayonnante de Ptolémée est ornée de pierreries, et les rayons en paroissent flexibles. Quelques antiquaires ne l'avoient pas examinée sur des médailles d'une belle conservation, lorsqu'ils l'ont prise pour une couronne formée d'épis de bled (Sestini, *Lettere*, t. VIII, p. 131).

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

favorables, telle que nous l'avons vue sur les médaillons des reines déifiées. Cette corne ou *rhyton* n'est pas décorée seulement, comme dans les types cités, du diadême ou bandeau royal; elle est de plus surmontée de la même couronne rayonnante qui, de l'autre côté de la médaille, orne la tête du prince. Deux astres sont gravés dans le champ, emblêmes peut-être d'Isis et d'Osiris, ou du Soleil et de la Canicule. Les légendes n'offrent que le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ[1].

§. 11. PTOLÉMÉE VI PHILOMETOR.

Les soins de sa mere et la protection des Romains mirent le jeune Ptolémée qui, à l'âge de six ans, avoit hérité du trône, à l'abri de toute atteinte soit de la part des mécontents de l'intérieur de ses états, soit de celle des ennemis du dehors.

Mais la dignité de grand-prêtre, déférée à Marcus Emilius Lépidus[2], que Rome avoit envoyé en Egypte comme tuteur du roi, priva le jeune prince de son appui; et quelques années après, Cléopâtre descendit au tombeau[3]. Cette vertueuse reine avoit administré la régence avec sagesse, et Ptolémée, pour lui marquer sa reconnoissance, avoit pris le surnom de *Philométor* ou *fils qui chérit sa mere*. Dès-lors la jeunesse du prince,

(1) Sur le médaillon n° 8 on voit les deux lettres ΝΙ gravées entre les jambes de l'aigle, et un Θ ou plutôt une patere dans le champ; le n° 9, outre les deux étoiles, présente dans le champ un monogramme qui semble composé d'un Κ, d'un Π, et d'un Ε. Vaillant avoit attribué à Ptolémée XIII un médaillon d'argent portant l'effigie d'un jeune roi tout-à-fait semblable à celle qu'on voit sur le médaillon d'or n° 8.

(2) Marcus Lépidus fut élu grand pontife à Rome vers la fin de l'an 180 avant J.-C. (Tite-Live, liv. XL, §. 42); il n'avoit par conséquent pu exercer les fonctions de tuteur du roi que pendant une année environ; car Ptolémée V étoit mort l'an 181.

(3) Saint Jérôme sur Daniel, c, XI, v. 17 et suiv.

gouvernée par des eunuques, ne parut promettre à l'Egypte rien qui fût digne de la race de Soter, et moins encore depuis que la guerre contre Antiochus Epiphane, au sujet des villes de Phénicie, ayant éclaté, et les Egyptiens ayant été défaits, le jeune roi se fut abandonné lâchement à la discrétion du vainqueur[1]. Heureusement les Alexandrins ne se laisserent point abattre par ce revers, et reconnurent pour roi un autre Ptolémée, frere cadet de Philométor.

Les intérêts d'Antiochus l'obligerent à rendre le diadême à celui-ci, afin de pouvoir gouverner l'Egypte sous son nom; mais Alexandrie refusa constamment de se soumettre, et les deux freres s'accorderent et convinrent de régner ensemble. Les manœuvres ambitieuses du prince syrien étant déjouées par cet accord, il se déclara contre eux: maître de Péluse, il fut bientôt de nouveau aux portes d'Alexandrie.

Rome venoit alors de détruire le royaume de Macédoine: la nouvelle de cet évènement effraya tous les rois, et refroidit l'ardeur d'Antiochus pour le succès de son entreprise; il fut contraint à recevoir, d'un air tranquille et soumis, les ordres que le sénat lui donnoit d'évacuer l'Egypte, et à supporter l'arrogance avec laquelle l'ambassadeur romain les lui intimoit. Philométor n'eut plus alors d'ennemis étrangers; son hymen fut célébré avec sa sœur Cléopâtre, qui l'avoit réconcilié avec son frere; mais ce frere devint bientôt son compétiteur le plus dangereux. L'aîné avoit un caractere doux et humain; le cadet au contraire étoit cruel et violent. Une sédition qu'il excita obligea Philométor à s'enfuir de ses états, et à se réfugier à Rome. La république embrassa ses intérêts, et força le spolia-

(1) Diodore, *Excerpta*, p. 579, t. II de l'édition de Wesseling.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

teur à rendre le trône à son frere, et à se contenter de régner sur la Cyrénaïque et sur la Libye. Cet accord ne fut pas de longue durée; le jeune Ptolémée courut à son tour en Italie solliciter la possession de l'isle de Chypre. Il obtint sa demande; et ce fut à cette occasion que Philométor commença à déployer une énergie dont on ne l'auroit pas cru capable; il refusa d'obtempérer aux décisions de Rome, et de renoncer à la possession de Chypre; il attaqua son frere qui s'étoit déja emparé de quelques places dans cette isle, le fit prisonnier, lui pardonna, et le renvoya régner à Cyrene. Dès-lors les vues de Philométor se tournerent vers les Séleucides qui ne cessoient de l'inquiéter par des menées secretes. Ptolémée, pour se venger des tentatives de Démétrius Soter contre Chypre, reconnut pour roi de Syrie Alexandre Bala, compétiteur de ce prince, donna à ce prétendant une de ses filles pour épouse, et fit descendre du trône le monarque qui l'avoit offensé. Peu de temps après, mécontent des ministres de son gendre, il passa lui-même en Syrie à la tête d'une armée, où, vainqueur de ses ennemis, ainsi que nous l'avons vu dans l'histoire des Séleucides, il ceignit à Antioche un second diadême, et céda celui de Syrie à Démétrius II, qui étoit devenu son gendre en épousant la femme d'Alexandre Bala. La bataille de l'Œnoporas auroit mis le comble à sa puissance, s'il n'avoit reçu à la tête une blessure dont il mourut, l'an 146 avant l'ere chrétienne, dans le moment qu'on exposoit à ses regards la tête du prince qu'il avoit vaincu. Sa mort précipita bientôt l'Egypte dans de nouveaux malheurs.

N° 10. Le tétradrachme gravé sous le n° 10 présente l'effigie de ce prince, bien constatée par la légende du revers, qui donne le

nom et les titres *du roi Ptolémée dieu Philométor*[1]. ϐασιΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΜΗΤΟΡΟΣ. Dans ce type l'aigle des Ptolémées porte sur son aile un roseau, et sur quelques autres médailles une branche de palmier[2]: ce nouveau symbole me paroît avoir rapport aux succès qu'obtinrent les deux freres contre Antiochus IV, qui avoit usurpé et gardé pendant quelque temps le sceptre des Lagides, et avoit fait frapper des monnoies avec son nom et l'aigle des Ptolémées. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Le tétradrachme n° 11, quoique la légende n'offre pas le titre de Philométor, appartient toutefois au même prince, et présente la même effigie : la ressemblance des profils dans les n° 10 et 11 en est la preuve; on remarque dans l'un et dans l'autre les mêmes formes tant soit peu exagérées du menton et du nez[3]. N° 11.

Ce dernier tétradrachme porte la date de l'an 12, L IB, du regne de Philométor. Son frere, à cette époque, partageoit le trône avec lui.

L'aigle des Lagides a une palme posée sur l'aile, particularité que nous avons observée au numéro précédent. Les anti-

(1) Ptolémée VI et Cléopâtre son épouse et sa sœur avoient pris le titre de *dieux philométors* (*dieux qui chérissent leur mere*), à l'exemple de Ptolémée IV et d'Arsinoé, qui furent appelés *dieux philopators* (*dieux qui chérissent leur pere*). Voyez dans Pococke, *Description of the East*, t. I, p. 277, n. v, l'inscription d'Apollinopolis; et l'inscription de Rosette, *ligne* 37.

(2) C'est le même tétradrachme dont Vaillant avoit fait l'acquisition, et qu'il a publié le premier. Il avoit mal lu les caracteres IA et ΠΑ, qui sont gravés près du foudre, et qu'il prend pour une époque. M. Sestini a relevé cette méprise (*Lettere*, t. VII, p. 78). Un autre monogramme est gravé dans le champ. Quant au roseau qui est appuyé sur une des ailes de l'aigle, il avoit été pris par Vaillant pour une palme; M. Sestini croit que c'est un épi de bled.

(3) Eckhel avoit raison de s'étonner qu'on ne connût qu'une seule médaille de Philométor, prince qui a régné pendant l'espace de trente-quatre ans (D. N., t. IV, p. 16).

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

quaires ont cru voir aussi au bas du champ une fleur de lotus; mais, ayant comparé plusieurs médailles semblables, j'ai cru reconnoître que cette prétendue fleur n'est qu'une des extrémités du foudre, recourbée vers le haut et dessinée d'une maniere bizarre[1].

§. 12. PTOLÉMÉE VII EVERGETE II, SURNOMMÉ PHYSCON.

La vie de ce prince fut un tissu de crimes: élevé au trône à la place de son frere, qui s'étoit remis entre les mains du roi de Syrie, nous avons vu comment il fut tantôt le collegue et tantôt le rival de Philométor. L'amitié des Romains lui avoit assuré la possession de Cyrene et de la Libye[2], lorsque la mort imprévue de son frere vint réveiller toute son ambition. Il court à Alexandrie, se déclare le tuteur du jeune prince son neveu, épouse la mere qui étoit sa propre sœur, et bientôt ensanglante les fêtes de l'hymen par l'assassinat de son pupille. La malheureuse Cléopâtre est contrainte d'étouffer sa douleur,

(1) Les médailles de Sicile suffisent pour nous apprendre combien de formes capricieuses et qui tenoient de l'arabesque, les artistes grecs avoient données à cet emblême par lequel ils désignoient le foudre de Jupiter. Quant à cette particularité dans les médaillons de quelques princes Lagides, Pellerin l'avoit remarquée; mais il n'avoit pas fait attention que sur plusieurs des médaillons dont le type offre la même particularité, l'effigie du roi varie (*Rois*, p. 44); par conséquent il a eu tort d'assigner toutes ces médailles à Ptolémée VII Physcon: il y en a plusieurs qui appartiennent à son frere.

(2) Il avoit fait deux voyages à Rome (Polybe, *Exc. legat.*, n. 114 et 132; et Athénée, liv. XIV, p. 654); et ce fut dans ces occasions qu'il avoit offert son trône et sa main à la célebre Cornélie, mere des Gracques, qui, à cette époque, étoit veuve, et mere de douze enfants. Cette dame romaine ne se laissa point éblouir par la splendeur d'un hymen royal, et le refusa (Plutarque, *Graccho*, p. 824).

et donne un fils[1] à ce tyran qui ne cessoit de remplir de meurtres sa capitale et ses états, soit pour calmer ses soupçons, soit pour satisfaire son insatiable avidité. Cléopâtre avoit une fille qui ne tarda pas à être la victime du libertinage de Ptolémée, et qui, peu après, prit la place de sa mere. Ce mauvais roi s'étoit paré du surnom d'Evergete, ou de bienfaisant, épithete que la haine publique avoit convertie en celle de *malfaisant*, *Kakergete*.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Le mécontentement de ses sujets ne se borna pas là; le roi fut attaqué dans son palais ; obligé de quitter sa capitale, il se réfugia dans l'isle de Chypre. L'histoire a inscrit avec horreur dans ses fastes l'excès des cruautés auxquelles il s'abandonna. Son fils innocent fut massacré[2], et ses membres déchirés furent exposés à la porte du palais d'Alexandrie, où Cléopâtre sa premiere épouse, mere de ce fils infortuné, avoit pris les rênes du gouvernement. Vainqueur et maître de la capitale, il parut tourner ses vues malfaisantes du côté de la Syrie et des Séleucides, et il fomenta les troubles de ce royaume qui avoit donné un asile à sa sœur, jusqu'à ce qu'il eût réussi à placer sur le trône d'Antioche une de ses filles[3]. Le caractere violent de sa seconde femme parut contenir le sien; et son testament, par lequel il légua le trône à sa veuve en lui donnant pour collegue celui de leurs deux enfants qu'elle choisiroit, fut, après sa mort, une nouvelle source de dissensions et de guerres civiles.

Qui auroit cru que ce monstre fût sensible aux charmes des

(1) Ce prince fut appelé Memphite parcequ'il étoit né le jour où Ptolémée VII célébroit à Memphis les cérémonies de son installation.

(2) Justin (liv. XXXVIII, c. 8) paroît affirmer que ce prince dénaturé fut coupable d'un double parricide, ayant fait assassiner encore un enfant qu'il avoit eu à Cyrene.

(3) Tryphene, épouse d'Antiochus VIII Grypus.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

lettres? Ce goût fut la seule qualité qu'il eût héritée de ses illustres ancêtres : il composa même plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire[1]. Mais son amour pour les lettres ne l'empêcha pas de persécuter les savants et les artistes qui avoient joui plus particulièrement des bontés de son frere : ils furent obligés pour la plupart de quitter Alexandrie; et cette émigration ralluma dans la Grece, suivant l'observation d'Athénée, le goût des bonnes études, qui y étoit presque éteint[2]. Ce prince, malgré ses désordres et l'affoiblissement qui en fut la suite, étoit parvenu à une assez grande vieillesse, lorsqu'il mourut, après trente ans de regne, l'an 116 avant J.-C. Le surnom de Physcon lui avoit été donné à cause de l'énormité de son ventre qui le rendoit difforme et gênoit sa démarche.

Nous reconnoîtrons les médaillons de Ptolémée VII, en adoptant la regle de critique proposée par Vaillant[3]. On a plusieurs tétradrachmes qui sont de la même fabrique que ceux de Philométor et qui leur ressemblent même par les particularités de l'aigle portant une palme sur son aile, et de l'extrémité du foudre, qu'on a prise pour une fleur de lotus. Cependant la physionomie du roi offre des différences essentielles : le menton de Philométor est saillant, et celui des effigies dont il s'agit est en retraite. Je pense donc que ces tétradrachmes et ces portraits appartiennent à Ptolémée Physcon; et j'espere que l'examen de ces monuments confirmera mon opinion.

N° 12. Le médaillon gravé sous le n° 12 présente la légende *du roi*

(1) Athénée a cité souvent ses ouvrages. Voyez l'*Index auctorum* par M. Schweighæuser, imprimé à la fin de son édition des *Déipnosophistes*. Ptolémée Physcon étoit disciple d'Aristarque.

(2) Athénée, liv. IV, pag. 184.

(3) *Historia Ptolemæorum*, p. 112.

Ptolémée, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, et la date de la deuxieme année de son regne, L B[1]. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Ce tétradrachme est parfaitement semblable aux médailles de Ptolémée Philométor, avec cette différence que la tête n'est pas celle d'un enfant de sept à huit ans, tel qu'étoit Philométor dans la seconde année de son regne. Mais s'il ne représente pas le même roi, comme on peut s'en assurer par la comparaison des n° 10, 11, et 12, la ressemblance de ce dernier médaillon avec celui qui précede est telle, qu'elle ne permet pas de douter qu'il ne soit de la même fabrique. Il est donc presque démontré que ce tétradrachme appartient à Physcon.

La médaille n° 13 présente la même effigie que celle du n° 12, a le même type et la même légende, et n'en differe que par la date : elle offre les lettres numériques L KZ, qui marquent l'an 27. Cette époque s'accorde très bien avec la durée du regne de Physcon. D'ailleurs les deux particularités que nous avons remarquées dans le type; savoir, la palme sur l'aile de l'aigle, et l'extrémité du foudre, recourbée vers le haut et ressemblant à un fleuron, ne se retrouvent que sur les tétradrachmes de ces deux freres. N° 13.

§. 13. CLÉOPATRE.

FILLE DE PHILOMÉTOR ET FEMME DE PHYSCON.

L'histoire des Séleucides retrace les forfaits d'une autre

(1) Deux caracteres, ΠΑ, sont gravés dans le champ derriere l'aigle, ainsi que sur les médaillons n° 2, 11 et 13 de cette planche, et n° 4 de la planche 53. Vaillant conjecturoit que ces lettres étoient les initiales de la ville de Paphos, où ces médaillons avoient été frappés. La colombe qu'on voit gravée au-dessous de ces lettres dans le médaillon d'Arsinoé, n° 2, peut rendre probable cette conjecture.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Cléopâtre qui étoit née du même pere et de la même mere[1]. Les filles de Philométor se ressembloient par leur ambition et par leurs crimes. Jalouses de l'autorité, elles furent les ennemies mortelles de leurs enfants, et les forcerent à devenir parricides. La veuve de Physcon, à la mort de son mari, abusa du droit que le testament de celui-ci lui avoit conféré; elle choisit pour son collegue Alexandre, le plus jeune de ses enfants, au préjudice de l'aîné, Ptolémée Lathyre, qu'elle avoit éloigné auparavant d'Alexandrie, en le nommant au gouvernement de l'isle de Chypre. Contrainte par le peuple de la capitale à réparer ce tort envers Lathyre, elle l'obligea de renoncer à Cléopâtre son épouse et sa sœur, et de s'unir par les nœuds d'un nouvel hymen à Sélene sa sœur cadette[2]. Toujours stimulée par l'ambition, et haïssant ce collegue qui n'étoit pas de son choix, elle ourdit contre lui la plus noire calomnie, et le fit passer pour un fils rebelle qui en vouloit à ses jours[3]. Un tumulte excité à cette occasion dans Alexandrie força Lathyre d'en sortir, et de faire place à Alexandre.

Lathyre s'étoit retiré en Chypre; sa mere y envoya une armée pour l'en chasser: il avoit pris part aux guerres intestines de la Syrie; elle y passa elle-même pour courir au secours des ennemis de son fils. Elle lui avoit ôté sa premiere épouse; elle lui

(1) Voyez le chap. XIII, §. 18 de cette IIe partie.

(2) Cléopâtre, la premiere épouse de Ptolémée VIII, étoit une femme d'un grand esprit et d'un grand courage; on peut en juger par ce qu'elle fit pour son second mari Antiochus IX, dit le Cyzicénien, auquel elle fournit une armée, et qu'elle aida à se replacer sur le trône paternel. Sa mere la connoissoit, et jalouse du pouvoir, elle l'empêcha de régner en Egypte.

(3) Elle fit blesser plusieurs de ses eunuques et de ses gardes, et les fit paroître en public, accusant son fils de ce traitement, comme s'il eût voulu employer la force ouverte contre la vie de la reine (Pausanias, liv. I, chap. 9).

ôta encore la seconde, et la força d'accepter la main de Grypus, l'ennemi de Lathyre. Cette guerre cruelle duroit depuis long-temps, lorsque de nouveaux troubles rappelerent la reine dans sa capitale. Son amour pour Alexandre s'étoit changé en une haine mortelle depuis qu'elle s'étoit aperçue que ce prince ne partageoit que foiblement ses fureurs : elle parvint jusqu'à attenter à la vie de son fils. Tant d'atrocité étouffa dans le cœur d'Alexandre la voix de la nature, et lui fit chercher sa propre sûreté dans la mort de sa mere. Elle fut assassinée l'an 89 avant J.-C. Alexandrie se révolta contre le parricide.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Je reconnois, avec plusieurs autres antiquaires[1], le portrait de Cléopâtre, veuve de Physcon, dans les médailles de bronze sur lesquelles, ainsi que sur la médaille n° 14, on lit le nom *de la reine Cléopâtre*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ, autour d'une tête de femme coiffée de la dépouille d'un éléphant. Le revers de ces médailles présente l'aigle des rois d'Egypte, et le nom *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. N° 14.

On a pu douter long-temps que ces médailles appartinssent plutôt à la mere de Lathyre et d'Alexandre, qu'à quelqu'une des autres princesses du même nom qui se sont assises comme elle sur le trône des Lagides. Mais cette question a été décidée depuis qu'on a trouvé des médailles avec les mêmes légendes, ayant pour type au revers deux aigles l'un à côté de l'autre[2]. On a dû penser que cette particularité faisoit allusion au regne de Cléopâtre, sous lequel l'Egypte avoit eu effectivement deux chefs, savoir la reine mere, et celui de ses enfants qu'elle avoit

(1) Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 121; Pellerin, *rois*, pag. 46, pl. 6.

(2) Pellerin, *rois*, pl. 6.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

voulu s'associer à la royauté. D'autres ont regardé les deux aigles comme étant l'emblême des deux rois ses enfants[1].

Des doutes ultérieurs ont été élevés par Eckhel: ce prince des numismatistes n'ayant pas, dans les arts, des connoissances proportionnées à sa vaste érudition et à son excellente critique, hésite souvent lorsqu'il s'agit de décider si une tête empreinte sur une médaille est ou n'est pas semblable à une autre, si elle a le caractere d'un véritable portrait, ou si elle présente des formes idéales. Il n'ose en conséquence prononcer que la tête gravée sur ces médailles et sur d'autres semblables, mais sans le nom de Cléopâtre (ainsi que sur celle qui est gravée ici n° 18), est ou n'est pas la tête idéale de la ville d'Alexandrie personnifiée[2]; il ne sait si toutes ces médailles ne présentent pas des têtes de femmes, et il ne connoît pas de moyen de distinguer dans ces portraits ceux qui appartiennent à une femme, de ceux qui appartiennent à un jeune homme[3].

Un œil qui s'est rendu familiers les ouvrages de l'art numismatique des Grecs s'apercevra facilement que la tête gravée sur la médaille n° 14 est l'effigie d'une femme; que celle qui est gravée sur la médaille n° 18 est l'effigie d'un jeune homme; et que l'une et l'autre ne sont point des têtes idéales. La ressemblance de la coiffure, ainsi que celle de la fabrique et des types, prouvent que ces médailles appartiennent à des personnages contemporains; le nom de Cléopâtre, et les deux aigles gravés sur d'autres médailles qui présentent ce nom, désignent la

(1) Cette opinion est moins vraisemblable; Cléopâtre ne reconnoissoit pour roi dans l'Egypte qu'un seul de ses fils.

(2) D. N., tom. IV, pag. 19.

(3) Il ne croit même pas déraisonnable de penser que ces médailles pourroient appartenir à la derniere Cléopâtre qui avoit deux freres, en supposant toujours que la tête coiffée d'une peau d'éléphant ne soit pas un portrait.

veuve de Physcon; le prince qui a régné avec elle étoit un de ses enfants; et nous verrons bientôt que le caractere du second portrait convient à Ptolémée IX Alexandre. D'autres conjectures que nous proposons au §. 16 tendent à confirmer que la médaille n° 18 lui appartient; et si ces conjectures sont probables, il n'y a plus de doute que la médaille n° 14, présentant un portrait de femme coiffée comme lui de la tête d'un éléphant, ne soit celui de sa mere.

Cette étrange coiffure fait allusion au grand nombre d'éléphants qui faisoient une des principales forces de l'armée des Lagides, et à la ville d'Alexandrie dont les images, par le même motif, portent la même coiffure. La reine vouloit par-là flatter le peuple toujours remuant de cette capitale; et nous voyons par l'histoire qu'elle avoit réussi à se l'attacher, et à le faire servir utilement au succès de ses projets ambitieux.

§. 14. PTOLÉMÉE VIII SOTER II, DIT LATHYRE.

Ce prince qui portoit, comme les autres Lagides, le nom de Ptolémée, fut désigné, de son vivant, par le surnom de *Lathyre*[1].

(1) *Latyros* signifie en grec une espece de pois chiche; et on a conjecturé de là que Ptolémée VIII avoit reçu ce surnom des Alexandrins, peuple moqueur, et qui aimoit à donner des ridicules à ses maîtres. Mais Saumaise a observé que les écrivains grecs l'appellent constamment *Lathouros*, *Lathure*, et non *Lathyre*; et il conjecture que ce sobriquet indiquoit peut-être le penchant de ce prince pour la débauche (*Ad Solinum*, c. LVI, p. 877). Quoique le fait remarqué par Saumaise soit certain, il est cependant possible que les deux mots Λάθουρος et Λάθυρος, *Lathure* et *Lathyre*, ne different que par la prononciation ou le dialecte des Alexandrins; et qu'ainsi l'origine de ce surnom soit à-peu-près la même que celle du surnom des Cicérons. Nous avons vu deux princes Arsacides avec des marques pareilles sur le visage.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

A son avènement au trône, auquel il parvint, comme je l'ai déja dit, contre la volonté de sa mere, il prit le titre orgueilleux de *dieu sauveur* (*Théos Soter*[1]). Cette élévation, qu'il avoit achetée par sa séparation d'une épouse chérie, fut empoisonnée par des contrariétés continuelles: mais l'amour de Sélene, sa sœur et sa nouvelle femme, à laquelle il s'étoit attaché comme à la premiere, l'aidoit à les supporter. Ces affections douces donnent une idée favorable de l'ame de Lathyre, que l'histoire ne nous peint pas comme exempt de vices, ni comme toujours humain et compatissant[2]. Cependant lorsqu'après dix ans d'une position pénible, les calomnies de sa mere exciterent contre lui une sédition qui le força de se retirer en Chypre, le soin qu'il eut d'éviter autant qu'il le put une guerre contre cette mere dénaturée, et de chercher plutôt avec ses armées et ses flottes à conquérir d'autres états en Syrie, ne dément pas l'idée de douceur et de bonté que nous nous sommes faite de son caractere. Poursuivi par sa mere jusque dans la Palestine, il avoit essayé en vain de surprendre l'Egypte; mais après dix-huit ans d'agitations et de troubles, les nouveaux crimes de sa famille le rappelerent sur le trône d'Alexandrie. Cléopâtre avoit été assassinée

(1) Porphyre le désigne sous le titre de *soter;* celui de *théos* ne nous est connu que par les médailles (Eckhel, D. N., tom. IV, pag. 18). Il paroît par Pausanias (liv. I, chap. 9) que Ptolémée VIII, à l'exemple de son oncle, avoit pris aussi le surnom de Philométor, du moins durant le temps qu'il régna à Alexandrie comme collégue de sa mere.

(2) Josephe (A. J., liv. XIII, chap. 12, nº 6) lui a imputé un massacre affreux de femmes et d'enfants, fait par ses troupes dans quelques bourgades de la Judée; mais les autorités de Strabon et de Nicolas de Damas, sur lesquelles il s'appuie, paroissent porter sur l'ensemble des évènements plutôt que sur cette imputation en particulier. Il n'est pas très vraisemblable que des actions si atroces et si révoltantes aient été commises par les ordres positifs d'un prince dont la vie ne présente aucune trace de férocité naturelle: au lieu de penser que c'étoit lui-même qui ordonnoit ces atrocités, on est porté à croire que, si elles eurent lieu, c'est qu'il ne put pas les empêcher.

par ordre d'Alexandre, qu'elle avoit voulu faire assassiner. La capitale révoltée offrit le sceptre à son ancien roi, que l'injustice de sa mere n'avoit jamais porté à violer la piété filiale. Les sept dernieres années du regne de Lathyre furent heureuses. Alexandre son frere, devenu son ennemi, périt dans une bataille navale. Les flottes de Ptolémée lui donnoient sur les mers une puissance qui n'étoit inférieure ni à celle des Rhodiens, ni à celle des Romains. Les guerres contre Mithridate, et les discordes civiles, avoient un peu abaissé la fierté de ces républicains. Lucullus se rendit auprès du roi d'Egypte pour l'engager à réunir ses forces navales à celles de Sylla; et Ptolémée se sentit assez fort pour s'y refuser sans craindre de provoquer le ressentiment du proconsul[1]. Thebes, cette ancienne capitale de la haute Egypte, avoit osé méconnoître l'autorité de son roi; elle paya cher sa révolte. Mais Lathyre, en recouvrant sa couronne, n'eut le bonheur ni de se réunir à Sélene, que sa mere cruelle avoit séparée de lui, et que trois hymens successifs avoient fixée dans la maison des Séleucides[2], ni de laisser à un fils légitime le trône de ses aïeux. Il mourut l'an 81 avant l'ere chrétienne. Chap. XVIII Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Je crois que les médaillons d'or et d'argent gravés sous les n° 15 et 16 appartiennent à Ptolémée Lathyre. Presque tous les numismatistes les ont attribués à Ptolémée XI; mais leur opi- N° 15 et 16.

(1) Plutarque, dans la *vie de Lucullus*, pag. 492, où il se trompe sur l'âge de Ptolémée VIII, qu'il appelle *μειράκιον*, *jeune homme*. A la mort de son pere, trente ans auparavant, il étoit déja marié.

(2) Plusieurs historiens modernes ont même supposé que la haine de Ptolémée contre les princes Séleucides qui avoient osé épouser sa femme eut beaucoup d'influence sur la part que ce prince Lagide prit dans les guerres intestines de la Syrie; moi-même j'ai suivi leur opinion (chapitre XIII, §. 22, t. II, p. 360) qui n'est pas dépourvue de quelque vraisemblance: il faut pourtant dire que les écrivains de l'antiquité gardent sur cela un silence absolu.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

nion me paroît dénuée de fondement. On peut attribuer à ce dernier, avec beaucoup plus de vraisemblance, des médailles dont nous parlerons bientôt, et qui sont d'une fabrique bien inférieure à celle des médaillons que nous examinons. D'ailleurs le portrait empreint sur les nº 15 et 16 est aisé à distinguer des portraits des sept premiers Ptolémées, et il seroit impossible d'y reconnoître aucun de ces princes. On ne peut y reconnoître non plus aucun des Ptolémées issus de cette branche bâtarde qui monta sur le trône avec Ptolémée XI, comme nous en serons convaincus par les médailles de cette époque. Ainsi il ne peut y avoir de doute qu'entre Lathyre, auquel je les attribue, et les deux Alexandre, son frere et son neveu. Mais le regne de ce dernier ne fut qu'éphémere, et on ne peut supposer qu'un grand nombre de médaillons, tant en or qu'en argent, aient été frappés pour un roi qui n'a occupé le trône que durant quelques jours. Il n'est pas vraisemblable non plus que des médaillons sur lesquels l'effigie du roi est environnée des attributs les plus ambitieux aient été frappés pour Ptolémée Alexandre, frere de Lathyre. L'orgueil de Cléopâtre en auroit été blessé; et nous verrons dans un moment un portrait bien différent de celui-ci, et qu'une foule de probabilités nous portent à regarder comme celui de ce prince. Le trident ajouté comme un emblême de la puissance maritime au portrait que nous examinons, et la couronne rayonnante, symbole de divinité qu'on avoit donné auparavant à Ptolémée V[1], parceque ce prince avoit pris, comme Ptolémée VIII, le titre de *Théos, dieu*, me paroissent assurer

(1) Voyez le nº 9 de cette planche, et ce que nous avons dit relativement à cette particularité. Le surnom de *dieu sauveur* avoit été donné sans doute à Ptolémée VIII après la mort de sa mere, et pour remplacer les surnoms de Philométor et de Philadelphe qu'il avoit pris auparavant.

ce portrait et ces médaillons à Lathyre, avec un haut degré de vraisemblance.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Le médaillon n° 15 est un peu plus large et d'une fabrique un peu différente des tétradrachmes ordinaires des Lagides. Le buste du roi, coiffé d'une couronne rayonnante et du diadême, est revêtu d'une chlamyde; le trident de Neptune est sur son épaule gauche. Le type du revers, ainsi que celui du médaillon de Ptolémée V Théos Epiphane, est la corne d'abondance ou *rhython*, autre emblême de divinité, d'où sortent des feuilles qui ressemblent à celles du lotus; le rhyton est surmonté d'une couronne rayonnante, et le diadême royal voltige autour. La légende offre le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, et les deux lettres ΔΙ sont gravées dans le champ.

Le dessin n° 16 est fait d'après l'empreinte d'un médaillon d'or du cabinet de Tiepolo à Venise. Le buste du roi est couvert de l'égide. Ce médaillon ressemble d'ailleurs en tout à celui d'argent; l'effigie du prince a seulement un peu plus d'embonpoint, ce qui fortifie ma conjecture: on sait que Ptolémée VIII fut, ainsi que son pere, surnommé Physcon à cause de la grosseur de son ventre[1]. Il est probable que ces médaillons ont été frappés à l'époque où Lathyre régnoit seul après la mort de sa mere et la fuite ou la mort d'Alexandre. C'étoit alors que sa flotte se faisoit respecter sur les mers, et que les Romains sollicitoient son alliance[2].

(1) *Græca Eusebii*, pag. 70 : Πτολεμαίῳ Σωτῆρι καὶ Φύσκωνι διʼ ὄγκον τοῦ σώματος κληθέντι. Eusebe lui-même ne donne le surnom de Physcon qu'à Ptolémée VIII : ce surnom, porté par le pere et par le fils, a été une source de méprises pour quelques écrivains modernes.

(2) Une statue de Ptolémée VIII étoit placée à Athenes, dans l'*Odéon* (Pausanias, l. 1, ch. 9).

§. 15. CLEOPATRE SELENE.
SECONDE FEMME DE PTOLÉMÉE VIII LATHYRE.

Aucune femme peut-être n'a eu autant de rois pour maris que Sélene, fille de Ptolémée VII et de la plus jeune des Cléopâtre. Celle-ci la fit épouser à son fils aîné Ptolémée VIII Lathyre, suivant l'ancien usage observé dans la famille des Lagides de donner les sœurs pour épouses à leurs freres. Les dix ans qu'unie à ce prince elle porta le titre de reine, furent les moins malheureux de sa vie: Ptolémée l'aimoit tendrement; mais ayant déplu à sa mere, il fut obligé de s'enfuir dans l'isle de Chypre, et de laisser sa femme au pouvoir de cette princesse ambitieuse et vindicative qui s'empressa de briser le lien dont ils étoient unis.

Quelques années après, Cléopâtre disposa de la main de Sélene en faveur d'Antiochus Grypus, roi de Syrie, qui avoit eu déja pour épouse Tryphene, sœur aînée de Sélene. Cléopâtre vouloit par ce mariage se ménager un allié, et peut-être en même temps molester le fils qu'elle haïssoit. Sélene, à ce qu'il paroît, n'étoit pas insensible au plaisir de régner: ce fut sans doute cette ambition qui, après la mort d'Antiochus VIII, lui fit accepter sans délai la main d'Antiochus de Cyzique, et dès qu'elle l'eut perdu, celle de son beau-fils Antiochus Eusebès[1].

(1) Appien, *Syriaca*, §. 59. Nous avons fait voir (chap. XIII, §. 22, tom. II, pag. 361, note (2) que ce témoignage d'Appien n'est pas à mépriser, puisque les réflexions qu'il y ajoute montrent qu'il étoit bien instruit de ce fait. D'ailleurs beaucoup de courtisans de ce temps-là auroient dit, comme Enone dans *Phedre*, à une reine veuve prête à épouser son beau-fils:

Votre flamme devient une flamme ordinaire.

Nous verrons au paragraphe suivant que la fille de Sélene ne fit point de difficulté d'imiter en cela sa mere.

Elle en eut deux enfants dont l'aîné fut Antiochus XIII, dit l'Asiatique. Dans les bouleversements causés en Syrie par les guerres domestiques et par l'invasion de Tigrane, elle trouva moyen de cacher ses enfants, d'entretenir un parti dans le royaume, et de conserver la possession de quelques places. Mais à la fin elle tomba au pouvoir du prince arménien, qui la fit renfermer dans la forteresse de Séleucie, sur l'Euphrate, où elle fut mise à mort par ses ordres l'an 68 avant J.-C.[1]. Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Le cabinet de la bibliotheque impériale m'a fourni la médaille de Sélene, qui est unique, et que j'ai fait graver sous le n° 17[2]. La légende, que jusqu'ici on n'avoit pas bien lue, donne le nom *de la reine Sélene*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΣΕΛΗΝΗΣ: le revers a pour type l'aigle, et pour légende le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ[3]. La tête de la reine est sans diadême et sans voile. Sélene craignoit peut-être de blesser l'orgueil de sa mere. N° 17.

(1) Strabon, liv. XVI, p. 749; Josephe, liv. XIII, ch. 24. Tigrane, à ce que le géographe assure, lui fit ôter la vie lorsqu'il évacua la Syrie; probablement parcequ'il savoit que plusieurs villes de cette contrée venoient de reconnoître pour roi Antiochus Asiatique, fils de Sélene. Ces faits appartiennent à l'an 68 avant l'ere chrétienne. Frœlich, qui n'a pas bien compris le passage de Strabon, place la mort de cette reine à l'an 70 avant la même ere.

(2) Cette médaille est la même que Vaillant avoit déja publiée, et qui l'a été par plusieurs autres après lui : mais on ne s'étoit point aperçu de la véritable disposition de la légende ; cependant cette disposition est la même des deux côtés : pour la bien lire, il ne faut pas tourner la médaille ; mais l'ayant placée de maniere que les titres ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ, ΒΑΣΙΛΕΩΣ, puissent se lire dans le sens ordinaire de gauche à droite, alors les noms ΣΕΛΗΝΗΣ, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ, se présentent comme une seconde ligne de la même inscription. Nous avons remarqué une semblable disposition de légende dans une médaille d'Antiochus IV, roi de Commagene, frappée à Célendéris de Cilicie (pl. 47, n° 4). M. Silvestre de Sacy a trouvé la même disposition dans plusieurs légendes gravées au revers des médailles des Sassanides (*Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*, p. 205).

(3) Les analogies que cette médaille présente, dans les types et dans les légendes,

§. 16. PTOLEMÉE IX ALEXANDRE Ier.

Cléopâtre, veuve de Physcon, avoit voulu s'associer à la royauté Alexandre, le plus jeune de ses deux fils, qu'elle croyoit moins jaloux de l'autorité que Lathyre: mais ce choix déplaisoit aux habitants d'Alexandrie; et quoique reine, elle n'osa braver leur opinion. Alexandre fut donc envoyé gouverner l'isle de Chypre, où trois ans après il prit le titre de roi, sans doute par les insinuations de sa mere qui se ménageoit en lui un appui contre Lathyre, avec lequel elle partageoit le trône à regret. On a vu au §. 14 comment Cléopâtre réussit par la suite à chasser Lathyre, et à mettre à sa place Alexandre. Le nouveau roi, après plusieurs années de patience, préférant l'exil à cet état de gêne, prit le parti de quitter Alexandrie. Cléopâtre obtint par des négociations le retour de son fils, qu'elle vouloit rapprocher d'elle pour le sacrifier à son ambition. Elle fut prévenue par Alexandre; et sa mort, imputée à ce prince, inspira tant d'horreur aux Alexandrins, qu'ils ne voulurent plus le regarder comme leur roi, et envoyerent des députés en Chypre pour rappeler Lathyre. Alexandre, déchu de la royauté, prit les armes contre son frere: il fut deux fois vaincu par les généraux de celui-ci, et il périt dans la seconde bataille, vers l'an 88, avant l'ere chrétienne.

Ce prince avoit épousé en secondes noces Bérénice, fille de Lathyre, dont il n'eut point d'enfants; mais il avoit eu de son

avec la médaille de Cléopâtre, mere de Sélene, n° 14, confirment de plus en plus les conjectures des antiquaires qui ont attribué la médaille n° 14 à cette Cléopâtre, et qui n'ont pas hésité à y reconnoître son portrait.

premier mariage un fils du même nom que lui. Le jeune Alexandre, qui avoit alors trouvé un asile dans l'isle de Cos, où il s'étoit retiré avec les trésors de sa bisaïeule[1], tomba avec ses richesses au pouvoir de Mithridate; et il se réfugia à Rome lorsque le roi de Pont eut été vaincu par Sylla. La mort de Lathyre paroissoit devoir placer Bérénice sa fille sur le trône d'Egypte, puisqu'il n'avoit pas d'autres enfants légitimes[2]. Sylla y envoya le jeune Alexandre pour régner avec elle; et pour lui assurer la couronne il lui fit épouser la veuve de son pere[3]. A peine dix-neuf jours s'étoient-ils écoulés depuis cet hymen, que ce jeune homme ingrat devint le meurtrier de son épouse; cette action effroyable l'ayant fait abhorrer de l'Egypte entiere, il se sauva à Tyr, d'où il sollicita long-temps et toujours en vain les secours de Rome: il mourut, dans son exil, vers l'an 65 avant l'ere chrétienne; et on fit circuler le bruit qu'il avoit légué par son testament ses royaumes à la république[4].

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

(1) Cléopâtre, veuve de Philométor, premiere femme de Physcon, et sœur de l'un et de l'autre, étoit, par Cléopâtre sa fille, la bisaïeule d'Alexandre II.

(2) Pausanias, liv. I, ch. 9, où il parle de la statue de Bérénice qu'on avoit élevée à Athenes auprès de celle de son pere. C'est à cette princesse que les antiquaires ont attribué, avec peu de vraisemblance, les beaux médaillons d'or et d'argent d'une fabrique plus ancienne, qui, suivant mon opinion, appartiennent à Bérénice Evergétis. Voyez ci-dessus le §. 7.

(3) Ce fait, qui n'avoit rien d'extraordinaire dans les mœurs de ce temps, ainsi que nous l'avons vu au paragraphe précédent, est attesté par Porphyre (*Græca Eusebii*, pag. 60); mais il a été ignoré par les écrivains modernes qui n'ont pas fait attention à la valeur du mot πρόγονος, *privignus*, beau-fils, employé par cet historien. Baudelot, qui a donné une traduction française de ces fragments de Porphyre, n'en avoit pas saisi le véritable sens (*Histoire de Ptolémée Auletes*, pag. 423).

(4) Cicéron, *Orat.* II, *contra Rullum*, §. 16. Grævius, et après lui les autres commentateurs de Cicéron, ont bouleversé, à l'occasion de ce passage, la chronologie des rois d'Egypte. Ils devoient en inférer que Ptolémée X Alexandre II fut non pas massacré par les Alexandrins, ainsi qu'Appien et Porphyre le racontent, mais

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV. N° 18.

La médaille de bronze gravée sous le n° 18 appartient probablement à Ptolémée IX Alexandre Ier. La conformité de cette médaille avec celle de Cléopâtre sa mere, n° 14, est très frappante; les types se ressemblent parfaitement, avec la seule différence, 1° que sur la médaille n° 14 on lit les noms de Cléopâtre et de Ptolémée, et que sur celle n° 18 on lit seulement le nom de Ptolémée; 2° que sur la premiere la figure coiffée d'une tête d'éléphant est celle d'une femme, et que sur la seconde la figure est évidemment celle d'un homme qui a beaucoup d'embonpoint: tel étoit, suivant les historiens, Alexandre Ier, qui régnoit avec sa mere Cléopâtre[1].

Il est digne de remarque, et nous l'avons déja observé, que les princes qui ont porté le nom d'Alexandre ont été dans l'usage de se faire représenter avec la tête couverte de la dépouille de

seulement chassé de l'Egypte; et que Ptolémée XI, désigné par les surnoms d'*Auletes*, c'est-à-dire *le joueur de flûte;* et de *Nothus*, *le bâtard*, régna plusieurs années à Alexandrie avant d'être reconnu pour roi par les Romains, qui affectoient de considérer toujours comme le prince légitime celui qu'ils avoient envoyé en Egypte, et que les Alexandrins en avoient chassé. Mais il est surprenant qu'on ait cité les écrits de Porphyre et d'Eusebe pour soutenir une opinion entièrement contraire à leur système chronologique, et qui ne repose sur aucune autorité. C'est cependant l'opinion que les chronologistes modernes ont adoptée, et qui donne à Alexandre II plusieurs années de regne. Il me paroît évident que le *Ptolemæus Nothus* des *Prologues* de Trogue Pompée est Ptolémée Aulete, bâtard de Lathyre; que le Ptolémée Philadelphe de Porphyre est Ptolémée VIII Lathyre lui-même, parceque cet auteur le désigne par des expressions non équivoques; et qu'enfin le Ptolémée *Paréisactos* de Strabon (liv. XVII, pag. 794) n'est pas un autre personnage que celui qui est nommé *Cybiosactès* par le même géographe (pag. 796), et qui avoit changé le nom de Séleucus en celui de Ptolémée (Dion, liv. XXXIX, §. 57). Strabon parle d'Aulete comme d'un roi son contemporain, et il le donne pour successeur immédiat de Lathyre, ne tenant point compte du regne éphémere d'Alexandre le fils. Je ne conçois pas comment une autorité d'un si grand poids n'a pas dérangé les systêmes des chronologistes et des historiens modernes.

(1) Athénée, liv. XII, pag. 550.

quelque animal féroce ou guerrier. Lorsque les Rhodiens, ainsi que je l'ai dit ailleurs, substituerent à la tête d'Hercule qui étoit empreinte sur les drachmes et les tétradrachmes d'Alexandre-le-Grand, le portrait de ce prince, ils le représenterent, comme Hercule, coiffé d'une peau de lion. A l'imitation du conquérant macédonien, deux Alexandre, rois de Syrie, sont gravés sur leurs monnoies avec la même coiffure; et Alexandre, fils de Pyrrhus, roi d'Epire, a affecté aussi un ajustement semblable, en changeant seulement, pour des raisons qui lui étoient particulieres, la peau de lion en celle d'éléphant[1]. Le premier roi d'Egypte qui ait pris le nom d'Alexandre a suivi l'exemple du fils de Pyrrhus. La tête d'un éléphant étoit la coiffure des images idéales de la ville d'Alexandrie : les rois Lagides étoient alors les seuls rois de l'Orient qui entretinssent des éléphants de guerre; enfin Cléopâtre, mere d'Alexandre Ier, étoit représentée sur ses médailles dans le même costume: que de raisons pour ce prince d'adopter cette étrange coiffure! que de raisons pour nous de le reconnoître à ce bizarre ajustement[2]!

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

§. 17. PTOLÉMÉE XI NEOS DIONYSOS, OU *NOUVEAU BACCHUS*, DIT AULETE.

Philopator, Physcon, et Aulete, ont été les plus mauvais princes qui aient regné sur Alexandrie. Philopator fut peut-être le plus stupide et le plus débauché; Physcon le plus cruel;

(1) Voyez ci-dessus les chapitres III, §. 3, et XIII, §§. 12 et 17 de cette IIe partie, et les planches 41, n° 3, et 47, n° 2.

(2) Pellerin avoit, par le même raisonnement, attribué cette médaille à Ptolémée IX Alexandre Ier (*Rois*, pag. 51). Eckhel en a douté; et il déclare ne pouvoir décider si la tête gravée sur ces médailles est celle d'un homme ou celle d'une femme (D. N., tom. IV, pag. 29).

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

mais Aulete réunissoit à ses vices des mœurs si basses, qu'elles lui attirerent le mépris de ses sujets.

Le crime et la fuite d'Alexandre le jeune avoient laissé vacant, ainsi que nous l'avons vu, le trône d'Egypte. Deux freres, appelés Ptolémée l'un et l'autre, étoient issus de Lathyre; mais leur naissance n'étoit pas le fruit de l'hymen. Un bâtard de Physcon avoit régné sur la Cyrénaïque[1]; les deux fils de Lathyre, malgré le vice de leur origine, pouvoient prétendre à l'héritage de leur pere. Il paroissoit plus juste que son sceptre passât dans leurs mains que dans celles de l'assassin de sa fille. L'aîné de ces freres fut reconnu pour roi dans l'Egypte, le cadet dans l'île de Chypre[2]. L'amitié des Romains pour le roi expulsé, et le testament supposé de ce prince, suscitoient à la vérité contre ces nouveaux Ptolémées de trop puissants compétiteurs : mais les Romains étoient distraits par les guerres contre Mithridate, et par leurs discordes civiles. Les chefs de la république, forcés par les circonstances à devenir les corrupteurs d'une multitude qui n'aimoit que l'anarchie, étoient plus occupés de se procurer les moyens de fournir à leurs dépenses que de conquérir des royaumes à l'état. Aulete, après la mort de son cousin, prodigua des trésors, et obtint l'amitié des Romains l'an 59 avant J.-C., César étant consul. Son frere, roi de Chypre, étoit avare; il ne fit point usage des mêmes moyens; et l'année suivante son royaume fut confisqué[3]. Les Alexandrins haïssoient leur roi :

(1) Ptolémée Apion, qui étoit né de la courtisane Irene, et qui, à sa mort, légua ses états aux Romains.

(2) Les chronologistes qui font régner Alexandre II sur l'Egypte durant plusieurs années supposent, sans aucun fondement, qu'Aulete à cette époque régnoit en Libye, ou dans quelque autre province qui avoit appartenu à son pere.

(3) Ce fut en vertu d'une loi proposée par le tribun Clodius. Le roi de Chypre se donna la mort.

ses dépenses ruinoient l'état; et chaque jour il se dégradoit de plus en plus à leurs yeux, en faisant publiquement le métier de joueur de flûte, et pratiquant les superstitions les plus ridicules; ils ne purent tolérer plus long-temps ni son indifférence pour le sort de son frere, ni sa complaisance pour les Romains, qui, sans coup férir, s'étoient emparés de l'isle de Chypre: ils se souleverent; et le roi, forcé de s'enfuir secrètement, courut à Rome implorer le secours de la république. Les trésors immenses qu'il avoit emportés, et qui étoient le fruit des confiscations et des rapines qu'il avoit exercées sur l'Egypte entiere, ne lui permettoient pas de douter du succès de ses sollicitations dans une ville où régnoit la vénalité; mais l'intrigue qu'il employa mal-adroitement et à découvert; l'assassinat des ambassadeurs d'Alexandrie, qu'il fit tuer par ses sicaires presque sous les yeux du sénat; la séduction des juges qui étoient chargés de venger ces attentats, révolterent tellement tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans cette grande ville, que même les hommes les plus corrompus furent obligés, par la crainte de l'opinion publique, d'embrasser le parti contraire à Ptolémée, et qu'il fut lui-même forcé de se réfugier à Ephese.

Rome étoit alors si dépravée, que les personnes sages et les amis de l'ordre et de la justice qui détestoient les menées criminelles du roi furent contraints, pour les faire échouer, d'appeler à leur aide la superstition. On supposa un oracle de la Sibylle qui défendoit aux Romains de rétablir un roi d'Egypte par la force des armes. Précautions inutiles; Ptolémée emprunta des sommes énormes à des traitants romains[1]; il mit Pompée dans

(1) A C. Rabirius Posthumus: le plaidoyer de Cicéron, pour ce traitant, est un monument des bassesses et des iniquités de Ptolémée, même en admettant que l'ora-

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

ses intérêts; et celui-ci le fit rétablir par un homme sans pudeur et sans crédit, par Gabinius, qui gouvernoit la Syrie en qualité de proconsul.

Alexandrie, pendant l'absence de Ptolémée, étoit en proie à de nouveaux désordres : les filles du roi se disputoient la couronne; Bérénice l'emporta sur les autres; on lui chercha un époux dans la famille des Séleucides. Un de ces princes, ou du moins un jeune homme qui se disoit un d'entre eux, vint à Alexandrie où son hymen fut célébré avec Bérénice : mais ses manieres paroissant démentir sa naissance, la reine le fit étrangler[1]. Un jeune Cappadocien, nommé Archélaüs, arriva de l'Asie[2], et le remplaça. Il avoit des qualités dignes d'un prince : monté sur le trône, il tâcha de s'y maintenir par son courage et ses talents militaires; mais mal secondé par un peuple efféminé, sa résistance lui coûta la vie. Aulete, rentré dans sa capitale, se baigna dans le sang de sa fille : les meurtres et les confiscations désolerent toute l'Egypte, et la mort ne la délivra de ce monstre que l'an 51 avant l'ere chrétienne.

teur, suivant l'usage ordinaire, et pour servir sa cause, ait altéré jusqu'à un certain point la vérité des faits.

(1) C'étoit un certain Séleucus auquel les Alexandrins avoient donné le surnom de *Cybiosactès*, pour désigner son avarice sordide. Plusieurs historiens modernes prétendent qu'il étoit l'un des fils d'Antiochus X le Pieux, et l'un des deux princes qui, après la mort de Ptolémée X Alexandre II, vinrent solliciter à Rome la couronne des Ptolémées, et qui s'appuyoient des droits de Cléopâtre Sélene leur mere. Strabon et Dion paroissent cependant l'avoir regardé comme un imposteur (Strabon, liv. XVII, pag. 796; Dion, liv. XXXIX, §. 57); et ce fut peut-être à cause de cette supercherie que Bérénice le fit mourir. Il avoit pris le nom de Ptolémée, comme on peut l'inférer d'un autre passage de Strabon (*loco citato*, pag. 794). Philippe, fils de Grypus, et détrôné depuis long-temps, se présentoit aussi parmi les prétendants de Bérénice, si nous nous en rapportons à un fragment de Porphyre (*Græca Eusebii*, pag. 62).

(2) C'étoit le fils de cet Archélaüs qui avoit commandé les armées de Mithridate contre Sylla, et l'aïeul de cet autre Archélaüs qui régna dans la Cappadoce après Ariarathe X. Voyez ci-dessus, chap. XI, §. 9, t. II, pag. 237.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.
N° 19 et 20.

Quoiqu'il n'existe aucun monument numismatique qui offre dans la légende le nom et les surnoms distinctifs de Ptolémée XI nouveau Bacchus, il y a cependant beaucoup de médailles qui ont pour empreinte l'effigie d'un roi Ptolémée, bien différente de toutes celles que nous avons vues jusqu'ici. Ces médailles sont de bronze et d'une fabrique particuliere : le portrait du roi n'a pas les caracteres de la premiere jeunesse, et ses cheveux sont ceints d'une couronne de feuilles ou de fleurs, qui remplace le diadême.

Ces changements dans les monnoies des rois d'Egypte m'ont paru tenir aux bouleversements que ce royaume avoit éprouvés lors de l'extinction de la ligne légitime de ses souverains; et les particularités qu'on remarque sur ces médailles sont propres à confirmer ma conjecture.

La médaille gravée n° 19 a les dimensions d'un tétradrachme: elle est cependant de bronze. D'un côté on voit le buste d'un prince couvert de l'égide, et couronné de laurier: le revers a pour type l'aigle tenant le foudre dans ses serres, et pour légende, *du roi Ptolémée,* ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ: une corne d'abondance est gravée dans le champ.

La médaille de bronze n° 20 est d'un plus petit module, mais le travail en est plus soigné: on y voit le buste du même prince; sa couronne est composée de fleurs qui ressemblent aux fleurs de lis. Le revers est parfaitement semblable à celui de la médaille n° 19.

Ces médailles, relativement à l'art, ont beaucoup d'analogie avec les médailles de Cléopâtre, veuve de Physcon, et avec celles d'Alexandre Ier son fils, n° 14 et 18; mais le flaon en est plus mince; ainsi elles ressemblent davantage aux médailles de Cléopâtre, derniere reine d'Egypte, et fille de Ptolémée Aulete.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

On ne peut les attribuer à aucun des deux freres de Cléopâtre; l'âge du portrait ne le permet pas. Je pense qu'elles ont été frappées sous Ptolémée Aulete; et d'autres antiquaires lui avoient attribué avant moi la médaille n° 20[1].

Sur la médaille n° 19 la substitution de la couronne de laurier au bandeau royal fait probablement allusion au goût de Ptolémée pour les fêtes et pour les concours de musique, où il disputoit lui-même la couronne à des joueurs de flûte[2]. Mais les fleurs, soit de lis, soit de coloquinte, qui ornent sa chevelure sur la médaille n° 20, servent encore mieux à caractériser ce prince, que son penchant pour la superstition avoit poussé jusqu'à faire imprimer sur ses membres, à l'imitation des dévots les plus stupides du paganisme, la figure de ces fleurs et celle des tympanum de Cybele[3].

(1) Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 145; Baudelot, *Histoire de Ptolémée Aulete*, pag. 18 : mais les gravures qui la représentent dans ces deux ouvrages sont peu fidelles.

(2) Strabon, liv. XVII, pag. 796.

(3) Plutarque, *De discernendo adulatore*, tom. II, pag. 56 de ses œuvres.

Baudelot Dairval a prétendu reconnoître le portrait de Ptolémée Aulete sur une améthyste gravée du cabinet d'Orléans (*Histoire de Ptolémée Aulete; Dissertation sur une pierre antique*, etc., part. Ire, chap. 3, et part. II, chap. 6). On voit dans cette pierre la tête en profil d'un jeune homme vigoureux qui a la moitié du visage enveloppée d'un voile transparent, et ses cheveux crêpus ceints d'une couronne de feuilles. Baudelot croyoit reconnoître dans ce voile le φορβεῖον, *phorbéion*, bandeau dont les joueurs de flûte se couvroient la bouche et les joues. Winckelmann avoit observé qu'il y a une grande différence entre ce bandeau des joueurs de flûte et un voile : que plusieurs monuments nous représentent le *phorbéion* sous une autre forme; et il avoit conjecturé que la pierre gravée représente Hercule jeune habillé dans le costume des femmes lydiennes, tel qu'il étoit dans le palais d'Omphale (*Histoire de l'art chez les anciens*, liv. V, chap. 5, §. 7, pag. 360 du Ier volume de l'édition de M. Fea). Cette conjecture ingénieuse et savante a été appuyée par l'illustre antiquaire, sur la comparaison de plusieurs monuments qui représentent des femmes voilées de la même maniere. Je puis ajouter à ces exemples celui de quelques figures de bronze et de terre cuite que Ficoroni a fait connoître (*Vestigia di Roma*, pag. 21).

§. 18. PTOLÉMÉE XII DIONYSIUS.

Ptolémée Aulete avoit laissé deux fils et deux filles. Cléopâtre, âgée de dix-sept ans, étoit l'aînée des quatre. Il avoit voulu, par son testament, qu'elle fût l'épouse de l'aîné de ses freres, qui portoit comme Aulete le surnom de Dionysius; mais il n'avoit que treize ans, et on ignore si, lorsque l'âge le permit, les nœuds de l'hymen l'unirent à sa sœur; on sait seulement que, son ambition commençant à se développer, il ne voulut plus souffrir que Cléopâtre, sous le prétexte de partager avec lui l'autorité royale, l'usurpât tout entiere. Théodote, précepteur de Dionysius, l'eunuque Pothinus son instituteur, et Achillas, le chef des armées, se déclarerent contre la reine. Elle fut obligée de se retirer en Syrie, où elle réunit des troupes. Son frere se mit à sa poursuite; et il étoit déja à Péluse, lorsque le grand Pompée, après avoir été vaincu à Pharsale, aborda seul ce malheureux rivage. On vit alors un prince qui, par son pere, tenoit de ce Romain illustre ses états et sa couronne, décider avec des courtisans de la destinée et de la vie de celui qui avoit été regardé jusqu'alors comme le plus grand des humains.

La suite de cet évènement forme une partie très intéressante de l'histoire des guerres civiles de Rome. Pompée fut massacré, et sa tête envoyée à César. Le vainqueur de Pharsale, arrivé en Egypte, rappela le jeune roi et sa sœur dans leur capitale; et Dionysius fut, dans son propre palais, le prisonnier des Romains. Mais Achillas marchoit contre Alexandrie; et, ne voulant pas que les Egyptiens eussent pour souverain un prince captif, il avoit fait proclamer reine Arsinoé, sœur cadette de Ptolémée, qui s'étoit échappée du palais.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

Peu de temps après, Achillas périt par les ordres de cette nouvelle reine; mais bientôt l'armée la fit descendre du trône, et redemanda Dionysius. Le jeune prince, dissimulé, promettoit à César de régner sous sa dépendance. Ce grand homme, jugeant sans doute qu'il étoit convenable à sa générosité et à ses desseins de se laisser tromper[1], rendit la liberté à Dionysius. A peine l'eut-il recouvrée, qu'il courut aux armes. Les troupes romaines de la Syrie arriverent au secours de César : il y eut une bataille dans laquelle les Egyptiens furent mis en déroute; le roi se sauva sur le Nil dans une nacelle que le trop grand nombre des fuyards dont elle étoit chargée fit renverser : on retrouva quelques jours après le corps du prince, et on le reconnut à la cuirasse d'or dont il étoit couvert. Dionysius avoit régné quatre ans avec sa sœur; et la cinquieme année de son regne (l'an 47 avant J.-C.) fut la derniere de sa vie.

N° 21. La médaille de Ptolémée XII Dionysius, gravée sous le n° 21, a été attribuée à ce prince par tous les antiquaires qui l'ont examinée[2]. On y voit la tête du jeune roi avec les symboles de Dionysius ou de Bacchus; il est couronné de lierre; le thyrse est sur son épaule. La jeunesse du portrait ne permet pas de l'attribuer à Ptolémée XI, qui avoit pris aussi le surnom de Bacchus. L'aigle du revers et la légende *du roi Ptolémée*, ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, prouvent sans réplique que cette drachme appartient à un roi d'Egypte de la dynastie des Lagides.

Je ne sais si aucun antiquaire a remarqué la ressemblance

(1) Hirtius, *De bello Alexandrino*, §. 24.

(2) Vaillant, *Histor. Ptolem.*, p. 162.

qui existe entre le profil gravé sur la médaille et celui de la derniere Cléopâtre; cette ressemblance tend à confirmer que l'effigie empreinte sur la drachme que nous examinons est véritablement l'effigie de Ptolémée XII Dionysius[1].

§. 19. CLÉOPATRE, FILLE DE PTOLÉMÉE AULETE.

Les monarchies grecques de l'Europe et de l'Asie, fondées par les Macédoniens, avoient cédé l'une après l'autre à la fortune de Rome. La dynastie des Ptolémées survivoit encore; et, comme un flambeau qui redouble d'éclat lorsqu'il est prêt à s'éteindre, plus brillante que jamais à sa derniere époque, elle a fourni à l'histoire des pages qui, par la singularité des évènements qu'elles présentent, forment dans les annales des nations un morceau unique qui instruit, étonne, et intéresse.

Tous ces prodiges sont dus à l'esprit, aux attraits, et au caractere d'une femme, de Cléopâtre, l'aînée des enfants d'Aulete, et mariée successivement à deux de ses freres qu'elle voulut gouverner à son gré[2]. Cette ambition lui fit sacrifier le second[3], ainsi que sa sœur Arsinoé[4], au desir de régner seule et de n'avoir

(1) Le nom de *Dionysos* et celui de *Dionysios* étoient également usités chez les Grecs pour désigner Bacchus. Il paroît que pour mettre quelque distinction entre le surnom de Ptolémée XI et celui de Ptolémée XII, on avoit appelé le pere *Dionysos*, et le fils *Dionysios*.

(2) Voyez le paragraphe précédent, où il est parlé de Ptolémée XII.

(3) Ptolémée XIII, après la mort de César, fut empoisonné par ordre de Cléopâtre (Josephe, A. J., liv. XV, chap. 4).

(4) Arsinoé, reconnue par César pour reine de Chypre, s'étant mise à la tête du parti d'Achillas, à Alexandrie, fut prise par les Romains, et obligée de paroître chargée de chaînes dans le triomphe du dictateur. Après ces revers, elle vivoit retirée dans l'Asie mineure, où Marc-Antoine, par les insinuations de Cléopâtre,

point de compétiteurs : cette même ambition lui faisoit espérer qu'elle pourroit élever sa puissance aussi haut que celle des plus grands monarques, si elle asservissoit à ses charmes les maîtres du monde, c'est-à-dire les chefs des partis qui dominoient à Rome au moment de la dissolution de la république. Le fils aîné du grand Pompée fut sa premiere conquête; mais par la force des circonstances cette conquête ne fut qu'éphémere. César, qui avoit passé en Egypte à la poursuite de Pompée, ayant rappelé Cléopâtre à Alexandrie pour prononcer entre elle et son frere, fut séduit par les charmes de cette jeune princesse, qui profita de l'ascendant qu'elle avoit pris sur lui pour réaliser ses projets d'agrandissement. Le dictateur la rétablit sur le trône, et poussa la complaisance jusqu'à la combler dans Rome même d'honneurs extraordinaires[1], et à permettre qu'un enfant dont elle étoit accouchée, et dont il se croyoit le pere, portât le nom de Césarion.

L'assassinat de ce grand homme ne détruisit point la fortune de Cléopâtre : elle sut se défendre d'embrasser le parti des meurtriers de son amant; et il lui fut facile de se justifier de toute imputation à ce sujet auprès de Marc-Antoine lorsqu'il fut devenu le maître de l'Orient. Aussi cette femme adroite songeoit-elle beaucoup moins à prouver son innocence au triumvir qu'à lui plaire et à le captiver par ses attraits : elle n'eut besoin pour y réussir que d'arriver à Tarse, sur un vaisseau décoré avec autant de magnificence que de goût, et entourée de tous les attributs d'une divinité des mers, réunis à ceux de la déesse de la beauté.

la fit assassiner, l'an 41 avant l'ere vulgaire, dans le temple même de Diane Leucophryne, à Magnésie (Appien, *Bell. civil.*, liv. V, §. 9).

(1) Elle y alla, accompagnée de Ptolémée XIII, l'an 46 avant l'ere chrétienne (Dion, liv. XLIII, §. 27; Suétone, *Cæsare*, chap. 52).

Cette premiere entrevue subjugua sans retour le triumvir, dont les grandes qualités et la haute fortune furent toujours en contraste avec des foiblesses honteuses et la plus dangereuse insouciance.

Chap. XVIII.
Rois d'Egypte.
Pl. LIV.

Ce fut dans les liens de ce nouvel amour que Cléopâtre porta ses vues au comble des grandeurs. L'empire du monde étoit partagé entre Octave et Marc-Antoine; et personne ne croyoit impossible que Marc-Antoine ne pût s'élever au-dessus de son concurrent. Mais le triumvir, amoureux de Cléopâtre, étoit au-dessous de lui-même. Cette passion fatale le fit échouer dans la guerre des Parthes, l'empêcha de s'opposer aux progrès d'Octave, lui fit négliger les préparatifs nécessaires à sa défense, et fut la cause de toutes les fautes qu'il commit comme général à la bataille d'Actium. Cléopâtre, qui ne vouloit pas quitter Marc-Antoine un seul moment, dans la crainte qu'il ne se rendît à l'amour d'Octavie sa vertueuse épouse, plus jeune et plus belle que la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui n'osoit combattre sur terre, où elle n'auroit pu fuir avec autant de facilité et de promptitude qu'étant montée sur ses vaisseaux, porta son amant à faire les dispositions les plus désespérées, et par sa fuite prématurée entraîna celle de Marc-Antoine, et lui fit perdre la bataille[1].

L'année que Cléopâtre survécut à cette défaite n'est pas celle qui fait le moins connoître son ame : la fermeté et le sang-froid avec lesquels elle envisageoit les approches de la mort, le courage qu'elle eut de ne pas renoncer dans ces derniers moments aux jouissances ordinaires de sa vie, à ces jouissances qu'elle

(1) Plutarque, dans la *vie de Marc-Antoine*, et Dion, liv. XLVII à L, ont donné le récit de ces évènements dans le plus grand détail.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

appeloit *inimitables;* sa fidélité envers Marc-Antoine, qu'elle vit avec une sorte de joie mourir avant elle, parcequ'elle avoit résolu de le suivre; les derniers devoirs qu'elle lui rendit avec autant de pompe que de véritable douleur; les soins qu'elle prit; la dissimulation qu'elle employa vis-à-vis d'Octave pour s'assurer la liberté de mourir[1]; la mort même qu'elle se procura en se faisant mordre par des aspics, et à laquelle elle s'étoit préparée avec tout le faste d'une reine et le calme d'une ame forte, ont relevé aux yeux de la postérité, ainsi qu'à ceux de ses contemporains, la grandeur de son caractere, et ont, jusqu'à un certain point, réhabilité sa mémoire flétrie par ses débordements et par ses crimes.

Cléopâtre mourut à trente-huit ans, l'an 30 avant l'ere chrétienne. Octave fit célébrer ses funérailles avec une magnificence royale, et mêler ses cendres avec celles de Marc-Antoine; ce qui n'empêcha pas le vainqueur d'orner son triomphe de l'image de cette reine[2]. Sa statue, que César avoit consacrée dans le temple de Vénus, à Rome, s'y voyoit encore plus de deux siecles après sa mort[3].

Nº 22 et 23. Deux médailles d'argent, une grecque et une latine, sont

(1) On a dit que Cléopâtre avoit cherché à séduire Octave : un examen impartial de sa conduite rend plus probable l'opinion que j'ai suivie. Il est constant que la reine d'Egypte, après la bataille d'Actium, avoit refusé les conditions avantageuses qu'Octave lui faisoit offrir, si elle eût voulu trahir Marc-Antoine (Plutarque, *Antonio*, pag. 950).

(2) On a cru long-temps qu'une statue représentant une femme endormie, ayant à son bras gauche un bracelet en forme de serpent, étoit une image de Cléopâtre mourante. J'ai fait voir que le sujet de cette statue, placée maintenant dans le musée Napoléon, est Ariadne adandonnée par Thésée et endormie sur les rochers de Naxos (*Musée français*, tom. IV; *Museo Pio Clementino*, tom. II, pl. 44).

(3) Appien, *Bell. civil.*, liv. II, §. 102. Κλεοπάτρας εἰκόνα καλήν.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

gravées sous les n° 22 et 23. La premiere est un tétradrachme, et il a probablement été frappé à Alexandrie; d'un côté est la tête en profil de Marc-Antoine, avec la légende ΑΝΤΩΝΙΟϹ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΡΙΤΟΝ ΤΡΙΩΝ ΑΝΔΡΩΝ, *Antoine, empereur pour la troisieme fois, triumvir.* Marc-Antoine avoit été proclamé *imperator* (empereur) pour la troisieme fois, après la défaite de Sextus Pompeïus, l'an 36 avant l'ere chrétienne[1]. Le buste de Cléopâtre est de l'autre côté : sa chevelure, artistement arrangée, est ceinte du diadême; un manteau orné de pierreries couvre ses épaules. La légende présente son nom et ses titres, ϐαϭΙΛΙϹϹΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΘΕΑ ΝΕΩΤΕΡΑ, *la reine Cléopâtre, nouvelle déesse,* ou plutôt *nouvelle Isis;* car Isis étoit par excellence la déesse de l'Egypte. Cette médaille, qui vraisemblablement a été frappée après que Marc-Antoine eut répudié Octavie, doit être de l'an 33 avant l'ere chrétienne. Depuis l'année précédente, Cléopâtre avoit pris le surnom de nouvelle Isis[2]. La physionomie de la reine, telle qu'elle est sur la médaille, laisse beaucoup à desirer pour la régularité des formes; aussi la beauté de Cléopâtre, suivant Plutarque, n'étoit pas accomplie[3]; c'étoit la réunion de tous les agréments de l'esprit et de ceux du corps, plus que la beauté même, qui la rendoit séduisante. Nous avons eu lieu de remarquer, à l'occasion du portrait d'Alcibiade, que la sculpture et la gravure ne peuvent rendre qu'une petite partie des charmes d'une belle figure[4].

La médaille latine représente les mêmes effigies. La légende

(1) Eckhel, D. N., tom. VI, pag. 67.

(2) Dion, liv. XLIX, §. 42, et liv. L, §. 5; Plutarque, *Antonio,* pag. 941.

(3) *Loco citato*, pag. 927.

(4) Ci-dessus, au chap. III, §. 5 de la premiere partie, tom. I, pag. 144 et 145.

Chap. XVIII. Rois d'Egypte. Pl. LIV.

qui est autour de la tête romaine, ANTONI ARMENIA DEVICTA, fait connoître que cette tête est celle *d'Antoine après qu'il eut subjugué l'Arménie.* La tiare des rois arméniens est gravée dans le champ. Cet évènement répond à l'an 34 avant l'ere chrétienne. Le buste *de Cléopâtre, reine des rois, et dont les fils sont rois,* CLEOPATRAE REGINAE REGVM FILIORVM REGVM, est désigné par cette légende qui a trait à l'acte solennel par lequel Antoine reconnut Césarion, fils de César et de Cléopâtre, comme roi des rois et associé au trône de sa mere; et les deux fils que lui-même avoit eus de la reine, Alexandre et Ptolémée, l'un comme roi des Parthes, l'autre comme roi de Syrie[1]. La proue de vaisseau qui est au-dessous du buste de Cléopâtre peut être considérée comme faisant allusion aux forces navales de cette reine, et en même temps comme un attribut assez ordinaire des images d'Isis.

(1) Plutarque, *loc. cit.*, pag. 941; Dion, liv. XLIX, Césarion fut mis à mort par ordre d'Auguste, après la prise d'Alexandrie. Alexandre et Ptolémée furent épargnés, en considération de Cléopâtre Sélene leur sœur, qu'Octave unit par l'hymen à Juba le jeune, roi de Mauritanie, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant.

NOTE.

D'après les remarques que j'ai faites au §. 10 de ce même chapitre, p. 231, note (1), et p. 232, note (1), sur les médaillons attribués par Vaillant, et dernièrement par M. Sestini (*Lettere*, t. VIII, p. 131), à Ptolémée XIII, on ne sera pas étonné de ne pas trouver ici le portrait de ce Ptolémée. Je crois avoir rendu très probable que l'effigie empreinte sur ces tétradrachmes est celle de Ptolémée V; et il me paroît démontré, par la simple comparaison de ces médailles avec celles de la derniere Cléopâtre et de Ptolémée XII, l'une sœur et l'autre frere de Ptolémée XIII, que les médaillons qui sont l'objet de cet examen ne peuvent absolument appartenir à ce prince.

CHAPITRE XIX.

PRINCES AFRICAINS.

Chap. XIX. Princes africains Pl. LV.

Le mariage d'un roi numide avec Cléopâtre, fille de la reine d'Egypte, et de Marc-Antoine, nous conduit naturellement, ainsi que l'ordre géographique, à parler de quelques princes qui ont gouverné les nations africaines. Les dynasties barbares qui régnoient sur ces contrées se mêlerent ainsi au sang des Héraclides et des Macédoniens ; et d'ailleurs la civilisation grecque s'étoit déja répandue parmi les peuples qui habitoient les régions situées entre l'Atlas et la Méditerranée[1]. Ces considérations me font regarder les monuments iconographiques qui nous ont conservé les portraits de quelques uns de ces princes comme un complément à l'iconographie grecque, d'autant plus que ces monuments sont en trop petit nombre pour former à eux seuls une classe séparée, et qu'il y en a plusieurs, comme nous le verrons, qui présentent des légendes grecques.

(1) Strabon, liv. XVII, pag. 832, dit que Micipsa, fils de Massinissa, avoit peuplé de Grecs la ville de Cirta sa capitale. Les Carthaginois eux-mêmes n'étoient étrangers ni aux mœurs ni aux arts de la Grece ; témoin l'architecture grecque de leurs célebres chantiers où chaque arcade étoit flanquée de deux grandes colonnes ioniques (Appien, *Punica*, §. 96).

Chap. XIX.
Princes africains.
Pl. LV.

§. I. JUBA, ROI DE NUMIDIE.

Juba étoit fils d'Hiempsal, roi des Numides, et descendoit de Massinissa[1]. La ruine de Jugurtha son grand-oncle avoit donné lieu au rétablissement de son aïeul sur le trône[2]. L'orgueil, la perfidie, et la cruauté qui dégradoient le caractere de Juba, le rendoient indigne du rang où la fortune et la naissance l'avoient placé[3]; et il n'est pas étonnant que le tribun Curion eût projeté à Rome de le déposer et de confisquer son royaume. L'amitié de Pompée fut son appui; et Juba, dans les guerres civiles, embrassa le parti de celui qui lui avoit conservé le trône. Ces guerres fournirent au prince africain l'occasion de se venger de Curion, qui, devenu général dans le parti de César, fut attaqué près d'Utique par Juba, et périt avec son

(1) La généalogie et la suite de ces princes ont été doctement éclaircies par l'abbé Belley, tom. XXXVIII de l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, pag. 90, et particulièrement depuis la page 100 jusqu'à la page 104, où il donne la copie plus correcte et plus complette d'une inscription gravée en l'honneur de Juba II, dans laquelle on lit les noms de ses ancêtres, et que Spon et Réinésius avoient rapportée avec peu d'exactitude.

(2) Le cardinal Noris, *Cenotaphia Pisana*, diss. II, chap. 12, taxe d'erreur quelques écrivains anciens qui désignent Juba I[er] comme un roi de la Mauritanie. Il étoit numide, et régnoit sur ces peuples. Néanmoins il est hors de doute que le pays des Massésyles, nation numidique, qui étoit compris dans le royaume de Juba, l'a été postérieurement dans la Mauritanie appelée *Cæsariensis*.

(3) Les *Commentaires* de César, *de Bell. civ.*, liv. II, et Hirtius, *de Bello Africano*, fournissent les preuves de ces imputations. Juba fit mourir les prisonniers romains pris à la bataille d'Utique, malgré la parole d'Atius Varus, qui avoit promis de leur conserver la vie. Il ne voulut pas souffrir que Scipion, général en chef du parti de Pompée en Afrique, portât la pourpre, lorsqu'il étoit avec lui dans le même campement. Il avoit eu le projet horrible de massacrer tous les habitants de Zama, et de brûler la ville, sa famille, et lui-même avec ses trésors, lorsqu'il auroit perdu toute espérance de se soutenir.

armée. Après la mort de Pompée, le roi des Numides ayant réuni ses forces à celles de Q. Scipion, dont Pompée avoit épousé la fille, César se rendit en Afrique l'an 46 avant l'ere chrétienne; les troupes de Juba furent défaites près de Thapsus; et le roi lui-même, fugitif, abandonné de son armée, exclus de sa capitale, se donna la mort en sortant d'un festin[1]: sa famille et ses états furent la proie du vainqueur.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

La médaille d'or gravée sous le nº 1 de cette planche a été frappée par l'autorité de Juba, sans doute à l'occasion des guerres civiles de Rome. La légende d'un côté, qui est latine, et le poids qui est égal à celui des monnoies de la république, donnent une grande probabilité à ma conjecture. Cette médaille a pour type le buste de Juba: le prince africain se distingue par une barbe longue et pointue, et principalement par une coiffure singuliere à plusieurs rangs, dans laquelle ses cheveux paroissent mêlés avec des cheveux de rapport. Cette particularité du costume africain a été soigneusement remarquée par Strabon; et plusieurs passages des auteurs latins y font allusion[2]. Juba est

Nº 1.

(1) César et Hirtius, *loco citato*; Dion, liv. XLI et XLIII; et Appien, *Bell. civil.*, liv. II, sont les auteurs d'où j'ai tiré presque tout ce que je dis sur ce prince. Quant au genre de sa mort, ils étoient convenus, lui et Pétreïus, général romain du même parti, de se tuer l'un l'autre en combattant; mais Juba eut besoin pour mourir du secours d'un de ses esclaves. Séneque le rhéteur a, suivant l'usage des écrivains de sa profession, sacrifié l'exactitude historique à la recherche des phrases ampoulées, lorsqu'il a dit: *Juba et Petreïus mutuis vulneribus concurrerunt, et mortes fœneraverunt* (*Suasoriâ* VII *in fine*).

(2) Strabon, liv. XVII, pag. 828, où le géographe remarque un usage assez singulier de ces Africains qui prenoient garde de ne pas se heurter l'un l'autre en se rencontrant, de peur de déranger leurs coiffures. Silius Italicus, dans la description qu'il fait de la coiffure d'un Carthaginois, paroît avoir eu sous les yeux l'image d'un Africain dont la chevelure prenoit, comme sur la médaille de Juba, la figure

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

vêtu d'une chlamyde, et a sur l'épaule droite un sceptre orné de bandelettes[1]. Le revers avec une légende en caracteres barbares, probablement numidiques, représente l'entrée de l'enceinte extérieure, ou les propylées d'un temple dont le sommet ainsi que le fronton de la façade percent au-dessus de l'entablement. Ces propylées sont octastyles, ou à huit colonnes, élevés sur un soubassement avec une espece de perron au milieu.

§. 2. JUBA II, ROI DE MAURITANIE.

Fait prisonnier dans son enfance, à Zama, avec le reste de sa famille, le fils de Juba Ier fut conduit à Rome, où il servit d'ornement au triomphe africain de César[2]. Cet état de captivité fut un bonheur pour le jeune Juba, le vainqueur ayant eu soin de son éducation, au point que le prince numide acquit, sous les maîtres les plus accrédités de son temps, des connoissances étendues dans l'histoire, la littérature, et les arts. Octave, après la conquête de l'Egypte, lui ayant fait épouser Cléopâtre

d'un bonnet :

Tum frontem Chremes intonsam umbrante capillo
Sceptus, et horrentes effingens crine galeros.
Punicor., liv. I, v. 405.

Quant à Juba lui-même, Cicéron, qui l'avoit vu à Rome, lui donne l'épithete de *bene capillatus*, chevelu (*De lege agrariâ*, Orat. II, §. 22).

(1) Le petit aigle qu'on voit derriere la tête de Juba est d'argent incrusté dans la médaille d'or, et prouve que ce monument unique appartenoit autrefois au cabinet des Gonzagues, à Mantoue. Des médailles semblables de Juba, frappées en argent et du poids des *denarii* de la république romaine, ne sont pas rares dans les collections.

(2) Les *Recherches sur la vie et les ouvrages de Juba le jeune, roi de Mauritanie*, par l'abbé Sévin, insérées dans le IVe volume des *Mém. de l'Académ. des inscriptions et belles-lettres*, p. 457, me dispensent presque de toute autre citation historique.

Chap. XIX.
Princes africains.
Pl. LV.

Sélene, fille de Cléopâtre et de Marc-Antoine, et sœur de ses propres nieces, l'établit roi de la Mauritanie et de quelques autres contrées de l'Afrique. Juba, tranquille sur un trône que la protection et la bienveillance d'Auguste lui assuroient, se livra à ses études favorites, et il composa sur l'histoire, sur la géographie, et sur les arts, plusieurs ouvrages estimés que nous regrettons.

Cependant ses occupations littéraires n'absorboient pas toute son attention; il gouvernoit avec sagesse et équité; ses sujets furent heureux sous son regne; et deux siecles après sa mort, sa mémoire étoit encore en honneur parmi les Africains. Il avoit régné pendant quarante-huit ans, lorsqu'il mourut l'an 19 de l'ere vulgaire[1]. Sa couronne passa à un fils qu'il avoit eu de Cléopâtre[2] Sélene, et qui avoit pris de ses aïeux maternels le nom illustre de Ptolémée.

(1) Cette époque a été mieux fixée par l'abbée Belley (*Hist. de l'Acad. des inscript. et belles-lettres*, tom. XXXVIII, pag. 102 et 103) qu'elle ne l'avoit été par l'abbé Sévin.

(2) Comme ce fils étoit encore bien jeune lorsqu'il succéda à son pere (Tacite, *Annal.*, liv. IV, §. 23), il faut en conclure que l'union de Juba II et de Cléopâtre ne fut pas de courte durée, ainsi qu'on le pourroit penser en supposant, sur l'autorité de Josephe (A. J., liv. XVII, chap. 12, n° 4; et *de B. I.*, liv. II, chap. 7), que Juba eût eu pour sa seconde femme Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, princesse qui, suivant cet historien, étant veuve de Juba, devint l'épouse d'un autre Archélaüs, roi de Judée et fils d'Hérode-le-Grand. Il est certain que la mort de Juba fut postérieure de beaucoup d'années à celle de Glaphyra; et si on veut absolument ajouter quelque foi au récit de Josephe, il faut dire ou que Juba II, suivant l'usage des princes numides, avoit plusieurs femmes, et qu'il a pu avoir renvoyé Glaphyra (Noris, *loco citato*); ou plutôt, comme l'a pensé Holdius, que le Juba, roi de Libye, mari de Glaphyra, étoit un petit prince de la Libye proprement dite, différent de Juba, roi de Mauritanie (*De vita et gestis Herodum*, n° 29). Quelques antiquaires ont cru que Juba II avoit, avant sa mort, associé son fils à la royauté. Il est certain, par les médailles, que Ptolémée avoit obtenu le titre de roi du vivant d'Auguste, et par conséquent du vivant de son pere. Mais je crois plus probable l'opinion d'Eckhel

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV. N° 2 et 3.

La médaille d'argent de Juba II, gravée sous le n° 2, a pour type son effigie et celle de la reine son épouse.

Le jeune prince porte le costume des rois grecs[1]; ses cheveux sont serrés par le diadême : la légende latine, REX IVBA, le fait reconnoître. On retrouve dans sa physionomie les formes principales de celles de son pere.

Le revers, avec la légende grecque, présente l'effigie et le nom de la *reine Cléopâtre*, BACIΛICCα κλεοΠΑΤΡΑ. Comme la tête de Juba est tournée à droite et celle de la reine à gauche, les dessins des deux côtés de la médaille mettent ces portraits en regard.

La médaille n° 3, du même métal, offre la même effigie avec une légere différence d'âge. La légende est aussi la même des deux côtés, latine pour le nom de Juba, grecque pour celui de Cléopâtre. Une princesse qui prétendoit, par Philippe de Macédoine, tirer son origine d'Hercule et des plus anciens héros de la mythologie, quoique fille de Marc-Antoine, ne devoit pas renoncer à sa langue maternelle, d'autant moins que son pere se glorifioit aussi de la même origine. Juba au contraire, quoique très instruit dans la littérature grecque, a préféré la langue des Romains, qui l'avoient placé sur le trône.

qui pense que ce titre a été souvent déféré aux fils des rois, et qu'il n'indique pas toujours que ces princes eussent été associés au trône de leur pere (D. N., t. IV, p. 160).

(1) Juba II, élevé dans la littérature et les usages grecs et romains, a quitté le costume africain de son pere. Il paroît même avoir tiré quelque vanité d'une tradition qui lui donnoit une origine grecque. On disoit que ses ancêtres étoient issus de l'union d'Hercule avec une fille d'Antée. La massue de ce demi-dieu est devenue sur quelques médailles un attribut de Juba II, et lui-même est représenté sur d'autres la tête couverte d'une dépouille de lion.

Pausanias (I, 17) nous apprend qu'une statue de Juba se voyoit de son temps à Athenes, dans le gymnase de Ptolémée. Le mariage du roi de Mauritanie avec une princesse du sang des Lagides avoit pu faire placer la statue de Juba II dans un monument de Ptolémée Philadelphe.

Le revers de cette médaille n'a point pour type l'effigie de Cléopâtre; on y lit seulement son nom, BACIΛICCA ΚΛЄΟΠΑΤΡΑ. Le croissant qu'on y voit empreint, et qui est surmonté de la fleur de lotus et de deux épis de bled, fait allusion au second nom de Sélene (*Lune*) qu'on avoit donné à cette princesse. Ces attributs d'une déesse dans laquelle la mythologie des Alexandrins reconnoissoit à la fois la Lune et Cérès, rappellent le nom de *nouvelle Isis* que la mere de Sélene avoit pris dans les jours de sa gloire. Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

La cornaline gravée sous le n° 4 représente, sans qu'on puisse en douter, le même portrait que les deux médailles. L'excellence du travail y développe encore mieux tous les traits de la physionomie. On voit par la coiffure du roi de Mauritanie qu'il allioit, autant qu'il étoit possible, le costume de son pays au costume grec. Le haut de la tête est plus garni de cheveux que ne le sont ordinairement les têtes grecques[1]. N° 4.

§. 3. PTOLÉMÉE, ROI DE MAURITANIE.

Ce prince régna pendant vingt années sur les états qu'il avoit hérités de son pere : uniquement occupé de ses plaisirs, il laissoit les rênes du gouvernement entre les mains de ses affranchis[2]. La protection de Rome lui assuroit le trône, et il s'efforçoit de la mériter en secondant les proconsuls de l'Afrique dans les guerres qu'ils eurent à soutenir à plusieurs reprises contre un prince numide nommé Tacfarinas. Cet homme audacieux et

(1) Cette antique appartient à la collection de M. de la Turbie. Le dessin a été fait sur une empreinte que je possede.

(2) Tacite, *Annal.*, l. IV, c. 23.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

rusé, ayant fait soulever contre l'empire une partie de ces contrées, ravageoit les autres, et faisoit trembler ses voisins. Ptolémée, pour prix de ses services, reçut du sénat romain l'habit et les décorations des triomphateurs[1] : mais l'avènement de Caligula à l'empire lui devint funeste[2]. Le nouvel empereur l'ayant appelé à Rome, son humeur capricieuse et violente fut choquée de l'attention que le peuple parut faire, dans un jour de spectacle, à l'habit de pourpre dont le roi de Mauritanie étoit revêtu. La jalousie qu'en conçut cet empereur frénétique, ou, suivant d'autres, le desir de s'emparer des trésors de Ptolémée, ne se borna pas à le détrôner et à l'exiler de ses états; Caïus le fit assassiner en chemin, l'an 40 de l'ere chrétienne. La Mauritanie fut réduite en province, mais non sans effusion de sang; Edémon, un des affranchis de Ptolémée, s'étant efforcé de venger la mort de son maître[3].

N° 5.

La médaille n° 5 appartient à ce fils de Juba. Elle a été frappée la premiere année de son regne, c'est-à-dire l'an 19 ou 20 de l'ere vulgaire : on y voit le portrait du *roi Ptolémée*, et la légende latine, PTOLEMAEVS REX, qui le désigne. Le prince a la tête ceinte du diadême, et un peu de barbe à l'extrémité des joues. Un palmier est le type du revers et le symbole de la région sur laquelle régnoit Ptolémée : les lettres R·A·I, qu'on voit dans l'exergue, doivent se lire, *Regni anno primo*[4].

(1) Tacite, *loco citato*, c. 26.

(2) Suétone, *C. Caligula*, c. 26 et 35; Dion, liv. LIX, §. 25; Séneque, *de Tranquillitate animi*, c. II. Suétone observe que Caligula étoit cousin de Ptolémée, puisqu'ils descendoient l'un et l'autre de Marc-Antoine, Caligula par Antonia sa grand'-mere, et Ptolémée par sa mere Cléopâtre Sélene.

(3) Pline, liv. V, §. 1.

(4) M. Sestini a fait connoître une suite de médailles frappées sous le regne de Ptolémée, et marquées des années de ce regne. Il y en a qui portent l'époque de l'an XVIII

§. 4. ANNIBAL.

Les personnages illustres dont il me reste à parler dans ce chapitre pourroient, sous plusieurs rapports, y paroître déplacés. On s'étonnera peut-être de trouver le buste d'Annibal dans la suite des rois[1], et de voir le portrait de ce grand homme, ainsi que ceux de Massinissa et de Sophonisbe, après les médailles de Juba le jeune et de son fils Ptolémée. Cependant l'ordre historique lioit intimement la biographie de ces princes numides à celle des derniers rois de l'Egypte; et il auroit été difficile à un antiquaire de proposer des conjectures sur les monuments qui représentent Annibal, sans avoir donné les portraits certains de quelques princes africains qui, par leur costume, peuvent contribuer à faire reconnoître le héros carthaginois. Son histoire, tout-à-fait étrangere à celle des Thémistocles, des Périclès,

(*Lettere*, t. V, p. 9 et suiv.). Ces monuments numismatiques confirment l'opinion de l'abbé Belley sur le temps de la mort de Juba II (*Hist. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XXXVIII, p. 103).

Une statue de Ptolémée, roi de Mauritanie, avoit été placée à Athenes, ainsi que celle de son pere, dans le gymnase de Ptolémée Philadelphe. Nous en sommes assurés par une inscription découverte dans cet endroit même, et publiée dans le III[e] volume de l'ouvrage de Stuart, *Antiquities of Athens*, pl. 55; la voici:

Ο ΔΗΜΟΣ
ΒΑΣΙΛΕΑ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΙΟΥΒΑ
ΥΙΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΕΚΓΟΝΟΝ
ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ ΤΗΣ ΕΑΥ
ΤΟΥ

Les Athéniens (ont élevé cette statue) *au roi Ptolémée, fils du roi Juba, descendant du roi Ptolémée* (Philadelphe), *à cause de son mérite et de sa bienveillance.*

(1) Cependant les écrivans latins ont donné plus d'une fois à Annibal le titre de roi pour désigner la suprême magistrature de *suffete*, qu'il avoit exercée dans sa patrie (Cornelius Nepos, *Hannibale*, c. 7; Silius Italicus, *Punicor*, l. IV, v. 131). On comparoit les deux *suffetes* de Carthage aux deux rois de Sparte; on les comparoit encore mieux aux consuls de Rome, puisque l'autorité des *suffetes* ne duroit qu'une année.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

et des Alcibiades, se rattache avec moins d'inconvénient à celle de ces princes et de ces chefs africains, et nous achemine vers l'histoire et l'iconographie romaines. C'est l'ordre que Cornelius Nepos a suivi dans son histoire des généraux illustres. Cet élégant biographe, après avoir écrit la vie des grands capitaines de la Grece et avoir parlé des rois successeurs d'Alexandre, nous donne celle des généraux carthaginois, Hamilcar et son fils Annibal, et de là il passe aux hommes illustres de l'ancienne Rome[1].

Annibal étoit né en Afrique, vers l'an 247 avant J.-C[2]. Il puisa dans les sentiments de son pere[3] la haine contre les Romains, et il apprit à son école l'art de la guerre. Il le suivit en Espagne, et à vingt-cinq ans il remplaça dans le commandement des armées carthaginoises son beau-frere Asdrubal qui avoit lui-même remplacé Hamilcar. Formidable aux peuples de cette région, chéri de son armée, il se crut assez fort pour venger sa patrie de l'humiliation qu'elle avoit essuyée dans le traité de paix conclu avec Rome après la bataille navale des Egates; et, dédaignant les conseils timides du sénat de Carthage, qui paroissoit redouter la guerre, il jeta le gant aux Romains par l'attaque de Sagunte. La prise et la destruction de cette ville leur alliée ouvrit la seconde guerre punique dont l'histoire nous montre

(1) *Vitæ excel. Imperat.*, sect. XXI et suiv.

(2) Les principaux auteurs qui ont parlé d'Annibal se trouvent indiqués avec beaucoup d'exactitude dans une note de Bosius, qui, dans plusieurs éditions de Cornelius Nepos, précede la vie de ce grand capitaine.

(3) Annibal fait lui-même dans Polybe (l. III, c. 11) le récit de la scene qui se passa entre lui et son pere, lorsque celui-ci, partant pour l'Espagne, exigea de son fils, alors âgé de neuf ans, le serment solennel qu'il ne seroit jamais l'ami des Romains. A cette seule condition Hamilcar consentit de l'emmener avec lui dans son expédition, ce que l'enfant desiroit ardemment. La famille des Barca, d'où Hamilcar étoit issu, étoit une des plus illustres de Carthage.

Annibal se frayant un chemin vers l'Italie à travers les Gaules et les Alpes, triomphant de cinq consuls romains dans quatre batailles rangées, mettant Rome aux abois à la journée de Cannes, la menaçant jusque sous ses remparts, se soutenant pendant plus de seize ans en Italie contre un adversaire dont la constance et les ressources étoient inépuisables. On le voit, après de si glorieux succès, mal secondé par son gouvernement et par sa patrie, où son ambition peu déguisée lui avoit fait de puissants ennemis, contraint, par la valeur et l'ascendant de Scipion, de repasser en Afrique, et de se battre à Zama avec désavantage contre ce grand homme, qui, s'il ne le surpassoit pas en génie, commandoit une armée mieux disciplinée et plus dévouée à son pays et à sa gloire. Il fut défait dans cette bataille, qu'il livra contre son gré, et où, de l'aveu même de ses ennemis, il épuisa toutes les ressources de l'art militaire; et, après sa défaite, il sacrifia sa haine aux intérêts de sa patrie en conseillant la paix qui fut faite avec les Romains l'an 202 avant J.-C.

La jalousie des Carthaginois, qui avoit entravé tant de fois les succès du grand capitaine, ne s'acharna pas moins contre l'homme d'état, lorsque Annibal mit ses soins à rétablir les finances de Carthage, et à la préparer de loin à une lutte nouvelle. Dès qu'ils le virent élevé pour la deuxieme fois à la suprême magistrature de son pays, ses envieux étendirent leurs intrigues jusqu'à Rome, pour exciter contre lui la politique soupçonneuse du sénat. Les Romains firent sentir aux Carthaginois que le commandement des troupes et les honneurs déférés à Annibal pouvoient rallumer la discorde entre les deux républiques. Ce grand homme crut devoir, par une fuite secrette, se dérober à tant d'ennemis découverts et cachés : il se réfugia

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

auprès d'Antiochus, qui faisoit des préparatifs pour attaquer les Romains. C'est alors qu'Annibal se montre de nouveau dans l'histoire de leurs guerres. On peut y voir comment les ambassadeurs romains eurent des instructions secrettes de chercher les occasions de s'entretenir en particulier avec lui pour le rendre suspect au prince qui vouloit en faire son appui; comment Scipion l'Africain, ce même capitaine qui avoit vaincu Annibal à Zama, et qui pour lors étoit un de ces ambassadeurs, ne rougit pas de se prêter à cette indigne manœuvre[1]; comment Antiochus tomba dans ces pieges, éloigna de ses conseils Annibal, et l'exila, pour ainsi dire, en lui donnant le commandement de ses forces navales.

Bientôt après Antiochus est vaincu à Magnésie; le guerrier carthaginois, qui n'avoit pas été plus heureux sur mer, est contraint, pour ne pas tomber au pouvoir des Romains, à chercher un nouvel asile. Il croit le trouver à Gortyna, dans l'île de Crete; mais, ayant des raisons de se défier d'une nation qui passoit pour perfide, il court en Arménie, où il fortifie la ville d'Artaxate pour Artaxias, qui venoit de se déclarer roi, et de se soustraire à la dépendance des Séleucides[2]. L'influence romaine

(1) La vérité de ce fait et la facilité avec laquelle Annibal se prêtoit à ces entretiens, attiré par l'estime que lui témoignoit Scipion et par les louanges que ce Romain lui prodiguoit, sont incontestables. Ce n'est pas un de ces ornements romanesques par lesquels on a trop souvent défiguré l'histoire. Nous tenons ce fait de Polybe, qui étoit l'ami et le compagnon de Scipion le jeune (l. III, c. 11; Appien, *Syr.*, §. 10). Ce personnage ne pouvoit pas ignorer la vérité d'une anecdote si étroitement liée à l'histoire du grand homme dont il étoit devenu le petit-fils par adoption, et avec lequel il avoit vécu plusieurs années.

(2) Ce fait, déja indiqué par Strabon (l. XI, p. 528), est confirmé par Plutarque, qui le raconte avec plus de détail dans la *vie de Lucullus*, I, p. 513 : il ne repose pas sur la seule autorité du géographe, comme l'abbé Sévin l'avoit cru (*Mémoires de l'Académie des belles-lettres*, t. XVI, p. 151).

l'oblige vraisemblablement à quitter cette cour, et à passer en Bithynie : il y trouve l'accueil le plus favorable chez Prusias Ier, qui se croyoit offensé par la république. Ce prince meurt; Annibal jouit pendant quelque temps de la même faveur auprès de Prusias II. Celui-ci fait la guerre au roi de Pergame, allié des Romains; et ses succès sont dus en grande partie aux conseils et aux dispositions d'Annibal. Mais ce prince lâche est effrayé par les menaces de Rome; il traite avec les ambassadeurs de la république, et il est déja prêt à trahir l'hospitalité envers cet illustre étranger, qui, pour n'être pas livré à ses mortels ennemis, avale un poison qu'il portoit toujours avec lui, et meurt, à l'âge de soixante-cinq ans, l'an 183 avant J.-C., dans le château de Libyssa, où les voyageurs croient voir encore aujourd'hui les vestiges de son monument[1].

Tel fut le sort de ce guerrier dont l'histoire a placé le nom au premier rang des grands capitaines et à une petite distance de celui d'Alexandre[2], mais dont elle n'a pas dissimulé les défauts. Elle lui a reproché sans ménagement son avarice et sa cruauté. Ses ennemis éprouverent les effets de son naturel dur et inhumain, et ses amis même ne furent point à l'abri de son insatiable avidité[3]. Au reste une certaine générosité, qui est

(1) Belon, *De admirandâ operum antiquæ artis præstantiâ,* liv. I, c. 13, dans le *Trésor* de Gronovius, t. VIII. L'endroit qui répond à l'ancienne Libyssa porte, suivant Belon, le nom moderne de Diacibe; suivant d'autres, celui de Gébize.

(2) Justin, liv. XXX, c. 4. Les armées qu'Annibal commandoit étoient presque entièrement mercenaires, étant composées de soldats de différentes nations, et de mœurs et de langues diverses. Polybe, Diodore, Tite-Live, Trogue Pompée, ne cessent d'admirer Annibal, qui, ayant exposé ces armées à des travaux, à des dangers, et même à des privations incroyables, sut toujours se faire aimer de ses soldats, et n'éprouva jamais aucune sédition.

(3) Polybe, *Excerpta de virtutib. et vitiis,* p. 1381 à 1387 de l'édition de Gronovius.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

inséparable des grands caracteres, parut adoucir dans plusieurs occasions la férocité de son ame. Sa haine même contre les Romains ne le dispensoit pas d'admirer et d'estimer les qualités personnelles de ses ennemis; de là les honneurs rendus aux cendres de Marcellus, ses égards pour Scipion dans les entretiens qu'ils eurent ensemble à Ephese, et le soin qu'il prit d'écrire en grec l'histoire de la belle campagne de Manlius Vulson en Asie[1]; car ce grand homme n'étoit étranger ni à la littérature des Grecs, ni à leurs arts[2].

Il y a eu un temps où les antiquaires se flattoient de posséder le portrait authentique d'Annibal sur une médaille représentant la tête d'un guerrier barbare, ornée d'un casque et accompagnée d'une légende en caracteres peu connus, qu'on se plaisoit à regarder comme des caracteres puniques[3]. Une connoissance un peu plus certaine de cet alphabet et la critique de deux numismatistes éclairés, Pellerin et Eckhel, ont détruit entière-

(1) Cornelius Nepos, *Hannibal,* c. ult. Ces exploits de Manlius Vulson, consul l'an de Rome 565, 189 avant J.-C., ont été racontés par Tite-Live dans son XXXVIII[e] livre. Il paroît que la composition de cet ouvrage historique appartient à la derniere période de la vie d'Annibal, et qu'il a été écrit à la cour du roi de Bithynie, presque sur les lieux mêmes qui avoient été le théâtre de cette guerre.

(2) Pour sa littérature, outre ce que nous venons de dire, on peut voir ce qu'ajoute Cornelius Nepos, *loco citato.* Son amour pour les arts est prouvé par le soin qu'il eut, lorsqu'il fut contraint d'aller chercher un asile, d'emporter avec lui des statues de bronze, sans doute fort précieuses pour le travail. Nous ignorerions cette particularité, si les statues dont on vient de faire mention n'avoient été employées par Annibal comme un moyen de soustraire ses trésors à l'avidité des Gortyniens, et de mettre ainsi, par un heureux stratagême, sa vie en sûreté contre les piéges que lui tendoient ces hôtes perfides qui convoitoient ses richesses (Justin, liv. XXXII, c. 4; Cornelius Nepos, *loc. cit.,* c. 9).

(3) Faber, *Imagines ex biblioth. Fulvii Ursini,* n° 63; Haym, *Tesoro britannico,* t. I, p. 143.

Chap. XIX.
Princes africains.
Pl. LV.

ment cette illusion[1]. On a reconnu que les caracteres de la médaille ne sont point puniques, et que le nom qu'ils offrent n'est point celui d'Annibal : c'est d'ailleurs en vain qu'on chercheroit son effigie sur des monnoies qui sont probablement plus anciennes que lui, et frappées dans l'Asie mineure.

L'opinion de ceux qui reconnoissent ce général carthaginois dans une tête de face, gravée sur plusieurs pierres antiques, paroît mériter plus de considération. Cette tête est celle d'un guerrier armé d'un bouclier et d'un casque. Sur quelques pierres la forme de cette armure differe un peu de celle des casques grecs ou romains; sur d'autres le bouclier est orné de la figure d'un cheval ou de celle d'un dauphin[2]. Le cheval étoit l'emblême de Carthage[3], et le dauphin, symbole de la mer, pouvoit convenir à un guerrier carthaginois. La physionomie du personnage a quelque chose d'extraordinaire et même de terrible. Une inscription gravée sur une pierre semblable, quoique effacée à demi par la vétusté, présente les traces du nom d'Annibal, d'autant moins suspectes, que l'antiquaire qui a publié le premier ce monument ne soupçonnoit pas lui-même ce que cette inscription pouvoit signifier[4]. Voilà les arguments propres à faire

(1) Pellerin, *Recueil,* tome III, p. 59, pl. 122, n° 7 et 8; Eckhel, D. N., t. III, p. 412.

(2) Il y en a quatre dans le *Museum Florentinum ;* on les trouve gravées t. I, pl. 30, n° 4, 5 et 6, et t. II, pl. 12, n° 2; une autre dans le cabinet d'Orléans, t. II, pl. 3. Les graveurs en pierres fines du XVI[e] siecle nous ont laissé beaucoup d'imitations de ces pierres antiques.

(3) Le cheval tout entier est le type de plusieurs médailles frappées en Sicile par les Carthaginois.

(4) Gori, *Inscrip. per Etrur.*, tome I, pl. 4, n° 4. Il a pris l'H, presque effacé du nom d'*Hannibal,* pour un Π grec, et il lit ΠΑ... ΒΑ..., au lieu de HA... BA... Dans le *Musée Florentin*, ouvrage du même antiquaire, et postérieur au recueil des inscriptions, on a entrevu le nom que ces lettres pouvoient indiquer.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

regarder comme probable l'opinion de ceux qui reconnoissent sur ces pierres gravées le portrait d'Annibal.

N° 8.

La cornaline que je publie ici sous le n° 8 a été trouvée en Calabre l'an 1805, et appartient au cabinet de S. M. l'impératrice Joséphine.

On y voit le même portrait qui est gravé sur les pierres dont je viens de parler : il n'y a aucune inscription; le bouclier n'est orné d'aucun symbole; mais la forme du casque est singuliere; la tête, d'un beau style, a une physionomie imposante et sévere.

N° 6 et 7.

La comparaison de cette pierre gravée avec une tête de bronze d'un travail exquis, sortie des fouilles d'Herculanum, me fait croire que cette tête est aussi un portrait d'Annibal. Si cette conjecture est juste, on peut reconnoître ici tous les traits du général carthaginois dans le plus grand développement (voyez les n° 6 et 7)[1]. Outre une certaine ressemblance que je crois apercevoir entre la physionomie gravée sur la cornaline et celle de la tête de bronze, on ne peut douter que celle-ci ne soit le portrait d'un Africain. J'y retrouve la même coiffure qu'on peut remarquer dans les têtes des deux Juba, n° 1 et 4 : dans toutes ces coiffures les cheveux de la partie supérieure paroissent rapportés[2].

(1) Les dessins gravés sous ces numéro ont été exécutés d'après une tête de bronze coulée à Naples sur l'original, et placée dans le cabinet de S. M. l'Empereur et Roi.

(2) Strabon atteste que le costume de ces différents peuples qui habitoient le littoral de l'Afrique, et qu'on appelle aujourd'hui Barbaresques, étoit le même jusqu'aux confins de l'Egypte, où se terminoit la Libye (l. XVII, p. 528). Quant à Annibal, non seulement nous pouvons présumer qu'il suivoit les mêmes usages, mais nous en sommes certains par un trait que Polybe nous a transmis. Ce général, craignant quelque trahison de la part des Gau-

Ma conjecture acquiert plus de consistance, si l'on considere que les mêmes fouilles ont fourni une tête en bronze de Scipion l'Africain, l'antagoniste d'Annibal, ouvrage qui est d'un travail également recherché, et qui a les mêmes dimensions[1]; et qu'une tête en marbre, fort ressemblante à la tête en bronze que je crois représenter Annibal, avoit été reconnue par Winckelmann comme un portrait de cet illustre Carthaginois, par des raisons que ce savant antiquaire nous a laissé ignorer[2]. Enfin les deux yeux de ce portrait ne sont pas de grandeur égale. Si cette inégalité ne vient pas d'une négligence de l'artiste, ce que l'excellence du travail ne permet pas de soupçonner, on doit croire qu'on a voulu caractériser Annibal par ce défaut: nous savons qu'avant la bataille du Trasimene le général carthaginois perdit presque entièrement l'usage d'un œil; et que les artistes anciens avoient coutume d'exprimer cette difformité par une légere différence de dimension entre les deux yeux : nous en avons un exemple frappant dans le portrait de Lycurgue[3].

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LV.

lois qui habitoient la Cisalpinè, avoit la précaution de se déguiser; et l'historien remarque particulièrement qu'il changeoit très souvent de chevelures postiches (l. III, c. 78).

(1) On l'a publiée dans le Ier volume des *Bronzi* d'Herculanum, aux planches 39 et 40. J'en donnerai des dessins bien plus exacts dans l'*Iconographie romaine*.

(2) On l'a gravée dans la *Raccolta d'antiche sculture restaurate da Bartolommeo Cavaceppi*, tome II, pl. 25. Je tiens de la bouche même de cet artiste romain, qui avoit été fort lié avec Winckelmann, l'anecdote que je rapporte ici.

(3) Voyez ci-dessus, dans la premiere partie, le n° 1 de la planche 8. Cornelius Nepos dit seulement qu'Annibal ne put plus voir de l'œil qui avoit été attaqué d'une fluxion, aussi bien que de l'autre (*Hannibale*, c. 4). Quant à ce qu'il ajoute, que l'œil malade étoit l'œil droit, cette particularité n'est pas également constatée par les autres historiens, comme on peut le reconnoître dans les notes sur ce passage qui se trouvent dans l'édition de Cornelius Nepos, par van Staveren. Dans le bronze c'est l'œil gauche qui paroît plus petit. Silius Italicus semble indiquer la cause de cette maladie dans les marches qu'Annibal faisoit à tête découverte (*Punicor.*, l. IV, v. 752). Dans le buste qui est l'objet de nos recherches, ce guerrier est représenté tête nue.

Chap. XIX.
Princes africains.
Pl. LV.

L'antiquité possédoit des images d'Annibal : deux statues de ce grand ennemi des Romains se voyoient du temps de Pline dans Rome même[1]; et l'empereur Septime-Sévere, africain comme Annibal, et qui se vantoit de le compter parmi ses ancêtres, rendit de nouveaux honneurs à la mémoire de ce grand homme[2].

§. 5. SOPHONISBE ET MASSINISSA.

Pl. LVI.

Asdrubal, fils de Giscon, étoit, après Annibal, le principal soutien de Carthage[3]. Sa fille, Sophonisbe[4], réunissoit à la beauté toutes les graces qui relevent encore ce don si séduisant de la nature : son esprit, orné par les connoissances et les arts, donnoit à sa conversation un charme irrésistible, et l'amour de la patrie imprimoit aux mouvements de son ame un caractere d'héroïsme qui l'élevoit bien au-dessus des beautés vulgaires[5].

(1) Liv. XXXIV, §. 15.

(2) Ces faits, qui se trouvent dans les chiliades de Tzetzès (*Chil.* I, *hist.*, 27), étoient tirés probablement des morceaux perdus des histoires de Dion.

M. Joseph Danieli a publié en 1781, à Naples, une tête de marbre qu'il croit représenter Annibal. C'est la tête d'un guerrier couverte d'un casque, et n'ayant la prunelle sculptée que dans un seul de ses yeux. Je n'ai pu faire usage de ce monument dont l'authenticité est incertaine, et sur lequel il m'a été impossible de me procurer aucun renseignement. Souvent les têtes antiques de marbre, lorsque le sculpteur y a exprimé les prunelles, offrent cette différence qui n'a d'autre cause que la dégradation inégale des deux yeux, causée par la vétusté.

(3) *Asdrubal Gisconis filius, maximus clarissimusque eo bello secundum Barcinos dux* (Tite-Live, liv. XXVIII, c. 12).

(4) Tite-Live, liv. XXIX, c. 23. Ainsi Sophonisbe n'étoit pas *niece d'Annibal*, comme on le dit dans une tragédie moderne. Son pere se nommoit Asdrubal, ainsi que l'un des freres d'Annibal; mais Asdrubal, pere de Sophonisbe, étoit fils de Giscon, non d'Hamilcar, comme Annibal et ses freres.

(5) Diodore de Sicile, *Excerpta de virtut. et vit.*, p. 571 de l'édition de Wesseling; Dion, *Fragment. Peiresc. ex*

Les rois de l'Afrique se disputoient sa main. Le jeune Massinissa avoit tout ce qu'il falloit pour plaire à la belle Carthaginoise, et son amour pour elle avoit obtenu l'aveu d'Asdrubal[1]. Mais, pendant l'absence de ce général, Carthage, pour enlever aux Romains un allié formidable, disposa de la main de Sophonisbe en faveur de Syphax, qui régnoit sur la plus grande partie du pays des Numides, et qui étoit le plus puissant prince de toute l'Afrique. Massinissa offensé, et qui n'avoit pas d'éloignement pour les Romains, ne garda plus de mesure, et se jeta dans leurs bras. On ne le redoutoit pas à Carthage autant que Syphax : ses états étoient moins vastes, et ils étoient en proie à la guerre civile; mais il avoit l'ame plus ferme que le roi des Massésyles, un caractere plus énergique, et une vigueur de corps qui secondoit parfaitement ses qualités morales. Quoiqu'il eût été élevé à Carthage, et que sa famille fût liée par le sang avec celle d'Annibal[2], devenu l'allié des Romains, il le fut pour toute sa vie. Syphax, excité par son beau-pere, ne songea plus qu'à opprimer ce rival; il chassa Massinissa de ses états, qu'il envahit, et l'obligea de se réfugier dans le camp de Scipion. Mais bientôt Scipion et Massinissa attaquent Asdrubal et Syphax, les défont complètement; et le roi numide est fait prisonnier par son rival. Celui-ci, secondé par Lélius, lieutenant de Scipion, sait mettre la victoire à profit. Ils surprennent la capitale de Syphax, la ville de Cirta, où étoit Sophonisbe. La princesse,

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LVI.

libris XXXIV, n. LXI, p. 27 de l'édition de Reimar.

(1) Appien, *Punica*, §. 10.

(2) Une niece d'Annibal étoit sa tante; elle avoit été mariée avec OEsalcès, roi des Massyles, frere et successeur de Gala, pere de Massinissa (Tite-Live, l. XXIX, c. 29). Syphax régnoit sur d'autres peuples numides qu'on appeloit Massésyles, et qui étoient au couchant des premiers; et il avoit étendu sa domination sur plusieurs autres peuplades barbares.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LVI.

alarmée, ne perd point courage; elle se souvient de son ascendant sur le cœur de Massinissa, s'avance à sa rencontre, se jette à ses pieds, rallume en lui tous les feux de l'amour; et, se flattant de faire rentrer Massinissa dans l'alliance de Carthage, elle brise les liens qui l'unissoient à Syphax, et consent à devenir l'épouse du vainqueur. En vain Lélius tente d'enlever la reine des bras de son nouvel époux : dans l'ivresse de l'amour et de la victoire, Massinissa lui résiste; mais bientôt la voix sévere de Scipion va se faire entendre.

Syphax dans les fers accusoit Sophonisbe d'être la cause de sa défection, et annonçoit l'espérance que Massinissa, uni avec elle, ne tarderoit pas à se rendre coupable de la même perfidie, et à provoquer la vengeance de Rome. Ces discours du roi captif, dictés par la jalousie, étoient trop vrais ou trop vraisemblables pour être négligés par le proconsul : au mépris de l'hymen qui venoit d'unir les destinées de Sophonisbe à celle de son vainqueur, il la redemande à Massinissa. Le prince aime trop passionnément la reine pour la livrer à Scipion; il le redoute trop pour la lui refuser. Il vole auprès d'elle, et lui présente un poison très subtil, comme le seul moyen qui lui reste pour conserver la liberté de son épouse. Si vous êtes content de ce moyen, dit Sophonisbe en recevant le fatal présent, je l'accepte avec joie; mon ame n'aura aimé personne après vous, et mon corps ne sera au pouvoir des Romains que privé de la vie : puis se tournant vers sa nourrice qui fondoit en larmes : Ne me pleure pas, lui dit-elle, mon trépas est trop beau. La mort aussitôt circula dans ses veines; et le prince, accablé de douleur, honora de funérailles royales les cendres d'une épouse adorée[1].

(1) On peut comparer les différents récits de cet évènement dans Tite-Live, liv. XXX, c. 12 à 15; dans Appien, *Punica*, §. 27; et dans Zonare, liv. IX, §. 13.

Après ce cruel sacrifice, Scipion et le sénat prodiguerent les honneurs et les caresses au prince numide: ses états et sa puissance furent agrandis par la ruine de Syphax et par la paix humiliante que Carthage fut contrainte de souscrire. Rome ne permettoit pas à ses alliés de faire la guerre à leur gré; Massinissa fut soustrait à cette loi à laquelle les Carthaginois furent assujettis. Le sénat romain se reposoit sur l'activité de ce prince et sur sa haine contre Carthage, du soin qu'il auroit d'inquiéter ses voisins. Massinissa les provoqua par des envahissements fréquents de quelques unes des contrées soumises à leur domination. Carthage imploroit sans cesse la médiation et l'arbitrage des Romains, qui n'avoient garde de trouver des torts à leur allié. Ces provocations réitérées déterminerent enfin les Carthaginois à faire quelques préparatifs de défense : c'en fut assez pour que Rome leur déclarât la guerre. Ainsi Massinissa fut la cause de la destruction totale de cette superbe ville, la reine des mers et la rivale de Rome. Il s'étoit flatté de s'en faire reconnoître pour souverain; mais les Romains ses amis en disposerent d'une tout autre maniere. Carthage, dans ses dernieres angoisses, ne désespéroit pas encore du retour de Massinissa à son amitié; elle auroit plutôt consenti à l'accepter pour maître que de voir consommer sa ruine que les Romains avoient déja décidée. Mais le roi numide étoit plus que nonagénaire; il étoit d'ailleurs difficile qu'il se détachât des Scipions, qu'il regardoit comme l'honneur et le soutien de Rome. Enfin la mort vint mettre un terme à ses projets, et l'empêcha de voir la destruction déplorable de cette riche et antique cité. Il avoit appelé auprès de lui Scipion le jeune pour régler les intérêts de sa nombreuse postérité[1].

(1) Il avoit, si nous en croyons quelques historiens, cinquante-quatre enfants, dont trois ou quatre légitimes (Valere Maxime, liv. V, c. 2. *Ext.* n. 4).

Chap. XIX.
Princes africains.
Pl. LVI.

Micipsa, l'aîné de ces fils, lui succéda l'an 148 avant J.-C.

Parmi les rois alliés ou sujets des Romains, Massinissa fut celui auquel ils firent le moins sentir le poids de leur tyrannie. Il dut ce bonheur à la situation de ses états, au voisinage des Carthaginois, et à la loyauté des Scipions. Son exemple fut funeste aux rois de l'Asie, qui, séduits par le bonheur de ce prince, dont les Romains ne cessoient de vanter la fortune et le nom, subirent volontairement le joug de Rome. Quant aux qualités personnelles de Massinissa, les historiens anciens en font à l'envi le panégyrique. Je transcris ici l'éloge qu'on en trouve dans un fragment de Polybe[1] : « Massinissa étoit le « prince de notre siecle le plus accompli et le plus heureux. Il « régna plus de soixante ans, et mourut à l'âge de quatre-vingt- « dix, ayant conservé jusqu'au dernier moment une santé par- « faite et un corps si robuste, que quand il falloit qu'il fût de- « bout, il s'y tenoit tout le jour sans remuer de sa place; que « quand il étoit assis, il y restoit jusqu'à la nuit; qu'il pouvoit « passer jour et nuit à cheval sans en être incommodé. Une « preuve manifeste de sa vigueur, c'est qu'en mourant nona- « génaire il laissa un fils qui n'avoit que quatre ans. Ce fils s'ap- « peloit Stembale, et fut adopté par Micipsa. Il avoit encore « quatre autres fils qui furent toujours si étroitement unis entre « eux et si attachés à leur pere, que jamais aucune dissension « domestique ne troubla le repos de son royaume. Ce que l'on « admire particulièrement dans ce roi, c'est que la Numidie, « qui, avant lui, étoit absolument stérile et passoit pour ne

(1) *Excerpt. de virtutib. et vit.*, p. 1472 de l'édition de Gronovius. Je me suis servi de la traduction de Thuillier, en changeant quelques phrases qui ne rendoient pas bien le sens de l'original.

« pouvoir être fertilisée, devint aussi propre à produire toutes « sortes de fruits qu'aucune autre contrée[1]. Il fit planter d'ar- « bres fruitiers, en mettant à part chaque espece, des campa- « gnes d'nne immense étendue[2]. Rien n'est donc plus juste que « de donner des éloges à ce prince, et d'honorer sa mémoire ».

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LVI.

Me trouvant à Naples en 1776, et parcourant avec des regards avides les peintures antiques sorties des fouilles d'Herculanum et de Pompeïa, je m'arrêtois plus particulièrement sur celles qu'on n'avoit pas encore publiées. Je fus frappé à la vue du fragment d'un ancien tableau exécuté sur l'enduit d'un mur, soit à la simple fresque, soit par ce procédé réuni à celui de la peinture encaustique[3]. Parmi les figures que ce tableau représente, et qui sont à-peu-près d'une proportion de demi-nature, la premiere qui attira mon attention fut celle qu'on voit debout sur la gauche du spectateur, en habit militaire, et dont la physionomie ressemble à celle de Scipion l'Africain l'ancien. Le sujet du tableau me parut être un festin nuptial. La couleur presque noire de quelques figures et le contraste bien marqué de la carnation extrêmement brune de l'homme et du teint de la femme, placés l'un près de l'autre sur un de

(1) Le nom de Numides n'est qu'une corruption latine du mot grec Nomades, *peuples pasteurs*, qui exprime le genre de vie de ces nations africaines. Massinissa rendit les Numides agriculteurs.

(2) Je crois que l'épithete μυριοπληθεῖς, que donne Polybe aux champs où Massinissa avoit fait des plantations, et qui signifieroit le nombre de ces champs qu'on pourroit compter par *myriades*, ou par dixaines de milliers, ce qui est un peu bizarre, doit être changée en μυριοπλέθρους, qui signifieroit des campagnes d'une vaste étendue qu'on pouvoit mesurer par des dixaines de milliers de *plethres* : le *plethre* étoit une mesure agraire de 100 pieds grecs.

(3) M. Fea, dans ses notes à l'*Histoire de l'art* par Winckelmann (liv. XI, c. 1, §. 2 de l'édition de Rome) a fait mention de cette peinture inédite d'après les renseignements que je lui en avois donnés.

Chap. XIX. Princes africains. Pl. LVI.

ces lits dont les anciens se servoient pour prendre leurs repas, me parurent indiquer que la scene se passoit en Afrique, et que le principal personnage étoit un Africain. Je n'hésitai pas alors à reconnoître dans cette peinture le festin nuptial de Massinissa et de Sophonisbe, célébré à Cirta dans le palais de Syphax.

Ayant fait prendre un dessin exact du tableau, un examen plus attentif et plus détaillé n'a fait que confirmer mon premier jugement : ainsi j'ai fait graver cette intéressante peinture comme le seul monument authentique sur lequel on puisse reconnoître les portraits de Massinissa et de Sophonisbe[1].

Le lieu de la scene est une salle au rez-de-chaussée donnant sur un jardin, et dont le plafond est soutenu par des colonnes. On peut la regarder comme un *triclinium*, ou salle de festin.

La porte qu'on voit à travers une fenêtre est ornée de festons formés de branches de laurier ou de quelque autre arbre de bon augure, ainsi qu'il étoit d'usage dans les fêtes nuptiales des Grecs[2], dont les rites s'étoient répandus chez toutes les nations civilisées. Ces fêtes étoient solennisées par des banquets somptueux même chez les Carthaginois[3], qui avoient emprunté des nations asiatiques l'usage de se coucher sur des lits pour se mettre à table[4]. La salle est ornée de statues placées dans les entre-colonnements; la statue d'Apollon est représentée comme étant de bronze doré; l'autre statue, qu'on suppose de

(1) Les têtes en marbre ou en pierres gravées, que plusieurs antiquaires ont publiées comme des portraits de Massinissa, n'offrent aucun caractere qui puisse justifier cette dénomination tout-à-fait gratuite.

(2) Catulle, *Argonaut.*, v. 294; Juvénal, *sat.* VI, v. 79.

(3) Justin, liv. XXI, c. 4.

(4) On fabriquoit à Carthage ces lits pour les festins, et c'est de là qu'on les appeloit lits puniques, *lectuli punicani;* ils étoient de bois. Les peuples orientaux avoient l'usage de prendre leurs repas étant couchés sur des lits, comme on peut le conclure de plusieurs endroits des livres sacrés.

la même matiere, est d'une teinte verdâtre[1]. Les nouveaux mariés sont à demi-couchés sur le même lit: l'homme, dont le teint est très brun, a la tête ceinte du diadême royal : ce diadême est blanc, tel que le portoient, à l'exemple des rois grecs successeurs d'Alexandre, les rois qui régnoient dans ces contrées au temps des guerres puniques, et tel que Syphax le portoit lui-même[2]. La reine, dont la beauté frappe les yeux par l'éclat de son teint, par la régularité de ses formes, par la grace de sa pose, a un bandeau pareil autour de la tête; elle tient dans sa main droite une coupe d'argent, et paroît attendre qu'on la remplisse; un brasselet d'or entoure son poignet, et une bague orne le doigt annulaire de sa main gauche. Le roi, d'une taille fort avantageuse, a l'air troublé; de sa main droite il serre son épouse contre son sein; le geste qu'il fait de sa main gauche est celui d'un homme qui s'excuse : ses yeux sont fixés sur le Romain qui s'approche d'un air imposant et sévere. Deux jeunes femmes, dont l'une semble être une négresse, sont auprès de la reine : un esclave presque nu et d'un teint très brun est derriere le Romain, dans l'action d'apporter des fruits sur un plateau rectangulaire[3]. Des tapisseries, *aulœa*, sont tendues autour du lit suivant l'usage.

Quand même le portrait de Scipion ne seroit pas connu, je crois qu'un tableau représentant un prince africain à côté d'une

(1) Cette derniere paroît représenter Mercure; elle n'a d'autre attribut qu'une baguette dans la main gauche. Les ouvrages de l'art des Grecs passoient en Afrique par le moyen du commerce des Carthaginois. Voyez ce qu'on a remarqué ci-dessus sur le goût des Carthaginois pour les arts, p. 267, note (1).

(2) Silius Italicus, *Punicorum*, l. XVI, v. 241 :

Cinguntur tempora vittâ
Albente.

(3) On fait mention de plateaux carrés, *lances quadratœ*, dans quelques lois du Digeste.

Chap. XIX.
Princes africains.
Pl. LVI.

jeune reine, surpris dans un repas par un Romain, seroit jugé avoir pour sujet le funeste hyménée de Sophonisbe. Mais la ressemblance du profil de ce Romain avec le profil d'un portrait bien authentique de Scipion me paroît si certaine[1], qu'il ne peut plus rester de doute sur le sujet du tableau. Il est vrai que, suivant Tite-Live, Lélius et non pas Scipion tenta d'arracher Sophonisbe des bras de Massinissa[2]; mais, en comparant le récit de cet évènement tel qu'on le lit dans Tite-Live, dans Appien d'Alexandrie, et dans Zonare qui a tiré ses matériaux de Dion, on aperçoit quelques différences qui doivent avoir eu pour cause, non seulement la diversité des traditions, mais aussi les embellissements et les altérations que la peinture et la poésie, en s'emparant de cette histoire, ont pu y apporter[3]. En effet, la substitution de Scipion à Lélius est si naturelle, qu'on pourroit excuser l'artiste quand même il l'auroit faite sans autorité. Le personnage de Scipion est bien autrement intéressant que celui de Lélius; et il fut seul la véritable cause de la triste fin de Sophonisbe.

Les vêtements et les meubles sont de couleurs différentes. Le manteau de Massinissa est d'un pourpre violet doublé de bleu; la premiere tunique de Sophonisbe est pourpre, celle de dessus est verte, et la grande draperie est jaune; la chlamyde de Scipion est d'une couleur rougeâtre; les vêtements des deux femmes

(1) Pour que le lecteur puisse juger de cette ressemblance par un simple coup-d'œil, j'ai fait dessiner dans un coin de la planche le profil de Scipion, d'après le plus authentique de ses portraits que nous donnerons dans la premiere partie de l'*Iconographie romaine*.

(2) Tite-Live, liv. XXX, c. 12: *Factis nuptiis supervenit Lœlius, et adeo non dissimulavit improbare se factum ut.... detractam eam* TORO GENIALI *mittere ad Scipionem conatus sit.*

(3) Quintus Ennius, qui avoit fait un poëme sur les actions de Scipion, avoit sans doute embelli cet épisode de quelques couleurs poétiques.

sont blancs, et la petite draperie de l'esclave est grise. L'oreiller sur lequel Sophonisbe s'appuie est violet, avec des bordures jaunes; le matelas et les tapisseries sont de couleur verte; la partie inférieure du lit est grise, et le bas est bleu de ciel. Auprès du roi on distingue son sceptre blanc, soit d'argent, soit d'ivoire, surmonté d'un fleuron, tel qu'on voit sur plusieurs monuments le sceptre de Jupiter.

NOTE.

M. Sestini a cru reconnoître l'effigie de Bocchus, roi de Mauritanie, le même qui trahit Jugurtha et le livra aux Romains, sur une médaille d'argent qui porte pour légende REX BOCVS. Mais la tête qu'il a décrite comme celle du roi Bocchus (*Caput regis imberbe galeâ singulari tectum: Lettere,* t. VII, p. 81) n'est que la tête de l'Afrique coiffée de la dépouille d'un éléphant. On voit ce même type sur une médaille de Juba Ier, prince voisin et contemporain de Bocchus (Pellerin, t. III, pl. 120, n° 3). Ainsi je n'ai pas placé cette médaille dans l'iconographie, non plus qu'une médaille romaine frappée par Faustus Sylla, fils du dictateur, malgré l'opinion d'Eckhel, suivant laquelle le buste empreint sur cette médaille d'argent, et qui représente un jeune homme, la tête ornée d'un bandeau et les épaules couvertes d'une peau de lion, seroit un portrait de Bocchus. Ce buste est celui d'Hercule jeune; et le bandeau ou diadême distingue souvent les images de ce héros déifié et vainqueur aux jeux olympiques. La tête d'Hercule se retrouve sur d'autres médailles frappées par l'autorité du même magistrat romain, fils de Sylla; et le savant Eckhel lui-même n'a pas hésité à la reconnoître (D. N., t. V, p. 192 et suiv.).

CHAPITRE XX.

SUPPLÉMENT A L'ICONOGRAPHIE GRECQUE.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

DANS le cours des six dernieres années pendant lesquelles j'ai travaillé à cet ouvrage, on a découvert plusieurs médailles qui, en fournissant des portraits inconnus jusqu'alors, sont propres à remplir quelques lacunes dans l'iconographie. M'étant assuré de l'authenticité de ces monuments, je me suis empressé de m'en procurer des dessins exacts et de les faire graver dans une planche de supplément.

J'y ai joint d'autres effigies que je n'avois pu donner d'après les monuments mêmes, et qu'il m'avoit fallu faire dessiner d'après des estampes dont la fidélité n'étoit pas bien assurée. J'ai ajouté aussi de nouveaux portraits de quelques personnages qu'on a déja vus dans ce recueil, parceque ces portraits m'ont paru présenter des différences remarquables, ou donner une idée plus exacte de la physionomie de ces mêmes personnages.

Enfin j'ai réuni à la fin de ce chapitre des éclaircissements sur quelques endroits de l'ouvrage qui m'ont paru en avoir besoin: ils seront propres à mettre dans un plus grand jour des opinions que j'ai émises sur quelques points d'histoire ou d'archéologie.

Chap. XX.
Supplément.
Pl. LVII.

SECTION PREMIERE.

SUPPLÉMENT A LA PREMIERE PARTIE,
QUI CONTIENT LES PORTRAITS DES HOMMES ILLUSTRES.

§. 1. ARATUS.

En donnant le portrait de ce poëte cilicien[1], d'après une médaille frappée dans la ville de Pompeïopolis sa patrie, j'avois été obligé de faire copier cette médaille sur la gravure qu'en avoit publiée M. Combe[2]. Je citois une médaille semblable qui avoit appartenu au college de Louis-le-Grand, et que Morel avoit publiée; mais je ne savois pas que la même médaille étoit maintenant dans le cabinet de la bibliotheque impériale. L'y ayant trouvée[3], je l'ai fait copier exactement; et ce dessin est gravé sous le nº 1. Les deux portraits d'Aratus et de Chrysippe qu'on voit représentés sur ce monument numismatique doivent être regardés comme les plus authentiques qu'on ait publiés de ces hommes illustres. On reconnoît, dans le portrait d'Aratus, ce mouvement du col qui fait élever la tête vers le ciel, *panda cervix*, et que Sidoine Apollinaire avoit remarqué dans les portraits du poëte astronome. On retrouve, dans celui de Chrysippe, ce poing serré qu'on regardoit comme un emblême de N° 1.

(1) On trouve un article sur Aratus dans la premiere partie de cet ouvrage, ch. I, §. 14, t. I, p. 92, et un autre sur Chrysippe, chap. IV, §. 14, p. 204. Voyez la planche 7, nº 4, et la planche 23, nº 3.

(2) *Catalogus Musei Hunteriani*, planche 43, nº 23.

(3) Elle est indiquée dans la *Description*, etc., de M. Mionnet, t. III, *Cilicie*, nº 353.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

la logique. L'époque ΘΚC, ou l'an 229 de Pompeïopolis, se lit clairement sur la médaille, et justifie les conjectures que j'avois opposées aux doutes d'Eckhel[1].

§. 2. HÉRACLITE.

Ce philosophe éphésien, d'une naissance distinguée, d'une imagination vive, et d'un caractere bizarre[2], fut l'auteur d'un systême de physique universelle, suivant lequel il reconnoissoit le feu comme le principe de tout ce qui existe; et, le supposant animé, il en faisoit Dieu, le Destin, et l'ame du monde. Héraclite consigna cette doctrine dans un ouvrage qu'il composa sur la nature, et qu'il déposa dans le temple de Diane; mais son style obscur paroissoit mieux convenir à des oracles qu'à un livre didactique. Néanmoins Socrate avouoit que ce qu'il en pouvoit comprendre étoit excellent. Héraclite avoit voulu peut-être cacher au vulgaire une doctrine qu'il croyoit pouvoir lui être dangereuse; ou plutôt il ne se soucioit pas de se faire comprendre par les hommes de son temps qui étoient l'objet de son mépris. Cette disposition fut cause qu'il ne voulut pas accepter la suprême magistrature de son pays, qu'il se refusa aux invitations de Darius, et qu'il se retira dans la solitude. Il ne la quitta que

(1) Page 206, tome I[er], note (5).

(2) Diogene de Laërte, l. IX, n° 1 et suiv.; et Suidas, v. Ἡράκλειτος, nous ont transmis beaucoup de matériaux relatifs à la vie et à la doctrine de ce philosophe: Fabricius, *Biblioth. græca*, liv. II, c. 24, §. 4, et Brucker, *Hist. phil.*, part. II, liv. II, c. 12, en ont compilé et examiné un plus grand nombre. Les écrivains anciens varient sur le nom du pere d'Héraclite. L'inscription d'un hermès, copiée par Fulvius Ursinus, le nomme, non Blyson ni Bleuson, mais *Bluson*, ΒΛοΥΣΩΝΠΣ, l'o de la diphthongue étant gravé au-dessus de l'Υ. Héraclite étoit né vers l'an 500 avant J.-C., autant qu'on peut le déduire de l'époque marquée par Suidas, et de celle d'Hermodore son contemporain.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

vers la fin de sa vie pour se faire guérir d'une hydropisie dont il étoit attaqué, et à laquelle il succomba[1]. Son humeur misanthropique et chagrine a donné origine aux contes généralement répandus qui nous représentent Héraclite comme un pleureur, et l'opposent au rieur Démocrite[2].

N° 8.

Nous avons remarqué ailleurs que l'hermès d'Héraclite publié par Fulvius Ursinus avoit été trouvé sans tête[3], et que celle qu'on y a rapportée et qui a été gravée dans plusieurs recueils n'étoit pas authentique. Cependant les Ephésiens ont fait frapper, sous les empereurs romains, des monnoies qui ont pour type la figure d'Héraclite[4]. Quoiqu'on puisse douter, avec raison, que ces images, d'une très petite dimension, et d'une exécution médiocre, soient de véritables portraits du philosophe d'Ephese, néanmoins comme il est probable que dans un temps où le portrait d'Héraclite étoit connu[5] on ne s'en écartoit guere dans les

(1) M. l'abbé Rossi, dans ses *Commentationes Laërtianæ*, §. 62, a éclairci quelques passages qui ont rapport aux circonstances de la mort d'Héraclite.

(2) On les trouve déja dans Séneque, *de Irâ*, liv. II, c. 10; dans Juvénal, sat. X; dans Lucien, et dans d'autres anciens.

(3) A la p. 221 du t. I, dans la *note* placée à la fin du ch. IV de la premiere partie.

(4) Une médaille de Diaduménien, frappée à Ephese, et ayant pour type du revers la figure d'Héraclite avec son nom dans la légende, a été décrite dans le *Journal de Trévoux*, an 1705, août, p. 1460 (voyez aussi l'*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. 1, p. 294); et M. l'abbé Sestini a fait graver le dessin d'une médaille semblable dans son dernier ouvrage, qui a pour titre *Descrizione delle medaglie del fu Benkowitz;* Berlino, 1809, in-4°, pl. 1, n° 10. M. Zoëga avoit fait mention d'une autre médaille avec le même type et la même légende au revers, et représentant du côté de la tête l'effigie de Jules Maximin (*Bassirilievi di Roma*, tom. I, p. 136). M. le baron Didelot, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté à Copenhague, m'a fait passer à Paris la médaille originale même. En voici la description : on y voit d'un côté la tête de l'empereur tournée vers la gauche et portant une couronne rayonnante, avec la légende Γ ΙΟΥ ΟΥΗ ΜΑΞΙΜΕΙΝΟϹ. Le revers est le même que celui de la médaille de Philippe, n° 8; mais les deux mots qui composent la légende sont dans le sens inverse.

(5) Christodore a décrit une statue d'Héraclite qu'on avoit transportée à Constan-

Chap XX. Supplément. Pl. LVII.

imitations qu'on en faisoit, je donne ici, n° 8, le dessin d'une de ces médailles. Elle est inédite, et je l'ai trouvée au cabinet de la bibliotheque impériale[1]. L'empereur dont elle présente l'effigie est Philippe le pere. On lit autour du type du revers les deux mots ΗΡΑΚΛЄΙΤΟϹ ЄΦЄϹΙΩΝ, *Héraclitus*, (monnoie) *des Ephésiens;* et on y voit la figure entiere d'Héraclite debout; la partie supérieure du corps est nue, la partie inférieure est enveloppée d'un manteau. Le philosophe a la main droite levée, dans l'attitude d'un homme qui parle, et de la gauche il tient une massue. Ce symbole fait sans doute à la fois allusion au nom du philosophe, qui est dérivé de celui d'Hercule, et à la force de son ame et de son caractere[2].

§. 3. HIPPARQUE.

Sans rabaisser le mérite de ces hommes laborieux et passionnés pour la science, qui, dans l'antiquité, ont fait du ciel l'objet de leurs études, on peut assurer qu'Hipparque est le prince des anciens astronomes, et qu'aucun d'eux n'a enrichi l'astronomie d'autant de découvertes que cet homme merveilleux[3]. Il étoit né dans la ville de Nicée en Bithynie, et florissoit

tinople et placée dans le gymnase de Zeuxippe (*Analecta* de Brunck, t. II, p. 469).

(1) On l'a indiquée d'une maniere incomplete dans la *Description* souvent citée, t. III, *Ionie*, n° 427.

(2) Cette force ou plutôt cette dureté et cette rudesse du caractere d'Héraclite sont exprimées à merveille dans une épigramme de Méléagre Syrien, qui est la 118e dans les *Analecta* de Brunck.

(3) Les autorités qui justifient tout ce que j'avance dans cet article se trouvent dans l'*Histoire des Mathématiques* par M. Montucla, part. I, liv. IV, §. 9, p. 257 et suiv. du tom. I; et dans la *Bibliotheque grecque* de Fabricius, tom. II, p. 94 de la premiere, et tom. IV, p. 25 de la seconde édition. M. de Lalande a donné un apperçu des découvertes d'Hipparque dans le premier vol., pag. 150 de son *Astronomie;*

vers l'an 150 avant l'ere chrétienne. Ayant commencé par l'étude du soleil et de la lune, et fixé, par des observations nouvelles et par des méthodes plus scientifiques, leurs masses, leur distance, et la mesure de leurs mouvements, il étendit ses recherches sur le ciel tout entier, dont il prétendit compter et décrire toutes les étoiles; travail, dit Pline, dont un dieu même auroit été rebuté[1]. C'est ainsi qu'en comparant ses observations avec celles de ses prédécesseurs, il s'aperçut de ce mouvement apparent des étoiles fixes qui produit la précession des équinoxes. Descendu du ciel sur la terre, il appliqua la science astronomique au perfectionnement de la géographie: il fut le premier à déterminer les positions des lieux par les latitudes et les longitudes, et à calculer celles-ci par le moyen des éclipses[2]. La science de la trigonométrie sortit comme d'elle-même de l'ensemble de ses travaux. Les instruments propres à l'observation prirent entre ses mains un nouveau degré de perfection; et ses découvertes, suivant la remarque d'un savant, furent comme la semence de celles que les travaux des siecles suivants ont fait éclore[3].

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

Nous ne connoissons aucune circonstance de la vie d'Hipparque; nous savons seulement par ses observations qu'il ne resta pas toujours à Nicée, puisque quelques unes ont été faites à Rhodes. On n'est pas égalernent fondé à croire, ainsi que la plupart des astronomes modernes l'assurent, qu'Hipparque ait habité Alexandrie[4]. Le titre d'un de ses ouvrages dans lequel il traitoit

et M. Gosselin a traité le même sujet avec plus d'étendue au commencement de ses *Recherches sur la Géographie systématique des anciens.*

(1) Liv. II, §. 24. *Idemque ausus, rem etiam deo improbam, adnumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere.*

(2) Strabon, liv. I, p. 7.

(3) Montucla, *loco citato.*

(4) Hipparque avoit eu connoissance de plusieurs observations faites à Alexandrie; mais Ptolémée, qui nous a transmis ce fait,

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

de la gravité des corps, prouve qu'il n'avoit pas négligé la physique générale : mais cet écrit d'Hipparque est perdu, ainsi que tous les autres, si on en excepte quelques observations sur des erreurs d'Aratus. Bayle a cru, d'après un passage de Pline, que l'astronome bithynien avoit composé un systême de métaphysique sur l'origine des ames humaines; mais je pense que le style emphatique de Pline a induit en erreur ce critique ingénieux [1].

N° 3.

L'image d'Hipparque manquoit à l'iconographie; ce n'est que dans ces dernieres années que les conservateurs de la bibliotheque impériale ont fait l'acquisition de la médaille gravée sous le n° 3. Elle est de bronze, frappée à Nicée de Bithynie, patrie de l'astronome, et sous le regne d'Alexandre-Sévere dont elle porte l'effigie [2] Le type du revers présente un homme à longue barbe, à demi-nu; la partie inférieure du corps est enveloppée dans un *pallium*, costume le plus ordinaire des philosophes dans les ouvrages de l'art, et le même qu'on a donné à Pythagore [3] et à Héraclite sur les médailles. Auprès de

ne dit pas expressément que ces observations avoient été faites par Hipparque lui-même, ainsi qu'il le dit de quelques autres observations faites à Rhodes et en Bithynie. M. de la Porte du Theil a proposé ces doutes dans des remarques sur le *Discours préliminaire* qu'on doit lire à la tête de la nouvelle traduction de Strabon, aux p. LXXV (2), et LXXVIII (2), et il les appuie sur d'autres conjectures également concluantes.

(1) *Dictionn. histor. et critiq.*, article *Hipparque.* Lorsque Pline a parlé d'Hipparque en ces mots : *Hipparchus ut quo nemo magis adprobaverit cognationem cum homine siderum, animasque nostras partem esse cœli*, etc. (l. II, §. 24), il n'a pas voulu dire, à ce que je pense, qu'Hipparque avoit soutenu dans ses écrits que les ames humaines tirent leur origine des astres; mais seulement que ce grand astronome, par sa parfaite connoissance du ciel, prouvoit que nos ames ne sont pas étrangeres aux astres, puisqu'elles peuvent expliquer, calculer, et prédire les phénomenes les plus étonnants des spheres celestes.

(2) La légende du côté de la tête est Μ ΑΥΡ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ ΑΥ, *Marc-Aurele Alexandre Auguste.*

(3) Voyez, dans la premiere partie de cet ouvrage, les n° 1 et 2 de la planche 17.

lui on voit un globe posé sur une petite colonne, ce qui fait d'autant plus ressembler cette image à celle du philosophe de Samos. La légende, ΙΠΠΑΡΧΟϹ ΝΙΚΑΙΕΩΝ, *Hipparque*, (monnoie) *des Nicéens*, indique le nom du personnage représenté, et celui de la ville qui, en faisant frapper cette monnoie, a voulu honorer la mémoire du plus illustre de ses concitoyens.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

§. 3. HIPPOCRATE.

J'avois promis de donner le dessin exact de la médaille authentique d'Hippocrate qui avoit disparu, mais qui n'a pu échapper à mes recherches [1]. C'est la même qui avoit été copiée dans un ouvrage du Dr Mead, et elle est semblable à celle que Fulvius Ursinus avoit fait connoître [2]. Les dessins qu'on en avoit publiés n'étant pas de la même dimension que la médaille originale, la physionomie d'Hippocrate y étoit plus ou moins altérée. J'ai tâché que ce reproche ne pût être fait au dessin gravé sous le n° 2. N° 2.

Dans l'article où j'ai parlé d'Hippocrate [3], j'ai inséré un long passage de sa vie, écrite en grec, dans lequel on indique le costume que les peintres anciens donnoient aux images de cet homme étonnant, c'est-à-dire le bonnet ou la draperie qui enveloppoit sa tête. On remarque cette coiffure dans une miniature du XIVe siecle, qui orne un manuscrit des ouvrages d'Hippocrate, appartenant à la bibliotheque impériale, à la tête duquel N° 9.

(1) Tome I, p. 276, note (3).

(2) On la trouve dessinée, d'après la gravure de Théodore Galle, à la planche 32, n° 1 de la premiere partie.

(3) Chap. VII, §. 1 de la premiere partie, t. I, p. 275, note (3).

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

la figure entiere du médecin de Cos est représentée[1]. Cette particularité porte à conjecturer que la peinture dont il s'agit, ainsi que quelques autres dont on a parlé dans le cours de cet ouvrage, conserve encore quelques traces d'un original ancien et authentique. Hippocrate, assis sur un siege demi-circulaire, est vêtu d'une tunique et d'une chlamyde dont un des pans relevé forme une espece de voile autour de sa tête. Sa physionomie, vue de face, offre la plupart des traits qu'on retrouve sur la médaille, et que les hermès de marbre présentent avec plus de développement. Sa tête est chauve dans la miniature, ainsi que sur la médaille et dans les hermès[2].

SECTION II.

SUPPLÉMENT A LA SECONDE PARTIE,
QUI CONTIENT LES SUITES DES ROIS.

§. 1. RHÉMÉTALCÈS II, FILS DE RHESCUPORIS, ROI DES THRACES.

Ce prince étoit fils de Rhescuporis, et neveu de ce Cotys IV

(1) M. Boivin l'a fait graver très exactement dans ses notes sur Nicéphore Grégoras, page 777. Le dessin que j'en offre, n° 9, est copié de celui que Boivin à donné; mais auparavant il a été comparé avec la miniature originale.

(2) La tunique d'Hippocrate est de couleur bleue; la chlamyde qui couvre sa tête est couleur de pourpre; les ornements sont dorés. On lit au-dessus de la figure, Ο ΙΠΠΟΚΡΑΤΗΣ ΚΩΟΣ, *Hippocrate de Cos*. Dans le livre ouvert est écrit le commencement de ses aphorismes: Ο βιὸς βραχὺς, ἡ δὲ τεχνὴ μακρὰ, ὁ δὲ καιρὸς οξὺς; *Vita brevis, ars longa, occasio prompta*, etc. Les Δ, par l'impéritie du peintre, sont transformés en des Α.

qu'Auguste avoit investi de l'autorité royale sur plusieurs peuples de la Thrace[1]. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

Vers l'an 19 de l'ere chrétienne, lorsque Rhescuporis fut détrôné par Tibere, Rhémétalcès, qui avoit hautement improuvé les trames criminelles de son pere contre Cotys V son cousin, obtint de l'empereur le sceptre de Rhescuporis[2].

L'an 38 de l'ere vulgaire, il ajouta à ses états ceux qui appartenoient aux fils de Cotys V, dont l'aîné fut appelé par Caligula à régner sur la petite Arménie. La maniere dont il se conduisit envers les Romains, qu'il servit de sa personne et de ses forces contre plusieurs hordes de Thraces mal soumises à l'empire, lui avoit mérité cet accroissement de puissance; mais un crime domestique mit fin à son regne et à sa vie. Rhémétalcès fut assassiné par sa femme. La Thrace, après lui, n'eut plus de rois: l'empereur Claude la réduisit en province romaine, l'an 46 de l'ere vulgaire.

M. Cary avoit publié une médaille de Rhémétalcès II; mais elle présentoit le nom de ce prince sans présenter son effigie: ainsi je n'en avois pas inséré le dessin dans cet ouvrage, qui n'a pour objet que l'iconographie. Une médaille inédite de Rhémétalcès, et avec son effigie, vient d'être découverte. Elle est de bronze; et j'en donne le dessin sous le n° 4[3]. On voit d'un côté le buste de Rhémétalcès II; sa tête est ornée du diadême, et la N° 4.

(1) Voyez ci-dessus, chap. V, §. 5 de cette seconde partie, t. II, p. 112; Cary, *Histoire des rois de Thrace,* p. 78; Tillemont, *Histoire des empereurs, Tibere,* art. 11, *Caïus,* art. 6. J'ai suivi ce dernier pour les époques.

(2) Tacite, liv. II, c. 67: *Thracia in Rhæmetalcen filium, quem paternis consiliis adversatum constabat, inque liberos Cotyis dividitur.*

(3) M. Tochon, qui a fait l'acquisition de ce monument numismatique, s'est empressé de me le communiquer.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

légende offre son nom, ΒΑϹΙΛΕΥϹ ΡΟΙΜΗΤΑΛΚΑϹ, *le roi Rhémétalcès*. Le revers présente l'effigie de Caligula, avec la légende, ΓΑΙΩ ΚΑΙϹΑΡΙ ϹΕΒΑϹΤΩ, *à Gaïus César Auguste*[1]. Ce synchronisme prouve que le roi Rhémétalcès est le second de ce nom.

§. 2. POLÉMON II,
ROI DE PONT ET DE LA PETITE ARMÉNIE.

N° 6.

Nous avons vu le portrait de ce roi, d'après ses médailles, au n° 11 de la planche XLII[2]. Mais la médaille du même prince, que j'ai fait graver ici sous le n° 6, étoit inconnue : elle a été apportée depuis peu de Trébisonde[3]. On y voit l'effigie de Polémon II, semblable à celle que j'ai donnée; mais le revers de la médaille nous apprend une circonstance de la vie de Polémon que l'histoire nous avoit laissé ignorer. Le type est une inscription entourée du diadême royal; on y lit le nom *de la reine Tryphene*, ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΤΡΥΦΑΙΝΗΣ, qui, sans doute, a été l'épouse de ce prince avant son hymen avec Bérénice, ou après son divorce. Je ne puis rien dire de certain sur cette princesse, si ce n'est que son nom, usité dans la famille des Lagides[4], donne lieu de penser que Tryphene étoit fille de Juba le jeune et de Cléopâtre Sélene[5].

(1) La terminaison dorique du nom *Rhémétalcas* au lieu de *Rhémétalcès* tient probablement au dialecte de la ville grecque où cette monnoie a été fabriquée. Ce nom est écrit de même sur la médaille publiée par Cary; et l'on trouve des *dorismes* sur les médailles de Bizya et de Mésembria, villes de la Thrace.

(2) Chapitre VII, §. 9 de cette seconde partie.

(3) Elle appartient à la collection de M. d'Hermand, à Paris.

(4) Je ne trouve que deux autres Tryphene dans l'histoire, l'une et l'autre de la race des Lagides. L'une est Tryphene, fille de Ptolémée Physcon et femme d'Antiochus Grypus; l'autre est une des filles de Ptolémée VII Aulete, qui avoit pris les rênes du gouvernement pendant la fuite de son pere.

(5) Les médailles de Juba le jeune étoient

§. 3. RHESCUPORIS II, ROI DU BOSPHORE.

N° 7.

Je n'avois pu donner l'effigie de ce prince que d'après un dessin gravé[1]. Je ne connoissois aucun cabinet dans lequel se trouvât la médaille originale. Je viens de recevoir l'empreinte d'une médaille d'or du même roi, acquise dernièrement pour le cabinet de Vienne[2]. Je l'ai fait dessiner et graver sous le n° 7. On pourra juger, en comparant ce dessin avec celui que j'ai donné de l'autre médaille parfaitement semblable, pl. XLII, n° 19, du peu de cas qu'on doit faire, pour l'iconographie ancienne, de la plupart des gravures qui accompagnent les ouvrages de numismatique publiés jusqu'à ce jour.

§. 4. TIGRANE LE JEUNE, ET ERATO, PRINCES ARMÉNIENS.

La captivité d'Artavasde et de sa famille ne fit pas tomber l'Arménie au pouvoir de Marc-Antoine. Les peuples de ce royaume surent défendre quelque temps leur indépendance, et mirent la couronne sur la tête d'Artaxias, fils aîné du roi prisonnier, et qui n'avoit point partagé son sort[3]. Mais les Arméniens, toujours inquiets et divisés en deux partis, dont l'un étoit sous l'influence des Romains, l'autre sous celle des Parthes, massacrerent Artaxias, qui étoit l'ami de ces derniers, et demanderent

les seules jusqu'à présent sur lesquelles on trouvoit le nom de la reine sans son effigie au revers de celle du roi, ainsi que sur cette médaille de Polémon II. Ce fait offre une analogie qui vient à l'appui de ma conjecture.

(1) Chap. VII, §. 14.

(2) Je la dois au savant numismatiste M. le chanoine Neumann.

(3) Voyez ci-dessus le §. 7 du ch. XII.

Chap. XX.
Supplément.
Pl. LVII.

pour roi son frere Tigrane, qui étoit à Rome. Auguste le leur accorda, et le fit conduire en Arménie par Tibere son beau-fils, qui le couronna de sa main l'an 20 avant l'ere chrétienne[1].

Le regne de Tigrane fut court, et la couronne ne resta pas long-temps sur la tête de ses enfans, que, suivant l'usage d'Orient, il avoit attachés l'un à l'autre par les nœuds de l'hymen[2]. Il est probable que le jeune Tigrane, fils et successeur du précédent, montroit du penchant pour les Parthes : Rome le détrôna, et donna la couronne à un autre Artavasde, vers l'an 6 avant la même ere. Tigrane, avec l'aide des Parthes, prit sa revanche quatre ans après, et se ressaisit du sceptre de l'Arménie. Ce fut alors que Caïus César, petit-fils et fils adoptif d'Auguste, passa dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes et soumettre l'Arménie. L'influence des Romains avoit suscité à Tigrane de nouveaux ennemis parmi les peuples barbares qui environnoient ses états. Tigrane marcha contre eux; mais son expédition fut malheureuse, et il y perdit la vie un an environ avant l'ere chrétienne[3].

(1) Suétone, *Tiberio*, c. 9.

(2) Ce morceau d'histoire est tiré de ce que dit Auguste lui-même dans les tables d'Ancyre (Chishull, *Antiq. Asiat.*, p. 175 et 176); d'un passage de Tacite qui contient un grand nombre de détails indiqués fort succinctement (*Annal.*, liv. II, c. 3 et 4); du livre LV, §. 11 de Dion; et d'un fragment du même livre, publié par M. l'abbé Morelli. Cette derniere autorité, inconnue aux savants qui ont traité cette partie de l'histoire ancienne, y a répandu un nouveau jour, et est devenue la cause de la diversité qui existe entre le récit que je fais de ces évènements et le récit des autres historiens modernes.

(3) Dion (*Hist. rom.*, *Fragmenta ab Jacobo Morellio edita*; Paris, 1800, fol., p. 7 et 8) dit clairement que Tigrane mourut dans cette guerre : Τιγράνου ἐκ πολέμου τινὸς βαρβαρικοῦ φθαρέντος; la version latine, *Tigranes licet bello quodam barbarico profligatus fuisset*, n'est pas assez exacte. Il auroit fallu, *Quamquam Tigranes in bello quodam barbarico interfectus fuisset.*

Erato, son épouse et sa sœur, abdiqua une couronne qu'elle n'espéroit pas pouvoir conserver; et alors Caïus donna pour roi aux Arméniens Ariobarzane, prince mede qui tiroit son origine des rois d'Arménie. Une mort prématurée enleva le nouveau roi; et son fils, nommé Artavasde comme deux de ses prédécesseurs, ne put se maintenir sur le trône. Erato recouvra le sceptre; mais les Arméniens se lasserent bientôt d'être gouvernés par une femme[1] : ils la firent descendre du trône, et voulurent y placer Vononès, qu'Artaban III venoit, ainsi que nous l'avons vu, d'expulser du royaume des Parthes, vers l'an 5 de l'ere vulgaire[2]. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

La médaille de bronze gravée sous le n° 5 de cette planche, et frappée sous Tigrane le jeune, présente son portrait et celui d'Erato. Le roi est orné de la tiare arménique, la même que nous avons vue sur la tête du grand Tigrane et de son fils Artavasde; et la légende, ΒΑCΙΛЄΥC ΒΑCΙΛЄΩΝ ΤΙΓΡΑΝΗC, contient le nom de *Tigrane* et le titre de *roi des rois*[3]. La légende du revers désigne *Erato, sœur du roi Tigrane*, ЄΡΑΤꙌ ΒΑCΙΛЄꙌC ΤΙΓΡΑΝΟΥ ΑΔЄΛΦΗ[4]; et le type présente son effigie. N° 5.

Cette médaille singuliere répand un nouveau jour sur les pas-

(1) Cela résulte du passage de Tacite, *loco citato*, combiné avec le fragment de Dion.

(2) Voyez ci-dessus le chap. XV, §. 11 de cette seconde partie.

(3) Une médaille presque semblable, mais moins conservée, varie dans la légende qui environne l'effigie de Tigrane. On y lit, ΒΑCΙΛΕΥC ΜΕΓΑC ΝΕΟC ΤΙΓΡΑΝΗC, *le grand roi Tigrane le jeune*. Cette derniere épithete y a été ajoutée pour le distinguer de son pere. Cette médaille, de la collection du docteur Hunter, se trouve gravée dans un ouvrage de M. Pinkerton, qui a pour titre *Essay on medals*.

(4) Le nom de sœur de Tigrane que prend la reine Erato explique le passage où Tacite, parlant de Tigrane leur pere, dit : *Nec Tigrani diuturnum imperium fuit neque liberis ejus, quamquam sociatis more externo in matrimonium regnumque* (*Annal.*, liv. II, c. 3).

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

sages de Tacite et de Dion qui parlent d'une maniere très concise de ces princes et des troubles de l'Arménie[1].

§. 5. ANTIOCHUS IV EPIPHANE, ROI DE SYRIE.

N° 14.

En examinant les médailles des rois Séleucides, nous avons remarqué plusieurs fois que les effigies de ces princes sont représentées tantôt sans barbe, tantôt avec de la barbe[2]. Nous avons remarqué encore que ce costume pouvoit être idéal[3]; et que souvent les têtes ayant de la barbe prouvent, non pas que ces princes l'eussent laissé croître, mais seulement qu'ils affectoient de paroître sous les formes et les attributs de quelques uns de leurs dieux. Le beau tétradrachme d'Antiochus IV, roi de Syrie, gravé sous le n° 14, nous présente le portrait de ce prince dans le costume de Jupiter. Sa barbe n'empêche pas qu'on ne le reconnoisse, à ses yeux et au reste de ses traits, quoique son front bombé soit en partie couvert de touffes de cheveux. Sa tête est ceinte d'une couronne d'olivier, attribut de Jupiter Olympien dont la statue est gravée sur le revers du tétradrachme. Nous avons eu occasion de parler du zele de ce prince pour le culte de ce dieu[4]: on sait qu'il fit achever la construction d'un temple magnifique qui lui étoit consacré dans la ville d'Athenes; qu'il lui en érigea un autre dans le faubourg de

(1) M. Sestini avoit publié ce monument numismatique dans le Ve volume de ses *Lettere*, pag. 5 et 18. Mais le dessin que je donne ici, ainsi que je l'avois promis dans la *note* placée à la fin du chapitre XII de cette seconde partie, tome II, page 272, a été copié d'après la médaille originale qui, du cabinet du Vatican, a passé dans celui de la bibliotheque impériale.

(2) Voyez le chapitre XIII de cette seconde partie, aux §§. 4, 13, 20, 22, 26, et 27.

(3) Tome II, page 335.

(4) Chap. XIII, §. 9, t. II, p. 317.

Daphné, et qu'enfin il tenta de placer sa statue, à Jérusalem, dans le sanctuaire du Dieu vivant. La légende du revers offre les noms et les épithetes *du roi Antiochus, dieu présent et victorieux,* ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΘΕΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ; et la statue de Jupiter *Nicéphore*, ou *victorieux*, d'Olympie fait à la fois allusion au respect religieux du prince pour cette idole, et aux titres orgueilleux qu'il osoit prendre. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

§. 6. ANTIOCHUS IX PHILOPATOR,
Dit ANTIOCHUS DE CYZIQUE, ROI DE SYRIE.

En donnant le portrait de ce prince à la planche XLVII, nº 15, d'après un tétradrachme sur lequel il est représenté avec un peu de barbe, j'ai remarqué la différence de quelques autres effigies du même roi qui sont sans barbe, et j'en ai fait graver une sous le nº 16 de cette planche. Elle a été copiée d'après un tétradrachme du cabinet impérial, frappé à Sidon l'an 200, Σ, de l'ere des Séleucides, 113 avant l'ere chrétienne. Cette époque l'assure à Antiochus le Cyzicénien; et on retrouve une grande ressemblance entre ce portrait et celui que je viens d'indiquer[1]. Nº 16.

§. 7. SÉLEUCUS VI EPIPHANE,
ROI DE SYRIE.

La médaille de bronze *du roi Séleucus Epiphane Nicator*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ, differe de celle que j'ai donnée de ce même prince, en ce que dans la premiere le fils aîné d'Antiochus Grypus est représenté avec un Nº 15.

(1) Voyez le §. 20 du chap. XIII.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

peu de barbe[1]. Cette différence est le motif qui m'a déterminé à en faire graver ici le dessin sous le n° 15. Le type du revers présente la figure d'Apollon, auteur et protecteur de la race des Séleucides.

§. 8. ALEXANDRE, ROI D'UNE PARTIE DE LA CILICIE, ET JOTAPÉ, FILLE D'ANTIOCHUS IV, ROI DE COMMAGENE.

Lorsque Alexandre et Aristobule, fils malheureux d'Hérode-le-Grand et de Mariamne d'Hyrcanus, périrent victimes des soupçons de leur pere, ils laisserent une nombreuse postérité. Un prince de cette famille, nommé Alexandre, ainsi que son bisaïeul, régna sous Vespasien dans une contrée de la Cilicie : il avoit pour épouse Jotapé, fille d'Antiochus IV, roi de Commagene[2]. L'empereur leur avoit accordé ce petit état en dédommagement de ce que leurs peres avoient été détrônés par lui-même ou par ses prédécesseurs.

Nous avons vu comment Antiochus IV perdit son royaume sous Vespasien[3]; et on sait que le pere d'Alexandre, nommé Tigrane, fut contraint, sous Néron, de céder à Tiridate le royaume d'Arménie[4].

(1) Voyez le §. 21 du chap. XIII, et le n° 16 de la planche 47.

(2) Josephe, *Ant. jud.*, l. XVIII, c. 5, §. 4, où cet historien remarque que les descendants d'Alexandre avoient abandonné la religion de leurs peres.

(3) Ci-dessus, chap. XIV, §. 4.

(4) Sur ce Tigrane, et sur un autre Tigrane qui étoit son oncle, issus l'un et l'autre de la race des Hérodiades, et différents de Tigrane III et de Tigrane IV dont nous avons parlé ci-dessus au §. 4, on peut consulter Holdius (*De vit. et gest Herod.*, n° 58 et 66).

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII. N° 13.

Le savant antiquaire anglais Jean Masson a cru qu'une petite médaille de bronze dont il étoit possesseur, et qui présentoit le nom et l'effigie d'une *Jotapé*, ΙΟΤΑΠΗ[1], et au revers la tête d'un prince avec une légende presque entièrement effacée, appartenoit à ces deux personnages[2]. Il étoit convaincu que ces effigies ne pouvoient représenter ni Jotapé, reine de Commagene, ni Antiochus IV son époux, et que la fabrique de cette petite monnoie différoit sensiblement de la fabrique des médailles des rois de Commagene. Son opinion m'a paru un motif suffisant pour insérer ici un dessin de cette médaille, copié d'après la gravure que Haym en a donnée dans son Trésor britannique[3].

§. 9. ARISTOBULE, ROI DE LA PETITE ARMENIE,

ET SALOMÉ, FILLE D'HÉRODIADE, SON EPOUSE.

Nous venons de parler d'Alexandre et d'Aristobule, fils d'Hérode-le-Grand, et de montrer l'effigie d'un arriere petit-fils d'Alexandre : la médaille gravée ici sous le n° 12 présente des princes issus d'Aristobule[4]. Ainsi que sur la médaille de Jotapé, N° 12.

(1) Dans les médailles que j'ai vues de Jotapé, femme et sœur d'Antiochus IV, roi de Commagene, son nom est écrit par un Ω, Ιωτάπη. La différence d'orthographe que cette médaille nous présente pourroit n'avoir d'autre origine que le peu de conservation du monument. Cependant il ne seroit pas étonnant qu'on eût varié dans la maniere d'écrire ce nom, d'autant plus qu'il dérive des langues de l'Orient.

(2) Haym, *Tesor. Britann.*, t. I, p. 121 et suiv.

(3) Tome I, page 112.

(4) Cette médaille de bronze unique appartient à la collection de M. Cousinery.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

le nom de la reine est seul lisible sur celle que nous examinons; et ce nom nous assure que l'une des effigies dont elle offre l'empreinte est celle *de la reine Salomé*, ΒΑϹΙΛΙϹϹΗϹ ϹΑΛΩΜΗϹ.

Entre plusieurs princesses qui ont porté ce nom, je n'hésite pas à y reconnoître la fille d'Hérodiade, cette Salomé que l'Histoire Sainte nous représente dansant au festin d'Antipas, et demandant, par les insinuations de sa mere, au roi que ses charmes avoient captivé, la tête sanglante du précurseur du Messie[1].

Les motifs principaux de mon opinion sont la ressemblance de cette médaille avec la médaille d'Erato et de Tigrane, roi d'Arménie, et la certitude que Salomé, fille d'Hérodiade, a été reine d'une partie de cette contrée[2]. Elle avoit épousé en premieres noces son oncle Philippe, fils d'Hérode-le-Grand, qu'il ne faut pas confondre avec Philippe époux d'Hérodiade[3]. En secondes noces, elle fut mariée à un de ses cousins nommé Aristobule, issu d'Aristobule fils d'Hérode-le-Grand, et que Néron avoit donné pour roi à quelques peuples de la petite Arménie[4]. Ce prince, peu d'années après, avoit augmenté ses états de la tétrarchie de la Chalcidene, autrefois possédée par Hérode son pere dont nous avons parlé au §. 11 du chapitre XIV[5].

Je pense que la tête d'un prince qu'on voit de l'autre côté de

(1) S. Matthieu, c. XIV, v. 6 et suiv.; S. Marc, c. VI, v. 22 et suiv.

(2) Josephe, *Ant. jud.*, l. XVIII, c. 5, §. 4.

(3) Philippe Hérode, époux d'Hérodiade et fils d'Hérode-le-Grand et d'une Mariamne fille de Simon, est appelé simplement Philippe par les Evangélistes: l'autre Philippe, aussi fils d'Hérode-le-Grand, avoit eu pour mere une Cléopâtre; il fut tétrarque de la Trachonitide, et eut pour femme Salomé sa niece, fille de Philippe Hérode. Voyez Holdius, *loco cit.*, n° 34 et 41.

(4) Tacite, *Annal.*, liv. XIII, c. 7, et liv. XIV, c. 26; Josephe, A. J., liv. XX, c. 8, §. 4.

(5) Josephe, *de B. I.*, liv. VII, c. 7.

la médaille avec une légende presque entièrement effacée est l'effigie d'Aristobule. On distingue derriere sa tête les deux extrémités du diadême. Les caracteres ..CT.. .....O.., qu'on y lit encore, peuvent appartenir au nom d'*Aristobule*, ou à son titre de *tétrarque*. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

Quant à Salomé, elle donna trois enfants à Aristobule[1] : le reste des évènements de sa vie nous a été dérobé par le temps; car on ne peut pas considérer comme authentique le récit de sa mort, tel qu'on le lit dans Nicéphore Calixte[2], et qui a tout l'air d'une de ces fables pieuses dont les auteurs grecs du bas empire amusoient la crédulité de leur siecle.

§. 10. MNASKYRÈS.
ROI OU SATRAPE DE L'APOLLONIATIDE.

Une médaille d'argent ou drachme, apportée récemment à Paris, présente d'un côté la tête d'un roi dans le costume des Arsacides[3] : sa physionomie et sa chevelure, et particulièrement le bouton qu'on remarque sur le front, le font reconnoître pour Phraate IV. Deux Victoires qui volent dans le champ semblent vouloir le couronner, ainsi que sur le médaillon du même roi, planche XLIX, n° 26[4]. N° 11.

(1) Josephe, A. J., liv. XVIII, ch. 5, §. 4.

(2) *Histoire Ecclésiastique*, l. I, c. 20. Salomé, suivant cet historien, étant en voyage, tomba dans une riviere dont la surface étoit glacée. Sa tête fut prise dans la glace tandis que le reste de son corps étoit dans l'eau. La malheureuse princesse faisoit, pour se sauver, des mouvements que l'historien compare à une danse mortelle; mais ils n'eurent d'autre effet que de séparer la tête du corps. Ainsi la providence permit que Salomé fût décapitée en faisant des mouvements semblables à ceux par lesquels elle avoit obtenu que S. Jean-Baptiste eût la tête tranchée.

(3) Elle se trouve maintenant dans la collection de M. Allier de Hauteroche.

(4) Voyez ci-dessus le §. 10 du ch. XV, et particulièrement la page 92.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

On voit au revers le buste d'un jeune prince qu'à ses traits et même à sa parure on pourroit prendre pour une femme, si la légende n'indiquoit pas un homme[1]. Sa tiare, semblable par le haut à la tiare arménique, est entourée par le bas d'une couronne crénelée. Sa chevelure est repliée sur le derriere de la tête, où elle forme un grand nœud. Cette coiffure a de la ressemblance avec celle de quelques rois inconnus dont on voit les effigies sur de petites médailles persiques.

La tête de Phraate IV n'est accompagnée d'aucune légende; mais la légende qui est du côté de l'autre portrait est d'une tournure peu commune : elle désigne *le roi Mnaskyr, fils de Cia... et de la reine Arsé*, ΜΝΑCΚΥΡΑ ΚΙΑ.....ΥΟΝ[2] Καὶ ΒΑCΙΛΙCCΗC ΑΡCΗC ΒΑCΙΛεα. Un monogramme où l'on distingue un A réuni à un Π et à un O est gravé deux fois dans le champ en devant de la tête; c'est le même monogramme que nous avons remarqué sur plusieurs autres médailles des Arsaces, et que j'ai cru pouvoir rapporter à la région ou satrapie de l'Apolloniatide[3].

Il me paroît probable que la reine Arsé, mere de Mnaskyr ou Mnaskyrès, étoit fille ou du moins parente de Phraate IV, et que ce prince avoit donné à son petit-fils la satrapie de l'Apolloniatide, avec le titre de roi. Il n'est pas étonnant que les satrapes de cette contrée fussent décorés de ce titre qu'avoient déja pris

(1) J'ai remarqué dans d'autres occasions la difficulté qu'on a pour déterminer si certains portraits, dans le costume parthique ou persan, représentent de jeunes princes ou des reines (chap. XVI, §. 5).

(2) Le mot ΥΟΝ présente ici la même suppression de la voyelle *subjonctive* dans la diphthongue ΥΙ, que nous avons déja remarquée dans le mot ΥΟC gravé sur la médaille de Gotarzès, pl. 50, n° 4. Cette suppression, loin d'être contraire au génie de la langue grecque, se trouve employée dans ce même mot, en plusieurs endroits de l'Iliade, et toujours pour servir à la mesure du vers. On devroit rétablir cette orthographe dans le texte d'Homere, Iliade, l. I, v. 489; l. IV, v. 473; et l. VI, v. 130.

(3) Chap. XV. Voyez ci-dessus p. 71.

les satrapes de l'Adiabene, province encore plus rapprochée de la capitale que ne l'étoit l'Apolloniatide. Izatès, qui gouvernoit l'Adiabene, avoit obtenu du roi des rois le privilege de porter une tiare droite[1]. Ce privilege avoit probablement été accordé aussi à Mnaskyrès : néanmoins sa tiare n'est pas tout-à-fait semblable à celle des rois Arsacides; elle ressemble plus, ainsi que nous l'avons déja dit, à la tiare arménique, et paroît entée sur la couronne crénelée que je crois la couronne des mages.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

Il me paroît encore également probable que le prince Mnaskyrès, qui est l'objet de nos recherches, est le même que celui dont parle Lucien[2], et qui vécut jusqu'à quatre-vingt-seize ans. Il est vrai que Lucien le désigne comme un roi des Parthes, et que le Mnaskyrès de la médaille n'auroit régné que sur une satrapie de ce vaste empire; mais l'écrivain de Samosate n'est pas toujours très exact dans les détails historiques; et Mnaskyrès, s'il n'étoit pas, à proprement parler, le roi des Parthes, étoit néanmoins un roi parthe, un prince qui régnoit sur quelques régions du royaume des Parthes.

Quant aux historiens modernes qui comptent Mnaskyrès pour le dixieme prince dans la suite des Arsacides, comme cette chronologie est purement arbitraire, et que ces écrivains n'ont eu d'autre fondement que le passage de Lucien, qu'ils ont interprété dans le sens le plus rigoureux, leur interprétation ne peut pas être opposée avec avantage à la mienne, qui est appuyée sur un synchronisme prouvé par un monument incontestable. Cependant je ne donne cette identité du Mnaskyrès de Lucien et de celui de la médaille que comme une simple conjecture. Si ce nom propre n'est, dans son origine, que l'épithete de *minot-*

(1) Josephe, A. J., liv. XX, c. 3, §. 3.

(2) Dans les *Macrobii*.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

chetr (germe céleste), ainsi que le pense un orientaliste célebre[1], il est évident qu'il a pu désigner différents princes qui ont vécu à différentes époques, mais qui tous se prétendoient issus des races divines des Arsacides ou des Achéménides.

§. 11. CLÉOPATRE, DERNIERE REINE D'EGYPTE.

Nº 10. L'éditeur du cabinet Tiepolo avoit remarqué que l'effigie de Cléopâtre étoit empreinte sur quelques médailles frappées à Damas et portant une époque[2] : mais les numismatistes ne paroissent pas avoir fait attention à cette remarque. La médaille dont le dessin est gravé sous le nº 10 présente évidemment le portrait de cette reine. Le type du revers est la ville même personnifiée, coiffée de tours, et assise sur un rocher au pied duquel on voit la demi-figure du fleuve Chrysorrhoas. La plante ou fleur qu'on voit près du fleuve me paroît être plutôt la fleur de lotus qu'un épi de bled. Cette plante égyptienne feroit allusion à la nouvelle Isis qui étoit devenue la souveraine des *Damascéniens*, dont la légende présente le nom, ΔΑΜΑΣΚΗΝΩΝ. La figure de la ville a la main droite étendue; une corne d'abondance est sur son bras gauche. L'époque ꞆΟΣ indique l'an 276 de l'ere des Séleucides, qui commença dans l'automne de l'an 37 avant l'ere chrétienne.

C'est à cette même année que Josephe rapporte la cession faite par Marc-Antoine à Cléopâtre de toute la contrée de la Syrie qui étoit au sud du fleuve Eleuthere, Tyr et Sidon excep-

(1) M. Silvestre de Sacy, *Mémoires sur quelques antiquités de la Perse*, p. 249.

(2) *Mus. Theup.*, p. 1208.

tées[1]. Cette ligne de démarcation donnoit à Cléopâtre la possession de Damas. Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

§. 12. PTOLÉMÉE APION, ROI DE CYRENE.

Ce prince étoit fils naturel de Ptolémée VII Evergete II, surnommé Physcon, et d'Irene, une de ses maîtresses. L'an 116 avant l'ere chrétienne, son pere en mourant lui légua la Cyrénaïque. Ptolémée y régna pendant vingt ans; et en nommant un héritier par son testament, il préféra la république romaine aux enfants naturels de son frere. Sa maigreur lui avoit fait donner le surnom d'*Apion*, qui est l'opposé de celui de Physcon qu'on avoit donné à son pere[2].

Plusieurs antiquaires ont prétendu reconnoître l'effigie d'Apion sur quelques médailles[3] : mais je n'ai trouvé aucune médaille authentique avec un portrait qu'on pût regarder avec quelque probabilité comme celui de ce prince. La tête qu'on lui attribue est, sur quelques médailles, une tête d'Apollon; sur d'autres, celle d'Orus ou d'Harpocrate. Je n'ai pas voulu néanmoins exclure de l'iconographie le portrait de Ptolémée Apion, gravé dans l'ouvrage de Spanheim[4], quoique je n'aye pu examiner la médaille originale. N° 17.

On y voit d'un côté la tête d'un roi, ornée, comme celle de Magas, d'une corne de belier. La légende qui l'entoure offre le nom *du roi Ptolémée*, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Le revers a

(1) Josephe, A. J., liv. XV, c. 4, §§. 1 et 2.

(2) Justin, liv. XXXIX, c. 5. Les académiciens d'Herculanum ont compilé les autorités des anciens sur Ptolémée Apion (*Bronzi*, t. I, p. 201).

(3) Eckhel, D. N., tom. IV, p. 125.

(4) *De U. et P. num.*, tom. I, p. 296.

Chap. XX. Supplément. Pl. LVII.

pour type la plante du silphium; et la légende prouve que cette monnoie a été frappée par la *commune des Cyrénéens*, ΚΟΙΝου ΚΥΡαναιων.

Il est clair que la tête du roi Ptolémée est celle d'un souverain des Cyrénéens; mais les sept premiers Ptolémées ont tous régné sur la Cyrénaïque, à l'exception tout au plus de Ptolémée II Philadelphe.

Le seul caractere qui pourroit y faire reconnoître Ptolémée Apion seroit la différence entre la physionomie gravée sur cette médaille et la physionomie connue des six autres Ptolémées qu'on vient d'indiquer. A la vérité si la tête gravée dans l'ouvrage de Spanheim a été fidélement copiée d'après la médaille, on ne peut confondre les traits de ce Ptolémée avec ceux d'aucun autre prince Lagide, et il faut y reconnoître Apion. Mais les dessins des gravures ajoutées au grand ouvrage de Spanheim ne sont point faits avec assez de soin et d'exactitude pour inspirer une confiance entiere; ainsi le portrait d'Apion n'est point encore bien connu.

NOTE.

J'ai tâché de réunir dans cette note quelques éclaircissements ultérieurs sur plusieurs parties de mon travail qui m'ont paru en avoir besoin, et de réparer quelques omissions. Je suivrai dans cette revue l'ordre des chapitres et des paragraphes.

PART. I. *HOMMES ILLUSTRES.*

Chap. II. *LÉGISLATEURS ET SAGES ANCIENS.*

§. 2. *Périandre.* Dans la *note* (4) de la page 104 du tome I, j'ai parlé de la forme carrée qu'on a donnée à l'o et au ⊖, et quelquefois au Σ, dans les inscriptions des hermès, et j'ai indiqué quelques exemples de ces caracteres. M. Fauvel, correspondant de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut impérial, et vice-consul de France à Athenes, a envoyé à la classe la copie d'une inscription qu'il a vue près de Pélica (l'ancienne

bourgade de *Pélécès*) dans l'Attique, le 26 novembre 1806. Elle présente, ainsi que les inscriptions des hermès des sept Sages, les □ carrés, mais les Σ de la forme ordinaire. La voici :

□□ΡΟΣΑΡΤΕ
ΜΙΔ□ΣΤΕΜΕ
Ν□ΣΑΜΑΡΥ...
...ΑΣ

Je la lis, ὁ ὅρος Ἀρτέμιδος τεμένους Ἀμαρυσίας, *Limite du lieu consacré à Artémis* (ou Diane) *Amarysia*. Pausanias (l. I, c. 31) parle du nom et du culte de Diane Amarysia dans l'Attique, et je pense que τέμενος est ici pour τεμένους, suivant l'usage plus ancien de marquer par un ο ce son simple, que postérieurement on a marqué par la diphthongue ΟΥ.

Quant au ⊏ carré de cette forme, tel qu'on le voit dans l'hermès de Solon, à Florence (pl. 9, n° 3), sur les médailles des Arsacides, et ailleurs, on en a des exemples très anciens dans la numismatique ; témoin la médaille paléographique d'Agrigente du cabinet impérial (*Description de médailles*, etc., par M. Mionnet, *Sicile*, n° 26, et pl. 33, n° 81).

§. 5. *Thalès*. Le comte de Caylus a publié un petit bas-relief de terre cuite, en forme de camée, sur lequel on voit le buste de Thalès, ayant sur la poitrine l'inscription grecque ΘΑΛΗΣ (*Recueil*, t. III, pl. 36, n° 5). Ce morceau ne se trouve point parmi ceux qui, de la collection de cet académicien, ont passé au cabinet de la bibliotheque impériale : ainsi je ne puis juger ni de l'authenticité de cette terre cuite, ni de celle de l'inscription qu'elle porte. Cependant une certaine conformité qu'on remarque entre les traits de Thalès, tels que les présente ce monument, quoique d'un travail médiocre, et tels que nous les voyons dans le portrait grand comme nature que j'attribue à Thalès sur des conjectures très probables, me fait penser que le petit monument publié par Caylus n'étoit pas apocryphe.

Chap. IV. *PHILOSOPHES.*

Je n'ai point parlé dans ce chapitre d'un portrait prétendu de *Lesbonax*, philosophe mytilénien, que Cary a publié d'après une médaille frappée à Mytilene, dans une dissertation imprimée à Paris, en 1744, in-12, à la suite de deux autres dissertations, dont l'une est *sur l'origine de Marseille*, toutes sans nom d'auteur. Il me paroît évident que la tête empreinte sur la médaille, et représentant un jeune homme couronné de fleurs et à longue chevelure, n'est point le portrait d'un philosophe. La légende présente à la vérité ces trois mots, ΗΡΩΣ ΝΕΟΣ ΛΕΣΒΩΝΑΞ, qu'on a traduits, *Lesbonax, nouveau héros*. Mais je pense qu'ils seroient mieux traduits par ceux-ci, *Le héros, nouveau Lesbonax* ; c'est-à-dire, *Nouvel anacte de Lesbos*, nouveau seigneur, nouveau dieu tutélaire de Lesbos ; et

et je suis persuadé que ce héros est Antinoüs. En effet la physionomie est celle de ce favori d'Adrien, et le costume lui convient. Ainsi *Lesbonax* ne seroit ici qu'une épithete donnée à Bacchus par les Lesbiens; et l'on doit croire que c'étoit par allusion au culte de Bacchus que le nom de Lesbonax étoit porté par quelques uns de ces insulaires. Quant à Antinoüs, la flatterie des Grecs lui déféroit les titres des divinités les plus révérées: c'est ainsi que sur d'autres médailles il prend non seulement le titre de *héros*, mais ceux de *nouveau Pythien* (Apollon), et de *nouvel Iacchus* (Bacchus), ΝΕΩ ΠΥΘΙΩ, ΝΕΩ ΙΑΚΧΩ; tous les peuples, à l'envi, le comparant aux divinités dont le culte étoit le plus répandu dans leur patrie.

Chap. V. *HISTORIENS.*

§. 1. *Hérodote.* A la page 226 du tome I j'ai conjecturé que le cénotaphe de cet historien, élevé à Pella, pouvoit être un monument de reconnoissance de Plésirrhoüs, jeune Thessalien. J'aurois dû ajouter que, même à une époque où les Thessaliens n'étoient pas soumis aux rois de Macédoine, qui étoient les maîtres de Pella, l'influence de ces princes sur la Thessalie étoit reconnue, et que les Macédoniens avoient eu de tout temps des relations étroites et fréquentes avec ce pays voisin du leur.

§. 3. *Théophane de Mytilene.* En écrivant cet article, j'avois omis de consulter ce que l'abbé Sévin avoit écrit sur Théophane dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tom. XIV, pag. 147. Je vois maintenant avec plaisir que, par des routes peu différentes, je suis parvenu aux mêmes résultats que le savant académicien avoit obtenus par ses recherches.

Chap. VI. *ORATEURS ET RHÉTEURS.*

§. 2. *Isocrate.* M. Coray, à qui j'avois communiqué le dessin du buste de cet orateur, en a parlé dans la préface de son édition d'Isocrate. Il tâche de justifier par l'étymologie l'orthographe de l'inscription, ΕΙϹΟΚΡΑΤΗϹ pour ΙϹΟΚΡΑΤΗϹ: mais comme ses raisons ne pourroient pas s'appliquer également aux exemples innombrables qui nous restent de la substitution de l'ΕΙ à l'Ι long dans les inscriptions grecques, j'aime mieux m'en tenir aux observations plus générales que j'ai exposées sur l'usage de cette substitution, tom. I, p. 248, note (2). Ce savant helléniste parle encore des images d'Isocrate qui existoient à Athenes, et il pense que la statue de cet orateur avoit été placée, non à Eleusis, mais dans l'*Eleusinium*, c'est-à-dire dans le temple érigé à Athenes aux déesses d'Eleusis: il voudroit par conséquent changer dans le texte du faux Plutarque Ἐλευσῖνι en Ἐλευσινίῳ.

PART. II. *ROIS.*

Chap. II. *ROIS DE MACÉDOINE.*

§. 3. *Philippe, fils de Démétrius, ou Philippe V.* Dans la note (2) de la page 66, tome II, j'ai fait voir comment les derniers rois de Macédoine étoient issus de la race des Eacides. Je dois expliquer ici une contradiction qui se trouve, à l'égard de la mere de Philippe V, entre Trogue Pompée qui la nomme *Phthia*, et la suppose petite-fille de Pyrrhus (Justin, liv. XXVIII, ch. 1 et 3), et un extrait de Porphyre, où cette princesse est nommée *Chryséis*, et qualifiée de captive. L'autorité de ce dernier écrivain est bien moindre sans doute que celle de Trogue Pompée; mais elle paroît devenir d'un plus grand poids par une expression de Polybe, qui reconnoît Chryséis comme la femme de Doson (liv. V, ch. 89); et nous savons qu'Antigonus Doson avoit épousé la veuve de Démétrius son frere, princesse qui étoit mere de Philippe son pupille. Pour concilier ces traditions différentes, j'observe que Polybe, en reconnoissant Chryséis pour femme de Doson, ne dit pas qu'elle étoit la mere de Philippe; par conséquent on pourroit croire que Phthia, mere de Philippe, mariée à Doson vers l'an 232 avant J.-C., étoit morte avant l'an 226 ou 225, époque à laquelle Polybe parle de Chryséis, et que cette derniere princesse l'avoit remplacée. Porphyre ou son compilateur a pu se tromper ici en ne faisant qu'une seule femme des deux épouses de Doson, et en attribuant à la seconde ce qui ne convenoit qu'à la premiere. On pourroit dire encore, ce qui me paroît plus probable, que Chryséis et Phthia sont deux noms différents de la même princesse; d'autant plus qu'on lit dans les extraits de Porphyre que le nom de Chryséis lui avoit été donnée par son époux. Quant à la qualification de captive, nous serions plus en état de juger de la convenance qu'elle pourroit avoir avec les évènements de la vie de Phthia, si l'ouvrage original de Trogue Pompée nous étoit resté. On voit cependant, par le récit même du compilateur Justin, que ce fut à l'occasion d'une guerre que Démétrius II, roi de Macédoine, fut épris de Phthia, et l'épousa après avoir répudié sa femme.

§. 8. *Eurydice.* M. Clavier, dans une dissertation sur Apollodore, tyran de Cassandrée, qu'il a lue à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France, pense que l'Eurydice qui avoit donné la liberté à cette ville étoit, non la fille de Lysimaque, mais la mere de Ptolémée Céraunus. Cette princesse, répudiée par Ptolémée Soter, pouvoit avoir suivi son fils qui se fit roi de Macédoine. L'opinion proposée par ce savant seroit fort probable s'il étoit constaté qu'Eurydice, fille d'Anti-

pater, a véritablement survécu à Ptolémée Céraunus, et qu'après la mort de celui-ci elle a eu dans la Macédoine quelque part à la souveraineté; mais l'antiquité est muette à ce sujet.

Chap. XIV. *PRINCES D'ORIENT.*

§. 7. *Arétas, roi de Damas.* Dans la médaille de ce prince, qui est gravée sous le nº 12 de la planche 48, j'ai lu pour ΑΡ les deux caracteres qu'on voit dans le champ du revers. M. Sestini les a lus pour ΛΡ, et il prétend qu'ils marquent une époque (*Lettere*, t. VII, p. 75). Suivant lui, ce seroit l'an 130 depuis que la ville de Damas s'étoit soumise à ce roi Arétas à qui j'attribue la médaille; et celle-ci, suivant M. Sestini, appartiendroit à un Arétas postérieur dont il est fait mention dans les *Epîtres de S. Paul*.

Je persiste à croire plus vraisemblable l'opinion que j'ai soutenue, et je suis persuadé que la médaille appartient à l'Arétas plus ancien. J'observe, 1° que dans la lettre initiale du nom Arétas, tel qu'il est gravé sur la médaille, l'Α est sans trait transversal (Λ), et que cette omission est trop fréquente dans la paléographie grecque pour mériter une observation plus particuliere; 2° que ce caractere, dans les deux lettres isolées, est gravé d'une maniere si incertaine, qu'on ne sauroit assurer que la ligne transversale y soit omise. J'observe encore qu'il paroît tout-à-fait improbable que les Damascéniens aient compté les années d'après une ere différente de l'ere des Séleucides, depuis qu'ils eurent reconnu le plus ancien Arétas pour leur souverain. Nous avons un grand nombre de médailles frappées à Damas sous Cléopâtre et sous les empereurs romains, et par conséquent postérieures à cette ere prétendue de la conquête d'Arétas; et les époques marquées sur ces médailles sont toutes tirées de l'ere des Séleucides. Les médailles grecques présentent, comme nous l'avons vu, plusieurs caracteres isolés, sans qu'il soit nécessaire ou même convenable de les considérer comme des époques. Les motifs que nous avons eus pour attribuer ces médailles à l'Arétas plus ancien ne peuvent donc être infirmés par la conjecture de M. Sestini.

FIN DE LA SECONDE ET DERNIERE PARTIE.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES PERSONNAGES

DONT LES PORTRAITS SE TROUVENT DANS LES TROIS PREMIERS VOLUMES DE L'ICONOGRAPHIE ANCIENNE,

QUI COMPRENNENT L'ICONOGRAPHIE GRECQUE.

FIN DE LA TABLE ALPHABETIQUE.

N 7586 .V7 1811 v.3
Visconti, Ennio Quirino, 1751-1818
Iconographie grecque /

